De la fenêtre…

Recueil de nouvelles du concours d'écriture de la CCLA et du conseil citoyen 2025

Mise en page et couverture réalisées par l'association Rivages littéraires
Conception de la couverture Christine Thirault créatrice et IA.

C'est avec une immense joie que nous vous présentons le fruit du premier concours d'écriture organisé par la CCLA et la commission culture du Conseil citoyen. Ce projet est né de la volonté de faire vivre la littérature sur notre territoire et de mettre en lumière la richesse des talents qui nous entourent.

Ce concours a permis de révéler l'existence, au sein de notre communauté et même au-delà, de nombreuses personnes talentueuses et passionnées, prêtes à s'engager pour faire vivre la culture sous toutes ses formes. Dans le cas présent, l'écriture et la lecture se sont avérées être des leviers incroyables pour stimuler l'imaginaire et la créativité. Le succès de cette première édition a d'ailleurs confirmé cette effervescence et a donné naissance à une nouvelle aventure : l'association Rivages littéraires. En référence au lac d'Aiguebelette qui nous inspire, cette association a pour vocation de pérenniser et de faire grandir ce concours.

Les nouvelles que vous découvrirez dans ce recueil sont toutes nées d'une même phrase d'amorce : « De la fenêtre… ». Chaque participant a su s'approprier ce point de départ pour nous offrir une histoire unique, un univers personnel et un style singulier. Ce sont des récits touchants, surprenants, drôles ou poétiques qui témoignent de la richesse des talents de notre région. Le jury a d'ailleurs été particulièrement impressionné par l'imaginaire débordant de tous les auteurs.

Nous tenons à remercier sincèrement chaque personne qui a participé à ce concours. Votre talent et votre engagement ont rendu ce recueil possible et ont ouvert la voie à un avenir littéraire prometteur pour notre territoire.

Nous espérons que la lecture de ces textes vous procurera autant de plaisir qu'elle nous en a donné.

Frédéric Touihrat
Vice-Président de la CCLA
en charge de la culture

Fuites

Jean-François Drut – 1er lauréat ex aequo

De la fenêtre du salon, le voyageur scrute l'horizon, les yeux incendiés portés vers des immensités qu'il raconte, un verre de whisky tourbeux à la main.
Déjà, il ne vous voit plus… A dévoiler tous ces lointains, il s'est échappé…
Il faut l'imaginer s'éloignant, légèrement courbé sous son sac à dos rapiécé…
Il n'a pas d'âge… Un chapeau à larges bords, de solides chaussures et des bâtons qu'il ne pose jamais sans rechercher un instant son équilibre…
Est-il au seuil de sa vie après tant d'errances ?
Son corps s'est un peu tassé, un peu ridé, les déserts et les moussons ont buriné son visage mais ses jambes appellent le chemin, et si elles devaient cesser de fouler le temps, sa vie s'arrêterait peut-être elle aussi…
Il suffit d'ailleurs qu'il dépose près de lui son barda défraîchi pour qu'aussitôt une espèce de fragilité s'empare de tout son être et rende ses pas hésitants…
Ecoutez-le …
Il a descendu des fleuves impassibles, s'est désaltéré de l'eau claire, des voyelles à boire d'Otavio Paz, il a caressé le pin Nain de Chalamov qui se redresse chaque printemps dans les forêts glacées de Sibérie…
Il a foulé les hauts plateaux assoiffés d'Abyssinie, frôlé le velours boueux du Mékong, suivi le sentier escarpé de l'Inca et festoyé de piments en feu chez le roi d'Oussouye …
Le Vieil Homère l'a guidé sur la mer vineuse quand pourtant aucune Pénélope ne l'attendait à Ithaque ou bien ailleurs ...
A Tahiti, il a mis ses pas dans les pas de Loti, à Tell el Amarna dans ceux de Néfertiti, avec ce sentiment étrange et envahissant d'une présence par-delà les siècles, de proximités imminentes… Comme si le temps n'avait effacé ni le bruissement des jupes ni le crissement des pas sur le sable, comme si la reine Pomaré dansait encore pieds nus dans son palais, comme si cinquante

siècles dans le passé, un éternuement de mouche à l'échelle de la naissance de l'univers, la belle et énigmatique Egyptienne murmurait à son oreille …
Il a parcouru tant de chemins, poursuivi d'innombrables chimères, vécu des amours incandescentes, suivi autant d'aventuriers que de malandrins et succombé au chant des poètes…
Il a traversé des forêts impénétrables et luxuriantes, transpiré sur les dunes de sable brûlant, nagé dans des rêves turquoise…
Du Nil à l'Himalaya, des Andes à la Baie d'Along, du premier matin du monde jusqu'à la folie des hommes, ouvert à tous les échos, il a folâtré autour du globe, effleuré des cultures, entrevu des civilisations…
L'instant d'un voyage, chaque pays lui a offert ses parfums, ses alcools, ses coups de sang, la plainte du saxophone de Bechet, les entrailles de la terre après la pluie, la chair savoureuse d'une mangue, la soie en perdition d'une peau frémissante et les merveilleux nuages qui courent, à perte de vue, vers un ailleurs inaccessible …
Quand le temps au lieu d'aller à pied s'estompait dans l'ivresse de mille vibrations oniriques…
C'est un homme étrange qui vous regarde.
Il n'a pas d'âge.
Revenant de contrées improbables et de tribulations fabuleuses, il essaie de vous dire la vastitude et la splendeur, les vaisseaux dont l'humeur est vagabonde… Sans même vous voir ou vous entendre, il songe encore à la douceur de tous ces pays qui lui ressemblent… Car il préfère rêver avec Baudelaire que de savoir si le petit chat est mort ou si l'autoroute du soleil va être surchargée le week-end prochain !
Quand il est assis là, en face de vous, sur le canapé du salon, le regard perdu dans des fuites vertigineuses, à siroter des whiskys, le sac à dos a bien sûr disparu, il ne porte qu'une chemise écossaise élimée, un survêtement fatigué et des charentaises trouées…
Quelquefois, il arrête de parler, ses mots et son regard ne sont revenus ni des terres lointaines ni des mondes disparus, il est ailleurs, immobile, les yeux grand ouverts et la main tendue vers un horizon imaginaire comme si elle voulait retenir la fragile jouissance d'incroyables épiphanies…
Pour rompre ce silence qui ne semble pas le gêner, parlez-lui du Brésil, de Bahia… Il vous racontera le corps généreux de Tieta d'Agreste, ses jambes ensoleillées et ses cheveux de nuit, sa bouche de café et l'huile salée de sa peau…

Parlez-lui des terres rouges d'Afrique du sud, il vous dira le turbulent silence des immenses pâturages où n'étaient sauvages que la passion et les amours que l'époque interdisait…
Parlez-lui de toutes les landes qu'il a foulées, du fleuve Congo qu'il a descendu sur un steamer rempli d'atrocités coloniales, des chevauchées emplumées des Navajos, de tous les pas imprimés sur la peau du globe depuis la première sandale d'Homo erectus jusqu'au tour du jour en quatre-vingt mondes !
Mais ne lui parlez pas de l'Espagne, une veille cicatrice jamais refermée d'une ancienne blessure amoureuse hurle encore en lui…
Ne lui parlez pas non plus du Saïgon des années Trente, il pleure encore la vie rêvée qu'il aurait eue là-bas, dans une garçonnière du quartier de Cholon qui sent le caramel, les cacahuètes grillées et les soupes chinoises avec cette jeune fille portant un chapeau d'homme…
Tant de souvenirs le submergent… Comment voulez-vous qu'il soit encore parmi nous, qu'il puisse vivre ici, dans cet appartement étriqué qui pue le renfermé et le pipi de chat ?
Comment voulez-vous qu'il nous écoute avec dans tout son être des grondements de volcans et la terre qui tremble sous son corps à lui imaginant son corps à elle qui n'existe pas enchevêtrés dans la furie des désirs ?
Non, ne le questionnez pas…
Offre-lui une nouvelle rasade de whisky, et si la bouteille est vide, faites comme Bukowski, balancez-la par terre, laissez-le vomir et ouvrez une autre bouteille !
A-t-il seulement croisé des hommes et des femmes dans tant de fuites et si peu de haltes ? A-t-il seulement un ami, une confidente, une maison où il serait attendu pour une nuit ou une saison de tempêtes ?
Des femmes, il en a rêvé, couché dans des lits de hasard pour épuiser les attentes de son corps sans que jamais les mots ou les sentiments ne franchissent la brièveté des jouissances…
Des hommes, il en a rencontré mais sans jamais labourer un champ ou bâtir une maison de bambou, sans jamais transpirer sur le métier, partager l'effort et la sueur…
Et il rabâche, il ressasse, il radote…
A vingt ans, dit-il, dans le début des années soixante-dix et un monde moins dangereux, il a parcouru le Sahara brûlant en deux-chevaux depuis Gabes, en Tunisie, jusqu'à Oran, il a dormi dans le silence mystérieux de la grande

pyramide, s'est réfugié dans un hôtel apeuré d'Ayacucho après un voyage en bus, escorté par des militaires pour prévenir les attaques du Sentier Lumineux !
Il dit encore avoir fumé des joints dans Katmandu halluciné, et chanté avec Graeme Allwright au creux des blondes moissons du Larzac, Suzanne qui te prend par la main pour passer une nuit sans fin…
A vingt ans, peut-être …
Quarante ans plus tard, il compulse des catalogues proposant des circuits all inclusive, pas vraiment intéressé...
La deuxième bouteille de Whisky est maintenant bien entamée…
N'écoutez plus ce qu'il vous raconte…
Il n'habite déjà plus son corps, même son imagination qui hante le monde à travers une vaste société d'écrivains convoqués à son naufrage, même sa raison ont perdu le pouvoir…
Le récit est confus, s'agit-il d'ailleurs d'un récit ? La logorrhée hésite, elle se brise en essoufflements, en borborygmes plus ou moins humides… Les quelques mots qui réussissent encore à se frayer un chemin dans cette déconfiture ne sont que des éclats pitoyables d'improbables épopées…
Maintenant il ne parle plus, les images se brouillent sans son esprit…
Il est seul à divaguer autour de la bouteille de whisky, il n'y a personne dans ce salon, dans son univers de célibataire endurci, il n'y a jamais eu personne pour écouter ses ratiocinations et ses fanfaronnades !
Et d'ailleurs, tout est faux, imagination, pure invention !
Il n'a rien vécu, n'a jamais voyagé, n'est jamais sorti de cette petite ville de province, il n'a même jamais profité d'un quelconque petit Loir gaulois qui ne lui a été d'aucun avantage !
Mais, dans sa saoulerie, il dit qu'il va partir !
Depuis ce premier amour échoué dans ses rêves d'Andalousie, depuis ce fantasme d'une écrivaine goncourisée qu'il aurait rencontrée en Indochine au début du siècle dernier, il est resté cloitré entre ses quatre murs, perclus de solitude et d'isolement, asocial et misanthrope, exécrant la foule, les fêtes de Noel, le football et les anniversaires …
Impuissant à rejoindre l'insaisissable et fascinant éden qui, lecture après lecture, a façonné sa vie, il a vécu par procuration et chaque nouveau roman et chaque nouvelle destination l'ont plongé dans des chimères encore plus étourdissantes qu'inaccessibles…

Il s'est roulé dans les mêmes draps pendant toute sa vie, reniflant ses propres odeurs et épuisant les rêves de son corps en inutiles branlettes et tant de viduité…
Il ne lit pas, il se dissout dans le corps des livres avec ses amours de mots et de papier, il s'invente une vie, réceptacle de tant d'histoires et de passions qui ne sont pas les siennes mais qui deviennent les siennes quand il n'existe que dans leurs échos… Il n'a que l'illusion de ses sens, par procuration…
Quand une seule phrase contient tous ses rêves, quand l'appropriation qu'il se fait du texte abolit toute perspective, tous les possibles à vivre…
Il est le Solal de « Belle du Seigneur », il est le Chinois qui passait le bac ce jour-là pour se rendre à Saïgon, il est Tristan au filtre d'amour, Céladon sur les berges du Lignon, il se risquerait même à être Abélard pour toutes les Héloïse du monde, à condition d'échapper à la colère et au couteau de l'oncle !
Et il dit qu'il va partir ! Que son âge ou ses jambes déjà fatiguées lui importent peu !
Il n'a jamais visité le Chili, il a lu Neruda…
Il a tout lu, les Anciens et les Modernes, les Romantiques et le Nouveau roman, Pindare et Pérec, Céline et Racine…
Il connaît chaque souffrance de Machado et de Garcia Lorca et du Guadalquivir le sillage qui mène jusqu'aux Indes de l'Amiral des mers océanes…
Il a arpenté la Grèce sur les seuls sentiers de métrique et d'alexandrins, au bras de Jacqueline de Romilly…
Bercé par d'imprévisibles rouleaux de verbes, il a chapardé mille vies, braconné des destins enivrés dans le fracas des siècles… Entre les lignes complices, il a mené des batailles héroïques, découvert des mondes insoupçonnés…
Il a glissé de page en page en frôlements imprévisibles, chaloupé entre oxymores en dentelles et métaphores talons-aiguilles …
Il a plongé dans d'imprévisibles torrents de fiction et parfois, quand les figures de style escaladaient les phrases débordant d'adjectifs, envahi d'allitérations, il a osé poster quelques préciosités à Madame de Sévigné ou, plagiaire maladroit, risquer ses pauvres saillies sur les fulgurances de Rabelais ! Comme un éclair furtif de jouissance sur la magie des mots… Comme le gourmand à vouloir imiter Vatel ou Carême !

Maintenant il s'est allongé, saturé d'alcool et envahi d'amertume, le canapé a pris son envol et vire autour des murs du salon… … Carmen danse autour des pyramides, Aphrodite aux yeux clairs remonte aux sources de l'Amazone, la chevelure de Bérénice s'enroule dans les boucles du fleuve Congo…
Demain, il vomira l'alcaline de ses excès, le canapé se sera posé juste à côté des livres…
Cette nuit-là, il a dormi comme une masse.
Même pas malade !
Une douche froide le réveille, il avale un café brûlant et retourne se caler dans le canapé du salon, impatient de terminer « L'amour au temps du choléra » de Gabriel Garcia-Marquez.
Il ouvre le livre à l'endroit où il avait placé le marque-page…
Le marque-page… un billet d'avion Paris-Bogota, classe économique, départ demain, à 17h10 de l'aéroport Charles de Gaulle.

Pianiste

Françoise Terrone - 1ere lauréate ex aequo

De la fenêtre, on entend mieux.
Depuis l'étage au-dessus, quand elle ouvre largement les battants le son lui parvient presqu'aussi clairement que s'il était joué dans la même pièce. Elle se rapproche du bord pour écouter, repousse le rideau, silhouette concentrée, attentive qui se détache nimbée de lumière sur le ciel et les toits.
Lorsque l'arbre a été abattu, celui qui lui avait donné envie de s'installer ici, elle a cessé d'utiliser cette ouverture pourtant idéale à l'est, l'a condamnée de lourds rideaux et même close de volets en toute saison. La vue sur l'immeuble en face la perturbe. Lui manquent l'ombre des feuilles qui se balançaient, les jeux du soleil à travers les branches souples, les envols d'oiseaux en apostrophes lancées vers le ciel. Et leur chant, bien sûr.
Mais il ne s'agit plus de regarder.

Cette musique.
C'est différent de ce qu'on imaginait : pas un flux d'émotions puissantes clamant leur existence. Plutôt des interrogations. On se déplace à tâtons dans l'obscurité, mais avec grâce. Une amorce de danse souvent interrompue mais qui laisse le temps d'imaginer et comprendre la forme. Des sons qui se parlent. Des paroles sans mots.

Elle ne savait pas qu'elle pouvait aimer le piano, cette grosse bête effrayante à l'usage des virtuoses. Elle se souvient que Boris Vian en tirait des « coquetelles » alcoolisés, et que ça l'amusait, mais elle aurait peur de s'approcher d'un objet aussi martial.
Lui, les sons qu'il produit sont tout sauf timides. Parlent tantôt d'intimité, tantôt de combat, comme deux lutteurs qui connaissent bien leurs forces respectives et jouent à les éprouver, à plier puis à faire plier. On sent la volonté du pianiste comme celle du piano, qui répond vraiment à ses doigts comme une personne. Comme deux corps qui se cherchent, s'apprivoisent

pour se trouver bien qu'ils aient déjà l'un de l'autre une connaissance profonde.

Oui, depuis qu'il est arrivé, les oiseaux lui manquent moins. Jour après jour, le pianiste travaille, elle l'écoute. Les bruits de la ville, les énervés qui klaxonnent, la rumeur du monde, tout recule, s'efface, comme si elle zoomait sur le cœur d'une fleur avec un appareil photo, en le scrutant : le reste du monde ne compte plus.

On étouffe dans les étages, c'est bientôt l'été. Collée à la fenêtre, le soleil l'étourdit. Mais quand la musique est là, elle oublie tout.
Ce n'est pas que ce soit beau. Pas toujours, pas encore. Souvent c'est hasardeux, interrogatif presque, comme quelqu'un qui cherche son chemin.
Ça reprend mille fois mais quelque chose se dessine. Une forme, une voix à travers les répétitions, les ratés. Et tout à coup, une phrase entière se déroule, miraculeuse s'envole, l'enveloppe, la transporte.
Un jouet cassé
Une poupée mise en pièce qu'on reconstruit patiemment
Un corps brisé qui se répare, bouge enfin et se met à danser

Depuis qu'il est là, elle recommence à aimer y vivre. D'où qu'elle revienne, elle ne traîne plus en route, se dépêche de monter dans son 6e étage de peur d'avoir raté quelque chose, une étape essentielle de la patiente recherche.

La nuit, elle a moins besoin de la radio, de mots qui rythment les heures. Elle sait qu'il est là, au-dessus de sa tête, qu'il rejouera. Qu'ils rejoueront, le piano et lui. Elle peut attendre.

Il
Elle sait que c'est un homme, parce qu'ils l'ont écrit dans la pétition qu'ils ont envoyée. « Le nouveau locataire ». En réalité, ils voulaient dire bien sûr « l'intrus ».
Ils : les autres, les habitants « légitimes » de l'immeuble, comme ils se pensent et quasi se disent. Pétition qu'ils voulaient qu'elle signe.

Pétition qui demandait la pendaison, le dépeçage, l'éviscération, bref le départ du musicien coupable de musique – avec des mots civilisés, qu'on ne

s'y trompe pas : nous ne sommes pas incultes nous aimons la musique bien sûr mais.
Ils veulent qu'il parte. Qu'il se taise. Que le piano se taise. Les deux, ce serait mieux.

Pétition qu'elle a retournée en boomerang aux envoyeurs, sous forme de confettis rageurs, infimes fragments jetés dans la boîte aux lettres du syndic
Depuis tout le monde lui fait la tête dans l'immeuble : elle est la seule à n'avoir pas signé. On ne la salue plus.
Elle s'en fiche, n'en est plus à un rôle de paria près.

Il occupe ses pensées. Non qu'elle rêve d'une idylle. Elle pense à un homme qui cherche. Qui doute. Qui écoute. Et c'est bon.

Sa maison est un millefeuille : de livres, d'objets posés les uns sur les autres, d'idées, de souvenirs. De débris de vies périmées qu'elle ne parvient pas à jeter.
C'est pourquoi elle est heureuse d'entendre se construire quelque chose de neuf, une histoire qui s'écrit, avec des ratures mais avec un début et une fin. Rien n'est laissé en arrière, elle le sent. Même les erreurs semblent être utiles, non pas rejetées mais fécondes. Elle sent qu'il n'en a pas peur mais s'en sert pour avancer.

C'est comme un enfant qui apprend à marcher seul. Un enfant, ou un poulain. Ou, tiens, un chaton. Enfin n'importe quelle créature fragile, vacillante mais terriblement déterminée. Parfois on est tenté de se moquer, mais il ne faut pas - même si c'est irrésistible.
La fausse note, comme un nez rouge sur un beau visage. Qui dit « attendez, je ne suis pas ce que vous croyez, je ne me prends pas au sérieux ».

Souvent on n'entend qu'un seul son à la fois, grave comme une voix d'homme. On découvre une autre voix qui est toujours couverte par l'autre, belle aussi. Parfois plus. Qui parfois imite la première mais en la modifiant, elle semble ouvrir des fenêtres restées closes depuis des éternités d'attente, qui laissent enfin entrer la lumière dans des pièces oubliées.
Tout est déjà dans les premières notes, on le sent bien. Tout part de là. La manière d'entrer dans le morceau, d'amorcer le dialogue avec le piano.

Quand les premières notes sont fuyantes, elle sait que ça va être plus difficile.
Quand il bute, elle reste suspendue à l'arrêt, qui dure parfois longtemps. Mais il revient toujours. On dirait qu'il ne supporte pas de quitter son instrument fâché. Elle attend, il revient, il réessaie.
Ça la rassure que ce soit possible.

Peut-être un jour trouvera-t-elle aussi un chemin vers ce qui la définit, qui la met au monde, l'histoire qui tente de se raconter à travers elle, malgré elle. Peut-être est-ce le sens de tout cet énigmatique désordre, ce répulsif et rassurant chaos organisé spécialement par et pour elle, qui l'isole et la protège. Peut-être à la fin tout cela émergera-t-il en une succession de phrases sublimes, évidentes, radieuses et sombres en même temps, dans le même souffle. Et tout l'inutile de sa vie sera balayé.

Alors bien sûr, les lettres ont continué. Elles ont connu le même sort que la première, confettis encore plus déchirés, plus petits, plus rageurs, plus jetés dans la même boîte.

C'est un grand pianiste. Ils ont même eu le toupet de l'écrire d'un ton obséquieux. Eh bien, tout le monde s'en moque. Il n'attire pas les journalistes, personne n'est mis en valeur par sa présence. Il dérange, point.
Elle n'a pas cherché à savoir qui il est, à quoi il ressemble, ni combien est grande sa notoriété. Elle ne veut qu'une chose : qu'il continue de chercher.

Quand une pièce est jouée parfaitement, c'est comme s'il lui disait « je n'ai pas besoin de toi, de ton oreille attentive, de ton zèle à m'écouter assembler le puzzle. Je n'ai pas besoin d'auditeur pour être parfait. » C'est ce qu'il lui semble entendre. Ça peut paraître bête mais elle se sent inutile.

A l'inverse, les autres se plaignent du côté décousu, jamais terminé, peu harmonieux de ce qu'ils entendent (ils écrivent « subissent ») : jamais il ne joue une pièce entière, voilà le problème, c'est insupportable. Toujours des bribes. Sinon ce serait différent. Il met les pièces … en pièces. Et leurs oreilles avec. C'est leur impression. Ils ont le droit, ils sont les plus forts, les plus nombreux.

Elle aime qu'il ait la même patience que de chercher une pépite d'or dans un lac de boue.

Un soir, il a dialogué longuement avec un oiseau qui chantait dans l'arbre de l'autre côté du square. Un rossignol ? Il y a des rossignols en ville ?
Bien sûr, il n'aurait pas dû le faire la nuit, ce n'était pas prudent. Mais tellement délicieux.

Un peu plus tard, elle a reçu une invitation.
Oh, pas juste elle. Il a invité tout l'immeuble à un concert gratuit, dans la cour à l'arrière.
Joli papier, calligraphié avec soin.
Il a installé chaises, estrade, piano loué.
Pas question pour elle d'y aller.
De le voir, d'être vue. Pas envie de le partager.
Bah le partager, ça ne risquait pas. Personne n'est venu. Même pas l'oiseau.
Et elle ?
Elle. A laissé la fenêtre fermée

Ça lui a arraché le cœur. Mais qu'est-ce qu'ils se seraient dit, les yeux dans les yeux ?
Peur
De le décevoir
D'être déçue
De ne rien trouver à dire
Qu'il se croie obligé de la remercier
De lui parler
Risquer de
Dire des banalités
Des maladresses
Devoir l'inviter
Le laisser entrer dans son antre si peu montrable. Devoir cacher le désordre, vider, simuler
Autant sortir nue dans la rue
Jamais
Elle vivrait bien, entourée de ronces.

Elle. A laissé la fenêtre fermée.
Il a tout enlevé, les chaises, l'estrade. Le piano loué. N'a rien dit.

Il y a bien ce jour où il a joué très fort, pour les punir, la punir ? Une pièce affreuse, violente, tout en distorsion. Comme pour dire « Et ça, vous aimez ? »
Elle n'a pas aimé, non, mais ça l'a fait rire. Elle aime qu'il soit apte à la bataille comme à la beauté.
Cette colère l'a rassurée. Il avait aussi des failles. Un humain comme les autres.
Il a recommencé à chercher. À trouver. Cette pièce si triste, si belle, la toute première, elle l'a reconnue. Elle l'a écoutée à la fenêtre, il faisait plus frais, comment faire, c'était bientôt l'automne.

Et puis un matin, aux aurores, ce bruit étrange qui la sort du lit.
Applaudissements. On dirait des applaudissements.
Elle se jette à la fenêtre.
Et là en un instant elle voit : partout à leurs fenêtres les idiots en-dessous qui battent des mains, leur mine triomphale, l'interminable truc de métal rugissant qui lui barre le paysage et monte vers le dernier étage. Elle se décroche le cou pour regarder vers le 7e, et vers le majestueux piano entravé comme un fauve pris au piège, qui descend en tremblotant, et dans un léger bruit de carillon et de casseroles passe devant elle, médusée, pour finir englouti dans un camion de déménagement.
La machine remonte pour charger les meubles.
Sous le « ce n'est qu'un au-revoir » clamé par le public en liesse, elle songe à finir en beauté, enjamber la fenêtre pour rejoindre le piano, obliger les abrutis à ramasser ce puzzle d'un autre genre. Ça donnerait de quoi jaser quelques jours dans l'escalier. Réfléchit à venir hanter les habitants la nuit.
Elle sourit malgré elle, recule.

N'entend pas la sonnerie à sa porte, n'ouvre pas au pianiste qui venait tenter de saluer la femme qu'il a vue pendant des mois, accoudée à la fenêtre, tendue vers l'étage supérieur, se refléter dans une vitre de l'immeuble d'en face, chaque fois qu'il jouait du piano.

Elle, enfermée dans la salle de bains pour fuir le désastre et le mugissement, fait un numéro sur son téléphone, parle fort pour couvrir le bruit.
« Bonjour, je souhaite louer un piano ».

Les cercles de l'eau

Maxime Klein – 2ème lauréat

De la fenêtre de son studio, Lise contemplait chaque matin la même scène : un homme en ciré jaune qui glissait sur les eaux sombres du lac d'Aiguebelette. À cinquante ans, divorcée depuis peu, infirmière libérale, elle avait choisi ce refuge au bord du lac pour oublier. Thomas, son fils de douze ans, y venait une semaine sur deux. Les autres semaines, il ne restait que ce silence, cette eau immense, et cet inconnu qui pêchait comme s'il accomplissait un rituel sacré. Il y avait dans ses gestes une précision qui la fascinait. Jamais de hâte, jamais d'hésitation. Cette certitude quotidienne l'apaisait plus que tous les somnifères avalés depuis son divorce. Le voir partir et revenir la rassurait, comme si l'ordre du monde dépendait de cette présence obstinée sur l'eau.

Ce matin de février, pourtant, le lac s'étalait, vide. Pas de barque, pas de silhouette familière. Lise attendit, une tasse de café tiède entre les mains. Sept heures sonnèrent au clocher du village. Huit heures. La surface demeurait lisse, troublée seulement par le vol des mouettes rieuses. Une inquiétude sourde l'envahit, qu'elle chassa d'un haussement d'épaules. Que lui importait ce pêcheur ? Elle ne le connaissait même pas.

Le lendemain, l'eau resta encore solitaire. Et le surlendemain. Au quatrième jour, n'y tenant plus, elle poussa la porte de l'épicerie du village.

— Le pêcheur en ciré jaune, dit-elle à Mme Durand, je ne l'ai pas vu depuis plusieurs jours.

La commerçante la dévisagea, ajusta ses lunettes.

— Le père Weisz ? Sa femme est à l'hôpital. Un cancer généralisé, paraît-il. Il ne quitte plus son chevet.

***

Elle le rencontra finalement trois semaines plus tard, au cimetière du village. Il se tenait devant une tombe habillée de fleurs fraîches. Lise venait fleurir la sépulture d'une patiente ; elle reconnut immédiatement cette silhouette

familière. L'homme leva les yeux, un bleu intense qui la fixait sans surprise, comme s'il l'avait reconnue.
— Vous me surveillez, dit-il simplement.
Ce n'était pas une question. Lise se sentit rougir. Sur la pierre, elle lut : « Sarah Weisz, 1920-1999 ».
— Je suis désolée pour votre épouse, murmura-t-elle.
— Sarah aimait le poisson, dit-il avec un accent d'Europe centrale. C'est pour elle que je pêchais chaque matin. Maintenant...
Il laissa sa phrase en suspens.
— Josek, dit-il en lui tendant une main rugueuse. Josek Weisz.
Les jours suivants, ils se croisèrent parfois au village. Quelques mots échangés, futiles : le temps, le lac, la santé. Des banalités qui nourrissaient entre eux un lien ténu mais réel.

Un soir de mars, alors que la neige tombait en flocons silencieux, Lise aperçut Josek qui peinait à porter ses provisions. Elle s'approcha, lui proposa son aide. Il accepta avec cette dignité des gens qui n'ont pas l'habitude de recevoir. Sa maison, une vieille bâtisse en pierre au cœur du village, semblait figée dans un autre temps. Des cannes à pêche alignées dans le vestibule, des photographies en noir et blanc parsemaient les murs du salon : une jeune femme au sourire lumineux, un bébé joufflu dans ses bras.
— Sarah, dit-il en suivant son regard. Et notre fille, Léa.
Il prépara du thé, ses mains tremblant légèrement. Lise accepta de rester, attirée par une mélancolie qu'elle ne s'expliquait pas. Ce soir-là, il s’ouvrit.
— J'étudiais aux Beaux-Arts, dit-il en la scrutant. L'été, je peignais des portraits sur la butte Montmartre pour payer mes études. En 1937, une sublime jeune fille s'est assise devant mon chevalet, accompagnée de sa mère. Mes mains tremblaient. Je n'ai pas osé lui parler, mais j'ai peint son portrait avec ferveur et discipline. J’ai prolongé autant que possible ces minutes où je pouvais l’observer à loisir. Chaque détail de son visage s’imprégnait dans ma rétine telle une gravure. J’ai voulu lui offrir son portrait pour lui signifier qu’elle me plaisait. Elle m’a souri. J’ai chaviré davantage. Mais sa mère a refusé. Elles sont parties. Elle s’est retournée.
Il s'interrompit, reprit son souffle.
— Je ne l'ai pas revu avant l'été suivant. Elle s’est assise face à moi. J'avais préparé mes mots depuis un an. Elle a ri en m'entendant bafouiller. Elle

s'appelait Sarah, elle rêvait de devenir danseuse à l'Opéra et venait d'être reçue.
Il prit une inspiration, ses yeux animés de ce souvenir.
— Nous nous sommes mariés discrètement, en 1940, quand la guerre avait déjà tout changé. Léa est née l'année suivante, en février. Une petite fille magnifique, avec les yeux de sa mère et son sourire. En septembre 1943, les rafles se sont intensifiées. Nous savions que notre tour viendrait. Puis un matin, des coups autoritaires sur la porte. On savait, on le redoutait chaque jour. Ils nous ont emmenés à la gare d'Austerlitz avec des centaines d'autres. Sarah portait Léa dans ses bras. Elle avait deux ans. Deux ans à peine, mais déjà si éveillée… Sur le quai, dans la cohue, les cris, il y avait ce couple de Français. L'homme était mobilisé et accompagnait sa femme qui partait rejoindre sa famille en zone libre. Ils ont vu Sarah avec le bébé, ils ont compris immédiatement ce qui se passait.
Josek se frotta les mains nerveusement.
— La femme s'est approchée de nous. « Donnez-moi votre enfant » a-t-elle dit d'une voix ferme. « Nous avons une maison au lac d'Aiguebelette, en Savoie. Si vous survivez à tout cela, venez nous y retrouver après la guerre. » Elle s'appelait Marguerite Leblanc.
Les mots sortaient résignés, tachés d'amertume.
— Sarah a regardé cette inconnue, puis moi, a serré plus fort sa fille dans ses bras. Nous avions entendu des murmures sur ces trains de la mort, même si nous n'en étions pas sûrs. Alors elle l'a embrassée une dernière fois, elle lui a chanté doucement une berceuse qu'elle avait inventée pour elle, avec des mots polonais de son enfance, comme elle le faisait chaque jour, pour la rassurer. Puis elle l'a donnée à ces inconnus, déchirée. Nous sommes montés dans le wagon, anéantis.
Un silence habité par sa respiration s'installa.
— Le train a déraillé trente kilomètres plus loin. Sabotage de la Résistance. Beaucoup sont morts dans l'accident, d'autres ont réussi à fuir dans la confusion. Sarah et moi, par miracle, avons survécu. Nous nous sommes cachés dans une ferme jusqu'à la Libération.
Il se retourna vers Lise, et elle vit dans ses yeux toute la douleur du monde.
— Dès 1945, nous sommes venus ici, au lac d'Aiguebelette, retrouver notre bébé qui nous manquait tant. Nous avons frappé à toutes les portes autour du lac, montré la photo de Léa, décrit Marguerite Leblanc. Personne ne les connaissait.

— Bien sûr, nous avons continué à chercher, des années durant, reprit Josek. Sarah ne supportait plus de vivre à Paris, dans cet appartement où résonnaient encore les pleurs de notre bébé. Alors nous nous sommes installés ici définitivement, en 1950. Sarah répétait sans cesse : « Elle viendra. Un jour, notre fille nous retrouvera ». Moi, j'ai commencé à pêcher chaque matin, dès l'aube, avant de partir travailler. Pour me montrer, pour observer. Je guettais. Sarah pleurait.
— Et vous n'avez jamais cessé d'espérer ? demanda Lise, la gorge nouée.
— Je crois que la maladie de Sarah est liée à l'abandon de son espoir de la retrouver.

Cette nuit-là, Lise ne ferma pas l'œil. L'histoire de Josek la bouleversait d'une façon irraisonnée. Cette petite fille perdue la hantait. Dans son carnet, elle posa les paroles du vieil homme, pour évacuer l'émotion de cette soirée. Les mots glissaient naturellement sur le papier, précis, animés par la tragédie de ce couple. L'aube la rattrapa sans qu'elle ne s'en aperçoive.

Le lendemain, elle retourna chez Josek qui l'accueillit avec un sourire las.
— J'ai écrit sur vous, dit-elle en lui tendant son carnet. Sur votre histoire, sur Léa.
Ses lèvres remuèrent silencieusement à sa lecture. Quand il eut terminé, il resta longtemps immobile, puis leva vers elle ses yeux bleus.
— Vous écrivez comme Sarah le faisait, dit-il enfin. Elle aussi, elle trouvait toujours les mots justes pour dire l'indicible. Il y a d'autres choses à raconter, si vous voulez les entendre.

Ainsi débutèrent leurs soirées. Lise venait après son travail, les semaines où Thomas n'était pas là. Il parlait, elle écrivait. Il lui montrait des lettres jaunies, des objets précieusement conservés : l'alliance de Sarah, un châle brodé, une petite robe de bébé qu'il n'avait jamais pu se résoudre à donner.
— C'était sa robe préférée, disait-il en caressant le tissu délavé. Sarah l'avait cousue elle-même, avec de la dentelle récupérée sur sa propre robe de mariée. Léa la portait le jour où... le jour où nous l'avons perdue.
Parfois, sa voix se brisait au milieu d'un récit. Lise attendait alors, respectant ce silence où la mémoire s'engouffrait tel un vent violent.

Un dimanche d'avril, Thomas accompagna sa mère. L'adolescent, de nature réservée avec les adultes, se montra curieux et attentif envers Josek. Ce dernier lui apprit quelques mots de Polonais qui eurent le mérite de dérider Thomas, puis ils sortirent tous trois en barque. Sur l'eau paisible, tandis que Josek initiait Thomas aux secrets de la pêche, Lise fredonnait machinalement une mélodie.
Le vieil homme se figea soudain, sa canne à pêche tremblant dans ses mains et scruta Lise.
— Cette chanson, affirma-t-il avec autorité. Où avez-vous appris cette chanson ?
Lise se glaça, décontenancée.
— Je ne sais pas.
— C'est... c'est la berceuse de Sarah. Personne d'autre ne la connaissait.
Il la dévisagea longuement, troublé.

***

Cette nuit-là, Lise ne put dormir, cet air ricochait contre les parois de sa tête comme un écho sans fin.

Le lundi soir, elle tapa avec douceur à la porte de Josek. Il ouvrit avec une expression indéfinissable.
— Alors... bredouilla-t-elle, ... je suis votre fille ?
Il la caressa du regard, et l'invita à entrer. Ils s'assirent sur le canapé et se dévisagèrent avec une intensité soutenue dans le silence. Il dit, hésitant :
— Il y a bien un détail physique que nous avions remarqué, Sarah et moi, sur notre petite Léa.
— Lequel ? Demanda Lise avec intensité.
— Nous avions remarqué que Lea portait une tache de naissance sous son omoplate gauche.
Lise tressaillit en entendant cela. Elle baissa les yeux et ne sut quoi faire. Elle le regarda et prit sa décision. Elle se leva, se retourna et déboutonna son chemisier fébrilement. Elle découvrit son dos nu à Josek qui se leva pour s'approcher doucement. Il scruta l'omoplate de Lise et murmura :
— Léa. C'est bien toi.
Il retourna dans le fauteuil et s'y effondra. Ses yeux dans le vide, une larme se perdit sur sa joue pendant que Lise se rhabillait avec pudeur.

Les mois suivants furent étranges. Lise dut encaisser les révélations de ses parents et pardonner leur mensonge. Ce fut une épreuve, mais finalement un apaisement, comme si sa vie était désormais alignée correctement. Elle apprit à regarder ce nouveau père et à l'apprivoiser, telle une évidence. Josek savoura pleinement le bonheur d'avoir une fille, ou de l'avoir enfin retrouvée, même s'il y avait de l'amertume liée à ne pas partager ces instants avec Sarah, sa moitié. Thomas, fasciné par ce grand-père surgi du néant, apprit les secrets de la pêche et quelques mots de Polonais. Le manuscrit s'étoffa. Il racontait leur histoire : celle de ses parents et de leurs amours réels et invisibles. « Les Cercles de l'eau », titre choisi par Thomas, « Comme quand on jette une pierre dans le lac. Ça fait des ronds qui s'agrandissent. Et même quand on ne les perçoit plus, ils continuent d'exister ».

Le jour de la sortie du livre, pour la première fois depuis la mort de Sarah, Josek remit son ciré jaune et partit pêcher avec Thomas, pour lui transmettre les secrets de l'eau. Du rivage, Lise regardait son père naviguer. Dans la lumière dorée du matin, elle croyait voir danser à la surface tous ces cercles invisibles qui, depuis plus d'un demi-siècle, avaient fini par les ramener l'un vers l'autre.

Continuer sans crainte

Maureen Charlet – 3ème lauréate

De la fenêtre on peut apercevoir en contrebas le fourmillement de la ville, dont j'apprécie de plus en plus le charme pittoresque. Nous sommes le 22 août 1840. Ma chère Anne Lister – Pony, comme j'aime à l'appeler, – et moi partageons, depuis notre arrivée une semaine auparavant, une chambre dans une petite auberge, certes sans prétention, mais propre et agréable, au cœur de la cité géorgienne de Kutaisi, après un périple de plus d'un an depuis l'Angleterre. Pony voulait poursuivre notre expédition, mais j'étais parvenue à l'en dissuader sans que cela engendrât une dispute. Elle qui n'écoute jamais personne et n'en fait toujours qu'à sa tête avait daigné accéder à ma requête de faire une halte afin que nous puissions nous reposer. Cependant, notre répit a été de courte durée : peu après notre arrivée, chérie a contracté une forte fièvre qui s'éternise. C'est la première fois que je la vois dans un tel état de faiblesse, incapable de se lever ou même d'écrire dans son précieux journal, terrassée par la maladie, elle d'ordinaire si robuste, si pleine de vie et d'énergie. Le médecin s'est contenté de préconiser un repos absolu. Pony a si souvent pris soin de moi, dans mes moments les plus sombres et difficiles, que je désespère d'être impuissante à soulager son mal. Ce matin, j'ai déplacé l'un des deux fauteuils dont la chambre est pourvue devant la fenêtre, afin qu'elle puisse au moins jouir de la vue. Au loin se dessine l'impétueux fleuve Rioni qui traverse la ville et finit sa course dans la mer Noire. Chérie est encore trop faible pour sortir, et je la sais frustrée de ne pouvoir satisfaire son amour pour la marche, ni nourrir son esprit d'une insatiable curiosité et d'une intelligence rare. Pour la distraire, je lui fais la lecture : les poèmes de Lord Byron, dont elle ne se sépare jamais, et un ouvrage sur l'histoire de France dont elle avait fait l'acquisition lors d'un séjour à Paris. Ses connaissances s'étendent à tant de domaines différents, des sciences aux humanités classiques, qu'elle n'a rien à envier aux plus grands érudits ; j'ose même dire qu'elle les met à l'amende par son évidente supériorité intellectuelle. Depuis notre toute première rencontre – j'étais si

jeune alors –, sa personnalité me fascine et m'envoûte, sa singularité me captive autant qu'elle me subjugue et m'inspire. Quelle étrange histoire que la nôtre, si improbable, si tumultueuse, et pourtant si irréfragable. Moi qui ai toujours été considérée comme une petite chose fragile, une invalide, par mon entourage – et, je l'avoue, par moi-même –, je me sens métamorphosée en sa présence. Jamais ne me serais-je crue assez intrépide pour voyager aussi loin, jusqu'aux confins de l'empire russe. Combien de fois m'a-t-elle assuré que j'étais plus forte et téméraire que je ne le pensais… M'en persuader moi-même n'est pas chose aisée, mais je crois avoir trouvé en moi le courage qui m'a longtemps fait défaut. Bien que j'aie souvent eu envie de rentrer en Angleterre au cours de notre expédition, je ne regrette pas d'avoir persévéré en dépit de conditions souvent périlleuses, et je suis désormais déterminée à accompagner Pony jusqu'au bout de cette aventure hors du commun que je n'aurais consenti à entreprendre avec personne d'autre.

31 août 1840. Le mois s'achève sans que chérie se soit remise du mal qui la consume. Elle mange peu, se nourrissant exclusivement de bouillons accompagnés de viande maigre. Son état ne cesse de m'inquiéter, mais je veux croire qu'elle finira par se rétablir et que nous rentrerons ensemble à Halifax pour conter nos péripéties à qui voudra bien les écouter. Lorsque je contemple Kutaisi depuis la fenêtre, mes pensées s'envolent vers ma demeure de Crow Nest que j'ai quittée six ans auparavant pour emménager avec Anne à Shibden Hall, après avoir scellé notre union, dans le plus grand secret, en prenant la communion ensemble à York et en procédant à un échange d'alliances. Notre vie commune n'a pas été de tout repos, et nous avons failli nous séparer à plusieurs reprises, mais je suis heureuse d'être restée auprès d'elle malgré les réticences et la désapprobation de ma famille, dont les tentatives désespérées de m'imposer un mari et de me spolier de mon héritage ont échoué. J'admets avoir parfois douté de la sincérité de son affection, présumant à tort qu'elle ne voyait en moi qu'une bourse à utiliser à sa guise. Mes craintes à cet égard se sont dissipées lorsque j'ai réalisé que l'intérêt qu'elle me portait n'était en aucun cas pécuniaire ; l'amour que nous éprouvons l'une envers l'autre est bien réel. Elle m'a soutenue sans faillir chaque fois que mes angoisses m'amenaient au bord de la folie, me plongeant dans un abîme de désespoir et de culpabilité. Mon esprit tourmenté ne parvenait pas à concilier mes croyances religieuses et mon indéfectible dévotion envers Anne, allant jusqu'à mettre en doute la

légitimité de notre union. Je me sentais oppressée par le regard et le jugement des autres, étouffée par le comportement inquisiteur et intrusif de ma propre famille. Me reviennent en mémoire les mots si forts de Pony, qui m'avaient étrangement rassérénée : personne d'autre que nous ne veut nous voir ensemble, personne n'approuvera jamais notre union, mais nous sommes toujours là, unies face à l'adversité. Le courage semble être le maître-mot de notre relation, le courage de rester soi-même en toute circonstance. Anne m'a transmis un peu de sa force d'âme, de sa témérité et de son assurance. Elle a bouleversé le cours de mon existence, a balayé mes peurs et mes préjugés, s'est immiscée dans mon cœur et dans mon âme, au plus profond de ma chair, faisant vibrer chaque fibre de mon être. Avec elle, chaque jour est une aventure. En écrivant ces lignes, je songe à notre premier baiser, notre première étreinte. À la fois où Eliza Priestley nous avait surprises, enlacées dans le salon de Crow Nest, et, feignant d'être indignée, s'était exclamée que nous jouions avec le feu avant de sortir en trombe, furieuse de constater que sa visite impromptue ne nous avait nullement perturbées. J'avais alors ri aux éclats, au grand étonnement d'une Anne mortifiée qui ne s'attendait pas à une telle réaction. Je me souviens que, plus tard, elle m'avait confié avoir vu à cet instant le vrai moi.

10 septembre 1840. L'état de Pony est stable, mais elle n'est pas encore tirée d'affaire car la fièvre persiste. Il y a quelques jours, elle semblait avoir retrouvé un peu de force et émit le souhait de se promener dans la ville, ignorant l'unique prescription du médecin. J'étais si soulagée de la voir sur pied, quelque peu revivifiée, que j'acceptai sans la moindre hésitation. Une fois apprêtées, chérie et moi partîmes donc ensemble à la découverte de Kutaisi. Bien que l'air fût chargé d'humidité, un vent d'est bienvenu atténuait la chaleur suffocante. Flâner ainsi avec Pony, bras dessus, bras dessous, apaisait l'angoisse constante et les heures d'agonie que j'avais vécues ces dernières semaines, lorsqu'elle était au plus mal. Me réjouir était certes prématuré, mais j'avais bon espoir qu'elle se rétablît entièrement. Nous marchâmes un long moment au milieu de charmantes maisons de bois et d'argile avant de rejoindre une rue commerçante. Je craignais que l'effervescence ambiante ne fatiguât Pony, mais elle m'assura qu'elle se sentait la force de continuer. L'une des boutiques attira mon attention et j'entraînai chérie à l'intérieur, mue par une inexplicable curiosité. Quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'aperçus des accessoires de peinture qui

semblaient n'attendre que moi ! J'avais poursuivi et aiguisé ma pratique du dessin tout au long de notre voyage ; cependant, j'avais dû renoncer à exprimer ma créativité sur une toile. Je n'hésitai pas longtemps avant d'acquérir les fournitures nécessaires, arguant qu'elles me seraient utiles lors d'une future excursion champêtre, laquelle ne se fit pas attendre : dès le lendemain, j'eus l'occasion de les étrenner dans la plaine de Colchide, sous le regard bienveillant de Pony. Bien qu'elle fût encore fébrile, pas une plainte ne s'échappa de ses lèvres. Elle remarqua simplement que l'endroit lui rappelait la nature idyllique du Lake District et évoqua, une pointe de nostalgie dans la voix, nos souvenirs communs. Le jour suivant, nous partîmes admirer le massif du Caucase, nous remémorant notre premier voyage dans les Alpes, où Pony m'avait transmis sa fascination des sommets.

20 septembre 1840. Il y a quelques jours, son état s'est subitement dégradé. La fièvre a redoublé d'intensité, à tel point qu'Anne a commencé à délirer. Nous avons de nouveau consulté le médecin, qui a déclaré que sa condition ne présageait rien de bon. Il lui a prescrit, sans grande conviction, une concoction d'herbes médicinales que je suis allée quérir en hâte chez l'apothicaire. Je lui fais boire le mélange sous forme de tisane tous les jours mais ne parviens pas à faire baisser sa fièvre. Je ne quitte jamais son chevet, bien que dans ses moments de lucidité elle m'enjoigne à aller prendre l'air, et je dors dans le fauteuil pour qu'elle soit plus à son aise dans le lit. Je n'ai guère plus d'appétit qu'elle, car je suis épuisée et constamment rongée d'inquiétude. Le dessin est ma seule distraction et m'aide à garder un semblant de sanité. Le reste du temps, j'observe la vie suivre son cours depuis la fenêtre et je lui fais la lecture. Aujourd'hui, je n'ai pu m'empêcher de pleurer devant elle, malgré mes efforts pour faire bonne figure. Elle a pris ma main dans la sienne, caressé ma joue avec une infinie tendresse et murmuré « Sois forte, Adney ». Je me suis sentie quelque peu réconfortée et suis résolue à ne pas sombrer dans les affres.

29 septembre 1840. Cela fait déjà sept jours que ma chère Anne est partie, vaincue par la maladie. J'ai passé la semaine dans une terrible agonie, un état de stupeur et d'hébétude dont je ne parvenais pas à sortir, mangeant et dormant à peine. Je ne dois mon salut qu'à la femme de chambre qui, touchée par ma détresse, a refusé de m'abandonner ; sans elle, je serais sans

doute morte de chagrin. Des hommes sont venus et ont emporté son corps le jour même pour l'enterrer ici, à Kutaisi, mais je m'y suis fermement opposée. J'ai exigé qu'il soit embaumé pour qu'il puisse être rapatrié en Angleterre et inhumé dans le caveau familial des Lister. Dès que j'aurai recouvré un peu de force, je prendrai le chemin du retour. Il sera long et ardu, plus encore en son absence, mais l'heure n'est pas aux lamentations. Anne n'est plus, mais elle vit encore en moi. J'en veux pour preuve l'étrange expérience que j'ai vécue la nuit dernière, en proie à l'insomnie. Alors que je m'étais installée à la table où j'avais pris l'habitude de dessiner, éclairée d'une simple bougie, je sentis soudain la pression d'une main sur mon épaule et entendis une voix sépulcrale mais familière m'exhorter à « continuer sans crainte ». Je sursautai et me retournai en m'écriant « Anne ! », mais je réalisai très vite que la pièce baignée de clair-obscur était vide. Désemparée, je crus être devenue folle ; cependant, une part de moi était persuadée que Pony m'envoyait un signe depuis l'au-delà, et cette intime conviction n'a dès lors fait que croître.

24 février 1841. Me voilà de retour à Shibden Hall, la demeure ancestrale des Lister dont je suis désormais la nouvelle propriétaire, Anne et moi ayant pris soin de modifier nos testaments en faveur l'une de l'autre. Elle était très attachée à ce logis, et je ressens sa présence éthérée dans les moindres recoins de la maison. Hier, alors que je triais ses documents, un papier gisant au sol attira mon regard. Il s'agissait d'une lettre inachevée, écrite par Pony juste avant notre départ. Je blêmis en découvrant les mots « continuer sans crainte » alors que je parcourais d'un œil distrait la missive. De la fenêtre, un rayon de soleil vint illuminer le portrait d'Anne, et je jurai en mon for intérieur de vivre selon ce précepte.

Les mots qu'il reste

Naima Guermah

De la fenêtre, elle voyait le cerisier. Chaque matin, avant même que l'eau du thé ne frémisse, elle tirait le rideau, ce vieux rideau de lin jauni par les années, et s'asseyait sur la chaise de bois, la même depuis quarante ans. Le cerisier n'avait jamais changé de place, mais il semblait pourtant différent selon les jours : tantôt frissonnant, tantôt figé, tantôt en fête. Elle notait dans un carnet à couverture bleu marine : « Le cerisier semble se souvenir du vent d'hier. » Ce carnet, elle l'appelait le cahier des instants, et depuis le départ de Charles, elle y écrivait ce qu'elle aurait voulu lui dire.

Ce matin-là, elle écrivit : « Une pie s'est posée sur la branche du haut. Elle m'a regardée comme si elle savait. » Elle posa son stylo, une larme suspendue à l'œil, puis se leva lentement. Le silence emplissait la maison. Sans les pas feutrés de Charles dans la cuisine, sans sa voix basse fredonnant toujours la même chanson, les murs semblaient plus épais, comme repliés sur eux-mêmes. Pourtant, elle continuait à lui parler, à mi-voix, chaque jour, face au cerisier. Elle lui racontait les oiseaux, les ombres, les changements imperceptibles du ciel. Parce qu'il fallait bien que quelqu'un sache que tout cela continuait d'exister.

Elle n'avait jamais eu la prétention d'écrire. Elle disait souvent, avant, en souriant : « Ce sont les poètes qui savent regarder, moi je me contente de vivre. » Mais depuis qu'il était parti, elle écrivait comme on retient le sable entre ses doigts, pour que quelque chose reste, ne fût-ce qu'un grain, une rumeur. Le carnet devenait un lieu, presque un autre corps, un second battement de cœur. Elle notait ce qu'elle voyait, oui, mais surtout ce qu'elle sentait : le froid d'un matin trop bleu, le parfum furtif d'une glycine oubliée, ou la sensation étrange que le vent parfois ressemblait à la voix de Charles.

Ce jour-là, une pluie fine dessinait des rivières sur la vitre. Elle s'attarda longtemps devant cette lente coulée, comme si elle pouvait y lire un message. Elle écrivit : « La fenêtre pleure avec moi. » Puis elle ajouta : « Je me demande si Charles aurait aimé ce jeudi de pluie. » Elle se souvenait de

ses mains, toujours tièdes, de sa façon de frôler les vitres embuées du bout des doigts, comme pour en caresser le dehors. Elle ferma les yeux un instant. Dans le silence battu de gouttes, elle crut entendre un pas, une respiration. Mais ce n'était que sa mémoire qui, fidèle comme une horloge, revenait à l'heure exacte de son absence.

Le vendredi, elle n'écrivait presque jamais. C'était le jour où ils allaient au marché autrefois, et l'habitude demeurait : même seule, elle préparait son cabas, choisissait une écharpe, et descendait lentement l'avenue. Mais ce vendredi-là, elle resta devant la fenêtre, incapable de bouger. Elle observa un enfant courir sous la pluie avec un ballon rouge. Elle nota : « Le ballon était plus libre que moi. » Puis, plus bas, en lettres minuscules : « Il y a des jours où le monde continue sans moi, et je n'ai pas la force de le rattraper. » Elle referma le carnet et resta ainsi, les mains jointes sur la couverture bleue, comme on tient entre ses paumes quelque chose qui risque de s'éteindre.
Et voilà que le lendemain, un rayon de soleil traversa la vitre, et elle plissa les yeux comme si elle sortait d'un rêve. Elle écrivit simplement : « Aujourd'hui, la lumière a touché le bord de ma tasse. » Ce détail aurait semblé anodin à d'autres, mais pour elle, c'était un miracle. Elle se souvenait de Charles s'émerveillant toujours des choses modestes : le chant d'un merle, la façon dont le sucre fond dans le café, ou les ombres des feuilles dansant sur le mur. Elle sourit, presque honteuse de ce sourire, et murmura : « Tu m'as appris à voir, tu sais. » Le cerisier, dehors, commençait à gonfler ses bourgeons.
Elle ne croyait plus au printemps depuis sa mort. Le mot lui semblait vide, trop sonore, presque insolent. Et pourtant, ce matin-là, une branche du cerisier avait éclaté de blanc. Pas de manière spectaculaire, non. Un seul bourgeon, timide, entrouvert. Elle resta longtemps à le fixer, comme on fixe une blessure en train de se refermer. Puis elle écrivit, d'une main tremblante : « La vie insiste. Même sur les ruines. Même sans témoin. »
Elle ferma les yeux, sentit un picotement derrière les paupières. Charles disait toujours que les bourgeons étaient des promesses têtues, des souvenirs d'avenir. Elle le revoyait, penché sur la terre de leur jardin, parlant aux plantes comme à des enfants perdus. « On ne meurt jamais tout à fait si quelque chose refleurit », avait-il dit un jour, entre deux soupirs.
Elle relut la phrase dans le carnet, la corrigea, la ratura, puis traça enfin : « Le bourgeon d'aujourd'hui, c'est toi qui l'as déposé là. » Et soudain, dans le

cœur brisé du jour, elle sentit quelque chose comme une réponse — non pas un mot, ni un souffle, mais ce frisson subtil qu'on appelle présence.
Ce soir-là, elle ne tira pas le rideau. Elle voulait que la nuit entre, qu'elle vienne l'effleurer, qu'elle s'étale sur le parquet comme un grand manteau. Assise face à la fenêtre, elle resta droite, immobile, le carnet ouvert sur ses genoux, mais le stylo en suspens. Le ciel était d'encre, et le cerisier, noir sur noir, ressemblait à une main figée dans un dernier geste. Elle ne savait pas quoi écrire. Les mots, parfois, se taisent quand le cœur déborde.
Alors elle parla tout haut. Pas fort, mais d'une voix à peine murmurée, comme une prière sans dieu, sans but. Elle dit : « Charles, je n'ai plus peur de la nuit. C'est le matin qui me fait mal. Quand tout recommence, sans toi.»
Une étoile pâle perça soudain entre deux nuages. Elle crut d'abord à une illusion, mais elle était là, seule, comme elle. Elle nota alors, lentement, gravement : « J'ai vu une étoile me répondre. Elle clignait de l'œil, comme toi quand tu faisais semblant de dormir. »

Puis elle ferma le carnet, posa une main sur la vitre froide, et ajouta dans un souffle : « Continue à cligner, je te vois. »
Le matin suivant, la lumière était différente. Une clarté presque trop violente, comme si elle avait été déchirée du ciel, tombant en éclats sur le cerisier. Elle se leva brusquement, ne prenant même pas le temps de nouer son peignoir. Les rayons étaient comme des lames, perçant la brume, et dans cette clarté étrange, tout semblait figé, trop parfait. Elle s'approcha de la fenêtre, se rapprocha du bord, et posa ses doigts sur le verre. Le cerisier, ébloui, semblait en suspension, comme une illusion.
Elle se sentit soudain prise dans un tourbillon de souvenirs. Charles, debout à ses côtés, commentait chaque détail de la nature avec la passion d'un poète. Il parlait du vent, des feuilles, de l'heure qu'il était, tout en les observant comme si chaque élément lui appartenait. « Regarde, tout est en mouvement, tout a son heure. Nous aussi, un jour. » Il avait dit cela en souriant, mais elle n'avait jamais compris la profondeur de ses paroles avant ce moment-là.
Les doigts de sa main glissèrent sur la vitre. Elle laissa les traces de ses empreintes. Puis elle écrivit : « Tout est plus réel quand il n'est plus là pour le nommer. » La phrase, lourde, s'imposa dans le silence de la pièce. Elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle venait de tuer à nouveau ce qu'elle avait tant aimé, de le figer dans un instant où il n'existait plus, où il

n’existerait plus jamais. Mais il restait là, tout de même, dans le creux de ses mots.
Elle ferma le carnet d’un coup sec, comme pour se débarrasser d’une douleur trop vive, puis se laissa retomber dans la chaise, épuisée. Mais, avant qu’elle ne puisse détourner le regard, un souffle, presque imperceptible, effleura la surface de la fenêtre, comme si le vent lui-même soufflait un dernier au revoir.

Le temps s’était arrêté, et elle n’était plus certaine de ce qui était réel et ce qui appartenait à ses rêves. Ce matin-là, la fenêtre semblait plus vaste que d’habitude, comme une porte ouverte sur un autre monde. Le cerisier avait perdu ses fleurs, mais il n’était pas dénudé, il semblait comme habité d’un secret qu’il ne voulait plus partager. Un autre frisson la parcourut, plus profond, plus intime. Elle se leva doucement, prit le carnet sur ses genoux, et y nota : « Le cerisier me parle maintenant en silence. »
Elle n’en avait plus besoin de mots, à vrai dire. Elle avait appris à écouter les non-dits, les absences, la présence d’un souffle dans la pièce quand il n’y avait plus de voix. Elle s’assit une dernière fois près de la fenêtre, les yeux fixés sur l’arbre qui, comme elle, résistait. Résistait au vide, à l’absence, à la douleur. Elle se sentait soudain partagée entre deux mondes, celui qu’elle voyait et celui qu’elle portait en elle. Le monde intérieur était plus vaste, plus dur, et c’était lui qui avait appris à s’épanouir dans l’absence.
Elle ferma les yeux, la lumière du matin caressant sa peau, et sans un mot, elle reposa le carnet, y ajoutant juste ces quelques mots, simples mais lourds : « Je suis prête à regarder en silence. » Peut-être un jour, quand le cerisier serait à nouveau fleuri, elle retrouverait la réponse, mais pour l’instant, il suffisait de vivre le calme, d’accepter le passage du temps dans la quiétude du regard.
Elle s’éloigna, la pièce silencieuse comme un souffle suspendu, et la fenêtre restait là, ouverte sur tout ce qu’elle avait perdu, et sur ce qu’elle finirait peut-être par retrouver.

Appoline

Catherine Vasseur

De la fenêtre de sa cellule, en ce mois d'août 1902, Appoline la rêveuse scrute le coin de ciel bleu dont elle se contente depuis plusieurs mois. Mais en entendant l'agitation de la rue, elle comprend que le fourgon qui doit la conduire au tribunal est arrivé. Le réel va de nouveau la submerger.
Voilà plus de 5 mois qu'elle tente de lui échapper, qu'elle échafaude en pensées sans cesse renouvelées, d'autres scénarios, d'autres voies que celle qui l'a conduite ici. Elle sait qu'elle aurait pu faire autrement, elle pense que d'autres auraient pu aussi l'y aider. Elle n'entretient pourtant ni rancune ni ressentiment. Son sort est désormais entre les mains du jury de la Cour d'assises devant laquelle elle sera ce matin présentée. Alors elle tente de rassembler l'immense courage dont elle aura besoin.

La salle du tribunal impressionne Appoline. La foule y est considérable, attirée par le scandale. Ses parents, Louis et Marthe, sont assis au premier rang, raides de chagrin et de dignité. Ils ne tentent pas de la regarder, peut-être pour ne pas compromettre cette attitude qui leur semble être la seule adéquate. Son petit frère Ernest est là aussi. Il n'a que 16 ans, mais le voilà déjà bel homme, pense Appoline. Elle avait 11 ans quand il est né, et elle s'en est occupée presque comme une mère, suppléant Marthe dans bien des tâches. Quand il a commencé à aller à l'école, c'est elle qui lui faisait répéter ses leçons, qui s'inquiétait des coups reçus et donnés dans la cour de récréation, et qui reprisait ses vêtements déchirés. Elle prenait d'ailleurs à cette besogne un tel plaisir qu'il fut bientôt évident pour toute la famille qu'Appoline serait couturière. Ernest reprendrait la ferme des parents.

Deux ans avant la naissance d'Ernest, il y avait eu celle de Joseph, accueillie comme une bénédiction par Louis et Marthe. Ils avaient près de quarante ans, tous les deux, et se désespéraient de n'avoir point réussi à donner à Apoline le petit frère qu'elle réclamait. Et voilà que Joseph était arrivé, sur le

tard. Il fit bientôt la joie de tous, jusqu'à ce terrible jour de septembre 1889 où la charrette de fumier, se détachant on ne sait comment de l'attelage, vint heurter la tête de l'enfant. Joseph, qui n'avait que 5 ans, mourut quelques heures plus tard d'une fracture des vertèbres cervicales, et la joie cessa d'habiter la maison. Dans les regards de son épouse et de sa fille, Louis voyait les reproches qu'elles n'osaient lui formuler. Marthe sombra dans un puits sans fond de tristesse. Et Appoline s'occupa d'Ernest.

Les jurés dévisagent Appoline, qui baisse les yeux. Ils sont douze, douze hommes déjà bien établis. La moitié d'entre eux sont cultivateurs, mais il y a aussi un pâtissier, un menuisier, un capitaine en retraite et deux représentants de commerce.
Appoline regrette qu'aucune femme ne fasse partie du jury. Elle sait que cela est impossible, que la loi ne le permet pas : les jurés sont tirés au sort sur les listes électorales, et seuls les hommes ont le droit de vote. Une femme aurait assurément mieux compris son geste, son angoisse, sa douleur. Il est vrai que les femmes peuvent aussi être cruelles entre elles. Qui a écrit la lettre anonyme qui m'a conduite en prison ? Cela fait des semaines que la jeune fille se pose la question. Comment peut-on être aussi méchant ? Quel plaisir peut-on prendre à dénoncer ? L'auteur de la lettre a-t-il cru répondre à ce qu'il pensait être un devoir ? Pourquoi ne m'a-t-il pas plutôt aidée ?

Il y a peu, j'étais encore heureuse, pense la jeune femme. A la maison, bien sûr, il y avait peu de gaîté, entre un père mutique et une mère enfermée dans son chagrin. Mais il y avait Ernest, sa fougue de jeune garçon, ses farces, ses incartades avec les autres garçons du village, et les récits qu'il en tirait faisaient rire.
Et il y avait l'atelier de couture ! Un paradis perdu, songe Appoline. Là encore, que de fou-rires entre filles, de conversations secrètes, de clins d'œil échangés en douce. Et puis la concentration sur l'ouvrage, le souci de s'appliquer, de travailler le plus finement possible.
Dans cet atelier où elle travaillait depuis plus de dix ans, Appoline se sentait chez elle. Elle était fière de son travail, qui lui apportait une situation stable et un petit revenu. Même payée à la pièce, elle pouvait contribuer aux dépenses de la famille. Régulièrement, elle mettait aussi un peu d'argent de côté, pour plus tard, pour quand elle aurait un amoureux, un mari, des enfants, une famille à elle. L'amoureux se faisait un peu attendre cependant.

A l'atelier, Appoline avait coiffé sainte Catherine. Ses collègues lui avaient confectionné le traditionnel chapeau jaune et vert, symbole de pureté et de virginité. En riant, elles lui avaient fait réciter la prière des « catherinettes » :

Ste Marie, faites que je me marie
Ste Sylvie, j'en ai bien envie
St Gervais, avec le juge de paix
St Anatole, avec le maître d'école
St Lucien, avec le pharmacien
St Macaire, avec le notaire
Ste Madeleine, sortez-moi de peine
St Julien, qu'il se porte bien
St Yvon, qu'il soit bon garçon
St Grégoire, qu'il n'aime pas boire
St Eloi, qu'il n'aime que moi
St Loup, qu'il ne soit pas jaloux
St Landry, qu'il soit bien gentil
St Nicolas, ne m'oubliez pas.

Le maître d'école, Appoline n'aurait pas dit non… Mais lui ne semblait pas la voir. Au dernier bal de la saint-Jean, elle avait en vain espéré une invitation à danser, un sourire, un regard. Elle était aussi allée boire l'eau de la fontaine sainte-Catherine, que l'on disait miraculeuse : avant la fin de l'année, sainte Catherine vous trouvait un époux ! Eh bien, non, sainte Catherine n'avait rien trouvé du tout.

« La fille E..., étant devenue enceinte en 1901, a dissimulé sa grossesse. Elle n'a pas fait de préparatifs en vue de sa délivrance. D'après le récit qu'elle a fait de son crime, les douleurs de l'enfantement l'auraient surprise dans la nuit du 14 au 15 mars 1902, alors qu'elle était couchée dans sa chambre, contigüe à celle où étaient couchés ses parents et communiquant avec elle par une porte vitrée qui n'était même pas fermée. Elle prétend que ses parents ignoraient sa grossesse, que beaucoup de personnes avaient cependant remarquée, et qu'ils n'ont pas été réveillés par le bruit de l'accouchement d'un enfant du sexe féminin, né à terme, vivant et viable. Elle lui a serré le cou avec un lien d'étoffe. Elle lui a donné la mort par

strangulation. Elle a ensuite caché le cadavre dans un placard de sa chambre. »

A la lecture de l'acte d'accusation, Appoline défaille. Les douleurs intenses qui l'ont assaillie cette nuit-là l'ont terrassée. Ensuite, elle ne parvient plus à se souvenir, aucune image ne lui revient. Comment a-t-elle pu accoucher sans bruit, sans réveiller ses parents, ni Ernest d'ailleurs, dont la chambre est juste au-dessus de la sienne ? Elle n'a jamais assisté à un accouchement, elle ne connaît pas les gestes qu'il faut faire ; comment a-t-elle pu y parvenir seule ?

Étonnamment, personne ne semble remettre en cause le récit des faits. Pour tous ceux qui l'ont interrogée, le médecin, le juge d'instruction, il semble acquis qu'une femme sait instinctivement accoucher. La faible curiosité des enquêteurs est tout de même étonnante. Personne non plus ne s'est vraiment intéressé au père de l'enfant. Appoline a prétendu qu'elle ne le connaissait pas, qu'il l'avait prise par surprise un soir où elle marchait seule dans la nuit. Cette version a semblé satisfaire et soulager tout le monde.

« A la suite d'une dénonciation par lettre anonyme, la fille E.. a d'abord opposé des dénégations. Cependant, comme la preuve du crime résultait de l'expertise médicale, la fille E... a fait des aveux. Il n'a pas été établi qu'elle ait agi avec préméditation. Elle n'a pas d'antécédents judiciaires. »

Bien sûr qu'elle n'a pas d'antécédent judiciaire ! Et bien sûr qu'elle n'a pas agi avec préméditation ; avec improvisation plutôt. Appoline ne se souvient que d'un immense désarroi, et d'une grande solitude ; d'un sentiment d'impasse absolue face à la honte, à l'infâmie, qui l'attendent si cet enfant existe. Sauver sa réputation, voilà ce qu'elle a tenté de faire. Paradoxalement, c'est peut-être ce qui pourrait la sauver, comme le lui a expliqué son avocat.

Le procureur de la République prononce son réquisitoire. Il fait ressortir la gravité des faits, et ce d'autant qu'Appoline n'est pas, contrairement à beaucoup de malheureuses accusées du même crime qu'elle, une fille de ferme ou une domestique abandonnée à elle-même. Les bons exemples qu'elle a toujours eus sous les yeux, ainsi que son âge déjà avancé, auraient dû lui permettre de comprendre la portée des actes qu'elle s'apprêtait à commettre.

Puis c'est à Maître Magnin, l'avocat d'Appoline, de présenter sa défense. C'est un avocat réputé, aux honoraires élevés, mais que ses parents n'ont pas hésité à solliciter. Il commence par produire plusieurs certificats, qui dépeignent la jeune fille comme une excellente ouvrière, aidant de son travail son père, « petit cultivateur besogneux ». Louis se serait sans doute passé de ces qualificatifs peu flatteurs, mais il n'en laisse rien paraître.
L'éloquence de l'avocat fait le reste : il démontre combien sa cliente est digne de pitié, et combien elle a souffert de sa faute et de ses conséquences. Écartant toute idée de préméditation, il fait ressortir le motif « humain », la crainte du déshonneur, qui a fait agir, au moment de son accouchement, la pauvre jeune fille, une malheureuse, et non une criminelle. Maître Mangin est un spécialiste de cette argumentation. Il sait que la plupart des jurés sont attachés à la norme sociale, qui fait du mariage seul le cadre de l'enfantement. Appoline étant célibataire, son enfant aurait été illégitime ; en le tuant, elle montre finalement qu'elle reconnaît et accepte cette norme.
Il termine en réclamant l'acquittement de l'accusée.

En ce triste matin de décembre 1922, au cimetière du village, Appoline et sa belle-sœur Charlotte font corps autour du jeune Roger, 8 ans, et déjà solide comme un roc, solide comme l'était son père, pensent les deux femmes. On enterre ce jour-là Ernest, mort il y a déjà quatre ans, mais dont les restes pourrissaient dans ces sordides paysages de champs de bataille du nord de la France. A force d'acharnement, on a enfin pu obtenir l'autorisation et réunir la somme nécessaire au transfert de son cercueil. Ernest est désormais auprès des siens.
Gravé sur le caveau familial, le nom du petit Joseph commence à s'effacer. Appoline est désormais la seule à se souvenir de ce petit frère trop tôt arraché à sa famille, il y a maintenant plus de trente ans. Marthe est morte au tout début de la guerre, alors qu'Ernest venait d'être rappelé aux armées, et qu'il devait quitter Charlotte et le petit Roger, âgé de quelques mois seulement. Au moins n'a-t-elle pas eu à supporter le deuil de ce deuxième fils qui lui était enlevé. Louis a connu ce chagrin, qui l'a rendu encore plus taciturne. Un soir de février 1920, alors qu'il revenait des champs, le vieillard tomba dans un fossé, et se noya. On ne découvrit son corps que le lendemain matin. Roger, qui recevait de ce grand-père toute l'affection que son père n'avait pu lui donner, sent les larmes lui embuer les yeux.

Du cinquième nom gravé dans la pierre, Appoline n'a jamais révélé à quiconque le mal qu'il lui a fait. C'est celui de son oncle Jules, qu'elle adorait et qui, un soir, il y a plus de 20 ans, détruisit sa vie. Il est mort peu de temps après le procès, peut-être de honte finalement. La Cour avait condamné la jeune fille à trois ans d'emprisonnement mais, considérant ses bons antécédents, lui avait fait application de la loi de sursis.
Sur la pierre tombale, il manque un nom ; celui de cette petite fille, que chacun a fait en sorte d'oublier. Mais pas Appoline.

Mady et le grand dadais

Chloé Bernadon

De la fenêtre de sa cuisine, Mady voyait le monde passer. Assise dans son gros fauteuil, une fausse peau de mouton calée derrière la nuque, se confondant avec ses boucles blanches, elle reluquait les gens dehors. Il y avait une étincelle dans ses yeux bleus cernés de rides. Elle avait légèrement tiré le voilage pour mieux observer, en caressant le gros chat noir qui dormait sur ses genoux. Il était difficile de savoir si son regard était habité par la tristesse ou la joie. Mady n'attendait plus grand-chose de la vie finalement. Un paquet de biscuits secs, une tasse de café le matin, quelques ronrons ou encore des films à la télé et ceux qui se déroulaient sur le trottoir devant chez elle. Il y avait bien sa copine Paula qui venait de temps en temps, mais elles n'avaient pas beaucoup de sujets de conversation, à part le temps qu'il faisait ou celui qui passait.

A partir d'un certain âge, Mady se disait que les gens devenaient invisibles pour le monde. Des fantômes vagabonds et témoins d'une vie qui évoluait sans eux. Elle, elle avait les jambes lourdes et des bas de contention impossibles à enfiler le matin sans l'aide de la "petite" qui venait entre 7h et 8h. La canne que le médecin lui avait imposée l'aidait surtout à vagabonder de la télé au fauteuil de sa cuisine. Une canne pour aller d'une fenêtre à une autre, et n'être plus que témoin.

Mady approcha son visage de la vitre. Il y avait encore les deux petits jeunes en bas. La rouquine et le grand dadais, ils se tenaient par la main. Ils s'assirent sur le banc, juste en face de sa fenêtre. Elle attrapa son carnet sur la table, et chaussa ses lunettes. Elle humecta son doigt pour trouver la bonne page et saisit son crayon. Ah voilà, "*le grand dadais et la rouquine*". Elle fit une petite croix à côté des six autres et retourna à sa fenêtre. Elle attendit, les yeux rivés sur le couple d'adolescents, mâchonnant le bout de son crayon avec nervosité. En les voyant se séparer, d'un signe de main, elle pesta et nota "*toujours pas de baiser"*. Elle soupira en reposant la tête sur la peau de mouton et ferma les yeux.

Des baisers, elle en avait échangé beaucoup dans sa vie. Elle se souvenait du tout premier mais pas du dernier. Mady se disait que les premières fois marquaient plus la mémoire car on savait qu'elles étaient des premières fois, alors qu'on ne se doutait pas qu'un baiser serait le dernier. La dernière étreinte, la dernière fois que l'on prend le train, que l'on mange du far breton ou autre petite joie de l'existence. Combien de mains dans sa main ? Combien de visages effleurés avec la douceur d'une femme amoureuse ? Ou de baisers frôlés sur une nuque ? Son passé sentimental lui semblait un champ de ruines désormais. Sa solitude n'était pas la dernière, elle. Mady avait parsemé sa vie de figures et de silhouettes pour l'empêcher de ressentir ce qu'elle ressentait aujourd'hui. Elle se pencha sur son carnet et écrivit "*comme quoi, peine perdue*". Un sourire morose s'accrocha sur son visage alors qu'elle jeta encore un œil à la fenêtre. Le grand dadais était encore sur son banc, il avait mis un casque sur ses oreilles et regardait le sol. Elle sentit une boule dans sa gorge. Il allait vivre tellement de belles choses encore, il allait rire et embrasser. Elle le fixa avec intensité et murmura "*garde ça, bien au chaud dans ton cœur mon grand. La vie te le prendra un jour. Garde. Garde tes liens.*"

Mady se disait qu'elle avait trop souvent utilisé de grandes paires de ciseaux pour couper les siens. Le crayon de papier sur le carnet : "*et maintenant, il me reste quoi ?*". Elle pensa qu'elle avait eu peur toute sa vie. Peur de se lier pour toujours et de se retrouver comme un otage de pirates, ficelée au grand mât sans pouvoir bouger, puis balancée au bout d'une planche : "*maintenant saute !*". Mady n'avait jamais voulu sauter. Jamais mariée, jamais d'enfant, jamais plus de quelques années le cœur relié à un autre. Une vie de liberté. Pour en faire quoi ? A part noircir des carnets que personne ne lirait jamais.

Perdue dans ses pensées, Mady continuait de regarder attentivement le grand dadais. Elle ne vit pas tout de suite qu'il avait relevé la tête et que ses yeux étaient désormais rivés sur elle. Elle sursauta, comme revenant d'un long rêve et replaça à la hâte le voilage avant de remettre la tête sur le dossier du fauteuil. Le cœur battant, comme une écolière surprise par son professeur alors qu'elle lui tirait la langue derrière son dos, elle sentit ses joues rougir. Jamais le grand dadais n'avait levé les yeux. Jamais personne n'avait regardé vers sa fenêtre, ni le facteur, ni les gamins sur leurs skates, ni le couple qui allait au marché les mercredis et les samedis. Elle attendit une minute et se pencha de nouveau à la vitre, soulevant fébrilement le rideau blanc griffé par son chat. Le grand dadais était parti.

Dans l'après-midi, après sa série et sa sieste quotidiennes, Mady revint s'asseoir sur son fauteuil, son petit carnet à la main. Elle demanderait à Paula d'aller lui en acheter un nouveau car il était bientôt rempli. Elle soupira intérieurement en imaginant déjà Paula lui dire de venir avec elle "*sors un peu Mady*". Elle ouvrit son carnet et saisit son petit crayon "*A quoi bon sortir ? Ce monde n'est plus le mien. Il appartient aux grands dadais et aux rouquines, aux gens qui en ont encore quelque chose à faire.*" Et elle tira son voilage pour regarder dehors avec un petit sourire en coin. Les feuilles mortes tournoyaient sur le bitume, portées par le vent frais d'octobre, mois qu'elle aimait beaucoup. Il sonnait la fin des chaleurs étouffantes mais pas encore la déprime de novembre ou pire : Noël. Un entre-deux au parfum de potimarron. Elle griffonna sur son carnet l'inspiration que lui offrait octobre, profitant du temps qui lui restait avant de trembloter à ne plus pouvoir tenir son crayon. "*Ecrire jusqu'au bout*". Elle écrivait depuis qu'elle avait appris l'orthographe et la grammaire à l'école primaire, sur le monde extérieur mais surtout sur son monde à elle. Elle avait compris rapidement que pour désencombrer son cerveau des pensées qui y dansaient la salsa, il valait mieux les déposer sur du papier.

Elle passa l'heure suivante à faire des croix sur son carnet au passage de ses habitués, et d'y ajouter un commentaire. Puis elle le vit s'asseoir sur son banc : le grand dadais. Il était de retour, revenant du lycée. Il était seul. Mady revint en arrière dans son carnet, en effet le mercredi il terminait plus tôt et il passait à 15H10. Elle releva le nez, surprise, car d'habitude il ne faisait que passer. Là, il avait posé son sac à dos et mis son casque. Il portait un jean serré, un blouson bleu léger et des baskets que Mady qualifia d'"*immondes*" dans son carnet. Au bout de quelques secondes, le jeune leva la tête et regarda vers elle. Cette fois-ci, elle ne bougea pas. Il la fixait avec une vague tristesse au fond des yeux. Le genre de sentiment furtif que Mady n'aimait pas observer dans les yeux d'un si jeune garçon. Cependant, il sourit timidement et leva la main pour lui faire signe. L'espace d'un instant Mady crut qu'il allait pleurer. Sans réfléchir, elle lui fit signe à son tour et ils restèrent à s'observer de loin dans le silence qu'imposaient la distance et la fenêtre fermée. Le jeune homme ouvrit la bouche comme pour lui dire quelque chose, mais le temps que Mady atteigne la poignée de la fenêtre, chamboulée par cet itinéraire bis qu'il lui proposait dans sa routine

habituelle, il baissa la tête en fouillant dans sa poche. Il en sortit son portable et répondit à un appel, faisant s'évaporer le petit nuage sur lequel ils s'étaient retrouvés pendant quelques secondes. Mady maintint son geste suspendu vers la poignée mais elle comprit que le moment était passé. Le jeune se leva pour partir, non sans la regarder une dernière fois, en lui souriant avec un geste de la main. Mady ne le quitta pas des yeux jusqu'à ce qu'il passe au coin de la rue et disparaisse. Elle revint à son carnet et écrivit "*Bah ça, merde alors !*".
Elle passa l'heure suivante à réfléchir puis saisit son portable. Elle parcourut ses contacts : "La Petite", "Médecin", "Paula", "Pharmacie" et "Véto". A grand renfort de ciseaux, elle avait rudement tailladé son répertoire. Elle appela Paula pour l'inviter à boire une tisane, en lui demandant de lui rapporter un paquet de feuilles blanches et de gros marqueurs. Cette dernière s'était empressée de répondre par l'affirmative, surprise de recevoir le premier appel de Mady en un an, et ne put s'empêcher d'ajouter "*mais quand même, tu devrais sortir un peu Mady*". Elles passèrent un moment agréable et Paula ne posa presque pas de questions quand Mady lui demanda son aide pour scotcher les feuilles blanches entre elles, penchée sur la table de son salon un sourire radieux aux lèvres.

Le lendemain matin, une fois "la petite" partie, Mady revint à son poste d'observation. Avec la lenteur que lui permettaient ses jambes et sa canne, elle tira sa table de cuisine et ouvrit ses voilages en grand. Un regard sur la pendule lui indiquait qu'elle avait un petit quart d'heure devant elle. Elle prit son ouvrage de feuilles, six formats A4 assemblés, et entreprit de les scotcher à sa fenêtre. Elle souffla, le rouge aux joues, en se disant qu'il était loin le temps où elle avait levé les bras si haut, mais elle parvint à faire tenir le tout, bien centré sur la vitre. Elle tomba dans son fauteuil en râlant et croqua dans un biscuit sec qui lui fit l'effet d'une récompense bien méritée.

Puis elle attendit, un œil bleu espiègle posté au coin de la fenêtre non obstrué. Elle les vit tourner au coin de la rue, il tenait la rouquine par la main comme d'habitude. Ils s'arrêtèrent sur le banc, "*comme d'habitude*". Le grand dadais jeta un regard vers sa fenêtre et son expression se figea. La jeune fille suivit son regard et pouffa de rire. Le garçon cacha son visage dans ses mains en secouant la tête, laissant à Mady le loisir de savourer son petit effet. Ils se levèrent en riant puis la rouquine se tourna vers lui et l'embrassa

timidement. Le cœur de Mady fit un bond dans sa poitrine et elle écrivit "*enfin*" dans son carnet. Elle les regarda s'éloigner. Le garçon se tourna et lui lança un magnifique doigt d'honneur, avec un grand sourire. Elle explosa de rire et mit une main devant sa bouche en se calant dans son fauteuil, des petites larmes joyeuses au coin des yeux.

La journée défila comme toutes les autres, cependant magnifiée par l'excitation toute neuve qui bondissait dans le ventre de Mady. "*Des lustres que je n'ai pas ressenti un truc pareil !*" Elle avait décroché son ouvrage de la fenêtre et attendait devant sa machine à café lorsqu'un bruit attira son attention. Quelqu'un lançait des cailloux sur sa vitre. Elle se pencha et vit le jeune homme, amusé et grave à la fois. Ils se regardèrent un instant, complices sans jamais s'être vraiment rencontrés. Mady attrapa une feuille blanche sur laquelle elle écrivit "*Premier étage à droite*" et la plaqua contre la fenêtre en souriant. Le grand dadais hocha la tête et disparut au bas de l'immeuble. Mady bondit de sa cuisine, faisant voltiger son ouvrage de feuilles qui glissa sur le sol. Elle boitilla jusqu'à la porte et l'ouvrit au moment où le garçon allait frapper. Il la contempla, presque confus, comme si son geste était finalement une erreur.

— Je suis désolé. Je...Vous m'avez fait penser à ma grand-mère... Il baissa les yeux, les pommettes rosies et les lèvres pincées, et j'ai eu envie de vous connaître.

Mady promena son œil rusé sur son nouveau visiteur et lui lança :

— J'espère que t'aimes le far breton, mon grand !

Derrière elle, sur le sol de la cuisine, on pouvait lire "EMBRASSE-LA ANDOUILLE !!" et sur l'étagère au-dessus, une trentaine de petits carnets coincés entre un livre de recettes et un pot de miel. Mady sourit avec malice en tendant sa main vers le grand dadais.

— Et j'espère que tu aimes lire...

L'inconnu de la boîte à livres

Marie-Claude Saby

De la fenêtre grande ouverte de sa chambre d'étudiant, située « Rue des Baisers », Fred scrute le balcon de son meilleur ami, met ses mains en porte-voix et l'appelle. Tous les deux pourraient presque s'embrasser d'un balcon à l'autre tant cette rue, un peu secrète du 18ème arrondissement de Paris, est étroite. Les deux jeunes gens sont inscrits à la Sorbonne dans la discipline « Histoire et Patrimoines ». Ils s'entraident avec enthousiasme et solidarité dans leurs travaux réciproques.

Á l'appel de son camarade, Jeff ne tarde pas à se présenter devant sa porte fenêtre, lui fait un signe de tête en se frottant les yeux.

- Salut mec, qu'est-ce qui t'arrive ? Déjà levé ? C'est dimanche mon vieux…

Fred semble tout excité.

- J'ai avancé dans l'écriture du concours, je voudrais que tu viennes lire ce que j'ai produit. Tu te souviens du concours d'écriture dont je t'ai parlé !

- Si j'm'en souviens, tu m'casses les pieds sans arrêt avec ça. Alors, tu tiens une idée ?

Plongé dans ses pensées, Fred poursuit en marchant de long en large :

- Si je te disais que je pense à Marguerite d'Angoulême ! Et si ça se trouve, c'est elle qui a inventé la « Boîte à livres » …

Interloqué, Jeff enfile son pantalon, glisse sous la ceinture son vieux tee-shirt et finit par répondre :

- Non mais, c'est quoi ce délire ? Tu t'fous de moi ? J'arrive !

Fred sourit, explique à son ami à peine entré chez lui :

- Tu vas voir Vieux, ou plutôt, tu vas lire… si tu veux bien. Voilà, J'ai le concours d'écriture dans le viseur dont l'incipit doit être : « De la fenêtre… ». J'ai toute l'histoire dans ma tête, mais avant j'aimerais que tu lises ce que j'ai déjà écrit. Tu serais OK ?

- Bien sûr mon pote, je vais faire ça pour toi. Mais peux-tu m'imprimer ton texte, c'est mieux que sur l'ordi. J'pourrai mieux suivre.

Dès qu'il a les feuillets en main, Jeff se lance à voix haute dans le récit de Fred, accompagnant sa lecture des postures appropriées.

« De la fenêtre de ses appartements situés au deuxième étage du plus bel édifice d'Angoulême, Marguerite observe les allées et venues des promeneurs flânant dans les jardins du château où elle a vu le jour. « La perle des Valois » - ainsi la nomme-t-on - car la légende raconte que, pendant sa grossesse, en mangeant une huître, sa mère aurait avalé la perle qui était cachée sous le gosier de nacre du mollusque… »

Jeff s'arrête et commente :
- Putain, elle a dû la sentir passer sa perle…
- S'il te plaît, arrête de déconner, c'est sérieux. Allez, continue.

« …Femme de lettres, esprit éclairé, elle participe de la vie culturelle à la cour. Marguerite a noirci de nombreuses pages dans l'intention de faire plusieurs nouvelles qui constitueront un imposant recueil se déroulant sur 7 journées. Elle imagine proposer à la lecture une dizaine de livrets de 7 nouvelles chacun. S'appuyant sur l'idée de Boccace avec son « Décaméron », l'intitulé de l'objet littéraire de la Reine coule de source. Ce sera : L'Heptaméron ! … »

Enthousiaste, Jeff s'interrompt :
- Ah oui, c'est pas bête ça, en plus c'est vrai mais... ta Marguerite, elle habite plus à Angoulême quand elle écrit l'Heptaméron.
- On s'en fout, c'est du détail, va à l'essentiel s'il te plaît !
- Bon, si tu le dis…

« … Elle imagine faire connaître les histoires croustillantes qui composeront son œuvre d'originale façon. Elle va mander Henry Dupuy, son précieux jardinier. Il a déjà réalisé l'écusson qui magnifie son jardin. Entièrement composé de fleurs, il reproduit les armoiries de la dynastie des Valois encadré de la devise de la Cité « Fortitudo mea civium fides ». Il saura forcément répondre à la particularité de sa commande : fabriquer un meuble d'extérieur qu'elle veut baptiser : « Boîte à livres ». Il devra mesurer environ 2 mètres de hauteur sur 1,50 mètres de largeur. La façade, constituée de portes vitrées à glissières, permettra à chacun de voir, regarder, saisir,

feuilleter puis retirer l'ouvrage qui lui plaira en ayant l'obligeance de le rapporter une fois la lecture terminée. Ainsi, d'autres en profiteront à leur tour. Clément Marot, le secrétaire privé, ami et confident de la Reine, sera tenu chaque soir de noter les sorties et les retours desdits recueils. De son côté, elle pourra, depuis sa fenêtre donnant sur le « Balcon d'apparat » du château comtal, observer si son idée connaît le succès convoité.
Femme de lettres et d'avant-garde, Marguerite d'Angoulême n'a d'autre intention que de susciter l'intérêt pour la lecture et l'écriture des angoumoisins, de ses hôtes mais également des voyageurs de passage dans la ville.
Au bout de quelques semaines, cinq livrets y ont été déposés. De son poste d'observation, elle remarque, un matin, qu'un homme bien tourné et de belle allure vient quotidiennement quérir un ouvrage et le rapporte le soir même. Intriguée, elle demande à monsieur Marot d'approcher ce bel inconnu afin de lui soutirer quelques impressions quant au contenu des livrets dont il se saisit. Car enfin, Marguerite n'y va pas à la légère, ni sur les histoires d'alcôve ni sur les récits anticléricaux qui impliquent des moines et des prêtres débauchés... »

Jeff tient les feuillets de sa main droite tandis qu'il porte la gauche à son menton comme pour mieux réfléchir et suggère :
- Là mon gars, à ta place, j'aurais raconté quelques passages croustillants, non ?
- Sois patient, finis de lire, on en reparlera après.

« …La Reine des Valois est encore séduisante. Elle veut sortir du carcan qui, dès l'âge de douze ans, l'a corsetée. Elle va se battre pour des idées nouvelles or, une présence intellectuelle masculine à ses côtés aurait certainement du poids. Et si l'homme de la boîte à livres était celui qu'elle pourrait convaincre de mener à bien un tel projet auprès d'elle ? Elle l'invitera dans la gloriette que son père a fait construire pour elle afin qu'elle y reçoive son amie Louise Labé, poétesse du bonheur d'aimer.
Son bel inconnu et elle-même pourraient y lire et y écrire des poèmes à deux mains. Ensemble ils feraient rayonner la culture, reverdiraient l'écriture, moderniseraient la poésie et même davantage s'ils sentent que leurs attirances réciproques nécessitent des rencontres plus… intimes.

Marguerite est tout excitée par ce nouveau jaillissement de sa pensée. Elle ne tient plus en place tandis que monsieur Marot s'énerve car, voici deux jours que l'inconnu n'est pas réapparu. Les semaines passent, toujours rien. Marguerite perd l'appétit et le sommeil jusqu'à cet après-midi ensoleillé où le bel éphèbe vient retirer un nouveau livret de la boîte à livres et, plutôt que de partir, comme à son habitude, il s'assoit sur un banc dans le parc, face au soleil, tourné vers la fenêtre de la Reine.
Marguerite ne sait que faire pour le rencontrer, pour connaître son identité. Dévaler les escaliers du château et le rejoindre ? Ça ne fait pas partie de son éducation et pourtant, elle va le faire sitôt que Henri, son époux, aura quitté les lieux.
La Reine ne s'encombre pas de convenances. Quelques instants plus tard, enfin seule, elle relève ses longs jupons, dévale les escaliers ne laissant apparaître que ses bottines et la finesse de sa cheville. Marguerite se précipite, court, s'élance dans son jardin... Hélas, en arrivant à hauteur du banc, il n'y a plus que le soleil jetant ses épées d'or sur la pelouse. Dépitée, elle remonte dans ses appartements et fait appeler monsieur Marot à ses côtés. L'homme de confiance accourt ; la Reine le harcèle de questions :
- Mon ami, l'avez-vous vu vous aussi aujourd'hui ?
- Je n'ai vu que son dos Majesté, je suis arrivé au moment où il partait. Mais j'ai constaté qu'il avait emporté la nouvelle de la 4ème journée.
- Oh ! mon Dieu, la 4ème journée ? Celle dans laquelle un mari volage tente de remettre de l'ordre dans son foyer…
- Oui Majesté, c'est cela. Il reviendra sans doute ce soir.
- Bien mon ami, tenez-vous prêt s'il vous plaît.
Le soir même, l'inconnu de la boîte à livre vient rapporter le quatrième livret et repart aussitôt d'un pas alerte. Il prend juste le temps de lever la tête vers la fenêtre des appartements de la Reine, mais ne voit personne, pas même une ombre qui aurait pu le retenir. Ce n'est que plus tard que monsieur Marot s'empresse de saisir le document pour vérifier qu'il s'agit bien des nouvelles de la 4ème journée. Il découvre alors, dépassant entre les feuillets, une missive à l'attention de sa précieuse amie. Il s'empresse d'aller la lui remettre, posée sur plateau d'argent. Marguerite l'ouvre sur le champ et lit… »

Jeff, a le nez collé au texte, mains serrées sur les pages et prend le temps de commenter :

- Alors là mon gars, tu crées le suspense, ton lecteur a hâte d'en savoir davantage.
Fred ne répond pas mais aux traits lumineux de son visage, on voit bien qu'il jubile.

« … MARGVERITE NOSTRE TRES ILLVSTRE ROYNE

Madame,

Il m'est au cœur une bien grande espérance. Je vous aperçois parfois derrière vos fenêtres mais vous ne me voyez point. Vous m'ignorez et me faites affront alors que je meurs de tenir entre mes doigts votre taille si fine et de boire à l'eau claire de votre bouche.
Moi, l'exclu, le malheureux, que vais-je faire de mes ambitions ? Pourtant, hier encore à l'heure où sur le banc de votre jardin je vous espérais acquise, souhaitant faire alliance pour fortifier un horizon matrimonial que notre couple aurait occupé sur l'échiquier culturel de notre siècle, j'étais impatient, ignorant. Trop sans doute ! Je vous apprends en d'autres bras, déjà la bague au doigt et Reine d'Angleterre.
Puisse votre patience ne pas être trop affairée à regagner votre mari puisque sa prudence pour sauver l'honneur de votre maison n'est point suffisante.
Que le roi votre mari en personne meurt serait plus simple à la fin.
Genou à terre, je plie sous le poids des conséquences de l'imprévisible orage qui gronde au fond de moi.
Et, si je ne puis être votre premier mari, alors je serai le second !
Que Deus vos seit aidanz
Hugues.

Marguerite replie le feuillet, porte le poignet à son front et fait demander des sels près de son homme de compagnie, vite ! Lorsqu'elle reprend ses esprits, Clément Marot est à ses côtés, tapotant ses joues. Il s'empresse ensuite de répondre à ses questions.
- Mon ami, vous le connaissez ce Hugues ?
- Non majesté, hélas… Je vous vois préoccupée !
- La lettre ! La lettre pliée aux premières pages de la 4ème journée de ma nouvelle ! Elle est signée : Hugues.

- Hugues ? Je vais m'enquérir de l'appartenance de cette signature… »

À ce stade de sa lecture, Jeff marque une pause. Fait silence. Lève la tête vers son ami, toujours sans parler.
Fred s'impatiente, soupire :
- Alors ?
- Ben, sois patient, ce n'est pas parce que je ne dis rien que je ne pense pas. Ça pourrait être très chouette. Carrément originale ton histoire et bien menée mais je te signale que t'es complètement paumé mon pote. La lettre de ton Hugues telle qu'elle est rédigée laisse à penser qu'il s'agit de Hugues de Lusignan or, lui, la meuf avec qui il voulait se poser, c'était Isabelle d'Angoulême, pas Marguerite. En plus c'était trois siècles plus tôt ! Putain, pour quelqu'un qui étudie l'histoire, faudra réviser… ou faire appel à l'I.A. !
- Bon OK mais lis au moins ma fin.
Main dans une poche de pantalon, dernière page dans l'autre, Jeff reprend en souriant :

« … Monsieur Marot réapparaît, épaules voûtées, visage contrit pour dire à la Reine qu'il ne connait pas d'autre Hugues que le sieur Salel, maître d'hôtel de son frère François, l'ami discret, celui qui lui a dédicacé des poèmes de sa « poésie courtoise » et que donc le Hugues entrevu dans ses jardins restera à jamais « L'inconnu de la boîte à livres ».

Fred et Jeff referment les fenêtres en carton-pâte de la Rue des Baisers.

Aussitôt un tonnerre d'applaudissements résonne dans la salle du théâtre de la Place du Tertre. Les deux amis ont réussi leur pari : mettre en scène un texte qui devait commencer par :
De la fenêtre…
Fiers et heureux, larmes à fleur de cils, les acteurs se tiennent par la main et, sous les ovations, saluent leur public en liesse.

Fenêtre sur four

Jean-Michel Gaudron

De la fenêtre, mon écran semble me regarder. Pire. Me narguer. Menu Fichier. Nouveau document. Un clic. Sur le fond d'écran multicolore, une nouvelle fenêtre s'est ouverte, devant moi, qui m'éblouit de son immaculée conception. L'angoisse de la page blanche d'antan était horizontale. Elle est désormais verticale, digitale.

Cette angoisse m'étreint au fil des heures. La date limite d'envoi d'un texte pour le concours de nouvelles et récits de la communauté de communes du lac d'Aiguebelette est demain soir. Cela fait pourtant trois mois que je le sais, mais je n'ai pas avancé. Le compte à rebours est désormais enclenché ! Problème : je n'ai strictement aucune inspiration. Même MistralAI ne m'a été d'aucun secours sur ce coup-là. Il n'est pas encore prêt à écrire de lui-même une quelconque œuvre littéraire. Quelque part, ça me rassure

Pourtant, depuis quelques jours, le rituel est le même : je m'installe devant mon ordinateur, l'allume et ouvre une nouvelle fenêtre dans mon traitement de texte. Mais non. Rien de rien. Non, je ne produis rien. Aujourd'hui, le temps presse. J'y passerai la nuit s'il le faut. Puisque je n'aurai pas à compter les moutons pour m'endormir, je ne compterai que sur moi pour rester éveillé...

Est-ce un effet du dérèglement climatique ? J'ai beau creuser désespérément dans mon champ de méninges, aucun jet d'inspiration ne surgit. Mais ma nappe frénétique créatrice est bel et bien asséchée et je ne sais pas quelle pluie d'idées serait en mesure de la reconstituer.

Pour tenter une diversion, j'ouvre une nouvelle fenêtre… et je commence une partie de réussite. Qui sait ? En me changeant les idées, il y en a de bonnes qui surgiront ? Un huit de cœur sur un neuf de trèfle, des as qui tombent à pic : voilà en tous les cas une partie de gagnée ! Sur mon élan, je retente ma chance, mais cette fois, pas de roi disponible. Je reste sur le carreau. Et l'as ? Hélas, absent lui aussi : une partie de perdue… je ne tenterai pas d'en retrouver dix.

Retour à ma feuille blanche. J'aimerais tant être foudroyé par un éclair de génie, capable de me faire vendre des dizaines de milliers d'exemplaires de mes écrits. Mais non. Je ne suis définitivement pas un foudre de guerre. Ça crève les yeux ! Même si, finalement, je suis tout de même bien content de les avoir toujours tous les deux. Comment ferais-je, sinon, pour tous ces clins d'œil que j'adore ? D'un autre côté, *borgne to be wilde*, ça vaudrait bien un Oscar, non ? Je vais y réfléchir…

Il va quand même falloir qu'à un moment donné, je mette un peu d'ordre dans ma tête. Mais je m'entête. À quoi bon ? Aquaplaning dans mes pensées… elles roulent tellement vite sur la route détrempée de mon introspection forcée que, immanquablement, elles dérapent.

Je m'octroie une petite pause-café, pas forcément méritée, mais certainement bienvenue. Boire ma tasse avant de me noyer dans l'abyssal océan de néant qui recouvre mes idées me semble une bonne entrée en matière… Quoi d'autre ?

Allez. Je me lance.

« Il était une fois ». Ces quatre mots ont jailli de mon clavier. Waow ! Il faut bien un début ! Je suis stupéfait de l'originalité de mon incipit qui, plutôt, incite à la pitié. « Il est une foi » me semblerait plus juste. Cette foi en moi de croire qu'avec le temps, l'inspiration reviendra. « Il était un foie », aussi : le mien, un peu abîmé par mes abus éthyliques passés, épatantes péripéties hépatiques dont je me serais bien passé. Je frôle la crise de foi…

Et si je tentais une histoire qui ne contiendrait qu'une seule et unique phrase ? D'autres en ont bien fait des romans. Après tout, à bien y réfléchir, et en faisant abstraction de toute cette pseudo-suffisance que ne manqueront pas de déverser, à posteriori, par barils entiers, ces soi-disant spécialistes littéraires et autres critiques d'œuvres dont ils n'auraient même pas été capables, eux-mêmes, d'en écrire ne serait-ce que le dixième en quantité et le centième en qualité, et qui saoulent leurs auditoires de logorrhées intello-germanopratines comme d'autres se vident de toutes leurs tripes, terrassés par une dysenterie aiguë ou par une gastro enterrant dans la fosse de leurs toilettes sèches le restant de leur dignité, est-il fondamentalement inconcevable, voire irréaliste, d'imaginer, ne serait-ce qu'un court instant, dont la durée sera inversement proportionnelle à son incongruité, de se lancer avec un enthousiasme presque juvénile n'ayant d'égal que l'extrême difficulté grammaticale et sémantique de l'exercice, dans ce numéro d'équilibriste ô combien passionnant – et exempté du risque mortel de venir

s’écraser comme une vulgaire bouse vingt mètres en contrebas du fil sur lequel on se risque, tant bien que mal, à avancer en défiant toutes les lois les plus élémentaires de la gravité universelle et de la physique des solides, qui stipulent bien que l’on ne parvient à rester en équilibre que dans le cas où la projection verticale de son centre d’inertie reste dans les limites du polygone dit de sustentation – numéro passionnant, donc, que constitue le redoutable défi de dérouler une histoire tout au long d’une simple et unique phrase, oubliant le point, signe de ponctuation pourtant élémentaire par excellence, descendant direct des Zénodote, Aristophane de Byzance et autre Aristarque, nonobstant les difficultés prévisibles pour un lecteur, même averti, de parvenir au terme de cette histoire sans risquer cette sous-alimentation du sang en oxygène appelée asphyxie qui, poussée à l’extrême, peut aboutir à un décès assimilable, en la circonstance, à un certain manque de savoir vivre, mais aussi qui, exploitée à bon escient, peut lui permettre de marquer 260 points au Scrabble, pour peu qu’il ait la possibilité de pouvoir placer son mot à cheval sur deux cases rouges « mot compte triple », en recoupant le mot d’un autre, ce qui sous-entend qu’en plus d’être un téméraire individu prêt à risquer son intégrité physique, voire intellectuelle – dans le cas où son cerveau se retrouverait privé trop longtemps de ses vitales molécules d’oxygène – notre lecteur est un joueur invétéré, adepte des jeux de lettres et de mots, ce genre de jeux de mots laids qui rend les gens bêtes aux yeux de ceux qui ne les comprennent pas, préférant des centres d’intérêt bien plus terre à terre comme peuvent l’être des stupides jeux télévisés « débilisants », des télé-réalités dont aucune fiction ne saurait dépasser l’abyssale vacuité intellectuelle, ou encore des matches de football dont les chaînes sportives gavent les téléspectateurs à longueur de temps, encore qu’à une certaine époque cela pouvait encore avoir un certain intérêt – pour ne pas dire un intérêt certain– lorsque l’équipe de France était devenue championne du monde, faisant oublier, un temps, tous les tourments et les tracas de la vie quotidienne et apportant à des millions de Français une joie et une fierté dont la légitimité font encore, à l’heure actuelle, l’objet de passionnés et passionnants débats, tant l’endoctrinement quasi religieux, voire mystique, de la population par la divinité « ballon rond » a de quoi laisser perplexe et pantois (« Donnez-leur du pain et des jeux », ça date tout de même de la fin du premier siècle de notre ère !) à une époque où bon nombre de valeurs élémentaires sont remises en cause, tout comme cette idée finalement pas si bonne que ça de vouloir à tout prix faire tenir tout un récit en une seule

phrase, sachant que je ne suis pas encore arrivé à 4.000 signes, espaces compris, mais que je n'ai au final pas raconté grand-chose qui soit digne de constituer une trame narrative digne de ce nom, donnant naissance à un texte qui se caractérise par sa brièveté et sa capacité à raconter une histoire complète en peu de mots, ce qui est une des définitions généralement admise pour une nouvelle, genre littéraire hélas souvent sous-estimé et relégué au second plan, quand bien même quelques-uns des plus grands auteurs s'y sont adonnés avec réussite ? Oui je termine bien avec un point d'interrogation, car à la base, j'avais posé une question…

Épuisé par cet effort, je m'accorde une petite pause et me connecte à Internet. Encore une fenêtre qui s'ouvre. Sur le monde, celle-là. De m'imaginer que l'insignifiant petit être que je suis puisse être connecté directement avec le monde entier me donne parfois le vertige. De m'imaginer ensuite que le monde entier est directement connecté avec l'insignifiant petit être que je suis me regonfle le moral…

Tel un Kelly Slater de la souris, je surfe, je surfe, mais je ne trouve rien de bien inspirant sur la Toile. Il faut que je me reprenne. Oui, fi de vagabondages, il est désormais temps que je me remette au travail. Fini la pause. C'est l'heure de la prose. J'ai pourtant l'impression de tricoter dans le vide depuis tout à l'heure. Ce tricot stérile ne parviendra pas à panser la plaie béante de mon moteur cérébral vide d'essence. Je panse, donc je suis ? Ou plutôt, je panse, donc j'essuie… le revers cinglant de mon apathie qui n'est même pas venue en mangeant…

Je mets un peu de musique pour mettre un peu d'ambiance dans mon bureau. Je me rends compte qu'Hubert-Félix Thiéfaine est un petit joueur… Je viens de griller ma 114e cigarette et je n'ai toujours pas dormi. Cendrier plein, sangria vide : un écrivain qui souffre d'écrits vains a-t-il simplement de la fuite dans les idées ? Il est urgent que je mette les choses au joint. Et si je m'en fumais un ? L'inspiration d'odeurs d'herbes pourrait bien rendre l'inspiration à l'auteur en herbe que je suis, avant que je me mette en pétard devant le vide intellectuel dans lequel je me roule.

Les heures passent. Je jette un coup d'œil par la fenêtre. Celle de mon bureau, cette fois. La vie nocturne extérieure révélera-t-elle mes idées au grand jour ? Je suis déjà à la rue, alors un peu plus… Je commence à déprimer sérieusement. Mais comment Zola, Flaubert, Camus ou Malraux faisaient-ils, de leur temps, sans Internet, ni même ordinateur ? Compensaient-ils sur le café, les cigarettes ou la sangria ? Émile, Gustave,

Albert, André, au secours ! Où que vous soyez, daignez vous pencher un instant sur l'humble besogneux que je suis. Ma chute est proche. Toute mon éducation, et pas que sentimentale, est à revoir pour que je retrouve la joie de vivre et d'écrire.

Je me sens à la dérive. Je n'ai plus d'encre à jeter ni de bouteille à l'amer. La sangria est finie. Et, toner de Brest, mon imprimante déprime elle aussi. Une nouvelle fois, cette nuit aura été aussi blanche que ma page. Avec toutes ces feuilles de papier, j'en ai désormais assez pour en faire une rame. Et une rame, quand on dérive, ça peut toujours servir.

La fenêtre de mon ordinateur n'en finit plus de me narguer. Mon clavier aussi. Et doublement, en plus, puisqu'un clavier azerty en vaut deux.

Menu Fichier. Fermer. Voulez-vous enregistrer ? Enregistrer quoi… La fenêtre se ferme. Rideau. En même temps que l'ordinateur s'éteint mon envie d'aller plus loin. C'est ce qui s'appelle vraiment faire un four. Et il n'a rien de fabuleux.

Il me reste un dernier espoir : le retour aux bonnes vieilles méthodes, avec carnet et stylo. Pour porter mon style haut ? Habile, de préférence ? Am stram gram, Bic et Bic et colégram… Je pourrais me voler moi-même dans les plumes tellement je m'insupporte. J'essaie de garder mon calme et je me contente de penser à la prochaine fenêtre qui s'ouvrira dans mon agenda pour que je puisse m'aérer l'esprit. Je suis du genre optimiste : nul doute que c'est à travers cette fenêtre-là que je verrai le feu naître…

Mama Batok

Josquin Ciutad

De la fenêtre du Tongkonan, Mama Batok voyait les enfants jouer, dans la rue. Petits pieds nus sur la terre boueuse. Rires blancs. Cris puissants. Bonds de chat sous le soleil brillant. Qu'est-ce qu'ils se lançaient donc, ceux-là ? La vieille se pencha un peu plus.

Elle pouvait encore se traîner sur le plancher vétuste du tongkonan. Si ses jambes ne répondaient plus, ses bras lui permettaient toujours de bouger. La mort avait commencé à la grignoter par en bas. D'abord les orteils, les pieds, les jambes… et les hanches, maintenant. Le froid montait, montait… Elle savait qu'il n'allait pas tarder à l'envelopper tout entière.

Ahh ! C'est donc cela !

Cela, c'était un sachet de bonbons. Une petite fille courait après, mais, dès qu'elle approchait de celui qui le tenait -hop !- le sachet volait au-dessus d'elle pour se réfugier dans les mains de quelqu'un d'autre, au prix d'un grand rire.

Lorsqu'elle avait leur âge, mama Batok n'avait pas de paquet de bonbons. Cela n'existait pas encore, ici, en pays Toraja. Elle avait les montagnes -Kendora, Tinoring- ; elle avait les bambous ; elle avait le ciel bleu et la terre ocre ; les rizières où s'endorment les buffles et la rivière où plongent les iguanes. Mais elle n'avait pas les bonbons. Elle regarda les bas-côtés de la rue. Des dizaines de sachets semblables jonchaient le sol.

Je pars en voyant cela, pensa-t-elle.

Le tongkonan, c'est la maison traditionnelle. Elle porte le groupe. Constituée d'un assemblage de pièces de bois qui se coincent habilement les unes dans les autres, elle tient parce que chacune d'elle est à la bonne place. Et y reste. Surélevé, bâti sur pilotis, le tongkonan a un toit long et incurvé, fait de lamelles de bambous où de la végétation s'amoncelle. Ce toit s'étend d'un bout à l'autre du ciel. Il est à l'image, dit-on, des bateaux à bord desquels ce peuple mystérieux aurait migré, en des temps fort lointains, jusqu'à Sulawesi. On dit parfois aussi qu'il représente les cornes du buffle. En fait,

personne ne se souvient exactement de l'origine de tout cela. Il en va de même pour les couleurs du tongkonan, on en utilise quatre : jaune, noir, rouge, blanc. Pourquoi ? Personne ne s'en souvient. On y fait figurer des coqs, des buffles, des symboles de toutes sortes. Qu'est-ce qu'ils représentent ? Mama Batok ne le savait pas. En vérité, elle ne l'avait jamais su. Qui le lui aurait dit ? Personne ne savait. On ne savait plus pourquoi, mais on se souvenait que le tongkonan était important. Très important. Et l'on restait accroché à ce lambeau de souvenir comme le naufragé qui, appuyé sur sa planche depuis trop longtemps, a oublié ce qu'est le navire.

Aujourd'hui, tout le monde en fait construire, des tongkonans ! Dès que l'on a un peu d'argent, hop ! un tongkonan ! On se met devant pour faire frire des poissons, boire le Baram et l'on fait croire qu'on est une grande famille...

Mais le tongkonan qu'elle occupait, elle, était un tongkonan traditionnel ! Sa famille ne l'habitait plus. Mais elle le conservait. Pour le prestige. Elle vivait dans une maison moderne, la famille ; une maison plus confortable, à quelques pas de là. Depuis qu'elle avait senti la mort venir, la vieille avait regagné le tongkonan, et s'entêtait à y rester.

Le matin, son neveu Cinta était passé lui apporter son Nasi goreng. Elle avait pris une bouchée ou deux de riz, et c'était tout. Même le jus de sirsak , elle l'avait refusé. Il n'avait pas insisté. Il était reparti sortir le buffle. Elle était restée seule.

Elle regarda de nouveau les enfants, lâcha un long soupir, puis elle se rappela.

Elle se rappela le village, autrefois.

L'Occident avait depuis longtemps posé sa patte sur l'Indonésie. Mais tout cela était venu bien plus tard, lorsqu'elle était femme, déjà ; mère, peut-être.

Quand était-ce apparu ?

Quand son fils était petit, peut-être…

Mama Batok avait un fils. C'est pour cela qu'elle portait ce nom-là. Chez les Torajas, les parents portent le nom de leur enfant. C'est ainsi. Autrefois, elle s'appelait *tata Hati*. Après la naissance de son fils, elle s'est appelée *Mama Batok*. Voilà.

D'ailleurs, où était-il, ce fils ?

Quand quelqu'un de la ville, venu au village, posait cette question, on lui faisait signe qu'il ne fallait pas trop en parler. Et si Mama Batok l'avait entendu, elle partait en baissant la tête.

Mama Batok baissait souvent la tête. Même devant les enfants.
En les entendant rire, parfois, elle pleurait. Même là, dans son vieux tongkonan, au chevet de sa mort, elle pleurait. Elle préférait penser aux sachets plastiques sur le bord des routes que de penser à ce qu'il y avait, dans ces rires d'enfants, et qu'elle avait perdu.
Son fils était mort.
Elle s'appelait quand même toujours mama Batok.
Mort.
Cette pensée lui comprima le ventre. Elle savait bien, au fond, qu'il allait finir par revenir, dans sa pensée, y rester, jusqu'au dernier moment, et lui serrer le ventre. Ce ventre qui l'avait porté.
Ce n'est peut-être pas à tort qu'en Asie, on croit aux fantômes.

Ils m'ont encore proposé de sortir, ce matin. Pour prendre l'air. Mais moi je veux mourir ici : au tongkonan, dans le ventre de mes ancêtres. La mort peut me saisir à chaque instant. Je l'ai senti rôder… Elle est là. À l'affût. Qu'attends-tu ? Qu'attends-tu ?

Elle avait terminé sa pensée à voix haute. Le son s'était perdu dans le silence. Il avait vibré un instant, dans l'air, puis avait été absorbé par le bois du tongkonan. L'ayant entendue, elle avait trouvé sa propre voix horrible. Cela arrive parfois. Ce n'était pas le timbre qui lui avait déplu. C'était le ton. Horrible. Elle eut honte, devant ses ancêtres. Honte de se montrer impatiente, comme une enfant, alors que la mort viendrait en son temps.
De la fenêtre du tongkonan, elle jeta de nouveau un œil sur la rue. Les déchets avaient disparu, et les enfants qui jouaient… Oh ! Mais il était là ! Oui : Batok était parmi eux !
Mon petit…
Elle voulut se lever, l'appeler, mais son corps ne lui permit pas.
Il était là, rayonnant, plein de vie ; une vie débordante, comme le courant de la rivière en crue ; elle bondit entre les pierres, cette vie-là, elle accourt en grand tumulte, elle fait du bruit, des éclats !
Comment avait-elle pu s'éteindre ?
C'était l'accident de moto.
Ce sont les machines qui me l'ont pris !
L'enfant avait levé les yeux vers elle. Puis il se mit à grandir, grandir…
Pas si vite !
Bientôt, ce fut un adolescent.
Oh, c'est si proche… Attends mon enfant…

Mais Batok ne l'écoutait pas. Il ne la regardait plus. Il regardait autre chose qui…
Ah ! Elle ! C'est Elle qui me l'a pris !
De la fenêtre du tongkonan, mama Batok la vit distinctement s'avancer dans la rue. Pieds nus sur le sentier terreux. Un voile sur l'épaule. Une fleur de Kamboja dans ses cheveux ébènes. Elle les vit se rencontrer, jouer avec une *putri malu,* la princesse timide : cette plante qui se referme en frémissant dès qu'on la touche.
Sa vie à lui aussi s'est refermée.
Dès qu'on la touche.
Ratna riait. Batok aussi. La vieille les voyait rire ainsi. Elle voyait leurs regards portés l'un sur l'autre, ce qu'il y avait à l'intérieur de ces regards et ce qu'il y avait, encore, au plus profond de leur cœur, qui s'embrasait, qui rayonnait, illuminait le monde au-dedans et en dehors d'eux, arbre de lumière aux branches de cristal.
Mais on ne pouvait pas. Non : on ne pouvait pas.
Ratna.
C'est vrai qu'elle était belle.
Toujours polie. Timide.
Putri malu.
Parlait tout bas. La voix du vent.
Putri malu.
Elle se referme si on la touche.
Qui l'a touchée, Mama Batok ?
Qui l'a touchée ?
Mama Batok sentit le froid de la mort monter jusqu'à sa gorge. *Alors ça y est ! Je suis morte !* Et elle eut une sorte d'empressement, de soulagement. Mais le froid n'alla pas plus loin. Il ne lui ferma pas les yeux, et ces yeux restaient rivés sur ce qui se passait, de l'autre côté, là, en bas, par-delà la fenêtre du tongkonan.
Maintenant, Batok était grand. Ratna aussi. Ils se tenaient la main sous le clair de lune. Ils avaient attrapé des lucioles pour en parsemer sa chevelure brune. Voie lactée, la chevelure de Ratna, rivière d'étoiles dans la nuit de son dos. Elle riait. Il riait. Pourquoi ne riaient-ils plus ?
Mama Batok, pourquoi ne rions-nous plus ?
Se tenant la main, ils avaient levé leurs yeux vers elle. Sans reproche, ces yeux. Eux aussi : étoiles dans la nuit.

Mama Batok chercha, chercha. Elle aurait tout fait pour son fils. *Attends, ne pars pas…*

Dans la grotte des souvenirs, il y a des labyrinthes bien profonds, des tunnels dont on a bouché l'entrée. Des accès longs à débloquer.

C'était la moto qui…

Non, ce n'était pas la moto.

Qu'est-ce qu'il faisait en moto, ce soir-là, maman ? dit le petit Batok qui se trouvait, là, dans le tongkonan, directement à côté d'elle. *Tu racontes ?*

– Mon petit !

Il était là ! Tout prêt ! Elle aurait voulu le toucher, oh, une dernière fois… Mais son corps, à elle, ne répondait pas. Elle ne pouvait que lui parler.

– Qu'est-ce que je faisais en moto ?
– Tu…Tu étais parti.
– Où ça ?
– Ma petite perle… mon enfant… Tu étais parti voir Ratna.
– Mais pourquoi en moto, maman ?
– Parce qu'elle était loin, mon ange, elle était loin, Ratna.
– Mais Ratna, elle habite au village. Et moi aussi, j'habite au village !
– Plus à ce moment-là, mon soleil, mon trésor… A ce moment-là, tu es parti.
– Parti ? Comment ai-je pu partir, maman ? Oh non ! Ça, jamais ! Jamais je ne voudrais quitter le village ! Tu as vu comme je m'occupe bien du buffle ? Et les chats, la rizière, Kendora… Non : jamais !

Mama Batok trembla. Sa gorge se serrait de plus en plus.

– Mais tu n'as pas voulu partir, ô, chair de ma chair ! Tu vois notre pilier ? Il porte plus de huit crânes de buffles ! Alors que ses parents, à elle, ils n'ont même pas de tongkonan… il fallait t'éloigner d'elle, tu comprends ? Tu comprends ?

L'enfant ne répondit pas. Elle reprit.

– Tu étais à Pare-Pare. Mais tu voulais encore la voir.
– Je voulais la voir ?
– Oui.
– Ratna ?
– Ratna.
– Mais pourquoi ?

– Parce que… Parce que tu l'aimais, mon fils… Oui : tu l'aimais ! Tu l'aimais vraiment ! Tu ne pouvais pas aller contre cela. Alors tu es parti, avec la moto…
– Mais qui m'a fait quitter le village, maman ? Qui ?
– C'est moi, dit-elle.

Il la regarda. Disparu.

Tout disparu.

Sa tête était retombée contre le rebord de la fenêtre. Plus rien à l'intérieur. Rien que les murs froids du tongkonan aux peintures défraîchies. Un instant, elle se mit à haïr le tongkonan ; avant de se haïr elle-même, et de l'aimer à nouveau.

J'ai compris, dit-elle. *J'ai compris ! Alors pourquoi suis-je encore en vie ? C'est de ma faute. Pardon mon enfant ! Pardon Ratna ! Tu étais bonne, et moi j'étais méchante… Voilà Seigneur, voilà, dieux anciens : j'ai compris. Allons, viens donc, la mort ! Pourquoi me laisser en vie ?*

Et au moment où elle disait cela, Mama Batok aperçut de nouveau quelque chose, par la fenêtre du tongkonan…

Elle vit s'avancer des pieds nus.

C'était des pas lents, légers, gracieux, aériens, timides. *Putri malu.* Elle s'avançait en douceur sur la terre boueuse. Fleur de nuage dans le chant du vent. Elle se baissa, montra une plante à un petit garçon qui la suivait. Il la toucha. Les feuilles se replièrent.

Putri malu

L'enfant rit. Sa mère aussi. Mama Batok scruta l'enfant. Alors sa mâchoire, sa gorge, son ventre se délièrent subitement. Elle éclata d'un beau rire.

Le soir, dans les rizières, on rentre les buffles, quand le soleil est encore rouge, derrière la sombre silhouette des palmiers. On tire sur la corde reliée à l'anneau de fer qui traverse leurs naseaux. On les fait aller. On sait que la nuit tombe d'un coup. On charge les sacs de grain, on range les outils. Au passage des Hommes, les échassiers s'envolent en bande dans l'horizon poudreux. Se frottant le visage en en épongeant la sueur, on monte aux échelles pour entasser les sacs de toile au fond des Alungs. On arrive enfin au tongkonan.

– Je vais voir comment se porte mama Batok !

Au bout d'un moment, Cinta glissa la tête par la fenêtre du tongkonan.

– Alors ?
– Elle est partie.

– Comment ?
– En riant ! dit l’enfant avec un sourire.

Arlette à sa fenêtre

Valérie Berthet-Boyer

De la fenêtre où elle ne perd pas une miette de ce qui se passe en contrebas, la vieille dame en chemise de nuit à fleurs me lance de sa petite voix flûtée :

– « Au moins vous avez bien dormi la nuit dernière… »

J'émerge tout juste d'un sommeil sans rêve et je tourne la tête vers la gauche, puisque c'est une des rares parties du corps que je peux mouvoir. Mes idées se mettent en place tandis que la réalité s'impose à mon esprit embrumé. Mais oui ! On m'a transférée hier soir dans le service de « soins de suite » puisqu'il n'y avait plus de place en orthopédie où je végétais depuis deux mois. « Végéter » est le bon terme puisque – depuis l'accident - je m'apparente plus à un légume qu'à un être humain. La faute à ce corset en plâtre qui me cloue au lit, à plat dos en permanence pour laisser le temps à mes vertèbres brisées de cicatriser.

– Je vous ai entendu ronfler… ne croyez surtout pas que cela me dérange ! sourit ma compagne de chambrée. A mon âge on dort peu. Oh ! Mais je manque à tous mes devoirs… Je me présente : Arlette Le Tougnec, bienvenue dans la chambre 108, orientée plein sud, vue imprenable !

Allons bon, il ne manquait plus que ça. Une voisine de lit bavarde alors que je n'ai qu'une envie : qu'on me fiche la paix.

– Le petit-déjeuner n'a pas encore été servi, reprend-elle, remarquez, je l'aurais fait mettre de côté pour vous jusqu'à votre réveil. Il faut prendre des forces. L'infirmière m'a dit que vous deviez rester allongée encore un bon mois, quelle tristesse ! Qu'est-ce qui a bien pu vous arriver ? vous me direz que ça ne me regarde pas… Mais sachez que je suis sincèrement désolée pour vous. Vous devez vous demander ce que je fais là ? C'est bien moins grave que vous, juste le col du fémur, une chute toute bête. Et puis quelques complications qui font que je dois prolonger mon séjour ici… »

Une vraie pipelette ! Elle croit peut-être que je vais papoter et que ses ennuis de santé m'intéressent ? Et puis elle fait les questions et les réponses, et même si je le voulais je ne pourrais même pas en placer une. Je grogne et tourne la tête vers le mur opposé. Remarquez, elle a l'air plutôt gentille cette petite vieille, et ce n'est pas de sa faute si je suis de mauvaise humeur. Mais c'est ainsi. Je ronge mon frein.

Une aide-soignante ouvre la porte de la chambre en poussant un chariot.

– Bonjour Mesdames ! Avez-vous bien dormi ?

Décidément le sommeil est une idée fixe à l'hôpital. D'un autre côté, c'est un bon refuge pour oublier le reste.

– Madame Le Tougnec, vous avez bonne mine, cela fait plaisir à voir ! lance-t-elle à ma voisine de lit. Je vais vous aider à vous lever, vous ferez votre toilette puis je vous installerai comme d'habitude près de la fenêtre.

Vingt minutes plus tard, la vieille dame toute pimpante dans une robe de chambre rose fuchsia trône dans un fauteuil en skaï près de la fenêtre, le regard rivé sur l'extérieur.

– Quelle belle journée ! On voit que le printemps n'est pas loin, les oiseaux commencent à construire leur nid et on aperçoit les premiers bourgeons dans les arbres. Vous devriez voir ça !

Elle en a de bonnes… Est-ce que je peux me lever pour voir ce qui se passe dehors ? J'aperçois à peine un bout de ciel bleu qui dépasse dans un coin de fenêtre.

– Les mamans ne devraient pas trop découvrir trop vite leurs petits, regardez celui-ci, ni écharpe ni bonnet, il n'a pourtant pas l'air de faire chaud. Oh ! quel adorable teckel ! Il me rappelle mon Bobby, une boule d'amour. Et cette jeune fille… elle doit avoir rendez-vous avec son fiancé, elle a mis du rouge à lèvre, une jolie jupe et elle marche comme sur un nuage !

Ce babillage dure une partie de la matinée. Au bout d'un moment les médicaments anti-douleur de la perfusion font leur effet habituel et je m'endors, bercée par la petite voix haut perchée.

– J'espère que je ne vous ai pas ennuyée avec mon bavardage ? je me disais que vous deviez trouver le temps bien long allongée sans bouger, et que vous raconter un peu de ce qui se passe au-dehors vous ferait du bien…

L'intention est louable, j'ouvre un œil et n'ose pas contredire Madame Le Tougnec qui a regagné son lit. Elle me regarde en souriant, d'un air tellement bienveillant que j'en serais presque émue. Au moins ma voisine n'arbore pas l'air revêche de celle qui a partagé ma chambre les deux mois précédents. Une teigne qui mettait la télévision à fond dès le matin pour ne pas louper un épisode « d'Amouuuuuur, gloire et beautéééééé ».
Le lendemain, la petite vieille reprend son poste près de la fenêtre et commente tout ce qui se passe dans la rue en contrebas.

– Je l'avais bien dit qu'il ne fallait pas remiser trop tôt les manteaux d'hiver ! Les flaques d'eau sont toute gelées. N'oublions pas qu'une hirondelle ne fait pas le printemps ! Tiens, les jardiniers du square taillent les hortensias. Moi j'ai toujours entendu dire qu'il fallait couper les fleurs à l'automne en laissant deux bourgeons sur la tige. Mais bon, ce que j'en dis… On verra ce que ça donne dans quelques mois. Ohlala jeune homme, allez vite prendre un ticket à l'horodateur ! Je vois les contractuelles arriver à grands pas ! Tiens, la demoiselle a les yeux rouges, comme si elle avait pleuré. Elle a dû avoir des mots avec son fiancé. C'est bien triste un chagrin d'amour…

Malgré moi j'écoute son incessante logorrhée. Me viennent même des images de qu'elle décrit avec force détails. La matinée passe vite et j'ai presque un peu d'appétit lorsque le plateau du repas arrive. On remonte alors la tête de lit et l'aide-soignante m'aide à avaler quelques cuillerées de purée.

– Vous avez bien mangé aujourd'hui, et votre tension était meilleure ce matin. Vous êtes sur la bonne voie !

Ma voisine se tourne vers moi et me sourit :

– J'en suis heureuse pour vous, ma petite demoiselle. Songez à la joie que vous allez éprouver lorsque vous quitterez l'hôpital, cette pensée vous aidera à trouver le temps moins long. Et puis peut-être que quelqu'un vous attend chez vous ? Moi je n'ai pas eu la chance d'avoir des enfants, ni même un mari d'ailleurs. Je suis ce que l'on appelle « une vieille fille », hihi… ça fait un peu vieillot n'est-ce-pas ? Malgré tout je n'ai pas à me plaindre, ma vie a été très heureuse, ponctuée de plein de petits moments de bonheur et de….

Mes yeux se ferment doucement et, curieusement détendue, je me laisse emporter par une sieste digestive, sourire aux lèvres.

A mon réveil, c'est l'heure du goûter, biscuits et gourde de compote m'attendent sur la table de nuit. Madame Le Tougnec est à son observatoire, concentrée sur ce qu'elle voit depuis la fenêtre avec « vue imprenable ».

– Je crois que j'aperçois les premières fleurs de camélia dans le square ! De jolis pétales rose tendre, encore un peu fripés mais prêts à se déployer dans toute leur beauté. Saviez-vous que le camélia est un arbuste de la plus grande robustesse ? Il supporte le gel jusqu'à moins 15°, mais attention, ses bourgeons, eux, gèlent à moins 4°. Il fleurit de janvier à avril - les premières fleurs au jardin ! - et parfois même une deuxième fois dans l'année. Avec le mimosa ils se livrent une véritable compétition… Ce sont des costauds toujours optimistes, hihi… un peu comme moi ! Et regardez ce couple de mésanges qui va chercher à tour de rôle la mousse et les radicelles pour garnir le nid qui va accueillir leurs oisillons… Ils vont ensuite y ajouter du duvet et des plumes pour le confort de leur progéniture. La nature n'est-elle-pas merveilleuse ? Ce sont des mésanges bleues, elles sont magnifiques ! On dirait qu'elles ont enfilé un joli costume de couleur pour aller travailler en toute élégance. Ohhh… mais je les vois se donner des petits bécots entre deux tournées, n'est-ce-pas absolument a-do-ra-ble ?

Je ferme les yeux, mais pas pour dormir cette fois-ci. Derrière mes paupières j'entends le chant mélodieux des mésanges et je vois leurs becs minuscules se chercher pour un baiser. Leurs trilles joyeux envahissent la chambre terne et triste. Il me semble qu'un rayon de soleil vient caresser mon visage tandis que l'odeur du mimosa chatouille mes narines ; une explosion du jaune le plus intense que j'aie jamais vu inonde mon lit. Un immense bien-être m'envahit.

Les jours passent, rythmés désormais par les savoureuses descriptions du monde extérieur que m'en fait ma voisine lorsqu'elle est de quart à la fenêtre. Non seulement je ne m'ennuie plus, mais j'en viens à attendre son babillage qui me fait tant de bien. Mon esprit est maintenant peuplé d'apaisantes images de la nature, de promenades de mamans avec leurs bambins, d'histoires de cœur de jeunes gens pressés…

Un mois plus tard, on m'enlève enfin le corset de plâtre. On m'emmène à la radio afin de vérifier que les os sont bien cicatrisés. Quelques trois heures plus tard et autant d'attente sur un chariot parqué dans un couloir, le médecin me rassure : tout est « réparé » et je vais enfin pouvoir continuer ma

convalescence à la maison. Gaie comme un pinson, j'ai hâte de regagner ma chambre pour annoncer la bonne nouvelle à la vieille dame. Mais quand la porte s'ouvre, j'aperçois son lit impeccablement fait… et vide. J'interroge l'aide-soignante qui, armée d'un spray, désinfecte sa table de nuit :

- Mais que se passe-t-il ? Pourquoi avoir emmené ma voisine dans une autre chambre ? On ne m'a pas prévenue, j'aurais voulu lui dire au revoir !
- Mademoiselle Revard, je crains d'avoir à vous annoncer une mauvaise nouvelle. Madame Le Tougnec nous a quittés ce matin. Son cœur s'est arrêté de battre et nous n'avons pas pu la ranimer.
- Comment ça son cœur s'est arrêté de battre ??... Je ne peux pas le croire !

Je sens les larmes piquer mes yeux et l'émotion monter jusqu'à ce que des sanglots me fassent hoqueter :

- Elle ne peut pas partir comme ça ! Je n'ai même pas pu la remercier ! C'est grâce à elle que j'avais trouvé la force et la patience de supporter mon état. Saviez-vous que chaque jour elle se postait à la fenêtre et me racontait tout ce qui se passait au-dehors ? Elle faisait naître en moi de magnifiques images de la nature et je suivais les tranches de vie des passants comme autant d'épisodes à rebondissements !

L'infirmière qui vient de rentrer m'a entendue et hoche la tête en haussant les sourcils :

- C'est impossible Mademoiselle, elle ne pouvait pas voir ce qui se passait à l'extérieur.
- Je vous assure que de son fauteuil elle avait une vue imprenable !
- Je suis désolée, mais Madame Le Tougnec était non-voyante…

Un sentiment de stupeur m'envahit… Ma vieille voisine n'avait-elle fait tout cela que pour soutenir ma convalescence en soulageant mon moral en berne ?

Je me fige. Il me semble entendre un pinson chanter de toutes ses forces tandis qu'un chaud rayon de soleil envahit la chambre.

Ce que voient les fenêtres

René Faure

De la fenêtre, je vois le monde autrement. Pas comme à la télévision, non. Ni même comme dans les rêves : c'est plus vivant, plus flou, plus vrai et plus bizarre aussi. Quelquefois, les rideaux des voisins frémissent sans vent. Parfois, une lumière s'allume, puis s'éteint, puis s'allume, comme si quelqu'un hésitait à vivre. Et quelque part dans ce remue-ménage discret de carreaux, stores et vitres embuées, il y a quelque chose. Quelque chose d'étrange. Quelque chose que je n'aurais jamais dû voir, mais que j'ai vu. Quelque chose d'incroyable, d'inattendu, d'époustouflant. C'est tellement bizarre et mystérieux que j'ai envie de tout vous dire….

Imaginez un monde dans lequel les fenêtres ne donnent pas sur l'extérieur… mais sur un tout autre intérieur ?

En fait, cela a commencé un mardi. Les mardis sont d'une sournoiserie terrible. Ni début de semaine, ni fin. Suspicion maximale. J'étais là, thé brûlant en main, les orteils enveloppés dans une chaussette violette et une verte (c'est les meilleures), à observer la fenêtre d'en face, celle d'un vieil immeuble décrépit où le facteur ose à peine monter.

Et là… le rideau a bougé. Mais pas comme d'habitude. Pas un petit remous d'ennui. Non. Un frisson vertical. Précis. Chirurgical. Comme une invitation. Comme si le rideau avait un message à me transmettre. J'ai entendu dire que les rideaux étaient les messagers des dimensions adjacentes, mais je croyais que c'était une blague de poète drogué et alcoolique. Jusqu'à ce mardi. Oui, jusqu'à ce fameux mardi.

Un mardi mémorable où, quand j'ai vu ce rideau bouger sans cause apparente, je me suis posé cette question aussi simple que vertigineuse : « Qu'est-ce qu'il y a derrière ? »

Et chaque fois que j'avais cette pensée, alors quelque chose de petit, d'invisible, de doux et spiralé commençait à se former dans l'air autour de moi. Une tension de soie. Une attente moelleuse. Et je l'ai ressentie. Une invitation… Ou un piège. Ce n'est pas toujours clair !

Alors j’ai fait ce que tout humain à peu près équilibré ferait : je me suis accroupi derrière mes rideaux, j’ai mis une cuillère en bois dans ma bouche (pour le courage) et j’ai observé. Et c’est là que tout a basculé. Le rideau d’en face… s’est levé. Lentement. Comme une paupière.

Et derrière ?

Un œil.

Un œil géant. Un œil qui me regardait de l’intérieur. Non, pas un œil humain. Un œil de dimension parallèle. Un œil un peu myope mais sacrément expressif. Et il m’a cligné. Oui. Cligné. À moi. Spécifiquement. Pouvez-vous imaginer ce que ça fait d’être reconnu par un rideau à travers un œil inter dimensionnel ? C’est comme un compliment de l’univers… ou une convocation chez les fous.

À ce moment-là, j’ai fait ce qu’on m’a appris à faire dans les situations critiques : j’ai versé du thé sur mes chaussettes. Oui, parfaitement. Du thé. Sur mes chaussettes.

Et ce n’était pas une erreur, ni un moment de panique irrationnelle. C’est en fait une technique ancestrale, transmise à voix basse dans certains monastères tibéto-bretons, nichés entre deux collines qui n’existent que les jours impairs.

Le principe est simple : quand la réalité devient trop étrange pour être digeste, on verse du thé chaud, pas brûlant, attention, juste à la limite du « ouille confortable », sur une zone corporelle inattendue. Et les chaussettes, voyez-vous, sont idéales. Isolantes et humides. Elles créent une interface entre l’esprit rationnel en train de se dissoudre, et le corps en train de se demander s’il doit fuir ou danser.

Par exemple, une chaussette rouge avec une infusion de verveine citronnée à 64°C, ouvre temporairement l’accès à la mémoire de vos ancêtres végétaux. Ne me demandez pas comment je le sais. Je ne suis pas censé en parler.

Mais ce jour-là, je n'avais qu’un reste de thé noir tiède à la cannelle, et une paire de chaussettes dépareillée. Le combo parfait, selon une légende oubliée, pour repousser les hallucinations… ou pour y entrer avec style.

Dès que le thé a touché mes orteils, une sensation de lucidité bouillonnante a remonté mes mollets, comme une armée de petits lutins massant mes tibias avec des cuillères en argent. J’étais prêt. Prêt à affronter l’inexplicable. Prêt à regarder un rideau cligner des yeux, sans ciller moi-même.

Parce que chaque fois que vous avez du thé dans vos chaussettes, alors plus rien ne peut vous étonner.

Mais ce jour-là, rien n'a pu empêcher ce qui allait suivre.
Car, à partir de ce jour, mes fenêtres ne me montraient plus mon monde. Oh non ! Car elles ont commencé à diffuser des choses étranges. Très étranges. Des scènes absurdes. Des scènes qui semblaient me parler directement. « Est-ce qu'il y a une partie de toi, là maintenant, qui se souvient d'un rêve bizarre qui te poursuivait ? Et cette partie-là, justement, ne commence-t-elle pas à écouter plus fort, plus profond, plus coloré. »
Un mercredi, j'ai vu même un escargot jouer du banjo dans une cafétéria en orbite autour de la lune. Le jeudi suivant, c'était une armée de grenouilles en robe de chambre qui débattaient du libre arbitre autour d'un jacuzzi de confiture. Le vendredi… je préfère ne pas en parler. Disons juste que c'était beaucoup de chapeaux.
Et chaque fois que je croyais que la réalité était stable, une petite voix en moi, très discrète, à peine plus forte qu'un soupir d'oreiller fatigué me chuchotait subtilement :
« Et si tout ça…était plus étrange que tu ne peux le croire ? »
Parce que, voyez-vous, la stabilité, c'est une sorte de trompe-l'œil cosmique. Une peinture faite à la hâte par un apprenti-dieu myope, qu'on a posé sur le plafond de l'absurde, comme on tend une toile au-dessus d'une marmite en ébullition pour dire
« Regardez ! C'est propre, c'est droit, c'est prévisible. »
Et c'est là que la toile s'est mise à frémir….
Et si vous tendez bien l'oreille, oui, juste là, entre deux pensées banales, entre une facture à payer et une envie de chocolat … vous pouvez l'entendre : le petit craquement.
Et c'est là que les rideaux entrent en scène.
Pas les rideaux décoratifs que vous croyez connaître.
Non. Les rideaux-vivants. Les rideaux-fissures.
Ceux qui frémissent quand il n'y a pas de vent.
Ceux qui vous regardent quand vous ne regardez pas.
Ceux qui, quelquefois, chuchotent votre prénom sans bouche, juste avec un frisson dans le tissu.
Vous les avez déjà sentis, n'est-ce pas ? Et ne sentez-vous pas déjà un petit mouvement dans l'air, comme un clin d'œil sans paupière ?
Pouvez-vous imaginer… qu'un rideau soit une porte vers l'envers de la pièce ? Pas l'autre côté. Non, non. Je vous dis « l'envers ». Et l'envers, c'est l'endroit où les cuillères flottent en récitant des poèmes, où les miroirs ont de

la mémoire, et où les horloges se grattent discrètement quand personne ne les regarde.
En fait, je me demande si une partie de vous a toujours su ça ? Je m'interroge… Où, peut-être, y-a-t-il un minuscule morceau d'enfant caché derrière les raisonnements d'adulte, qui se souvient que les ombres dansent quand on ne regarde pas, et que les plis d'un rideau sont en fait des ciselures anciennes, écrites dans un langage que seul l'inconscient peut lire.

Comme si le tissu lui-même vous testait, parfois il se soulève d'un centimètre sans raison. Un pli se reforme à l'envers.
Un anneau glisse d'un cran, comme un soupir métallique.
Ce n'est pas le vent. Ce n'est jamais le vent.
C'est le monde qui corrige une faute de frappe dans le scénario.
Un bug dans le spectacle. Un souffle de vérité.
Parce que chaque rideau est une faille bien élevée.
Ils sont polis. Ils attendent.
Mais si vous les regardez trop longtemps, ou pas assez, ils s'ouvrent.
Et là… Alors…
Vous entrez dans le tissu du monde. Littéralement….
Et je ne vous parle même pas des rideaux à pois.
Car, ceux-là… Ils ne pardonnent rien.
Un soir, un hibou masqué s'est introduit chez moi par la cheminée et je n'ai pas de cheminée). Il s'est posé sur le bord de ma tasse et m'a dit :
« Bienvenue. Tu es recruté. »
« Recruté par qui ? » ai-je balbutié.
« Par la Société Secrète des Rideaux qui Bougent. Tu es le Regardeur. »
C'est un titre important. Très convoité. On m'a remis un badge en sucre (qu'on ne devait surtout pas manger, sauf les jours de solstice inversé). Et là, ma mission a commencé.
J'étais désormais chargé de surveiller les fenêtres du monde.

Toutes les fenêtres du monde. D'interpréter les mouvements de rideaux, de stores, de jalousies, de voilages. Car chaque tremblement est un message. Un code. Une mise en garde… ou une blague cosmique.
J'ai appris à traduire les plis. Trois plis vers la gauche : une licorne cherche du Wi-Fi. Frémissement diagonal en plein midi : évite le brocoli aujourd'hui.

Et le plus rare de tous : double boucle spirale avec reflet d'arc-en-ciel : ton passé va venir te dire bonjour en pyjama.
Quelquefois, tout cela semblait parfaitement logique. Parfois, non. Mais c'est comme dans les rêves, n'est-ce pas ? Vous comprenez pendant. Après, c'est flou. Mais pendant… tout est parfaitement évident.
J'ai entendu dire que certains rideaux sont encore plus puissants que d'autres. Des rideaux anciens, cousus avec les fils de l'aube. Ceux-là peuvent vous aspirer. Littéralement. Et devinez quoi ? J'en ai croisé un. Il m'a avalé.
Pouvez-vous imaginer ce que ça fait d'être avalé par un rideau interdimensionnel ? C'est doux comme un chat en marshmallow, mais ça emmène loin. Très loin. J'ai traversé des pièces sans murs, j'ai flotté dans une bibliothèque où les livres se lisaient tout seuls à voix basse, j'ai partagé un thé avec un pantoufle parlante qui m'a dit :
« Ce monde-ci est un entre-deux. Ici, chaque pensée se plie, se repasse et s'accroche au fil de ton inconscient. »
Alors je me suis assis. J'ai respiré. Et j'ai écouté. Parce que parfois, il faut juste écouter.

Et c'est là que j'ai compris que ce n'était pas moi qui regardais à travers la fenêtre.
C'est la fenêtre qui me regardait, depuis le début.
Et déjà, vous sentez cette idée danser doucement sous votre cuir chevelu, comme une plume dans une grotte secrète de votre esprit ? Est-ce qu'il y a une partie de vous, peut-être celle qui a cru aux monstres sous le lit, ou celle qui sourit aux lampadaires tard le soir, qui se dit : et si c'était vrai ?
Parce que le monde est plein de fenêtres. Et certaines ne donnent pas sur le dehors. Elles donnent sur des mondes qu'on n'a jamais osé nommer. Des mondes qui vous attendent, avec leur cohorte de rideaux impatients.
Alors maintenant, si vous retournez à votre propre fenêtre… regardez bien. Plus fort. Plus doucement. Peut-être qu'un pli léger vous fait un clin d'œil. Peut-être qu'un frémissement minuscule contient un message.
Et si vous ne comprenez pas tout de suite, ce n'est pas grave.
Chaque fois que vous avez douté… c'est que vous étiez déjà sur le bon chemin.
Et n'oubliez pas : si un jour, un hibou entre chez vous sans cheminée, offrez-lui une tasse de thé. Il pourrait bien changer votre vie.

Ou au moins… votre regard sur les rideaux.

Une soirée véronaise

Aiden Arrhioui

De la fenêtre, le ciel avait cette couleur bleu-orangé étrangement calme du début de soirée. Les cigales abandonnaient graduellement leur place aux grillons, et les habitants de Vérone interprétaient ce changement d'orchestre comme le lever de rideau de la pièce de leur vie nocturne. Dans quelques heures, après avoir enfilé leurs costumes de lin et de coton – mais surtout pas de cuir ou de denim – tous les comédiens se retrouveront sur les terrasses en bois des allées de la vieille ville, et les danseurs virevolteront entre les corps parfumés, leurs verres et carafes en équilibre au-dessus de leurs têtes, effectuant une chorégraphie différente de tous les autres soirs. Les acteurs s'offriront en spectacle sur la scène en chêne, avant de changer de décor et de partir par petits groupes dans de différentes directions, se rejoignant toujours éventuellement à un point quelconque, le plus souvent dans un énième bar, ou sur les berges du fleuve.

Assis sur le balcon de l'une des chambres de la ville, Stefan regardait les véronais débuter leur représentation quotidienne, une cigarette dans la main droite et son âme dans la gauche. Il n'avait jamais été très doué de sa main gauche. C'était sans aucun doute pour ça qu'il ne prenait pas part à la frénésie estivale qui s'emparait un soir encore de son voisinage. S'ils semblaient s'épanouir dans toute la frénésie shakespearienne du songe de cette nuit d'été, lui, en revanche, semblait avoir enfermé son âme dans l'Étranger, du balcon à la cigarette. Ce n'était pas qu'il méprisait la foule en contrebas, non. Simplement, qu'il s'y joigne ou qu'il referme sa fenêtre pour ne plus en entendre le vacarme, cela était du pareil au même. Stefan était, peu importe son environnement, invariablement seul. La seule pensée de se joindre, ne serait-ce qu'un instant, à cette troupe fantasmagorique, lui donnait le tournis. Voir de ses yeux fatigués les amis rire entre eux et les amants s'enlacer, les inconnus se parler et les bateliers converser, cela ne faisait qu'enfoncer un peu plus profondément dans son cœur la flèche empoisonnée de l'amertume.

La cendre gouttant de sa cigarette presque entièrement consumée, un soupir s'échappa de ses lèvres. Il s'imagina, comme il le faisait parfois, que quelque bonne âme lèverait la tête vers son balcon et lui sourirait, comme on sourit à un vieil ami, d'un sourire un peu incertain et légèrement invitant. Dans cette fantaisie, il lui retournait le sourire, d'un sourire un peu incertain et légèrement invitant, puis descendait les escaliers pour lui serrer la main, ou l'embrasser sur la joue, et ils allaient ensemble s'asseoir sur une des chaises métalliques sur une terrasse en bois, et parlaient jusqu'à la fermeture de leurs âmes et du passé qu'ils n'avaient pas partagés – mais mon Dieu c'était tout comme. Ensuite, invariablement, ils se séparaient, voués à ne plus jamais se revoir. C'était cela qui était beau à Vérone. Vous discutiez avec la seconde moitié de votre âme, vous lui chuchotiez tous vos secrets autour d'un verre, elle vous chuchotait les siens, et puis, comme à la lisière d'un brouillard dans laquelle elle pénétrait, vous en étiez séparé pour toujours. Mais il n'y avait pas d'inquiétude à avoir, pas de deuil à faire : vous rencontreriez la seconde moitié de votre âme le lendemain, dans une autre personne, et vous referiez exactement la même chose.

« Vous descendez ? » Il entendit crier en contrebas. Stefan jeta un coup d'œil au balcon voisin, mais il était vide, sinon pour un chat sans collier qui se promenait sur la rambarde en fer rouillé. Il se pencha, confus de s'il rêvait encore. Un visage aux boucles blondes et au sourire le fendant de part en part le regardait, la tête penchée en arrière. Il lui décrocha un sourire un peu incertain, que Stefan lui rendit, écrasant sa cigarette sur sa propre rambarde rouillée. Quelques pellicules de peinture verte qui subsistait s'éparpillèrent au vent.

« Vous descendez ? Répéta la fille.

- Je ne suis pas en tenue.

- Alors dépêchez-vous, qu'est-ce que vous attendez ? »

Et puis elle disparut à l'intérieur du café.

Stefan resta un instant interdit, et porta machinalement à ses lèvres ses deux doigts désormais vides. Peut-être que le soleil tapant de l'après-midi lui était monté à la tête. Ou bien alors, affaibli par sa solitude encombrante, son esprit lui faisait apparaître en mirage cette Loreley qui tentait de le lurer hors de son antre. Mais n'était-ce pas là tout ce dont il avait toujours rêvé ? Le scénario exact qui se déroulait dans sa tête jour après jour ? Peut-être un souffleur avait-il chuchoté à l'oreille de cette fille ses répliques et elle, n'étant que le personnage de la pièce nocturne de Vérone, les avaient-elle déclamées

devant l'auditoire silencieux. Ainsi soit-il. Stefan, claquant la porte en verre de son balcon, attrapa à la volée sur la chaise en bois de son bureau une chemise en lin et un pantalon en coton, à la mode estivale italienne. Il était étrangement fébrile alors qu'il descendait les hautes marches en pierre de son immeuble étriqué, tout de beige vêtu.

Le soleil commençait à se replier dans ses couvertures de montagne alors qu'il regardait aux alentours, devant la façade rouge du café au volets vert pomme. La fille, juchée sur un haut tabouret en bois, lui fit un geste de la main avant de venir à sa rencontre.

« Qu'est-ce que vous faites, là-haut tout seul ? Un grand garçon comme vous ! Venez donc avec nous, venez asseyez-vous ! » Le réprimanda-t-elle en le guidant vers le tabouret face au sien. D'un geste à un serveur, elle commanda deux macchiati. Elle portait une longue robe bleu tachetée de fleurs blanches. Ses boucles blondes cascadaient sur ses épaules et ses poignets cliquetaient de bracelets fins ornés de coquillages.

« Je n'ai pas vraiment l'habitude de me joindre aux festivités, mademoiselle.

– Enfin, comment ça ? Ça fait bien une semaine que je vous vois perché là-haut, comme un chat sur sa branche, incapable de descendre. Dîtes-moi, comment vous appelez-vous ?

– Stefan.

– Et bien, Stefan. Vous êtes là, vous êtes jeune. Quel âge avez-vous, au juste ? Vous devez avoir la vingtaine, quelque chose comme ça. Moi aussi, tiens. Quelle idée, de rester sur cette terrasse comme un poisson dans un bocal. Et puis les bocaux c'est bien trop petit, même si ça garde la confiture au frais. Mais ce n'est pas le sujet, dîtes-moi en plus sur vous. D'où venez-vous, vous avez une tête qui ne me dit rien du tout. »

Pour gagner du temps, Stefan sirota un peu son café encore chaud, essayant en vain de se soustraire au regard inquisiteur de son interlocutrice impromptue.

« Je suis de Provence, mademoiselle.

– Oh je vous en prie, appelez-moi Chiara.

– Je suis de Provence, Chiara. Je suis un écrivain, et l'on m'a dit que l'Italie était l'endroit où je devais aller pour que mes textes soient réellement bons. Je suis un observateur, et je dissèque comme un écolier les gestes d'une foule qui se meut sous mes yeux comme un ballet nocturne.

– Si ça ce n'est pas une aubaine ! Vous faites une grave erreur, Stefan, une grave erreur. Pour écrire, il faut vivre. Vos textes ne pourront jamais être

authentiques, si vous plaquez sur le visage des passants l'impression qu'ils vous font. Vous devez être le passant. Vous avez de la chance, je suis peintre. C'est fou comme le monde est petit ! Pardonnez-moi si je rigole, mais vous avez eu de la chance de tomber sur moi. Je vais tout vous expliquer. »

Et le café refroidissait lentement dans la tasse de Stefan, qui écoutait la fille – Chiara – lui parler de la nécessité de se mettre dans les situations que l'on cherchait à décrire. Il fallait tout essayer, tout. Même l'amour, même la mort. Même l'amour de la mort, et puis bien sûr la mort de l'amour. Elle, par exemple, elle avait peint un jour Ophélie se noyant dans ce lac du Danemark, et pour cela elle avait au préalable été cueillir les plus belles fleurs là-bas sur les montagnes puis s'était allongée de tout son long dans l'Adige, son bouquet contre son cœur palpitant d'émotions. Elle n'avait pas demandé à un ami de la prendre en photo pour reproduire la scène avec ses pinceaux. Elle avait vécu, dans le froid de la nuit automnale, sa mort à elle, et avait même – et elle en parlait avec beaucoup d'émotions – dilué sa peinture de quelques larmes. Si Stefan voulait écrire, il devait devenir le personnage de son propre récit, même s'il devait mourir dans son rôle. Après tout, Molière l'avait bien fait. N'est-ce pas la finalité inévitable de tout artiste ? Et Stefan avait-il lu le Le Songe d'une nuit d'été ?

« Ne soyez pas Puck qui espionne les acteurs, Stefan. C'est cruel, pour une âme comme la vôtre, de rester dans les limbes du monde. Ne restez pas invisible au rebord des planches. Vous savez, je pense qu'il n'y a rien de plus mauvais pour l'art. »

Son café était froid, mais c'était un bon café, et son amertume faisait comme éclater des petites bulles sur la muqueuse de ses joues. Et plus Chiara parlait, gesticulant impétueusement de ses mains et faisant cliqueter ses bracelets, plus il se disait qu'il était impossible qu'une âme comme celle-là soit réelle. Il la sommait alors de lui parler de son passé, celui qu'ils n'avaient pas partagé, et elle lui décrivait les canaux de Venise et les cris des marchés et cet homme retrouvé mort sur la berge, et les dessins au pastel sur les murs de sa chambre. Et Stefan lui racontait les oliviers par centaines de milliers et les cigales immortelles et la gloire de Pagnol et l'odeur du maquis.

Le soleil avait complètement disparu et la lumière jaune des rares lampadaires brillait sous les étoiles. Le café ferma, et les acteurs se dispersèrent peu à peu. Mais tant que personne ne s'endort, la soirée n'est pas terminée, n'est-ce pas ?

La fraîcheur du fleuve rampant sur la berge, le vent doux faisant onduler leurs cheveux et aussi un peu leurs vêtements, Stefan se dit que c'était une soirée trop belle pour y croire. Mais en même temps, n'était-ce pas là une soirée très simple ? Il voulait- Il ne savait pas ce qu'il voulait, mais ce qu'il savait c'était qu'un trop plein d'émotions s'était logé entre ses côtes, et tambourinait à la porte de sa poitrine pour en sortir. Il sentait qu'il devait l'en faire sortir, quitte à plonger la tête dans les eaux et hurler de toute son âme. Il était ivre. Ivre de l'air estival de cette nuit vénète, et des embruns de liberté qui lui montaient à la tête, et des mots de cette fille sortie de nulle part, sortie des méandres d'un café parmi des centaines, des canaux de Venise et des montagnes en fleur. Il aimait ne jamais revoir les gens, ne rester rien de plus qu'un fantôme dans leur esprit, extraire de leur souvenir l'essence poétique dont il avait besoin, puis les oublier.

« Vous savez, je suis un écrivain, mais je suis surtout un rêveur. Vous voyez, je rêve souvent que, du café en bas de mon balcon, on me sourit comme à un vieil ami, d'un sourire incertain et légèrement invitant, et que je parle jusqu'au bout de la nuit avec quelqu'un que je ne reverrai jamais.

– Me permettrez-vous de vous revoir ? Je pourrais vous sourire demain soir comme à un nouvel ami, d'un sourire éclatant et légèrement timide. Je pourrais vous crier : « Vous descendez ? » et vous pourriez me répondre : « Je suis déjà en tenue ».

– Et je serais déjà en tenue, attendant le crépuscule et l'éveil de Vérone.

– A demain alors.

– Il me tarde d'être demain.

Le dernier souffle

Janine Malaval

De la fenêtre devant laquelle il était figé depuis plus d'une demi-heure, Winfried avait vue sur la cicatrice qui défigurait sa ville. A travers les arbres faméliques, son regard se heurtait aux immeubles aux fenêtres obstruées, aux blocs de béton recouverts de fils barbelés. Même la Porte majestueuse surmontée de son quadrige en cuivre semblait avoir perdu de son éclat. Des soldats aux visages sinistres déambulaient, armés jusqu'aux dents. La ville avait la couleur de la lave et de la cendre. Le soleil semblait l'avoir désertée et ne caressait plus de ses rayons ardents les fenêtres closes. Les pensées de Winfried étaient aussi sombres que le paysage qu'il contemplait.

Quelques mois plus tard…
Sabine venait de rentrer du travail. Il faisait froid en ce soir de novembre. Elle avait perçu dans la rue un frémissement inhabituel. Elle s'approcha de la fenêtre et scruta l'obscurité à peine tranchée par la lumière blafarde des réverbères. Un murmure lointain traversait les murs fins de son petit studio. Les passants étaient plus nombreux qu'à l'accoutumée, de petits groupes se formaient sur le trottoir. A vrai dire Sabine ne voyait guère de différence entre le jour et la nuit dans sa ville aux murs gris. Ici, même les rayons du soleil se heurtaient au chagrin des façades. La tristesse sourdait des bâtiments comme de l'humidité malsaine. Les années d'après-guerre avaient fait fleurir d'innombrables chantiers sur la ville éventrée que la pluie arrosait en autant de larmes de deuil. Exception faite d'un extraordinaire patrimoine culturel miraculeusement épargné par les bombes, des cubes étaient sortis de terre, résidences sans âme émergeant en blocs rectilignes que brisaient des avenues plus sombres encore que les façades. Les habitants se pressaient tête baissée, donnant le sentiment d'avoir toujours quelque faute à se reprocher. Des soldats verts de gris déambulaient le visage plein d'ennui. Cette ville ressemblait à l'hiver glacial et blafard.

Elle entendit alors des pas rapides dans le couloir puis des coups frappés vigoureusement à sa porte. De nouveau l'angoisse, la peur d'être arrêtée par des policiers inhumains, son cœur manqua quelques battements.
– Ouvre, Sabine ! Je sais que tu es là. C'est moi, Silke !
Soulagée, elle entrebâille la porte. Silke s'engouffre dans l'unique pièce, referme vivement le battant et saisit Sabine aux épaules.
- Tu es au courant ? C'est incroyable. Habille-toi, mets ton manteau, viens avec moi. On va voir si c'est vrai.
– Voir quoi ? Au courant de quoi ? s'enquit Sabine alarmée.
– Il paraît qu'ils ont ouvert le Mur, chuchote-t-elle. C'est Franz qui me l'a dit.
- Et tu le crois ? Tu oublies ce qui est arrivé à Winfried ? Non, je reste ici.
- C'est bon. Je vais aux renseignements et je te raconterai.
Sabine essuya une larme. Elle n'ignorait pas qu'un vent de fronde balayait le pays, ranimant des braises qui couvaient depuis si longtemps malgré quelques rares signes de détente. Elle contempla la photo prise lors de son mariage un an plus tôt en 1988.
Ils viennent de se dire oui. Elle est radieuse, un bouquet de roses rouges tranchant sur le blanc de sa robe. Winfried a fière allure dans un costume prêté par un ami. Ils se sont rencontrés à l'université, elle étudiante en chimie, lui en génie électrique. Armés chacun de leur diplôme, ils ont facilement trouvé un emploi dans leur domaine de compétences, l'Etat y pourvoyant. Toutefois la frustration s'est vite invitée dans leur quotidien. A vivre emprisonnés dans un pays où seuls les oiseaux ont envie de chanter, comment ne pas succomber aux tentations du monde capitaliste ? Ils se trouvaient captifs d'une société soumise à un devoir constant d'obéissance bridant leur créativité. En ces temps de guerre froide toute possibilité de communiquer avec leurs voisins occidentaux leur était refusée. A peine leur mariage célébré, déjà leur couple s'asphyxiait. Winfried refusait le carcan de cette vie étriquée dont il n'avait pas la maîtrise.
– Nous sommes des ombres parmi les ombres, répétait-il à Sabine. J'étouffe ici.
Il voulait quitter cette ville, capitale fantôme d'un pays soumis. Il avait fini par convaincre Sabine de le suivre. Puisqu'ils étaient condamnés à vivre sous le joug de règles aussi rances qu'inadaptées, ils devaient passer à l'Ouest, franchir le Mur sans se faire remarquer, oublier les précédentes

tentatives d'évasion vouées à l'échec. Ne restait selon Winfried que la voie des airs.
- Nous allons construire un ballon qui nous emportera tous les deux, expliqua-t-il à Sabine. Selon le principe d'une Montgolfière. Il suffira qu'il s'élève de quelques mètres au-dessus du Mur depuis un endroit peu surveillé. De nuit, pour ne pas attirer l'attention.
– Rien que ça ? Comment vas-tu gonfler ce ballon ? Où achèteras-tu le gaz et les matériaux pour le fabriquer ?
– Concernant le gaz, c'est réglé. J'ai postulé pour entrer dans le consortium Energiekombinat. Je ne voulais pas t'en parler avant mais maintenant je peux, j'ai eu le poste et je travaillerai dans la zone d'approvisionnement.
Sabine comprit que plus rien n'arrêterait son mari dans son farouche désir de liberté. Elle n'avait d'autre choix que de s'associer à la réalisation de ce projet qui, s'il était mené à son terme, leur dessinait un avenir radieux. Sauf si…
– Et si ça ne marche pas ?
– ça marchera ! J'ai pensé à tout.
– On risque de se faire tuer !
– Pas si on prévoit tout. J'ai déjà repéré l'endroit pour le décollage. A côté de l'entrepôt, c'est désert la nuit. On s'envolera à minuit. J'ai dessiné les plans du ballon. Ce n'est qu'une esquisse. Tiens, regarde.
Il étala une feuille sur laquelle figuraient des croquis du ballon et de la nacelle.
- On assemblera l'engin chez nous, on le transportera plié et emballé. Je le gonflerai devant la station d'approvisionnement du gaz.
Avec l'inconscience de la jeunesse tout en prenant bien soin de mesurer les risques, ils s'attelèrent à la tâche. Le soir venu, ils travaillaient épaule contre épaule à concevoir l'engin, noircissaient des pages entières de calculs pour tenir compte de critères aussi variés que leurs poids respectifs, la vitesse et la direction des vents, l'hygrométrie. Rien ne devait être laissé au hasard. Restait encore à acheter les matériaux, en petites quantités pour ne pas attirer l'attention : feuilles de polyéthylène, cordages, filets. Après avoir assemblé le matériel dans leur appartement, ils transporteraient discrètement l'engin emballé dans les jardins ouvriers de Blankenburg où ils pourraient le déployer. Le jeune homme avait volé une clé de l'accès à l'entrepôt où il travaillait.

C'est à minuit dans la nuit du 7 au 8 mars qu'ils mirent leur projet à exécution, Winfried ayant étudié les conditions météorologiques qui s'annonçaient favorables. Le soir venu, ils s'habillèrent légèrement, n'emportant avec eux qu'une pièce d'identité et des Marks de l'Est qui ne leur seraient sans doute pas d'une grande utilité là où ils se rendaient. Ils quittèrent leur logement vers vingt-deux heures et parcoururent sans encombre la distance pour aller à Schäferstegestrasse, là où le ballon devait être gonflé. Ils rasaient les murs gris des immeubles, évitant de passer sous la lumière des réverbères. Peu avant minuit, ils commencèrent la délicate opération de gonflage. Sous l'effet du remplissage l'engin se modifiait. Les feuilles qui le recouvraient se défroissaient peu à peu pour donner forme à un ballon qui atteignit bientôt les treize mètres de haut. C'est alors que Sabine aperçut une silhouette qui tenta aussitôt de se dissimuler derrière une Trabant 601 garée le long du trottoir.

– Dépêche-toi, il y a quelqu'un qui nous observe.

Winfried se tourna juste à temps pour voir un homme courir dans la direction opposée, ses chaussures claquant sur l'asphalte.

– Il va nous dénoncer ! Vite il faut partir.

– Impossible, le ballon n'est pas tout à fait gonflé. Nous sommes trop lourds pour qu'il décolle.

– Alors vas-y, pars tout seul. Je reste ! Une fois là-bas tu trouveras un moyen pour me faire venir. Va vite.

– Pas question, nous partons tous les deux.

Sans même lui dire au revoir, elle s'enfuit dans la nuit. Elle eut le temps d'apercevoir son mari grimper dans la nacelle, puis deux minutes plus tard une gerbe d'étincelles au-dessus de l'aire de décollage. Les lampadaires s'éteignirent d'un coup. Il avait heurté un câble électrique et causé un court-circuit. Des sirènes retentirent. Ils avaient été dénoncés. Elle courut aussi vite que les battements de son cœur le lui permettaient. Lorsqu'elle s'arrêta pour reprendre son souffle elle distingua au loin un petit point blanc qui oscillait très haut dans le ciel noir.

Il lui fallait rentrer chez elle, là où elle serait à l'abri. Elle allait atteindre sa rue lorsqu'une voiture sombre s'arrêta à sa hauteur. Des hommes en descendirent lui interdisant toute échappatoire.

Durant trois jours et trois nuits elle dut faire face à un feu croisé de questions. Jusqu'à ce que sonne l'hallali. Le chef de la section en charge de

son dossier jeta sous ses yeux un exemplaire du Berliner Zeitung. Il la força à lire à haute voix :

Un ballon parti de Berlin-Est dans la nuit du 7 au 8 mars s'est écrasé à Berlin-Ouest dans les jardins d'une villa du quartier de Zehlendorf. L'engin a dérivé une partie de la nuit au-dessus de la ville à une altitude de 2000 mètres à des températures largement négatives auxquelles son occupant n'a pu résister. L'alerte a été donnée par un passant qui avait remarqué le manège, le ballon était insuffisamment gonflé et trop léger. Au décollage il a heurté un câble à haute tension provoquant une coupure d'électricité dans plusieurs quartiers de Berlin-Est. Puis il est monté beaucoup trop haut et trop vite. Le cordon d'urgence permettant au ballon de s'ouvrir et de se fermer n'a vraisemblablement pas fonctionné, provoquant sa chute et la mort du passager.

Sabine émergea de sa torpeur. Silke était de retour et pleurait. De joie, de frustration libérée. En cette date du 9 novembre 1989, le Mur de Berlin s'effondrait.

Winfried fut sa 136ème et dernière victime. A quelques mois près.

Le petit théâtre de Madame Clémence

Jacques Mariat

De la fenêtre de sa chambre située au premier étage, la vue sur la place principale du village est imprenable. Madame Clémence y a fait installer son lit médicalisé afin d'en profiter tout à son aise. Madame Clémence est une vieille dame que son grand âge et la maladie obligent à rester alitée presque tout le temps. Le quartier a presque oublié l'existence de cette octogénaire impotente. Elle passe ses journées à lire, rêvasser, somnoler.

Ce soir est un soir de fin octobre avec de la brume et une petite bruine intermittente. La place est déserte sous la lumière brouillée des lampadaires car personne ne traîne dans les rues par un temps si maussade. Comme chaque soir Maryvonne, son auxiliaire de vie, arrive un peu après la tombée de la nuit. C'est une quadragénaire brune, peu bavarde mais d'une gentillesse et d'un dévouement sans limite. Selon le rituel bien établi elle aide madame Clémence à sortir du lit et la place devant le déambulateur. L'infirme s'y appuie pour aller à la salle de bains. Elle y entre seule. Elle met un point d'honneur à faire sa toilette sans aucune aide. Pendant les ablutions Maryvonne va préparer le repas à la cuisine. A son retour madame Clémence trouve sur la table roulante un bol de potage, de la compote et une orange toute épluchée. Elle mange avec appétit et fait ensuite plusieurs fois le tour de la chambre avec son engin à roulettes. C'est ce qu'elle appelle sa gymnastique du soir. Pendant ce temps Maryvonne débarrasse la table et retape le lit dans lequel l'infirme revient s'allonger. Elle la borde gentiment et lui fait remarquer que tout ce qui peut lui être utile est à portée de main. Ceci fait elle baisse le volet roulant, allume la télé, lui souhaite une bonne nuit et s'en va. Madame Clémence entend le claquement menu de la porte d'entrée. Elle est seule dans la maison vide.

Madame Clémence regarde la télé d'un œil indifférent et l'éteint. Elle prend un livre et le repose sans l'ouvrir. Elle songe longuement. Sentant qu'elle s'assoupit, elle ôte ses lunettes et abaisse le dossier presque à l'horizontale. Maintenant elle ronflote gentiment dans la lumière de la

lampe… Comme d'habitude elle s'éveille vers 2h du matin. Les mains jointes elle semble se recueillir et finit par chuchoter pour elle seule : « allons-y pour la dernière séance ». D'abord elle relève le dossier pour être assise le plus confortablement possible. Elle prend la commande du volet roulant et éteint la lampe. Dans le noir intégral elle appuie sur le bouton et le tablier remonte en chuintant doucement…Personne n'a jamais assisté à cette scène qui se renouvelle chaque nuit et c'est normal puisque c'est le secret de madame Clémence, ce qu'elle nomme en son for intérieur son petit théâtre. Ce volet qui s'enroule c'est le rideau d'un théâtre qui se lève pour que soit jouée la pièce qu'a été sa vie et dont les actes se sont déroulés sur cette place. Le décor est unique mais pas figé. Il change selon les scènes.

En cette nuit d'automne la place endormie est morne sous la bruine. Aucune lumière hors celle des lampadaires. Tous les commerces ont fermé pour émigrer vers la zone commerciale. Les vitrines inoccupées sont masquées par du blanc d'Espagne ou des rideaux, mais pour l'infirme, pour la pièce qu'elle se joue toutes les nuits, c'est la place animée du temps jadis avec ses commerçants, ses artisans, ses bars, ses passants, les vélos, les voitures… Beaucoup de personnages évoluent dans ce décor, tous ceux qu'elle a connus durant sa longue vie. Ils arrivent en désordre sans souci de la chronologie, s'attardent ou repartent selon l'humeur de la vieille dame. Mais en cette nuit particulière elle sélectionne ses souvenirs. Elle ne veut voir que les épisodes les plus marquants, heureux ou tristes, émouvants ou cocasses, avec des figures aimées.

Et voilà que la place s'illumine avant d'être envahie par une foule en liesse. Dans une cohue indescriptible les gens se congratulent et s'embrassent, s'esclaffent pour des riens, chantent à tue-tête… Un orchestre improvisé à la hâte s'est installé devant la mairie et l'on danse sous les platanes. La petite Clémence regarde émerveillée ses parents qui virevoltent. Qu'ils sont beaux tous les deux ! Elle a huit ans. C'est le 8 mai 1945 l'Allemagne vient de capituler. La vision de ses parents en amène deux autres, antérieures à celle-ci. C'est d'abord sa mère qui la guide par la main pour traverser la place en disant : « à partir d'aujourd'hui tu es une grande fille qui va à l'école ». Ensuite vient son père. C'est le matin de noël, il l'aide à prendre place sur le tricycle livré durant la nuit par un vieux barbu sympathique.

Sa mémoire fait un bond en avant. Elle a dix ans. Son petit frère Pierrot est un vrai diablotin, turbulent et casse-cou il a les genoux perpétuellement

rougis de mercurochrome. Mentalement la vieille dame retourne à l'école. Elle est assise à côté d'une fillette qui s'appelle Corinne qui a de belles et longues nattes et des yeux pleins de douceur. Elle devient vite sa meilleure amie. Tous les matins Corinne passe la prendre pour aller en classe. Inséparables elles passent de l'école primaire au collège, puis du collège au lycée, et entrent dans les sixties. C'est le plein essor des trente glorieuses. Pour les deux adolescentes c'est le temps des copains et de l'insouciance, le temps des yéyés, des premières boums, des premiers flirts. Les jeunes ont leurs habitudes au bar de la Presse qui se trouve au bout de la place. Ils ont même un coin à eux. Ils s'y retrouvent les jours de congé et ça discute ferme en sirotant du soda ou des diabolos menthe. On parle des idoles de la chanson, de Ben-Hur qui triomphe sur son char au ciné du chef-lieu, de la rivalité Anquetil-Poulidor, de tout et de rien… Les deux amies se séparent après le bac. Corinne entre dans l'administration postale, Clémence dans une école d'infirmière. Le jour de son départ la postière lui offre un chien, un adorable petit corniaud blanc et noir qu'elle appelle Coquin. Madame Clémence ne peut évoquer son chien sans avoir les larmes aux yeux.
C'est grâce à lui qu'elle a connu les plus beaux jours de sa vie… Et les pires…

Dans le cadre de la fenêtre le décor a changé. On sent que l'été s'achève mais le temps reste agréable. Les vacances se terminent. Corinne est partie et Clémence pense à sa prochaine rentrée avec un peu d'angoisse. Pour chasser cette sensation désagréable rien de tel qu'une balade avec Coquin. Elle lui ouvre la porte et le chien sort sur le trottoir, le chien qui va devenir l'instrument du destin tout simplement parce qu'il y a un chat sur le trottoir d'en face. Coquin le voit, et comme il déteste les chats, il fonce. Il est au milieu de la chaussée quand une voiture beige le heurte avec un « bong » sonore. Un aboi de douleur et Coquin disparaît devant le capot. Effarée, Clémence voit un homme qui jaillit de la voiture (une Dauphine) se penche au-delà du capot, s'accroupit… Elle reste tétanisée par l'appréhension. Les secondes durent des minutes. Enfin l'homme se relève avec Coquin dans les bras et vient vers elle en souriant. Il parle mais c'est à peine si elle saisit quelques mots au passage : « Léger choc… roulais pas vite… plus de peur que de mal ». Il lui tend Coquin (tout penaud) et elle le prend machinalement.
Elle n'est plus tétanisée mais toute dolente. Une sensation inconnue jusqu'alors… Lui, reste stupidement planté devant elle, comme égaré. Elle le

dévisage et soudain le reconnaît : Thibaud ! Thibaud Dubois le fils du pharmacien, une tête brûlée, partie courir le monde depuis trois ans. Ce n'est plus l'ado boutonneux de naguère mais un homme solide au visage de pâtre grec. Ce sont des coups de klaxon impératifs qui les ramènent sur terre car la Dauphine bloque la circulation. Le charme est rompu…

Thibaud revient aux nouvelles le lendemain. Il est ravi d'apprendre que Coquin se porte bien et pour fêter ça propose un tour en Dauphine. Comment qu'elle accepte ! Et c'est l'euphorie des amours débutantes. Le troisième soir elle devient sa maîtresse, une maîtresse heureuse de l'être et comblée. Cet état de grâce dure jusqu'au jour où arrive la feuille de route : Thibaud Dubois est appelé sous les drapeaux, d'abord à Marseille et de là en Algérie. Pour Clémence c'est un coup de massue. Voilà que cette Algérie dont les gens parlent beaucoup et dont elle ne se soucie guère devient pour elle synonyme d'angoisse. Le cœur battant elle écoute les informations à la radio, dévore les journaux. Quelle joie et quel soulagement quand le facteur apporte une lettre, pleine de mots d'amour et de nouvelles rassurantes. Cela dure deux ans, et puis un jour arrive une autre lettre : le caporal Dubois est mort dans les Aurès… Clémence la lit et s'évanouit…

L'infirme essuie ses yeux et se mouche. Dieu que certains souvenirs sont lourds ! Après une dépression de plusieurs mois, elle reprend ses études, travaille dur pour oublier, et finit première de sa promotion. Dès que possible, elle s'installe au premier étage de la maison familiale et ouvre son cabinet d'infirmière libérale. Compétente et dévouée, elle se démène sans compter et le temps passe, apportant non pas l'oubli mais un certain apaisement.

Un soir qu'elle rentre d'une visite, un inconnu l'attend devant sa porte. Il se présente fort poliment : Edouard Gallois, kinésithérapeute. Il cherche un local pour s'installer et on lui a dit qu'elle avait un demi-étage de libre. Pendant qu'il parle elle l'observe et lui trouve un je ne sais quoi de rassurant. L'affaire est vite conclue et Edouard ouvre son cabinet à côté du sien. Leur entente devient vite de la complicité puis un sentiment plus doux. Si doux qu'un jour d'avril un groupe de personnes endimanchées descend la place en direction de la mairie. Quand le groupe revient, Clémence Leroy est devenue Clémence Gallois…

Elle semble heureuse mais ce n'est pas le mariage dont elle rêvait.

La mémoire de la vieille dame passe le cap de l'an 2000. La place endormie respire la tranquillité, cette qualité qu'Edouard apprécie plus que

tout. Il aime son intérieur confortable et regarder le sport à la télévision. Les affaires marchent bien et l'argent rentre. L'hiver c'est une semaine de ski à Courchevel, l'été une semaine au Lavandou. Hormis ces deux escapades, le couple ne part jamais longtemps. Clémence se dépense sans compter pour ses malades et consacre ce qui lui reste de temps à des associations caritatives. C'est une bénévole appréciée dont on salue l'efficacité et le dévouement. Elle se dit heureuse alors qu'elle sait qu'elle n'a pas la vie qu'elle avait imaginée.

La première décennie du 21° siècle s'écoule dans cette atmosphère douillette et routinière. Et puis, en quelques années, les malheurs s'accumulent et la famille se désagrège. La vieille impotente voit le corbillard qui sort de la place pour prendre la route du cimetière. Il emporte Pierrot, mort bêtement dans un accident de moto. Minés par le chagrin, les parents lui survivent peu de temps. Maintenant c'est une ambulance qui stationne devant la porte sous une pluie battante. Edouard a pris un malaise alors qu'il suivait un match. Il meurt dans la nuit en tenant la main de sa femme. Quant à Corinne, qui revenait parfois au pays, elle repose dans un cimetière du Nord. Elle avait épousé un chtimi. Et voilà comment on se retrouve presque nonagénaire et seule dans une maison vide.

Madame Clémence pourrait s'apitoyer sur son sort mais ce n'est pas son genre. Et puis elle sent, elle sait, que cette nuit le rideau va tomber sur la dernière séance. La preuve ils sont tous revenus sur la place comme pour un salut final. Il y a là ses parents, le petit frère Pierrot, l'amie Corinne, le fidèle Coquin, le gentil Edouard. Ils se rangent et semblent attendre. Et voilà qu'apparaît Thibaud, Thibaud l'amour de jeunesse, Thibaud l'inoublié. Il arrive avec Coquin dans ses bras, tel qu'il lui est apparu la première fois. Il avance un peu pour dépasser les autres et attend en souriant. Alors madame Clémence murmure : « ce soir vous ne repartez pas sans moi ».

Le lendemain, quand Maryvonne arrivera, elle ne pourra que constater le décès de la vieille dame. Elle notera que les yeux grands ouverts sont tournés vers la fenêtre. Elle sera étonnée par la sérénité du visage et le sourire indéfinissable.

Continuer

Elisabeth Duisit

De la fenêtre de son petit café lecture « *Des livres et vous* », Constance regarde le jour qui commence à rendre les armes. Il pleut. Une petite pluie fine dont on entend la musique rythmer le silence de cette fin d'après-midi ; une pluie de printemps qui va peindre la nature d'une palette infinie de verts ; une pluie dont les gouttes sur les vitres lui évoquent toujours des larmes sur un visage. Des larmes, elle en a versé ces dernières années comme jamais. Trente années dans le social et puis… la perte de sens, la révolte, l'épuisement… C'était il y a 5 ans. La traversée a été longue…si longue avant de retrouver un chemin, *son* chemin. Il lui a fallu fermer des portes, bousculer ses croyances, naviguer à vue, se réinventer. Alors, aujourd'hui, dans cet espace où elle conjugue son amour des mots et son amour des autres, elle savoure ce renouveau à sa juste mesure. Deux fois par semaine désormais, ici, elle côtoie les livres. Dans une alliance de silence et de mots. Elle les rencontre. *On rencontre si peu les gens. Rencontrer vraiment. Souvent les conversations ne sont que des bavardages qui font diversion face à l'ampleur du vertige de la rencontre, face à la profondeur de ceux que nous sommes*. La profondeur ça attire ou ça fait peur. Elle, ça l'a toujours attirée. Elle ne cherche plus l'opinion des autres. Tous ces mots qui ne sont que du bruit qui court ne l'intéressent plus. Des illusions de lien. Elle aime partager ce qui creuse les chairs, ce qui aide à avancer dans cette putain de vie, ce qui fait vaciller, ce qui fait mettre un pas devant l'autre, ce qui blesse et ce qui répare. Elle aime quand les cœurs sont à nu. Le livre a cette faculté : mettre les cœurs à nu. De temps en temps elle en saisit un, parcourt quelques lignes et le repose. Elle laisse les mots s'avancer en elle, prendre possession des lieux. Attendrir son cœur. La bousculer. Parfois des gens amènent des sacs de livres dont ils ne veulent plus. Elle les feuillette, les trie, et leur cherche la meilleure place. Elle renifle en eux les traces de vie, de lecture. *A côté de quels autres livres s'épanouiront-ils ? Où révèleront-ils le mieux leur lumière ? Vaut-il mieux mettre en valeur leur titre, ou leur*

auteur ? Comment leur donner une chance de se faire une place dans le cœur de ceux qui les approcheront ? Pour eux, comme pour les humains, c'est là qu'est la meilleure place, dans le cœur des gens. Par la grande baie vitrée, elle regarde le tilleul planté là depuis des années. Elle aime ces lieux où l'on se sent à la fois dedans et dehors. Quand la météo le permet, elle installe sous l'arbre un petit chariot de livres sur une baladeuse qui appartenait à sa grand-mère. Pour les aérer, les faire respirer. Les mettre sur le devant de la scène pour une journée. Chacun leur tour. Donner à chacun une chance d'être regardé, feuilleté, découvert par des yeux neufs. *Ah si l'on pouvait faire pareil avec les gens !* Aux branches elle accroche parfois des petites guirlandes de poèmes que chacun peut cueillir pour emmener chez lui. Parfois, elle découvre avec bonheur que de nouveaux poèmes sont venus enrichir les branches sans avertir, et cela l'enchante.

Constance est plongée dans sa rêverie quand soudain une femme pousse la porte : 40, 45 ans le teint fatigué, les cheveux mouillés, un imperméable beige dégoulinant, le regard fuyant, elle a visiblement couru pour se mettre à l'abri. Le rythme de son souffle en atteste. Constance remarque son agitation, ses gestes saccadés, son visage tendu. La femme murmure un bonjour rapide, puis se dirige vers les livres, en prend un qu'elle repose aussitôt pour en prendre un autre qu'elle ne regarde pas plus. Constance attend un peu. S*urtout* n*e pas la brusquer.* Elle la laisse déambuler au milieu des ouvrages. Pour cela, les livres sont des alliés précieux n'offrant leurs mots qu'à ceux qui le souhaitent. Constance se souvient du temps où elle arrivait dans la bibliothèque de Madame Nathalie au collège. C'était comme un abri, un refuge, un îlot de calme. Madame Nathalie était toujours si élégante. Elle portait des pantalons larges foncés, des chemisiers de couleur et des chaussures à talons pour tromper sa petite taille. Ses cheveux noir corbeau étaient remontés en chignon. Elle avait un accent chantant, celui de la Corse où elle était née. Elle avait toujours préparé un livre spécialement pour elle. C'était un vrai cadeau. Un cadeau de mots que Constance emmenait à la maison et ramenait plus tard, mais qui, une fois lu, avait ouvert en elle un espace qui ne s'était plus jamais refermé.

Au bout de quelques minutes, Constance s'approche doucement :

- Puis-je vous conseiller ? vous cherchez un livre en particulier ?

- Non répond la femme brusquement. Puis elle rajoute : je ne sais plus quoi faire avec mon ado, on vient de s'engueuler, je suis sortie prendre l'air.

Et il y a dans sa voix une douleur qui touche Constance en plein cœur. Elle repense à la période adolescente de ses enfants, à ces moments d'égarement où tout est remis en cause, où plus rien de ce que l'on propose ne correspond, où l'on a peur de ce qui peut advenir. Soudain on fait face à l'étranger que peut être la chair de notre chair, et nos certitudes fondent comme neige au soleil. Constance sait que les conseils à ce moment-là sont illusoires. On a juste besoin d'aérer ce pêle-mêle de sentiments qui nous assaillent.

- Je m'appelle Constance, j'ai fait de la tisane, il en reste, si ça vous dit.
- Je veux bien, je m'appelle Fanny.

Une brèche d'apaisement s'est ouverte.

- Vous pouvez vous asseoir un moment Fanny.

En effet Constance a installé çà et là des petits fauteuils colorés. Beaucoup de personnes s'offrent ici une pause. Ils volent un peu de temps au monde pressé, s'évadent en plongeant quelques minutes dans un livre. Une parenthèse dans leur quotidien. *Le monde a oublié qu'il suffit parfois de la douceur d'un moment, d'un petit pas de côté pour nous rendre à notre existence.* En versant la tisane fumante pour Fanny dans une belle tasse fleurie, Constance repense à un livre de Laurent Mauvignier. Elle l'a lu il y a déjà plusieurs mois, mais elle se souvient des sensations traversées. Ce ne sont pas forcément les détails d'une histoire qui comptent mais le souvenir des ressentis, l'empreinte qui reste du livre, ce qu'il a laissé comme trace. Et c'est cette trace qui revient à Constance face à Fanny. Alors sans hâte, elle va le chercher dans un rayon.

- Je peux vous proposer une histoire.

Elle pose le livre sur la petite table. Fanny le regarde et passe doucement sa main dessus. Le titre bleu se détache sur la couverture blanche. C O N T I N U E R. Un petit sourire se dessine sur ses lèvres.

- Joli titre

Constance sourit intérieurement, avec la satisfaction d'avoir visé juste.

C O N T I N U E R : Un mot peut vous indiquer à lui seul une direction. Souvent elle se laisse guider par les titres. Ce titre-là l'avait happée à l'époque. Continuer… Ce titre elle l'aime car elle entend : continuer à aimer, continuer à vivre. Pour elle ce sont les seuls « continuer » qui comptent… Elle aime ces titres à l'infinitif. Elle s'amuse parfois à les aligner comme un programme de vie :

Danser au bord de l'abîme
Plonger,
Tomber 6 fois, se relever 7,
S'adapter
Chavirer
Apaiser la tempête
Réparer les vivants
S'abandonner à vivre
Laver les ombres…
Continuer

Constance s'assoie à côté de Fanny :

- Ce livre c'est l'histoire de Sybille, une mère divorcée qui fait face à la dérive de son fils adolescent, perdu et violent. Elle a l'idée de l'emmener en voyage, elle fait le pari de l'inconnu pour le rencontrer à nouveau. C'est une épopée de la dernière chance.

Fanny a posé ses deux mains sur la tasse chaude, et écoute les yeux mi-clos, Constance évoque l'aventure du voyage à cheval à travers le Kirghizistan, des paysages magnifiques, mais aussi les déboires, les catastrophes, les doutes, les rencontres. Elle dit combien elle a aimé le courage de cette femme qui cherche à se libérer du poids des places assignées, de la vie toute tracée d'avance pour retisser du lien avec son fils. Et que si cette aventure n'est pas miraculeuse, elle fait bouger les places et les êtres, révèle d'autres facettes, élargit les possibles.

La pluie a cessé. Fanny rouvre les yeux, émue, et son regard vaut mille mots. Son corps s'est apaisé. Ses joues ont repris quelques couleurs. L'heure de la fermeture approche pour Constance.

- Si vous voulez le lire, vous pourrez repasser, je vous le mets de côté.
- Je vais le prendre, et je repasserai pour en parler avec vous, si cela ne vous dérange pas.
- Bien sûr avec plaisir, n'hésitez pas.

Constance glisse le livre doucement dans un sachet kraft orné d'un joli brin de raphia, et d'une petite fleur séchée cueillie au gré de ses balades. Fanny le range délicatement dans son sac. Quand elle ressort, le large sourire qu'elle adresse à Constance à travers la vitrine efface les larmes de pluie. Constance savoure cette petite victoire du jour. Une victoire de fraternité. Une de ces petites victoires qui enchantent désormais son quotidien. Ne plus chercher à

réparer ou à sauver qui que ce soit, offrir juste sa présence, une présence juste. C'est l'heure de rentrer. Elle ferme boutique, et enfourche son vélo. Elle est à quinze minutes de la maison, et la route est belle. Elle savoure le souffle du vent frais sur sa peau. Il chasse peu à peu les nuages qui quittent le ciel à la queue leu leu. En ce mois d'avril, elle se sent pousser des ailes. Elle chantonne en roulant. Elle a des lavandes au fond du cœur, et un petit ruisseau de miel qui coule dans ses veines. Constance respire à pleins poumons. Le poids qui l'oppressait comme un rocher il y a quelques années est tombé de sa poitrine ; à peine y a-t-il encore un petit caillou, de ces petits cailloux qu'elle aime collectionner depuis toujours, comme le petit Poucet, son conte préféré quand elle était enfant.

Alors qu'elle arrive juste à la maison, son portable sonne… son fils aîné en face-time… Le cœur de Constance s'emballe… Elle décroche à la hâte… « Maman ? » La voix habituellement si assurée de son fils tremblote, il n'arrive pas à parler, et là dans l'écran, elle le voit… ce petit être encore tout neuf dans les bras de sa belle-fille…

Son cœur explose de joie, et de tendresse… une sensation nouvelle, comme si le cœur dans ses possibilités infinies, se dilatait pour faire place à un nouvel amour…

Son mari arrive et quand il pose son regard sur l'écran, elle voit dans ses yeux une émotion qui lui retourne le cœur. Il la regarde, et une lumière nouvelle illumine ses beaux yeux bleus. Elle devine le papi qu'il va être. Elle l'aime déjà. Après quelques minutes d'échange plein d'émotions, Constance raccroche et ferme les yeux quelques instants. Son mari est parti à la cave, euphorique. Elle, elle pense à son père qui aimait tant les mots, et qui vit en ce moment même ses derniers jours à l'hôpital, et à ce petit qui vient d'arriver. Dans quelques mois une petite fille est attendue aussi chez sa fille. La vie qui donne en même temps qu'elle reprend.

Son mari revient avec une bouteille de champagne. Constance saisit deux coupes dans le placard. Ils trinquent, émus. La nuit est tombée mais il y a dans les verres qui s'entrechoquent la musique de la tendresse, la promesse de nouveaux chapitres. De la fenêtre, elle aperçoit la pleine lune illuminer le ciel. S'enivrer de vie. Écrire de nouvelles pages. Ne pas s'arrêter.

Continuer…

Les Terres Creuses

Jean-François Broux

De la fenêtre je ne vois rien. Nada. Le noir absolu. Fenêtre ? Petit rond noir sur fond blanc. Avoir été prévenue n'en rend pas l'expérience moins troublante pour autant. Les êtres humains ont besoin d'extérieur, de paysage. Entre quatre murs, personne ne survit. Alors oui, il y a une fenêtre – sombre, angoissante, telle un écran de télé éteint. S'allumera-t-il ? Ironiquement, le vrai spectacle débutera à un moment où je ne serai pas en état de le voir… Sédatée à bloc, mon cerveau au ralenti tout comme mon corps immergé dans son sarcophage cryogénique, je ne serai pas en état de percevoir quoi que ce soit du voyage. Ce qui n'est peut-être pas plus mal : dix ans à attendre, j'en crèverais d'ennui. Sans parler des possibles soucis techniques – mais ça je préfère ne pas y penser, me dire que… tout ira bien.

« UN »
N.O.L.E. se rappelle à moi. L'injection, m'avait-elle expliqué, mettrait quatre secondes à agir. Le temps de deux respirations qui vont s'étirer comme une plage. « *Tu auras le temps de penser à ta vie. Pour vous, humains, je dirais que ces quatre secondes ressemblent à vos derniers instants, quand vous savez que vous allez mourir : toute votre vie vous revient. Et là, tu ressentiras le besoin de parler.* » C'est curieux. Quatre secondes hyper intenses avant de tomber dans les vapes pour dix ans. Et je confirme : mon cerveau tourne à toute berzingue, comme s'il cherchait à organiser les choses. Je pense, N.O.L.E. capte. Tout, elle retient tout. « *Pour t'aider à reconstituer ta mémoire en cas de problème à ton arrivée.* » Parce que oui, je voulais garder mon corps biologique – je n'étais pas prête à y renoncer. La biopuce sert à ça. J'espère que je ne vais pas mourir. Suis-je en train de mourir ?
Non. Tout ira bien. N'est-ce pas ?

C'est en tout cas ce que nous répète sans cesse notre cher Président : « *Soyez certain que tout est sous contrôle !* » Mouais. Les passagers des deux

premières navettes ne seraient sûrement pas de cet avis, si on pouvait leur poser la question – enfin, à leurs corps carbonisés. Soi-disant que la N.O.L.E. de l'époque n'était pas encore bien calibrée. Et maintenant ? Et bien tout ira bien. N'est-ce pas ? C'est facile de le prétendre, quand on ne risque plus rien. Vivre au cœur des puces silicium, dégagé des contingences physiques, ça rend plus léger face au risque de cramer, c'est sûr. Notre cher président, ça fait un moment qu'il n'a plus à craindre de perdre un bras, un œil ou la vie, implanté qu'il est dans le Réseau virtuel. « Téléchargé », comme on disait alors. Ça pose quand même quelques questions, non ? Comment un esprit virtuel peut-il *vraiment* appréhender ce que ça va nous faire à *nous*, toujours dans nos corps bien concrets, de nous taper plusieurs années de voyage spatial, coincés dans cette espèce de cercueil ? Pour débarquer sur une nouvelle planète, pire que le pire désert sur Terre ? J'ai le cœur qui cogne fort, quand j'y pense. Tout ira bien. Je ne serais pas seule. A deux mille par navettes, sur dix navettes, plus la centaine déjà sur place… ça fait du monde.

J'ai été tirée au sort, comme les autres. Un coup de veine incroyable – surtout que je l'avais déjà été pour aller sous terre. Pour le premier tirage, je soupçonne quand même fortement que le fait d'être la petite-fille de … m'a fortement aidée. Même si ce qui nous attend risque d'être bien sportif et de réduire considérablement notre durée de vie moyenne, je préfère partir que rester. Je n'ai rien à perdre. Depuis qu'on vit sous la terre, je ne sais pas à quoi je sers, pourquoi je vis. Les cachets m'aident, comme tout le monde, mais ça ne résout pas. Moi ce que j'aime, c'est explorer, découvrir de nouvelles choses. Il parait que je tiens ça de ma grand-mère, Léopoldine. Ah la vieille Léo, elle en a vu des choses ! Rien que le grand incendie de Los Angeles, en 2025. Un truc de fou, qu'ils ont mis des mois à éteindre. Et qui a été le point de départ de tout le bazar planétaire - même si sur le moment ils ne s'en sont pas rendu compte. C'est à cette époque qu'ils auraient commencé à vraiment implanter les consciences dans les puces. Plus de corps, plus de souffrance. Bon, au début ça n'a pas dû être la joie pour tout le monde, et même plutôt l'enfer… Finalement ça a fini par marcher. Ma grand-mère, elle, a toujours refusé. Elle était partie vivre en Norvège, comme pas mal de ceux qui, à l'époque, avaient conscience de ce qui se tramait. Elle m'a raconté que plein de gens refusaient de voir l'évidence… le changement climatique, la fin de la vie sur Terre, l'infertilité, tout ça. Aujourd'hui ça paraîtrait presque drôle. A quoi pensaient ces gens, à cette

époque ? Nos historiens actuels essayent de décrypter leurs modes de pensée, mais c'est apparemment tellement absurde que personne n'y arrive vraiment – et encore moins à nous l'expliquer. Ceux de cette époque semblaient trouver normal de manger trois fois par jour (par *jour* !), d'utiliser des voitures, qu'il y ait des saisons… C'est dingue.

Je crois que je n'y aurais pas cru si je ne le tenais pas de la bouche même de Léopoldine. Elle me racontait qu'elle adorait l'hiver, la neige qui tombait par tonnes - toujours à la même période ! Et quand cette neige était dure, elle fixait des planches de skis sous ses pieds pour aller glisser dessus, avec son père. Ça devait lui plaire, elle en pleurait chaque fois qu'elle l'évoquait. Nous aussi on pleure quand il y a de la neige, mais c'est parce qu'elle rend toute sortie impossible pendant des mois… Plus tard dans sa vie Léo est partie vivre en Norvège. Là, il faisait encore assez froid pour qu'il en reste un peu, de la neige – pas longtemps. Je crois que c'est là-bas qu'elle a commencé à bosser sur la conception de N.O.L.E. Sa partie à elle, c'était le lien entre la psyché du système et sa matérialisation linguistique. Elle était chargée de son adaptation en fonction des modes de pensées et de langage, verbal et corporel, en langage naturel. En gros, comment traduire pour l'I.A. et lui permettre de penser et parler correctement à des humains. Ce qui me permet aujourd'hui d'échanger avec N.O.L.E., qui m'écoute en ce moment. Eh oui, c'est ma grand-mère qui t'a partiellement conçue. Elle parlait cinq langues et avait passé trois doctorats, ce qui lui a valu d'être embauchée à 32 ans sur le projet N.O.L.E. pour un salaire à six chiffres. L'argent, grand-mère s'y intéressait peu. Elle a dit : « *Très bien, mettez ça sur ce compte, je verrai bien ce que j'en ferai.* » Et pendant qu'elle vivait dans son petit chalet chauffé au bois, l'argent s'entassait. Jusqu'au jour où elle a appris que des banquiers lyonnais, à l'image de notre cher Président, rachetaient de plus en plus de terrains, de villes. Et qu'ils lorgnaient du côté de son cher lac, de sa montagne de l'Epine, de son village… Léo, c'était une judokate, une combattante, il ne fallait pas trop la chercher. Elle a réussi à monter un collectif, à convaincre d'autres personnes comme elle d'investir leurs économies dans le projet – pour sanctuariser tout un territoire, dont son village de Gerbaix et la petite maison bleue de ses grands-parents. Au nez et à la barbe des Lyonnais. Novalèze leur a échappé, pour devenir Léovalèze – grand-mère était du genre blagueuse potache. Peu de gens ici connaissent l'origine réelle du nom.

Elle est venue signer l'achat en 2050, accompagnée de son beau norvégien et de leur fille de dix ans – ma mère. Elles ont dû faire fureur. Léopoldine était très belle : cheveux blonds, yeux bleus – comme moi, comme mon arrière-grand-mère paraît-il. Elle est restée une semaine, le temps de tout finaliser. Elle n'est revenue qu'une fois, après la mort de mes parents, pour me récupérer. C'étaient le début des temps *très* troublés. Je n'aime pas repenser à cette époque. C'est elle qui m'a élevée, jusqu'à son départ. Ça non plus je n'aime pas y repenser.
C'est comme ça que le Léovalèzien est devenu une zone protégée, une sorte de parc. C'est grâce à elle. Et c'est à cette période qu'a débuté le projet des Terres Creuses.

« DEUX »
Déjà ? Je disais quoi ? Ah oui, les Terres Creuses… Même s'il y en avait beaucoup, l'argent du Collectif ne pouvait rien contre la pollution de l'air et de l'eau. Léovalèze était déjà condamné à devenir ce qu'il est aujourd'hui, un charmant village-musée préservé et vidé de ses habitants, visité par quelques historiens – en combinaison étanche protectrice contre l'air pollué, acide et plein de poussières radioactives. Après les centaines de millions de morts des années 70, la question de la survie de l'humanité est, curieusement, devenue la priorité. Comment faire ? Ironiquement, c'est un des projets délirants de notre cher Président, quand il avait encore un corps, qui a permis de sauver une partie de l'humanité. La seule solution, c'était de créer des bulles isolées, qui filtreraient l'air et l'eau. Sous terre. C'était le début des Cités Creuses. Léovalèze a été la première construite, grâce à Léopoldine, toujours aussi visionnaire. « *Aider l'humanité malgré elle* », le mantra vient d'elle. Creuser l'Épine, réutiliser l'ancienne autoroute et toutes ses galeries pour nous y réfugier nous a clairement sauvés. Certes. Mais à quel prix… On le sait tous, les Cités sont conçues pour que rien ne rentre – ni l'eau, ni la boue, ni le soleil, ni la neige - ni rien. On est protégés. Enfermés. Ça fait maintenant des années, je ne sais même plus à quoi ressemble la surface. Est-ce que quelqu'un le sait encore ? N.O.L.E. ne répond pas clairement, elle nous dit juste que c'est mieux pour nous de rester isolés. Et de continuer à nous gaver d'insectes, de champignons et de cachetons.
Un jour, on nous a annoncé qu'il y avait peut-être une solution. Des fois, je me demande si tout ça n'a pas été un peu fait exprès. Nous donner juste ce

qu'il faut pour tenir, pendant des années… puis nous proposer un truc de fou, qui nous permettrait de nous échapper. De quitter cette Terre devenue invivable. Remarque, ça fait un moment qu'il préparait sa proposition, notre cher Président. Il avait un corps, avant – si ! Les incendies de Los Angeles et son départ de la Dictature Trompe l'ont fait accélérer dans son programme. Les Cités, les navettes, les consciences dans les puces… il préparait ça depuis un moment. De son vivant de chair il voulait aller sur Mars. Mars ! On sait bien qu'il n'y a rien à faire sur Mars, trop chaud le caillou, aucune vie possible, toutes les sondes - et surtout la tentative de 2055 - l'ont bien montré. Les gars ont tenu deux ans. Ils ont tout tenté pour survivre, même faire pousser de la nourriture dans leur caca. N'importe quoi. Bref, croire que Mars pouvait nous servir de nouvelle Terre, il fallait vraiment débloquer. Remarque, à l'époque ils n'avaient pas encore toutes les infos sur Io, notre future maison.

« TROIS »
Ça s'accélère on dirait… J'ai l'impression de penser moins vite... Qu'est-ce que je disais… Mars ? Ah oui, le pétard… elle lui a bien pété la tête, sa fusée ! On l'a su après, l'année de ma naissance le cher Président nous avait refait le coup de la fuite à Varennes – avec tous ses potes. Ils ont fini grillés. Débarrassés, enfin ? Même pas. Le projet N.O.L.E. était suffisamment avancé pour qu'il ait eu le temps de se transférer. C'est comme ça que notre cher Président Elon est devenu N.O.L.E., continuant de tout gérer sur Terre. Tout, absolument tout. L'I.A. du vaisseau S.K.U.M., c'est lui aussi. Omniprésent, omniscient, omnipotent… Décliné en différentes versions, sous terre et dans les airs : à chaque situation sa version de N.O.L.E. Donc si on n'explose pas à notre tour, il aura quand même, finalement, réussi à aller sur une autre planète. Têtu le gars.

« QUATRE »
La fenêtre devient floue. Je ne la distingue plus. On dirait que cette dernière seconde va durer moins longtemps. Je... sens que… je pars…
Tout
Ira
Bien.

« 9 JUILLET 2102 - 01h31-FIN DE TRANSMISSION »

Intérieur Extérieur

Corinne Boras

De la fenêtre les arbres s'avancent, je vois du pays derrière le pays, ma tête appuyée contre la vitre défilent les sentiments, se déroulent les saisons, s'envolent poussières et feuilles dorées. À la mi-septembre se meurt l'été.

Voiture 9 place 82
À ma droite famille bobo écolo.
Crayons en bois des forêts françaises.
Même les arbres français pleurent leurs morts.
Jeux éducatifs habits en coton du commerce équitable.
Revue Respire Slow Life.
La petite fille a faim.
Elle réclame.
Pas la moindre pitance chez la famille parfaite.
La peur du sucre, de l'obésité ?
Je croque dans ma brioche saturée de beurre et de gluten.
Je souris.
Ils sont sûrement végans.

Ailleurs au-dehors des petits jardins bien sages alignés, potagers à la symétrie impeccable, dessinés par des elfes, ils se répondent au-dessus des haies.
Absence des hommes.

Sur le siège devant.
Mère de 2 enfants.
Parle anglais.
Enfants répondent en français.
Parle français.
Enfants répondent en anglais.

Mère chuchote.
Enfants hurlent.
MOON ! FLOWERS ! PINK !
Donnez-moi un lance-pierre.
Une machette.

Ailleurs au-dehors les arbres savent se taire, les nuages se défroissent, s'étirent, se gomment, et le vent se réveille ; je ne l'entends pas.

À côté de moi.
Presque sur moi.
S'étale une femme opulente.
S'étale son manteau.
S'étalent ses soupirs.
Larges comme elle.
Toux caverneuse, profonde.
Je ne pense plus au covid.
Je prie pour qu'elle ait le B.C.G.

Plus loin.
Pardon, excusez-moi c'est la place 76 ?
Oui moi aussi j'ai cette place.
C'est bien la voiture 8 ?
Non c'est la 9.
Ah ben voilà c'est pour ça.
Ben oui pauvre idiot
Ça se pourrait bien Einstein.

Ailleurs au-dehors dans les ravins herbes desséchées froissées, taches de couleur, farandolent les fleurs des fossés, comme des prières de papier égrenées le long des chemins, les ronces rebelles injustement détestées se tiennent par la main.

Bagage trop lourd au-dessus.
Sacs qui tanguent.
Lanières qui dépassent.
Chariot qui se déplace.

Bruit de paquets de chips.
Friandises.
Papier alu défroissé refroissé.
La petite fille des bobos doit être au bord du coma.
Odeurs de café.
Soudain effluve qui perce ma couche d'oxygène.
Mon atmosphère.
Omelette ? Thon ? Choux de Bruxelles ?
Les trois.
Ça se pourrait bien.

Ailleurs au-dehors pistes safran poussières soleil et miel bouillonnent, ondulations des sentiers de traverse, l'or le cuivre le pourpre des champs de vignes. Je ne sens rien, je devine.

J'ai dû m'assoupir.
À ma droite la tuberculeuse a disparu.
Est décédée…
Le joueur de go compulsif l'a remplacée.
Profit du voyage long.
Étudie statégies.
Concentration.
Éventail de livres sur la tablette.
Traités et principes.
Conseils du professeur Tanika Akimoto.
Méditation et Jeu de Go.

Ailleurs au-dehors sans frontières, cicatrices dans le paysage lacèrent l'espace, griffent nos mémoires. Un jour viendra un autre suivra, et tout recommencera.

Plus loin vers l'avant.
Chouine piaille beugle hurle.
Un enfant ou un autre animal.
À ce niveau de bruit les décibels n'ont plus de verbes appropriés.
À ce niveau de bruit le vivant n'a pas de nom.
PAS LES CHAUSSURES !SZ

PAS LES CHAUSSURES !
PAS LES CHAUSSURES !
PAS LES CHAUSSURES !
Ça dure.
C'est long.
Une seule question nous hante tous.
Il ne veut pas les mettre ou il ne veut pas les enlever ?

Ailleurs au-dehors le monde s'accélère, se courbe, bouscule les repères, les lignes sont déformées, les villes tressaillent, les petites gares que les trains ignorent hoquettent.

Au fond du compartiment.
Des supporters débraillés braillent.
Le chaos je te dis.
Une vraie tragédie.
Le pire scénario.
On parle bien de foot, ouf !

Ailleurs au-dehors des collines boursouflées qui s'enjambent, vol d'oiseaux ébouriffé au-dessus des marais, bosquets ventrus, broussailles touffues se disputent les verts.

Deux jeunes filles dans l'allée.
Selfies rapides.
IPhones greffés.
Mains dans les cheveux.
Mains sous le menton.
Moue boudeuse.
Lunettes sur les yeux.
Lunettes sur le front.
Rires étouffés.

En face deux mamies.
Photos échouées sur la table.
Noir et blanc.
Ça c'est moi.

Ça c'est lui.
Ça c'est moi et lui.
Tu le reconnais ?
Ça c'est Gypsy.
Le pauvre mon chien.
Ça c'est cousin Félix.
Il est mort aussi.

De la fenêtre s'ouvre sur l'horizon une réalité altérée, le ciel s'empare du gris, le gris s'empare du bleu.
À la mi-septembre se meurt l'été.

Le vieux phare

Pierre Michel

De la fenêtre de sa modeste cuisine aux murs tristes, elle en apercevait la lanterne distante. La nuit, debout face à l'étroite fenêtre au bois rongé par le sel, alors que Malo dormait bruyamment dans la chambre attenante, Énora guettait chaque éclat, tel un espoir. Le jour, son mari parti en mer relever ses casiers à crevettes, elle devinait la galerie extérieure, souvent voilée par la brume ou le crachin. Malgré les années, le vieux phare veillait encore. Il n'avait rien de spectaculaire, aucune élégance. Mais tous ici y étaient attachés. De mémoire d'homme, un feu avait toujours signalé la sinistre passe de Morlaer. Paysans et pêcheurs avaient d'abord, nuit après nuit, entretenu une simple flamme en haut du tertre de Torgenn-Palud, remplacée au Grand Siècle par une tour à feu. À sa place, un vieux phare de pierre, construit à l'aube de la Grande Guerre, répétait ses éclats. Car dans la passe de Morlaer, le danger était réel, partout, en toute saison, fait de mauvais courants, de hauts-fonds insidieux, de ressacs violents, de brouillards profonds… Caboteurs et chasse-marées en avaient payé le prix fort.

"Ce n'est pas le grand luxe !", s'était excusé Yann. Ce cher Yann… Un véritable ami, toujours là pour la soutenir, un peu amoureux d'elle depuis qu'ils avaient ensemble fréquenté les bancs de l'école communale. Il avait toujours élégamment gardé ses distances, lui, le maire qui, depuis trois décennies, faisait tant pour ses concitoyens. "Tu y seras mieux que chez toi…", avait-il poursuivi, le verbe sobre, le regard empli de compassion.

Énora posa sur le seuil son maigre bagage, quelques effets glissés à la hâte dans un vieux sac de toile ; elle n'avait rien prémédité. Elle respira profondément, enfin. Elle parcourut lentement du regard ce qui serait son nouvel espace de vie pour les prochains jours, les prochaines semaines peut-être. Sans y être jamais venue, elle s'y sentait déjà bien. Alors qu'au dehors le vent forcissait, la solitude du lieu la tranquillisait, la lourde architecture la rassurait.

L'ancien logement du gardien du phare, automatisé depuis bien longtemps, n'avait rien de fastueux. Quelques chaises d'une paille effilochée, une table sans fioriture aucune, un buffet patiné par le temps, une armoire au vernis craquelé, un lit de métal rouillé, autant de meubles fatigués par de très longues années de garde. Un fourneau d'un autre âge, un évier ébréché et une salle d'eau plus que rudimentaire complétaient ce tableau désuet. Peu lui importait. En cet instant, ce logis austère et exigu prenait pour elle des allures de sanctuaire.

Maintes fois, le vieux phare avait été menacé d'abandon voire de démolition. La périlleuse passe de Morlaer ouvrait sur un méchant bout de côte qu'on jugeait sans valeur et donnait accès à un village somnolant. Une poignée d'artisans pêcheurs entêtés et quelques touristes anachroniques en mal d'authenticité se partageaient les rares mouillages et les quelques anneaux d'un port confidentiel. Les bateaux – plutôt des barques ou des canots – devaient à chaque sortie affronter la passe privée d'une moderne électronique de navigation bien trop coûteuse pour ces prolétaires de la mer. L'administration maritime remettait régulièrement en cause l'existence du vieux phare, arguant de sa faible portée et de son utilité toute relative pour un coût d'entretien prohibitif. Régulièrement Yann avait organisé la défense.

Soudain bien lasse, Énora voulut abréger cette pénible journée. Elle vida son pauvre sac dans l'armoire bien trop grande et s'appropria la tablette de verre au-dessus du vieux lavabo à colonne. Elle bourra quelques bûches dans le fourneau de cuisine, espérant combattre l'humidité. Elle ajouta par précaution une seconde couverture de laine rêche sur le lit grinçant. D'un sachet oublié au fond d'un tiroir du buffet, elle tira une soupe épaisse qui ferait office de dîner pour elle qui n'avait rien avalé depuis la veille au soir. Elle s'assit bientôt devant un bol fumant, seule entre les lourds murs de pierre grise. Au dehors, elle entendait le vent miauler, les vagues frapper violemment au pied du tertre où se dressait le vieux phare.

Opiniâtre et altruiste, Yann avait à chaque ultimatum refusé le dictat d'une administration qui avait bientôt imposé, sous peine de fermeture du signal, le rachat par la commune et l'entretien de ce symbole d'une histoire locale multiséculaire. La structure de l'édifice, jugée robuste et saine, n'inquiétait pas les experts. Il n'en allait pas de même des antiques équipements électriques. Depuis l'acquisition par la collectivité, les pannes étaient monnaie courante. Assurer en continu le signalement des dangers de la passe imposait de fréquentes et coûteuses interventions. Le maire craignait par-

dessus tout un arrêt inopiné en pleine tempête. La commune avait consacré une part de son mince budget à sécuriser l'accès au logement du gardien, inoccupé depuis des lustres. Le conseil municipal espérait attirer en ce lieu sauvage des amateurs de villégiatures authentiques et sincères. L'idée avait séduit des curieux auxquels on avait vendu quelques jours et quelques nuits d'une vie de gardien, séduits tout autant par l'histoire du vieux phare que par les conditions parfois tempétueuses de leur séjour. Pour accrocher les candidats à la réalité, on leur demandait d'intervenir en cas de défaut du feu à éclats. Ewenn, le premier adjoint de Yann, un pêcheur retraité pragmatique et parcimonieux, avait parfaitement résumé la situation. "Ils payent pour nous dépanner !". En quelques minutes, on apprenait aux visiteurs à résoudre les incidents les plus simples. Les candidats gardiens arrivaient à Torgenn-Palud, escomptant une tempête, espérant une panne. "Vont finir pas nous porter la poisse…", s'était cependant inquiété Ewenn, superstitieux comme beaucoup. Ce soir, Énora avait eu droit à sa formation particulière, prodiguée par un Yann prévenant.

Épuisée, elle se glissa sous la rugueuse épaisseur de couverture et ferma les yeux, espérant un sommeil rapide. Rien n'y fit ; la tension nerveuse ne retombait pas. Cette journée terrible défila comme un cauchemar. Depuis des années, elle avait pris son parti des cris, des colères, des brimades de son mari. Le jeune marin qu'elle avait épousé était joyeux, amoureux de la mer et de cette côte sauvage où la vie était tranquille. Elle avait quitté sa Savoie natale pour rejoindre ce bout de terre face à l'océan. Au gré des mauvaises pêches, des tracasseries administratives et des galères financières, Malo s'était aigri, enchaînant les dépressions, abusant de l'alcool et des médicaments. Il l'avait coupé de sa famille ; leurs rares amis avaient pris leurs distances. Il lui avait même refusé le bonheur de la maternité. " Faire un gosse dans ce monde de pourris ? Jamais !".

Elle lui trouvait de mauvaises excuses, s'inventait des raisons de culpabiliser, espérait que chaque emportement serait le dernier, qu'il n'y aurait pas d'autre crise. Elle connaissait cependant par cœur la suite du scénario. Malo s'apaisait comme l'océan se calme après la tempête, revenait auprès d'elle. Penaud, il implorait son pardon, lui promettait mille douceurs, affirmait avoir compris ses fautes, garantissait une vie sereine et heureuse. Le temps passait ; elle espérait à nouveau de ce compagnon parfois jaloux, un peu tête brûlée, souvent grande gueule. Puis, sans vraiment de raison, Malo redevenait cet être brutal, méchant, effrayant. Crise après crise, Énora

subissait les hurlements de bête, les insultes ignobles, les gifles de plus en plus violentes, les coups de plus en plus durs. L'ancienne infirmière qu'elle était savait cacher les blessures, masquer les hématomes. À chaque accès de fureur, elle supportait tout, jusqu'à aujourd'hui.

Ce matin, anéantie, Énora avait décidé qu'il n'y aurait plus d'autre fois. Le corps encore meurtri des frappes portées par son mari, elle avait attendu, tremblante, son départ pour la pêche. Après chaque colère, il prenait la mer, allait chercher dans la solitude de l'océan le calme qui lui faisait tant défaut. Malo parti, elle avait rassemblé à la hâte quelques vêtements, coupé son téléphone, quitté le domicile conjugal sans laisser d'explication. À la mairie, Yann l'avait reçue immédiatement, inquiet de son état. Malgré son insistance, elle refusait de porter plainte, partagée entre la peur et la honte. Elle ne lui demandait qu'un refuge pour quelques jours, le temps pour elle de s'imaginer une autre vie. Il l'avait aussitôt conduite au vieux phare, sans poser de questions, lui promettant silence et discrétion.

Le sommeil ne venait pas. Dehors, le vent hurlait, l'océan cognait. Malo était certainement le seul assez fou pour sortir dans de telles conditions. Énora ressentit soudain le besoin de se confier, la nécessité d'une écoute bienveillante, sans questions. Malgré l'heure tardive, elle ralluma son téléphone aussitôt submergé par une avalanche de messages. Elle s'apprêtait à composer le numéro de Yann quand celui de Malo s'afficha. Au quatrième rappel, lassée, elle répondit. La suite ne fut qu'une longue série de vociférations et de griefs…

— Tu es où, bon sang ? Des heures que j'appelle la maison, ton portable. J'en ai ras le bol ! Je bosse, moi. En plus, le temps est pourri. Dès que j'ai traversé cette fichue passe, tu vas vite comprendre ! Alors, tu es où ? Je vais te faire passer l'envie…

Énora n'écoutait plus la rengaine haineuse que Malo continuait à débiter. Même à l'abri des murs épais du vieux phare, elle sentait une peur irraisonnée la submerger à nouveau. Surtout ne plus endurer les injures, les outrages, ne plus subir les violences, ne plus accepter, trouver un moyen pour que cesse le cauchemar… Ses yeux erraient vaguement dans l'étroit logis qu'éclairait le seul signal de sécurité au-dessus de la porte d'accès à la salle des lanternes. L'escalier… Bien sûr, l'escalier !

Le regard embué de larmes de rage, elle s'extirpa de la tiédeur du lit, ignora la froideur du carrelage, ouvrit l'étroite porte, s'engagea dans l'escalier en colimaçon en s'éclairant de son téléphone qui continuait à cracher les

rugissements de Malo. Les parois en avaient été habillées de frêles panneaux de bois qui contrastaient avec les murs massifs du logis. Au fil des années, les gardiens successifs y avaient gravé leur nom et leur période de séjour. Toute l'histoire du vieux phare était là, en quelques patronymes et quelques dates, la guidant jusqu'à la salle des lanternes.

Il ne lui fallut qu'une poignée de secondes pour arrêter le feu à éclats ; les pannes étaient si fréquentes… Toujours en ligne, elle entendit Malo fulminer et pester longuement contre ce maudit phare, contre tous ces incapables de l'administration maritime, du conseil municipal… La communication s'interrompit soudain. Seul le bruit de la tempête emplissait maintenant la nuit. Elle remit posément l'installation en service. Le lendemain, on retrouva le bateau de Malo fracassé sur les rochers. L'océan ne rejeta le corps que trois jours plus tard.

Après ce que la presse qualifia de drame de la mer, Yann organisa dans la salle du conseil municipal une petite cérémonie en l'honneur d'Énora. Après les condoléances de rigueur, il la remercia et la félicita pour sa promptitude à résoudre la panne de signalisation, évitant probablement d'autres accidents. Ce cher Yann… De la fenêtre, elle contempla l'océan, maintenant si calme.

L’inconnue d’en face

Yves Feltrin

De la fenêtre de ma chambre je fixe l’imposante façade d’un immeuble cossu du 7ème arrondissement, à quelques encablures de la Tour Eiffel. Plus précisément le troisième étage est un duplex de cent cinquante mètres carrés. La patience est une vertu que je cultive avec rigueur et conviction. Quelles que soient les circonstances, je n’ai jamais le sentiment de perdre mon temps.

Vingt-deux heures. Le volet électrique du salon entame sa lente remontée. Comme programmé à distance. Pourtant c’est bien elle qui est à la manœuvre. Je devine d’abord ses jambes, puis ses hanches, et enfin son corps tout entier, enveloppé dans la pénombre tamisée d’une guirlande d’ampoules qui illumine la pièce. Sans surprise, comme chaque vendredi depuis qu’elle a emménagé en face de chez moi, ce rituel marque le début officiel de notre week-end.

Mardi, je me suis introduit dans son hall d’entrée. Curieux de découvrir son identité. C’est la première fois que ça m’arrive, je dois vieillir. La plaque en laiton sur la boîte aux lettres indique

A. & S. Langeron. Quelques clics et j’apprends que ma voisine, en apparence si discrète, est une personnalité importante du monde des affaires et qu’elle mène une vie professionnelle intense. Qu’elle s’est construite à force de travail et de volonté dans un univers masculin où il faut sans cesse jouer des coudes. Diplômée de l’Ecole normale supérieure de Paris, Anne Langeron est divorcée de Pierrick Girard, cadre de la Cogeda qu’elle a rencontré, il y a quinze ans, au cours d’un séminaire du groupe à Prague. Ils ont un fils, Samy, treize ans. Elle vit seule et a gravi tous les échelons de la multinationale française qui se déploie principalement dans le domaine de l’industrie nucléaire. Devenue Aritmea International après des difficultés financières et un scandale impliquant des politiques de tout bord, elle occupe désormais le poste stratégique de présidente du Directoire. Je passe sur la litanie de sa carrière sans accroc, de ses engagements associatifs et citoyens,

et de ses succès sportifs (golf, équitation) qui lui ont valu de nombreuses distinctions.
Je n'irai pas plus loin dans mes recherches. Je ne suis pas légitime pour m'arroger le droit de m'immiscer dans son intimité. Je souhaite simplement que tout se passe bien. Et quand nous nous séparerons, que ce soit sans cris et sans heurts. Mais déjà j'extrapole. Comme s'il était évident qu'elle succombe à mon charme. Succomber, non, le mot n'est pas trop fort, et elle ne serait pas la première. Sans flagornerie, je peux affirmer qu'il ne m'est encore jamais arrivé de rater mon coup. Même si depuis quelques temps, j'avoue avoir besoin d'un peu plus de temps pour parvenir à mes fins. Pourtant mon tableau de chasse continue de s'étoffer. Et encore une fois, quand je parle de tableau de chasse, n'y voyez aucun mépris. Si quelqu'un respecte la gent féminine, c'est bien moi. Et mes conquêtes n'ont jamais eu à souffrir de ma conduite. Je mets un point d'honneur à faire les choses proprement et parfois j'ai des remords. Quand je dis que je vieillis !
J'ai remis hier ma démission à mon manager. Il a été surpris car je crois qu'il fondait sur moi de réels espoirs. Je ne suis jamais en retard, ne rechigne pas à faire des heures supplémentaires et je suis apprécié par mes camarades. Le seul bémol, selon lui, c'est mon refus obstiné de travailler les samedis et dimanches. Mais mon assiduité et l'esprit d'initiative dont j'ai fait preuve depuis mon embauche, ont fait passer au second plan ce travers qui pour tout autre employé de notre McDo situé en plein centre de Paris, aurait été rédhibitoire. Il est revenu à la charge, ce soir alors que je lui rendais le cadenas de mon casier. J'ai, selon lui, le profil idéal du coéquipier avec de réelles possibilités d'évolution. J'ai poliment décliné son offre en le remerciant et en lui rappelant le motif de mon départ, ce qu'il a parfaitement compris, tout en me renouvelant ses condoléances.
C'est sur son balcon, alors qu'elle terminait sa séance de fitness par des étirements, que j'ai croisé Anne pour la première fois. Sa silhouette élancée, ses mouvements parfaitement synchronisés et une détermination à ne jamais renoncer m'ont immédiatement séduit. Tout, dans son allure, sa gestuelle, ses postures, qu'elle soit assise devant sa télé, debout au téléphone ou, comme chaque vendredi quand elle arrive et entame sa phase de décompression, allongée sur son canapé, vraiment tout tombe à pic. Aucune fausse note chez cette icône qui incarne à la fois la réussite sociale et la beauté sauvage animale. Et j'ai le privilège de profiter de ce joyau, deux

jours par semaine. Ce soir encore, je l'observe avec la faiblesse de croire que son numéro de femme fatale bien rodé, elle le joue rien que pour moi.
Elle saisit un cadre, format 15x30, et colle ses lèvres sur la photo. Le presse contre sa poitrine et le repose sur le meuble télé, à droite de l'écran. Semaine impaire, elle n'a pas la garde de son fils. Elle se sert un whisky sec. Se déchausse et s'étend de tout son long sur le Roche Bobois au design chic et élégant. Avance son bras, met une distance raisonnable entre le verre et son visage. L'examine sous plusieurs angles, cherche une trace de rouge à lèvres qui lui aurait échappé, un résidu de calcaire qui anéantirait le plaisir qu'elle prendra en dégustant son nectar. La présidente veut tout contrôler. Elle gère sa vie privée comme son entreprise. Avec le souci permanent de dépasser les limites. Sans concessions, complaisance et états d'âme. Elle n'est pas programmée pour ça. Son ex-mari, ruiné par ses avocats, pourrait en parler mieux que moi…
Elle plonge la main dans la poche de son tailleur, taille cintrée, épaules douces et poitrine soulignée. Ligne sexy, un Dior, évidemment. En en sort un portable qu'elle fixe d'un air étonné avant de le jeter négligemment sur la table basse, sans décrocher, mais en hochant imperceptiblement la tête. Nouvel appel, elle le coupe et quitte le salon d'un pas résolu.
Trente minutes plus tard, elle apparaît, divine, en nuisette, les cheveux moulés dans une serviette de bain, un plateau repas entre les mains. Un croque-monsieur, une bouteille de Perrier 33cl et une pomme. Elle allume un ordinateur et se met à frapper frénétiquement sur les touches. Sans doute son rapport hebdomadaire, des commentaires sur un dossier confidentiel ou les éléments à faire remonter en vue de la prochaine réunion du Codir. En tout cas pas ce roman que je me plaisais à l'imaginer écrire, avant de connaître son patronyme et ses états de service. Elle allume une cigarette. La cinquième depuis qu'elle est arrivée. L'écrase après avoir tiré deux taffes. Je la trouve nerveuse, c'est inhabituel chez elle. Une mauvaise nouvelle ou un mauvais pressentiment ? Ça la rend encore plus désirable. Pour une fois fragile et humaine. Presque accessible.
Il est minuit dix. Le volet électrique retombe et installe une barrière infranchissable entre elle et moi. Je peux aller me coucher. Je ne la reverrai plus avant demain matin.
Le soleil commence à poindre et j'ai très bien dormi. Depuis l'âge de dix ans et le jour de ma rentrée en 6ème, je me réveille à cinq heures quarante-cinq. Ne me demandez pas pourquoi, c'est une énigme que je n'ai jamais résolue.

Mes journées et ma vie sont jalonnées de comportements irrationnels que j'ai intégrés et qui font ma singularité : je me lève en posant mes deux pieds en même temps sur le sol, je prends trois douches par jour, je ne conduis que des voitures allemandes de marque Audi gris anthracite et je jeûne les sept premiers jours du mois. De cette liste non exhaustive, ma mère dirait qu'elle traduit une pathologie psychiatrique développée à l'adolescence. Elle n'aurait sans doute pas tort mais elle n'est plus là pour l'affirmer. Mes parents ont trouvé la mort dans un accident de voiture. J'avais dix-sept ans et nous ne nous étions jamais vraiment compris tous les trois. Englués dans des métiers qui tenaient plus du sacerdoce (mon père était agrégé de lettres classiques et prof de Latin et ma mère psychologue scolaire) et une éducation post-soixante-huitarde permissive qui me convenait parfaitement à l'époque, nous nous sommes croisés sans jamais nous voir. Livré à moi-même, j'ai vécu cet épisode tragique comme un nouveau départ, une chance.
Six heures trente, Anne émerge après une nuit mouvementée. Elle a le visage fermé et les traits tirés. Elle se penche à sa fenêtre pour s'assurer que la boulangerie a bien ouvert ses portes. Dans cinq minutes le commis va sonner à l'interphone pour lui livrer ses croissants et sa baguette. Pas de pains au chocolat ce matin, Samy est chez son père. J'ai une heure devant moi donc largement le temps de passer sous la douche.
J'ai fait l'état des lieux de mon trois pièces hier pendant ma pause. Le garçon de l'agence, un jeune stagiaire flottant dans un costume trop grand, a rapidement expédié les formalités. Il faut dire que j'ai rendu l'appartement en meilleur état que je ne l'avais trouvé. Contre un mois de loyer, je m'étais engagé à repeindre le séjour, réparer une fuite d'eau dans les toilettes et changer le plan de travail de la cuisine. Soulagé de ne pas avoir à gérer un conflit, il a accédé sans rechigner à ma demande. A condition que je les dépose bien à l'agence avant lundi (il a une visite à dix heures et une autre à quatorze heures), il me laisse un double des clés pour que je termine mon déménagement.
Sept heures trente. Mon amazone entre en scène sur son balcon aménagé en salle de torture. Elle enfourche un vélo de Biking pour vingt minutes d'un effort soutenu. Son échauffement terminé, elle s'installe sur un banc de musculation et enchaîne les mouvements avec des haltères. Récupération, elle avale d'un trait une boisson énergétique, s'étire et se coiffe d'un casque audio pour une dernière demi-heure d'effort. Je me demande ce qu'elle écoute. Du classique pour mélomane avertie, de la variété française, du rap

que lui aura fait découvrir Samy et auquel elle se raccroche quand il est loin d'elle. Ou un podcast sur l'histoire de France, les conflits politiques dans le monde, les tueurs en série.
C'est reparti pour une série d'abdos. Je souffre avec elle. Anne se dirige enfin vers la machine à poulie. S'assoit et se saisit fermement de la barre. Elle me dévisage, offerte, les bras et les cuisses écartés, son tee-shirt « I love New-York » avec le cœur au milieu de la poitrine comme une invitation. Elle semble me dire, viens, je t'attends depuis si longtemps, c'est maintenant ou jamais, alors prends tes responsabilités. Montre-moi que tu es un homme.
Trois coups secs, les deux premiers dans la cage thoracique, le troisième au milieu du front. Mécaniquement, j'inspire et j'expire deux fois, je ferme les yeux, un roulé-boulé sur le côté. Je me relève, plaque mes épaules au mur et, immobile, je compte jusqu'à cent. Je me mets à genoux, replie le trépied, range mon Remington 700 dans son étui avant de les glisser dans la cache que j'ai prévue à cet effet quand j'ai changé le plan de travail de la cuisine. L'équipe de nettoyage du Bureau viendra récupérer le matériel et les derniers cartons à midi et déposera les clés dans la boîte de l'agence immobilière, après un lessivage complet des moindres recoins de ce qui fut mon petit nid douillet pendant six mois.
J'envoie le code de reconnaissance et le mot de passe sur la messagerie sécurisée. Réponse immédiate avec un fichier joint. Un aller simple pour Chambéry, départ gare de Lyon à 11h19. Mon adresse, 14, place Saint-Léger, quatrième étage, porte gauche. Le trousseau planqué au même endroit que d'habitude. Suivent ma nouvelle identité et un contrat de travail qui démarre lundi, au KFC de Carrefour Chamnord. Ainsi que la photo d'une blonde décolorée sans charme, visage anguleux et regard menaçant de prédateurs. Ma prochaine cible.

Double-vitrage

Audrey Debuysscher

De la fenêtre, je ne vois rien.

Le brouillard est si épais que l'on croirait les rideaux tirés à tout jamais.
Il n'y a plus de paysage, plus d'horizon, rien que cette blancheur aveuglante qui s'inscrit sur la rétine et persiste en signes flottants sur tout objet auquel le regard cherche à se raccrocher.

De ma fenêtre, je ne vois rien.

Y a-t-il jamais eu quoi que ce soit à voir ?

Alors je ferme les yeux et je m'efforce d'imaginer, avec le cœur, à ce que l'on dit, on peut voir mieux. Mais j'ignore où se cachent les yeux du cœur. Dans une valve ? entre deux battements ?
De ma cage thoracique, je ne ressens aucun bruissement. Tout est calme et silencieux comme si la brume avait gagné mes artères et enveloppé de coton cet étrange coléoptère visqueux et rougeoyant planqué sous mes côtes. Peut-être qu'à trop l'amuïr il a même renoncé à chuchoter.

De la fenêtre, je ne vois rien que le froid qui pénètre, l'humide haleine de cet air qui condense, suspend et détrempe tout de pesante rosée glacée et pleure l'aurore toute la journée. De la trempe partout et sur tout. Tout. Hormis mes yeux qui demeurent désespérément secs et brûlants à trop forcer pour distinguer une forme, un trait, une paréidolie, quoi que ce soit, n'importe quoi attestant une réalité. Même les oiseaux ont cessé de voler.
Je sonde mon cerveau, sourd à mon cœur, je cherche les souvenirs de cette vue que je ne vois pas, que je ne vois plus, peut-être sont-ils là les yeux que je ne trouve pas dans ma poitrine, peut-être l'attachant goupil avait-il choisi un langage d'enfant, naïf et accessible et que depuis toujours nageait l'hippocampe dans le flot de ses mots.

Derrière cette épaisse tenture, il y avait un lac dont les couleurs se transformaient, du gris métal à l'aigue marine, et par temps froid et découvert, d'un bleu outremer. Je crois, j'en suis sûre. Un lac profond autour duquel je tournais pour centrer mes pensées, j'émaillais mes idées jusqu'à leur pourrissage, jusqu'à ce que j'en sois dégoutée, jusqu'à ce que j'en sois dénuée.

Et les pierres alourdissaient mon manteau.

De la fenêtre, hublot à l'infrangible verre épais, je ne vois rien que ce blanc, ce blanc, ce blanc aveuglant. Et des ombres s'agitent autour de moi.
J'essaie de compter les heures passées, immobile, lèvres scellées, à cette fenêtre à chercher la lumière et regarder le temps s'égrener, autant tenter de dénombrer un à un les cheveux sur le cuir de ma tête. À trop me taire je n'ai plus de voix, ma gorge est sèche de mots comme ce lac s'est asséché pour ne laisser qu'un désert albuginé. Je n'ai pas soif, je n'ai pas faim, il y a longtemps que je n'ai plus faim de rien.

De la fenêtre je traque une issue, un chemin, une ouverture au bout du blanc. Mais tout est coursives de sous-marin, infini couloir blafard. Et des ombres s'agitent autour de moi.
Il y a bien un flash ou deux, métronomie furtive sur mes paupières fermées, trop fugaces pour que mes pensées fugitives puissent les identifier. Et ces ombres assourdissantes qui s'agitent autour de moi.

De la fenêtre de mes tympans, je n'entends pas. Le souffle du vent, les feuilles caressant le bitume, le hululement des nuits sans lune, tout est étouffé d'acouphènes entêtants, d'un sifflement long et régulier qui saigne mon jugement. Et entre-deux, un claquement.

De la fenêtre de mon âme, je ne vois rien. Elle a quitté mon corps ce matin, le bip strident s'est arrêté…
Et les ombres qui s'évertuent à me retenir en s'agitant autour de moi n'y peuvent plus rien.

Enfance

Lazare Leroux

De la fenêtre, si je regardais, je pourrais la voir. Je le sais, mais je ne me retournerai pas. Je n'en ai pas la force.

De mes six premières années, je n'ai aucun souvenir. Tout ce que je sais c'est parce qu'on me l'a raconté : notre famille habitait à Caen, rue des Jacobins. Mes parents et ma sœur aînée sont morts le 6 juin 1944, sous les premiers bombardements alliés. On a retrouvé leurs cadavres sous les décombres. Moi aussi, mais indemne, en état de choc. De ma vie avant cette période, je n'ai aucun souvenir. Pas même une photo : tout a disparu sous les gravats de notre maison.
Plusieurs fois je suis allée à Caen, pour tenter de retrouver des souvenirs. En vain.
Les années suivantes de mon enfance, c'était aussi le trou noir. Rien jusqu'à l'âge de onze-douze ans auquel remontaient mes premiers souvenirs personnels. Des souvenirs plutôt heureux d'ailleurs, bien que j'aie été une enfant de l'Assistance Publique : la famille au sein de laquelle je me suis alors retrouvée était attentionnée et aimante.

Lorsque nous arrivions dans notre maison de campagne, je ressentais toujours un profond trouble que je ne parvenais pas à expliquer et tous les week-ends que nous y passions en étaient gâchés. J'étais irritable avec les enfants, et ma vie affective avec mon mari était perturbée, même aux moments les plus intimes.
Ce n'est que l'année dernière qu'Aldo, notre petit dernier, m'a fait observer que c'était toujours lorsque nous passions aux abords d'un même petit village que mon attitude changeait. Effectivement, j'éprouvais toujours alors un sentiment de souffrance diffuse qui ne se dissipait que rarement avant la fin des week-ends.

Un mardi, mon mari étant au travail et mes enfants l'un à l'école et les autres au collège, je me suis résolue à me rendre au village en question pour tenter de trouver une explication à cet étrange phénomène.
La route principale, celle que nous empruntons pour nous rendre à la maison de campagne, ne fait qu'en effleurer les maisons de la périphérie et il faut quitter la grand-route en tournant vers la droite pour se rendre vers le centre du village. Là se trouvent l'église et, juste en face, la mairie, devant laquelle mon malaise m'a repris de plus fort.
Je me suis attardée quelque temps pour tenter de m'expliquer ce phénomène, mais rien ne me revenait.
A droite, une ruelle contourne la mairie. Je me suis dirigée vers elle, et c'est la gorge nouée que, à pied, j'ai pris le chemin. Mes jambes chancelaient.
Elle m'est apparue d'un coup. Elle se dressait là, devant moi. Monstrueuse. Pas très grande, de plain-pied, monstrueuse. Bien qu'elle fût blanche, elle m'apparaissait d'une absolue noirceur. Je me suis effondrée, en sanglots. Tout me revenait. Obscurément, mais tout me revenait. C'était là que j'avais vécu de six à onze ans.
Je l'avais oubliée, cette maison… Enfouie si loin que rien, jamais, ne l'avait fait ressurgir.
Devant la maison, je me suis mise à sangloter. Sans rien comprendre.
Une vieille femme qui passait m'a aidée à me relever. J'ai levé les yeux vers elle et là, tout est remonté. C'était comme si des millions de mètres cubes de souvenirs, pêle-mêle, infects et putrides, débordaient en moi. J'étais dévastée.
« Mademoiselle Legrand ! » ais-je hurlé. J'ai pris la vieille femme dans mes bras, manquant de la faire tomber. Je l'ai serrée avec violence.
La vieille dame me regardait hagarde, puis tout d'un coup, elle me serra elle aussi dans les bras en pleurant. « Mon petit chat écorché ! Mon petit. Ma pauvre petite ! Mais que fais-tu là ? ». « Viens. Allons à la maison ». Sur le chemin, cette pauvre vieille qui marchait difficilement, en clopinant, c'était elle pourtant qui me soutenait. Je ne sentais plus mes jambes. Je continuais à sangloter. Entre deux sanglots, je ponctuais « Mademoiselle Legrand… Mademoiselle Legrand… ».
Dans sa modeste maison, la vieille femme peu à peu parvint à me réconforter. Tout m'était revenu.
De sa fenêtre à laquelle je tourne le dos, si je regardais, je pourrais la voir. Je le sais. Elle est un peu en contrebas. D'ici je pourrais la voir, mais elle cache

le chenil. Rien que d'y penser, tout mon corps frissonne. La maison de mon enfance volée.

Lors du décès de mes parents, j'avais six ans. Je n'avais pas d'autre famille. Je suis devenue une enfant de l'Assistance Publique. Dans le chaos de l'après-guerre, j'ai été placée. Ici. Une maison où j'ai grandi en une nuit. Dès la première nuit. Dès le lendemain matin je n'étais plus une enfant.
« Tonton Alex », c'est ainsi qu'il fallait que je l'appelle.
A six ans, j'ai été une petite-fille-petite-femme.
« Tonton Alex » avait un chien, méchant comme la peste, qui nichait dans le chenil, une petite bâtisse construite à quelques mètres de la maison, dans laquelle on aurait pu loger une meute.
Tonton Alex m'avait dit que si je parlais de nos secrets à qui que ce soit, il m'y enfermerait avec son affreux Molosse. C'était son nom. J'étais terrorisée. Je me voyais mordue au sang, dévorée même, déchiquetée par ce monstre sous le regard de « Tonton Alex ».
Heureusement un jour (je devais avoir une dizaine d'années), on a retrouvé Molosse mort. Cependant, dès le surlendemain, « Tonton Alex » est revenu avec un autre chien, Dragon. C'était un griffon korthal. Lorsque je suis rentrée de l'école, Dragon qui était attaché à un anneau scellé à son chenil s'est précipité vers moi en tirant sur sa chaîne. Mais contrairement à son prédécesseur, ce n'était pas en aboyant avec furie et en montrant les dents. Il poussait de petits piaulements joyeux, jappait et remuait la queue. J'étais très méfiante mais ses longs poils, sa bonne bouille avec ses drôles de sourcils et ses moustaches tombantes, ses yeux doux me poussaient à lui faire confiance. Alors, je me suis approchée. Puis, comme il semblait ne pas me vouloir de mal, j'ai avancé encore un peu jusqu'à, en tendant le bras, pouvoir toucher le museau de Dragon.
Dragon… dire que je t'avais oublié…
Dragon m'a couverte de léchouilles. Je me suis approchée encore, jusqu'à le caresser. Jusqu'à le prendre dans les bras. Puis nous sommes allés dans son chenil et là, tout de suite, nous sommes devenus amis et je lui ai tout raconté.
Tout.
Dragon est devenu mon confident. Il me prenait dans ses bras (je me rends compte de ce que j'écris « dans ses bras »… Mais non, je ne peux me résoudre à corriger. C'était bien dans ses bras qu'il me prenait). Je sens

encore la tendresse de ses gestes. Je sens la douceur de sa grosse langue caressant les bras et le visage de la petite fille chétive et malingre que j'étais (à l'école, la maîtresse m'appelait avec tendresse « mon petit chat écorché »).
Lorsque « Tonton Alex » est venu « me dire bonsoir » dans ma chambre, je me suis enfuie par la fenêtre et je suis allée me réfugier dans les bras de Dragon.
« Tonton Alex » n'a pas insisté et, de ce jour, été comme hiver, toutes les nuits, je suis allée me coucher dans le chenil.
De ce jour, la petite fille malingre que j'étais a commencé à se développer. J'ai pris quelques kilos, puis quelques formes. Sous mon corsage, de petites protubérances ont affleuré. Ô comme je les ai détestés ces petits seins lorsqu'un jour, « Tonton Alex » s'est mis à les frôler, puis à les toucher. Une excitation répugnante transpirait de toute sa personne. Heureusement, le soir, je quittais l'ignoble bâtisse où j'avais passé des années de souffrance et je rejoignais mon protecteur. Mais une nuit, « Tonton Alex » n'en pouvant plus est venu m'y chercher. Dragon, qui était le plus doux des êtres a grogné. « Tonton Alex » s'est approché pourtant. Dragon a grogné plus fort. « Tonton Alex » est allé chercher un nerf de bœuf. Dragon, qui savait ce qu'étaient les coups assénés avec cet instrument s'est dressé sur ses pattes, le poil hérissé, menaçant, et a grogné, plus fort encore, montrant les crocs. Il savait que s'il se rebellait, s'il me défendait, il allait recevoir une sacrée raclée, mais il avait choisi. Alors « Tonton Alex » a frappé. Un coup d'une violence inouïe, puis un autre et un autre encore. Dragon a poussé des cris mais a continué à grogner et à montrer les dents, de plus en plus menaçant. « Tonton Alex » s'est approché encore. Alors, Dragon a bondi. Il a saisi la main de l'homme dans sa mâchoire puissante. « Tonton Alex » a hurlé. Dragon n'a pas lâché, puis il s'est acharné sur mon agresseur, lui mordant encore le bras et les jambes. « Tonton Alex » a fini par abandonner la partie et est reparti, ensanglanté. Durant la nuit qui a suivi, Dragon gémissait lorsqu'il changeait de position. Ses membres étaient douloureux des coups qu'il avait reçus.
En rentrant de l'école, le lendemain, Dragon ne m'a pas accueillie, comme il le faisait d'habitude en tirant sur sa chaîne avec des jappements joyeux. Il était à côté de son chenil. Il gémissait horriblement. Un peu à l'écart, bien en vue, il y avait une boîte de mort aux rats.

J'ai hurlé puis je l'ai pris dans les bras. Il gémissait doucement, mais paisiblement, comme si l'amour que je lui rendais apaisait ses douleurs. Quand il a cessé de respirer, je me suis sauvée. Sur le chemin, j'ai croisé Mademoiselle Legrand. Celle-ci m'a dit de rentrer chez moi. « Non, non », lui ai-je dit et je lui ai parlé de Dragon que son maître avait empoisonné. Mademoiselle Legrand était un peu incrédule. « Tonton Alex » avait plutôt bonne réputation dans le village. Elle m'a dit qu'elle en parlerait au maire mais qu'en attendant, il fallait que je rentre. Je suis alors devenue comme une furie. J'ai attrapé Mademoiselle Legrand et je l'ai secouée, la regardant avec des yeux de haine. « Mais vous ne savez pas ! Vous ne savez pas ! ». Et là, tout est sorti.

Là, sur la route, tout ce que je n'avais pu dire à personne, sinon à mon pauvre Dragon. Tout est sorti. Tout.

Mademoiselle Legrand écoutait avec horreur. Sans vraiment comprendre. Elle m'a serrée dans ses bras en pleurant. « Mon petit chat écorché, oh ! mon pauvre petit chat écorché… Et dire que je n'ai rien vu… Pardon… Pardon…». Elle m'a conduite devant le maire auquel, à son tour, elle a tout raconté. Le petit chat écorché qui était à côté d'elle et dont elle caressait les cheveux était recroquevillé, anéanti, sanglotant doucement, et ne pouvait plus dire un mot.

Le maire a dit qu'il allait en parler à l'intéressé et que, s'il le fallait, il préviendrait les gendarmes mais qu'en attendant qu'ils interviennent, je devais rejoindre la maison dans laquelle le juge m'avait placée. C'était la Loi.

Mademoiselle Legrand, qui était une jeune femme un peu effacée est devenue une furie. Jamais je n'avais imaginé qu'elle puisse se révolter contre la Loi et tenir tête à Monsieur le maire.

« La loi ? la loi ? Ce serait ça la loi, laisser une enfant entre les mains d'un pareil monstre ? Eh bien, elle dormira chez moi ! et c'est moi qui, demain, irai voir les gendarmes. Faites savoir aux parents d'élèves que demain matin, il n'y aura pas classe. ».

Le maire eut beau la menacer des foudres de la Loi, qui pourrait la mettre en prison si elle « enlevait » une enfant à ceux auprès desquels elle avait été légitimement placée, Mademoiselle Legrand fut intraitable. Elle qui, pendant la classe, nous vantait la soumission et l'obéissance à la Loi, se révolta ouvertement et n'hésita pas à en encourir les foudres, et celles de son administration qui, ajouta le maire, pourrait la révoquer. Retirer une enfant à

ceux à qui un juge l'avait confiée c'était un délit, et décider de ne pas faire ses cours, un abandon de poste !

Mademoiselle Legrand ne fut pas poursuivie. Cependant, elle m'apprit qu'elle reçut un blâme de son administration. Il trônait, encadré au-dessus de sa cheminée. « C'est ma légion d'honneur », me dit-elle en riant.
Quant à « Tonton Alex » il ne fut pas poursuivi non plus : lorsque les gendarmes vinrent le lendemain pour l'interroger, sa femme leur dit qu'il devait être dans le chenil à faire quelques réparations.
Enjambant le cadavre de Dragon qui était encore là, ils y entrèrent.
Il y était effectivement.
Pendu.

Quatre jours…

Jean-Pierre Mercier

Lundi 13 janvier 2025
De la fenêtre entrouverte de mon appartement suinte une tristesse lourde, épaisse comme la lave incandescente qui descend lentement la pente du volcan. J'observe le ciel gris, pense au plat pays et ferme la fenêtre, bouche de mélancolie ouverte sur le monde. Je m'achemine d'un pas lent jusqu'à mon bureau. Je m'installe devant mon ordinateur domestique, machine de compagnie qui jamais ne m'a trahi, et j'ouvre une session Windows : fenêtre en bon français.
Je navigue, je furète, je zappe de trucs en bidules. Des infos, des échos de stars démodées ou des pubs pour des jeux, des détergents magiques, impriment certainement ma rétine pour que mon cerveau, servile en diable, les engrange et me les serve au bon moment. Justement, un encart m'encourage à isoler ma maison et à changer mes fenêtres. C'en est trop, peut-être un signe, je tape « fenêtre » dans la barre de recherche, mais le résultat me consterne, je m'oriente rapidement vers le tourisme, la mer, la montagne… En général, quand on ne sait pas ce que l'on cherche, on est sûr de ne rien trouver, mais là, si ; de fil en aiguille ou de mortier en truelle, comme dit Manuel le maçon, je tombe sur un site de concours de nouvelles et je repère de suite l'appel à texte d'Aiguebelette où l'histoire doit commencer par « De la fenêtre… » Je ne sais quelle facétie du destin a guidé mes choix de recherches, mais je sais que je dois obtempérer sans délai à cette injonction littéraire ; j'écrirai une nouvelle commençant par « De la fenêtre… »

Mardi 14 janvier 2025
Me voilà devant la fameuse page blanche. C'est effrayant de regarder cette page plus blanche que blanche qui me défie de la noircir avec le vide qu'elle génère dans ma tête. La fenêtre… Quel genre de fenêtre ? Fait-il beau ou pleut-il des chats et des chiens ? On s'en fout. Qui regarde quoi ? Oui, c'est

certainement la bonne optique : j'ouvre ma fenêtre, inspire une bonne goulée d'air gorgé de particules fines et admire le panorama. Mon humeur, comme le ciel, s'est éclaircie. Un soleil orange, noyé dans un smog empreint de mystère, se lève derrière le périphérique à l'horizon. Au premier plan, à mes pieds, ma cité. La cité des Myosotis, où les myosotis sont rares, est constituée de quatre immeubles de six étages en carré avec au milieu l'école primaire Jean Ferrat qui n'a jamais vu le chanteur. L'écolier voit donc sa classe de son lit et sa chambre de son pupitre. Un architecte dépressif a sûrement pensé qu'un microcosme fermé participerait à l'épanouissement des enfants, à moins que ce soit un ouvrage de défense pour protéger les gens de l'extérieur de la fréquentation des gens de l'intérieur ? C'est possible. Depuis la grande muraille, et certainement avant, les hommes construisent des murs, invisibles ou de pierres, pour séparer les hommes. Le décor est planté.

Mon deux-pièces, comme un bikini, n'est pas bien grand. Vingt-deux m², au sixième étage, hébergent une salle à manger – salon – cuisine, une chambre, une salle de bains avec WC. Ce n'est pas grand, mais ce n'est pas cher, grâce à Linette qui m'en a proposé la sous-location. Linette était une employée de l'Office HLM qui accueillait tous les mercredis après-midi mes déviances sexuelles alors que son mari conduisait benoîtement son bus dans les embouteillages et que son gosse chutait sur les tatamis de la salle de sport. La malheureuse est depuis passée sous l'autocar de son homme lors d'une manœuvre calamiteuse dans l'entrepôt communal. Hasard ?

Déjà dix heures. J'ingère un café et décide de me lancer dans l'exploration des catacombes de mon immeuble, cet appartement possède une cave. Il paraît que la racaille dort le matin. La peur n'évite pas le danger, mais la lâcheté nous en préserve. Je vais m'enfoncer dans les entrailles de la structure à la recherche du cagibi qui m'est octroyé. J'ai un truc à récupérer pour scruter mon environnement de ma fenêtre, une paire de jumelles que feu mon grand-père paternel avait rapporté d'Indochine. Les autochtones m'ont toujours déconseillé de fréquenter les sous-sols sous peine de soucis, de gros problèmes, de leptospirose, de raclée du siècle et d'amputation… même de la tête. C'est avec un peu d'angoisse que je pénètre dans ce labyrinthe sombre et puant. Je me suis muni d'une lampe torche et d'un couteau spécial saucisson que mon charcutier m'a vendu à prix d'or. Je m'attends, à tout moment, à croiser le Minotaure. Je tourne à droite, descend deux marches, tourne à gauche m'engage dans une longue ligne droite

bordée par des dizaines de caves plus ou moins éventrées. Je m'arrête devant la mienne, 666, ce n'est pas de bon augure. Elle a, comme la plupart de ses collègues, été forcée, le cadenas pendouille sur son crochet, la porte est légèrement entrouverte. Je tire le panneau de bois vers moi et projette le jet lumineux de ma lampe dans le local. Une sueur froide coule immédiatement entre mes omoplates ; un homme est étendu sur le sol. Je jette un œil dans le couloir, je suis seul, j'entre et referme la porte derrière moi. Je m'approche, appuie sur l'interrupteur poisseux, une ampoule en fin de carrière éclaire faiblement la scène. Foutre Dieu ! Je ne suis pas légiste, mais mon addiction pour les séries policières m'autorise un diagnostic : le cadavre est bien mort. C'est un homme noir d'une trentaine d'années qui présente une bosse façon œuf d'autruche à la tête, probablement provoquée par un objet contondant. Son tee-shirt déchiré, tagué « Cameroun libre », laisse apercevoir une plaie profonde au niveau du foie, ce con s'est également pris un coup de surin. Sa main droite s'agrippe encore à l'anse d'un sac de sport que j'ouvre sans aucun respect pour la propriété privée. Tabernacle ! Je découvre un tas de billets en euros. Que faire ? Bah, garder le pognon, bien sûr. Je m'empare de deux chiffons, pour ne pas laisser d'empreintes et casse quelques doigts du supplicié pour récupérer le sac, convaincu qu'il ne m'en voudra pas. Je saisis les pieds du macchabée, le traîne jusqu'à une cave voisine ouverte, l'assois confortablement sur un gros carton et lui souhaite bon voyage, respect oblige. Ça, c'est fait. Je m'étonne de la lucidité qui s'est emparée de mon esprit. De retour dans ma cave, je trouve les jumelles que je suis venu chercher, les enfourne dans le sac à fric avec les chiffons et repousse la porte. Je me fige : trois paires d'yeux me scrutent intensément. Trois gamins de dix ou douze ans m'observent sans dire un mot, sans bouger : un Black, une Asiatique et un Caucasien comme disent les outre-Atlantique. J'admire la diversité qui régit la cité, mais me voilà bien embarrassé. De plus, ils stationnent bêtement sur mon chemin vers la sortie salvatrice. J'enfile mon masque jovial et romps le silence.

- Salut les enfants, faut pas rester dans le sous-sol.
- Vous non plus, me crache la gamine.
- Bonne journée les enfants ! dis-je en me dirigeant vers eux.

Les lascars se plaquent contre le mur. Lorsque je les croise, je comprends que le petit Blanc tient fermement un couteau dans sa poche.

Mercredi 15 janvier 2025

Il n'est que sept heures du matin mais, excité comme un gosse la veille de Noël, je ne peux plus rester au lit. Hypnotisé, je regarde en déjeunant mon butin de cent quarante-deux mille euros sur ma table basse et le pistolet MAC semi-automatique que mon grand-père maternel a rapporté des Aurès Je l'ai exhumé hier (pas mon ancêtre, l'arme) de sous mes affaires de sports d'hiver en rentrant de mon expédition souterraine, on ne sait jamais. Mes aïeux étaient apparemment des guerriers colonisateurs ou tout bêtement des conscrits malheureux. Je suis partagé entre les délires que cette fortune fait naître en moi et la peur viscérale qui fouaille mon bas-ventre. Je peux faire le tour du monde, acheter une voiture neuve, habiter dans le Sud, jouer au casino… Je peux également me faire trucider par quelque dealer sanguinaire ou passer les prochaines années derrière les barreaux.

La télé, sur une chaîne d'infos, déroule sa litanie de malheurs pendant que je finis mon thé au citron. Ma tartine de confiture de coings reste bloquée dans mon œsophage quand le présentateur annonce qu'un homme, assassiné, vient d'être retrouvé dans une cave de la cité des Myosotis en grande banlieue parisienne. Vertuchou ! L'affaire est dans la presse. J'espérais un répit, quelques jours, au moins jusqu'à ce que le malheureux exhale ses mauvaises humeurs. Je jette le pognon et mon arme dans le sac que je planque sous le lit, je sais, ce n'est pas la cachette du siècle, mais je n'ai pas d'autre idée. Je n'ai plus vraiment d'idée d'ailleurs. C'est bientôt l'heure du début des cours et je regarde, par la fenêtre, les grappes d'enfants qui dégringolent des étages comme de petits singes se précipitant vers leur pâtée intellectuelle.

Le bruit de la sonnette explose dans le silence. Je regarde par l'œilleton, mais ce judas me propose la vision d'un palier vide. Un second avertissement retentit lugubrement. J'entrouvre la lourde pour découvrir deux des trois gavroches de la cave ; le petit Black et la p'tite Asiate.

– Faut qu'on parle, me dit la fille.

Je m'efface et laisse entrer l'improbable duo, je sens qu'il vaut mieux discuter à l'intérieur. Ils se plantent, droits comme des piquets, au milieu de la pièce. Je lance, presque agressif.

– Vous ne devriez pas être à l'école ?
– Si not' copain n'a pas de nouvelles de nous dans un quart d'heure, y vous balance, répond le petit mec, les mains dans les poches.
– Il me balance à qui ?

La gamine prend le relais et ignore ma question. Leur numéro est au point.

- C’est nous qu’on a prévenu les keufs, mais on a pas dit qui on est, ni qu’on t’a vu. On veut 5 000… 1 000 chacun.
- Vous êtes trois ? m’informé-je.
- Ouais, confirme la moutarde (femelle du moutard).

Je me dis qu’ils ne devraient pas louper l’école mais plutôt travailler le français et le calcul. Je me renseigne.

- Vous voulez me donner aux flics ?
- Meuh non ! s’exclame le gnome, comme une évidence. Pire, on te cafte à Bronco, le chef du gang des Jaguars. T’es chez eux aux Myosotis.
- Qui me dit que vous ne reviendrez pas ?
- Nous, m’affirment les duettistes d’une même voix sans ciller.
- Bougez pas.

Je vais dans la chambre et retire 5 000 euros du sac, ce n’est pas le moment d’ergoter. J’enfile le flingue bien en vue dans mon futal et affiche mon air le plus redoutable. Je jette les biftons sur la table basse.

- Foutez le camp, les chiards et si vous revenez, je vous butte.

Les chiards foutent le camp. Je m’assieds, j'ai froid et une sueur malsaine coule sur mes tempes, j’ai entendu parler de Bronco, il paraît qu’il a découpé à la machette un type qui emmerdait le clébard de sa meuf. Palsambleu ! L’homme n’est pas commode. Je suis un locataire fantôme, je paye en liquide, j’ai une poste restante, je ne fréquente personne à la cité… Je dégage. Mais où ? Peu importe. Quelques fringues, ma brosse à dents, ma crème pour les hémorroïdes et des godasses dans une valise, le sac de flouze et le pétard, je suis prêt.

J’enquille l’autoroute A6 vers le sud, je préfère un climat doux pour ma nouvelle vie. Je roule lentement, ma Citroën BX sport fume un peu, un pote me l’a donnée pour une poignée de dollars. Les phares éclairent faiblement les lignes blanches alors que je réfléchis à ma destination. Aiguebelette ! Pourquoi pas, c’est décidé, je vais à Aiguebelette.

Vendredi 20 juin 2029

Voilà ! J’ai enfin écrit cette nouvelle qui a changé ma vie et que je ne ferai jamais lire à quiconque. Ça fait un peu plus de quatre ans que je me suis installé à Aiguebelette. J’ai eu la chance de rencontrer Marianne, à la pharmacie du centre, quelques mois après mon arrivée. Nous coulons désormais des jours heureux au bord du lac. De la fenêtre de notre salle à

manger, je contemple le chêne séculaire qui ombrage le jardin. Il abrite dans sa ramure des oiseaux de toutes les couleurs et sous ses racines un pistolet MAC semi-automatique et la dépouille d'un con. Mais ceci est une autre histoire…

Le rideau

Véronique Viala

De la fenêtre, maman observait la chute lente, nonchalante des flocons. Ils encapuchonnaient le minaret et les toits de la ville. Ma mère n'aime pas l'expression « manteau neigeux », expression qu'elle trouve trop clichée. Elle aime le singulier, l'unique. Pourtant, elle a mis au monde des jumeaux. Des faux, par chance, puisque l'un garçon, Mehrab, et l'autre fille, Zohra, pour vous servir. Mais, incollable au jeu des sept erreurs, ma mère s'est toujours efforcée de relever les menus détails de nos différences : ici les stigmates d'une sournoise culbute, là un grain de beauté. Et s'il nous est arrivé à mon frère et à moi d'échanger nos vêtements, (quel jumeau ne s'est pas amusé à ce jeu ?) nous ne sommes jamais parvenus, Allah soit loué, à duper nos parents quand nos professeurs n'y ont jamais vu, eux, que du feu…

Toutefois, manteau neigeux ou pas, la neige est aussi une tricheuse. Elle drape le paysage, cache la misère. La boue reviendrait mais elle anoblissait ce jour-là notre modeste quartier. Pour l'heure, l'harmonie régnait partout. Les muezzins au loin paraissaient enroués dans toute cette nappe de coton, et le silence, blanc lui aussi, n'était ébréché que par des fou-rires d'enfants qui, çà et là, déboulaient de la rue, bondissaient de porche en porche, grimpaient vers les vitres du vieil Ali.
Maman lui a fait un petit signe derrière le rideau de neige. Depuis la mort de Myriem, il restait des heures ainsi, à observer le temps qui passe.
Elle a essuyé ses mains sur son tablier ; les épluchures de la soupe dessinaient de drôles d'arabesques sur la planche de bois. Au bas de l'immeuble, Mehrab en compagnie de ses copains rentrait du collège. Ils poussaient devant eux deux boules de neige, énormes. Je ne distinguais mon frère qu'à son écharpe rouge. Ils devaient avoir roulé ces boules depuis leur sortie car, après les avoir péniblement hissées l'une sur l'autre, elles formaient à présent un bonhomme d'un bon mètre cinquante de haut.

Amusée, maman leur a lancé une large épluchure. Elle a lentement tournoyé comme une samare, ce fruit de l'érable que nous surnommons « hélicoptère ». La carotte s'est montrée plus rapide dans sa course, une vraie fusée ! Elle aurait assommé Mehrab s'il ne l'avait rattrapée en plein vol. Il a ensuite fiché dans la grosse tête du géant deux cailloux bleutés sous lesquels il a placé la carotte, puis l'épluchure qui s'est mise tout à coup à sourire. Puis il lui a entortillé son écharpe autour du « cou ». Enfin, les garçons se sont dispersés dans les ruelles. J'ai entendu Mehrab grimper quatre à quatre les escaliers, l'ai contemplé s'ébrouer sur le tapis comme un jeune chien, tout trempé des copeaux de son œuvre.
Notre mère a accouru, une serviette à la main pour sécher sa tignasse brune.

– Arrête maman, arrête. Tu vas m'user à force ! Dis, tu as vu comme le nez de notre bonhomme est long ? Quel menteur ! J'ai décidé de l'appeler Neigeochio.

J'adore l'imagination de mon frère ; je suis plus rationnelle, plus scientifique aussi. Il tient de mon père et moi de maman qui était enseignante chercheuse à la faculté des sciences. Avant qu'elle perde son emploi.
Avant qu'on confie son poste à un homme.
Avant.
Avant l'arrivée des talibans.
Non. Avant leur retour.

Nous nous sommes assis à la table de la cuisine puis nous sommes plongés dans les leçons du jour jusqu'à l'arrivée de notre père. Nous voyant si studieux, il s'en est ému et je ne sais pas trop pourquoi, il a lancé :

– Être illettré, c'est comme être aveugle.

La nuit est venue. On distinguait encore le bonhomme depuis notre chambre, tel un gardien aussi imperturbable qu'Ali. Un vent glacé s'est levé.

Le lendemain matin, je venais à peine de sortir pour me rendre au collège à mon tour, lorsque j'ai vu arriver du coin de la rue, deux jeunes femmes.
Elles passent à la hauteur du bonhomme de neige, s'en amusent, prennent la pause avec lui pour des selfies improvisés. Manteau blanc, contre tchadri bleu. Clic. Tête voilée, contre tête de flocons. Clac. Surviennent soudain des combattants talibans. Ils foncent vers elles, deviennent comme fous ; ils arrachent leurs téléphones, les jettent à terre, les pulvérisent à coup de bottes.

D'instinct, je fais volte-face et cours m'abriter dans le hall de l'immeuble depuis lequel, le souffle court, j'entends les coups, les cris, les larmes, puis des pas étouffés qui s'enfuient. Enfin, d'autres plus lourds s'éloignent.
Lorsque je sors de nouveau, la scène me saute au visage :
Neigeochio, ou ce qu'il en reste, git. Sa tête guillotinée a roulé à ses pieds. Plus de nez ni de regard. Une épluchure qui grimace. Seule, une ample marre de givre et l'écharpe rouge de mon frère, comme un ruban de sang. Je farfouille à la recherche des deux minuscules cailloux bleus puis les glisse au fond de ma poche. C'est alors que la phrase de mon père me revient : « Être illettré, c'est comme être aveugle ».

Lorsque je suis arrivée devant le collège, un professeur m'a saluée :

– Bonjour Mehrab !

J'ai roulé les yeux de pierres entre mes doigts. En franchissant le portail du collège, j'ai senti que quelque chose changeait. Sous l'écharpe rouge et trempée, je grelottais.

Mehrab est resté de longues heures le front collé à la fenêtre, à sangloter. L'assassinat de son bonhomme le rendait inconsolable. Était-ce la violence et la gratuité de l'attaque ? C'était comme si se déversait une coupe pleine de toutes ses larmes ravalées.
Un soir, mon père qui cherchait sans doute à soulager la détresse de mon frère, nous a raconté l'histoire des trois bouddhas géants de Bâmiyân.
« Des moines bouddhistes avaient construit trois géants dans cette vallée passante de la route de la soie. Le plus haut d'entre eux mesurait presque soixante mètres. Le plus petit une dizaine. Ils étaient parés d'or et de bijoux raffinés. Sous prétexte d'idolâtrie, et les invasions, les religions se succédant, ils avaient subi un véritable martyre. On leur avait brisé le nez, le front, les mains, les jambes. On les avait bâillonnés en les privant de leurs lèvres et de leur bouche. On leur avait arraché les yeux. Malgré tout ils étaient toujours restés debout. Mais les talibans eurent définitivement raison d'eux en les pulvérisant un mois durant à grand renfort de dynamite.
L'histoire aurait pu s'arrêter-là, a poursuivi mon père, mais la vie réserve parfois d'émouvants coups de théâtre. On voit des lichens pousser sur des roches volcaniques ; la vie est une femme vaillante, n'est-ce pas Zohra ? Un archéologue se rendit un jour sur le site et remarqua au sol une grosse excroissance de pierre. Les explosifs utilisés pour pilonner sans relâche les

bouddhas avaient fait trembler la terre qui s'était fissurée. Du fond de ses entrailles, du fond des temps anciens, elle expulsait un orteil. Celui d'un quatrième bouddha, inconnu jusqu'alors, et tout prêt à renaître. »

Avant de m'endormir, j'ai glissé sous l'oreiller de Mehrab les deux yeux bleus de Neigeochio. Pas de doute qu'ils éclaireraient ses rêves.

Et puis la neige a fondu. Les hirondelles sont revenues sur Kaboul. Un matin, ma mère a ouvert grand la fenêtre pour saluer Ali et le soleil.
Un bruit régulier, légèrement grumeleux, a attiré notre attention. Maman et moi nous sommes penchées d'un même élan vers la rue. Une truelle raclait le ciment. Un mur de briques, déjà suffisamment haut pour occulter les ouvertures du premier étage, s'érigeait devant notre fenêtre.
Ali n'était pas à la sienne. J'ai senti maman se figer.
Notre vieux voisin est arrivé un instant plus tard, livide, suivi de peu par mon père. Seul, Mehrab était encore au collège. Ils ont déplié tous deux, presque ensemble, le même papier jaune :
« Le chef suprême, par la voix du ministère de la propagation de la vertu et de la prévention du vice, édicte ce décret afin de garantir le respect et la vie privée des femmes. Il vise à les prémunir contre des actes obscènes : si une femme peut être vue depuis une maison voisine, ordre est donné d'obstruer toute ouverture existante, et de construire devant celle-ci, un mur. »
Et Ali de murmurer :

- Au moins Myriem est-elle épargnée, là où elle est …

Ma mère qui n'avait rien dit jusqu'à présent s'est alors levée. Elle semblait s'être absentée et revenait comme groggy d'un match de boxe. Sa voix saignait :

- Après nous avoir interdit de chanter, de sortir seules, de travailler, de rire, de danser, de faire du vélo, de pratiquer un sport, de jouer d'un instrument de musique, après avoir interdit à nos filles d'étudier, et c'est le plus grave à mes yeux, voici qu'on veut toutes nous enterrer vivantes ?
- Vous emmurer, a répondu mon père. Il s'était rapproché d'elle et ils se tenaient à présent tous deux dans l'encadrement de la fenêtre.
- Il nous reste le ciel. « Le ciel (…) par-dessus le toit, si bleu, si calme ».

Puis ma mère, dont le regard s'était étrangement rallumé, s'est tournée vers moi :

- Ma Zohra, tu ne vas plus pouvoir te rendre au collège sous l'identité de ton frère. Tout devient trop dangereux. Nous avions inventé cette ruse ton père et moi, tirant parti de votre ressemblance : un jour de collège pour toi/un jour pour lui. Nous n'acceptions pas l'injustice qui t'était faite de devoir arrêter soudain tes études, quand ton frère était autorisé à poursuivre les siennes. Aujourd'hui tu as grandi, ta féminité te trahit ma fille chérie, et les risques sont trop importants pour toi à présent.

J'ai pâli. Je savais que depuis le retour des Talibans ce jour arriverait, ce jour où je serais condamnée à vivre entre quatre murs, comme ma mère désormais. Et simplement parce que j'étais née jumelle et non jumeau.
Mais elle a ajouté :
« Par contre, ce mur qu'ils construisent devant nos fenêtres, finalement, c'est une très bonne chose. »
Nous l'avons regardée, Ali, mon père et moi, interloqués.
« Il va me permettre de poursuivre ton enseignement avec d'autres fillettes du quartier. Les talibans veulent nous invisibiliser ? Très bien ! Je ne veux pas qu'ils me voient. A partir de demain, j'ouvre une école clandestine. Ici. »
Puis d'un geste vif et déterminé, au nez et à la barbe de ce mur, elle a tiré le rideau.

Brûler dehors

Abdellah Bouhend

De la fenêtre, il rêvait de dehors. Samir fixait l'avenue. Il apercevait le bitume gris clair, lisse et strié de bandes blanches. Au fond de l'avenue, les dorures de l'Opéra Garnier venaient se refléter sur les vitres de la salle et l'éblouir. Son poste de travail lui était plus ou moins attribué quelque part au quatrième étage. L'entreprise avait installé des diffuseurs pour améliorer le confort des employés. Il régnait, dans tout le bâtiment, une odeur de moquette neuve, mélangée à de l'edelweiss et de l'orange. Samir vivait à l'ère du *flex office*. L'idée de flottement lui plaisait bien. Mais *le flex office* n'avait rien de flexible. Il se savait assigné à la même place pour la journée, avec le sentiment d'être observé, guetté, obligé.

Pour conjurer le sort, il fixait l'heure sur son ordinateur. Il était pétrifié par la lenteur. Le temps semblait s'arrêter parfois devant son écran. Il cachait alors la petite horloge avec un post-it pour tenter de prévenir l'ennui. Il lui semblait que lorsqu'il ne la regardait plus, les minutes s'écoulaient plus rapidement. Ce Un, deux, trois, soleil permettait à son cerveau embué de remédier à l'affliction. Le bruit des notifications, plus ou moins régulières, l'angoissait. Il reconnaissait leur mélodie. Trois notes, un ré, un do et un fa, annonçaient un nouveau mail dans sa messagerie. Un message instantané : deux notes saccadées et discordantes. Quelques notes sinistres accompagnaient une bannière d'information. Des bribes de conversations lui parvenaient. Avec la lumière et les discussions alentour, il lui était difficile de se concentrer.

- Il faut faire ça dans des plages horaires « sacralisées ».
- C'est une question de priorisation.

De temps en temps, il voyait passer des silhouettes dans les couloirs. Certaines semblaient plus habillées que d'autres.

- C'est à cela que l'on reconnaît les gros poissons, murmurait un jeune homme à côté de lui.

Le manager de Samir arriva. Un grand homme blond, au corps frêle et au teint livide. A son contact, il avait le sentiment d'être une toupie. Sa haute stature paraissait peser sur ses épaules, lui donnant une posture constamment voûtée. Il le voyait comme une sorte de gargouille effrayante à qui il devait relater ses moindres faits et gestes. La gargouille posait des questions, anticipait des événements à venir, ou imaginait des scénarios catastrophe. Samir devait répondre, la boule au ventre, parfois non sans quelques balbutiements. Il lui semblait qu'il était un enfant à qui on demandait de réciter un poème qu'il n'avait jamais appris. Son n+1 énonçait des tâches et des instructions à l'envi, comme une gouttière débordante les jours d'orage. Samir tentait de tout écrire à chaque fois, pour ne rien omettre. Mais les instructions étaient de plus en plus difficiles à comprendre. Une angoisse forte s'emparait alors de lui. Son ventre, perturbé par la montée soudaine de stress, lui ordonnait de courir aux toilettes. Mais il devait répondre à l'urgence des tâches que son manager venait de lui confier. Après quelques instants, le manager s'installa dans un bureau faisant face à l'open space, séparé par une grande baie vitrée. Samir venait de recevoir une notification en haut à droite de son ordinateur. A la vue de l'expéditeur, il éprouva une vague de chaleur. Elle alla jusque dans le haut de ses oreilles, réchauffant d'un coup ses tempes. Sa vision devint trouble. Pris de panique, il tentait de cligner très fort des yeux, de se pencher plus en avant sur son écran, de plisser le regard. Dans le bureau en face de lui, le manager-gargouille le regardait fixement. Sur son écran, les lignes bavaient. Il cliqua sur le mail. Son cœur était serré, sa gorge nouée.

>Objet : URGENT - Notification de performance et mise en conformité
>De : DRH – Ressource & performance
>À : Samir B.
>Date : 24 février, 11h12

Cher Samir,

Suite à notre dernier rapport de suivi et après plusieurs relances sans réponse de ta part, nous constatons des écarts préoccupants dans tes indicateurs de performance.

Sauf erreur de notre part et conformément aux engagements pris lors de ton dernier entretien avec ton manager, nous t'avions accordé une période d'adaptation pour améliorer tes résultats sur les points suivants :

- **Productivité horaire** : en baisse de 22% par rapport à la moyenne de ton équipe

- **Temps de réponse aux requêtes internes** : supérieur au seuil recommandé de 8 minutes
- **Engagement dans les tâches transverses** : absent

En conséquence, nous devons envisager des mesures correctives immédiates. Nous t'invitons à un entretien demain à 8h30 en salle Bartleby afin d'échanger sur ta situation et d'évaluer les options envisageables. La présence de ton manager ainsi que d'un membre des ressources humaines est requise. Nous t'invitons également à nous fournir l'ensemble des tâches produites et fournies au cours de la dernière semaine.
tes Attention : le manquement à cette demande de compte-rendu et l'absence à cet entretien sera considéré par les services RH comme un manquement grave à tes obligations professionnelles et entraînera une démission.
Cordialement,
L'équipe ressources & performance.

C'était comme si un camion lui était passé dessus. Il haletait. Les mots bavaient à l'écran. Il relut le mail en boucle, machinalement, incapable de déglutir.
De la fenêtre, le soleil étincelant brûlait son front. Le bruit de l'avenue faisait bourdonner ses tympans. De grosses gouttes de sueur perlaient sous sa chemise en partant de ses aisselles. Son manager n'avait pas bougé. Progressivement, Samir fut pris d'un rire nerveux, étranglé. Il recula sur sa chaise. Plusieurs collègues se retournèrent. En se levant brutalement, il sentit une sorte de déclic quelque part dans son cerveau. Une digue céda. Il monta sur la table et d'un geste mécanique, il déboutonna son pantalon. Les discussions et les bruits de tapotements cessèrent.

- Samir ? osa une voix prudente à côté de lui

D'un geste lent, il baissa son pantalon et se retourna.

- Mais qu'est-ce que tu fous ?! Hurla l'un de ses collègues avec une voix chevrotante.
- Je fais ce que tout le monde rêve de faire, dit-il avant de s'accroupir en prenant soin de tourner le dos à son manager.

Les employés s'amassèrent rapidement autour de lui. Plusieurs d'entre eux dégainèrent leur téléphone pour filmer la scène. Samir eut un soupir de soulagement indécent. La gargouille cligna des yeux, la bouche ouverte, incapable de traiter l'information qu'il voyait. Les diffuseurs ne parvenaient pas à masquer l'odeur de bouc qui s'était installée dans tout l'étage.

C’était fini.

– Je vais prendre mon aprèm, dit-il en remontant son pantalon avant de quitter le bureau sous le regard médusé de ses collègues.

Dans un engourdissement nébuleux, Samir fut réveillé par un coup de lape dans sa paume. Une de ses chèvres était sortie de l’enclos. Celle qui se prenait pour un cabri. Le soleil tapait très fort en haut de la vallée, il avait sué par tous les pores, sa gorge était complètement sèche. Malgré cet inconfort, il éprouva un soulagement immense. Il n’y avait ni manager, ni priorisation, ni voix émanant de son ordinateur ; seulement ses bêtes, sa montagne et son enclos.

Une fois remis de ce cauchemar, il courut aux toilettes pour se soulager, avant de remettre le cabri dans son enclos.

Romeo et Juliette

Floriane Sommer

De la fenêtre, il n'aperçoit que des fleurs.
Partout. Dans les jardinières, d'abord : des tulipes, des jacinthes et des jonquilles que la voisine cultive comme de petits soleils. Sur les rideaux, ensuite : des gentianes brodées dans le tissu blanc tels des souvenirs dans les interstices de la mémoire.
Dans ses yeux, enfin. La voisine a un regard bleu, fleuri, pétillant de lumière.
La première fois qu'il l'a vue, Romeo n'a pas remarqué qu'elle était là. Son visage était dissimulé derrière les pétales éclaboussant le balcon qu'il avait toujours connu gris, terne, bétonné. L'ancien locataire était un vieil homme aigri par les années ; le premier de l'immeuble à décéder, quand la pandémie avait sévi.
Puis la nouvelle voisine avait emménagé, avec ses bulbes et son arrosoir vert pomme, son tablier rouge, ses mèches relevées en un chignon désordonné que Roméo ne pouvait décrire qu'ainsi : élégamment négligé.
Il l'a tout de suite trouvée belle, avec les quelques rubans d'argent noués dans ses cheveux châtains et les paillettes d'or dans son regard d'enfant. Elle doit avoir une soixantaine d'années, un goût prononcé pour le jardinage et, à en croire les divers ustensiles avec lesquels elle se promène, une passion pour la cuisine et la peinture également.
Parfois, des effluves épicés s'échappent par la fenêtre que la voisine laisse toujours ouverte. Qu'il pleuve ou qu'il vente, elle fait coulisser la baie vitrée comme on soulève sans fin la couverture de son livre préféré, sans jamais s'en lasser.
Ses journées commencent toujours ainsi : elle sort sur le balcon, arrose ses fleurs et contemple le ciel, perdue dans ses pensées. Puis elle rentre s'habiller, troquer son kimono contre une robe. Il ne l'a encore jamais vue en pantalon. Elle semble aimer la légèreté, la poésie, les jupons qui chuchotent des secrets à ses chevilles.

Ce matin, Romeo a voulu lui parler. Il a fait chauffer le café dans sa vieille cafetière, en pensant à l'Italie, son enfance, sa mère. Il s'est demandé où la voisine avait grandi, comment elle s'appelait, ce qui l'avait amenée à Nice, dans l'immeuble décrépi en face du sien, si proche que des cordes à linge ont été tendues entre certains balcons, lui rappelant Naples, les jeux de ballons dans les ruelles étroites, les appels des mères dont l'écho rebondissait si longtemps contre les parois rapprochées qu'on aurait pu croire qu'il était constamment l'heure de manger.

Il est sorti avec sa tasse et les deux *amaretti* qu'il s'autorise à croquer chaque matin. Jamais trois, ni un. Deux : comme toutes les bonnes choses dans la vie.

Il a attendu qu'elle sorte, avec son chignon percé d'un pinceau et une tache violette sur la joue, en-dessous des rides en forme de virgules qui ponctuent son regard, accentuent son intensité et témoignent d'une vie passée à rire, sourire, saisir l'instant présent avant qu'il ne devienne passé.

– Bonjour ! a-t-il lancé, une bouteille à la mer.

Elle s'est tournée vers lui et ses yeux se sont éclaircis comme si elle était étonnée de le trouver là. Son balcon à lui est effectivement moins fleuri, moins remarquable. Il se sent soudain banal, avec sa routine et ses vêtements sobres, ses soixante-trois années et sa solitude d'homme veuf, expatrié, confiné.

– Vous avez un accent, constate la voisine sur un ton plus élogieux que moqueur. D'où venez-vous ?
– Du Sud.

Elle sourit.

– Nous sommes dans le Sud, fait-elle remarquer.
– Oui, enfin, d'Italie du Sud. J'ai grandi dans la région de *Napoli.*
– D'où le *caffè* tous les matins ?

Il s'est trompé ; elle l'avait remarqué.

– *Sì.* Et vous ? Née dans un champ de tulipes en Hollande ?

Elle rit ; un son clair, joyeux qui nie l'horreur dans lequel le monde a basculé, la pandémie, le printemps qui lui-même paraît aseptisé cette année.

– Non, je suis Française. De Grenoble. Je suis venue m'installer à Nice quand j'ai divorcé.
– Je suis désolé.

– Pas moi. C'était nécessaire. Et puis, j'ai de la famille ici. Je ne savais pas que je ne pourrais pas la voir, mais je ne regrette pas être venue. Le confinement ne durera pas éternellement.

Il la trouve optimiste et ne s'en étonne pas. Tout chez elle inspire l'espoir et la positivité.

– Je ne vous ai pas demandé votre prénom, songe-t-il à voix haute.
– Juliette. Et vous ?

C'est à son tour d'éclater de rire.

– Vous ne me croirez pas.
– Essayez quand même.
– *Romeo.*

Il l'a prononcé comme il se doit, en roulant le R et en plaçant l'accent au bon endroit. Juliette esquisse un nouveau sourire.

– J'ai toujours aimé l'italien, confie-t-elle.
– J'ai toujours aimé les fleurs.
– Ah bon ?
– Ça ne se voit pas, je sais. Je n'ai pas la main verte, mais je suis content que vous l'ayez à ma place.

Elle réfléchit, replace une mèche derrière son oreille puis demande :

– Vous chantez ?
– Pardon ?
– Est-ce que vous chantez ? J'ai entendu la radio ; vous aimez manifestement la musique. Mais chantez-vous ?

Il hésite. Sous la douche, oui. Mais pas dehors, pas ici.

– Parfois…finit-il par concéder.
– Eh bien voilà : chanter, c'est un peu semer des fleurs avec la voix.

S'ensuit une longue conversation sur leurs enfances et leurs parcours de vie. Ils se racontent qui ils sont, échangent des sourires en guise de poignées de main et il songe que c'est peut-être le seul aspect positif du confinement. Les introductions sont plus originales, plus intéressantes aussi. On fait connaissance autrement.

Une habitude s'installe rapidement entre Juliette et lui. Chaque matin, ils sortent sur leur balcon respectif et discutent de tout et de rien. Hier, il a plu, mais Juliette est sortie malgré tout avec un parasol sous lequel elle s'est assise, sans douter un seul instant que leur rituel puisse être dérangé par le mauvais temps. Alors, il a enfilé une veste lui aussi, saisi un parapluie et s'est assis face à elle.

Ce matin, le soleil est réapparu. Juliette a cuisiné un gâteau aux amandes dont elle a enroulé une part dans de l'aluminium pour pouvoir la lui lancer. Décidément, la pandémie rend créatif. Il faut trouver des solutions, inventer des ponts au-dessus des balcons.

Romeo n'a rien goûté d'aussi bon, d'aussi fondant, depuis le décès de sa maman.

– Où as-tu appris à cuisiner ?

Ils se tutoient depuis quelque temps ; un instinct qu'il n'a pas pu réprimer et que Juliette a volontiers accepté. Elle s'arrête, arrosoir en l'air, pour se souvenir.

– Mon père est pâtissier, dit-elle. Il ne travaille plus, mais pâtissier n'est pas un métier. C'est une vocation, une partie de son identité.
– Comme la peinture pour ta mère ?
– Oui. Elle expose encore dans sa galerie. Un jour, je t'y emmènerai. Elle a beaucoup de talent, tu verras.

Il n'en doute pas. Il a vu certaines aquarelles de Juliette et il en est resté sans voix. Sa proposition l'émeut. Il se rend compte qu'il a très envie d'aller quelque part, mais surtout d'y aller avec elle.

– Que vas-tu faire, demain ? demande-t-elle, une lueur espiègle dans son regard.

Il avait lui-même oublié ce qu'il lui a révélé la semaine passée. Demain. Son anniversaire. Il aura soixante-quatre ans, en plein confinement. Une lassitude immense s'abat sur lui. Cette année, il ne verra pas sa famille, ni ses amis. Il soufflera seul ses bougies, pour autant qu'il se donne la peine de les allumer. Qu'y a-t-il à fêter ? La vie confinée appelle davantage à fuir qu'à être célébrée. Il s'autorise seulement à espérer qu'un jour, le monde puisse oublier. Avancer. Laisser derrière lui le cauchemar de cette pandémie.

Il n'en parle pas à Juliette. Il ne veut pas alourdir son humeur à elle avec le pessimisme qui lui est propre. Juliette, elle, est d'un optimisme hors pair. Elle n'évoque que le positif, s'attarde longuement dessus, n'accorde de place qu'aux joies multiples qu'elle sait déceler partout.

Lui n'a pas cette faculté. Il apprécie certes son *caffè*, ses deux *amaretti* et la variété italienne qu'il écoute à la radio, mais ce sont des habitudes pour lui, trop banales pour éclairer ses journées entières. Serait-il déprimé ? Peut-être. Il parvient pourtant encore à se réjouir. Du soleil, des fleurs de la voisine, et puis de la voisine elle-même. De leurs retrouvailles quotidiennes, de leur complicité tissée au-dessus de leurs balcons.

Le lendemain, en se réveillant, Romeo réalise qu'il n'attend rien d'autre de sa journée : voir Juliette, lui parler, plonger dans son regard scintillant comme il aurait aimé le faire dans la mer. Il sort avec un enthousiasme prononcé…et se fige en découvrant un spectacle inattendu.
La baie vitrée, comme d'habitude, est ouverte. Le regard de Roméo ne s'aventure pourtant pas dans le salon. Il reste accroché au mur extérieur, aux couleurs de sa ville natale qui éclaboussent la façade.
Juliette n'a pas peint Napoli ; elle a peint l'ambiance de ses ruelles étroites, le parfum des tomates qui sèchent au soleil, celui des vêtements qui se balancent dans le vent comme autant de drapeaux de prière. Romeo en a les larmes aux yeux. L'émotion lui serre la gorge, et, quand Juliette apparaît, il ne peut plus s'en empêcher : pour la première fois depuis longtemps, il se laisse pleurer.
Juliette lui a préparé une carte en forme d'avion en papier qu'elle fait voler jusqu'à lui, comme l'enfant qu'elle est encore à soixante ans. Son écriture est ronde, une caresse.
En attendant de pouvoir te le remettre en mains propres, et jusqu'à ce que le confinement soit levé : voici un morceau d'Italie à contempler depuis ta fenêtre. Joyeux Anniversaire. Juliette.
Romeo ne se souvient pas avoir été si touché par un cadeau. Il est tellement ému que ce soir-là, il s'endort en souriant et ne rêve que d'une chose : pouvoir serrer Juliette dans ses bras.
Son sommeil ne serait sans doute pas si paisible s'il imaginait ce qui allait se passer. Mais il ignore tout de la journée qui l'attend et rien ne vient troubler son sommeil jusqu'au petit matin. C'est à l'aube que le premier cri lui parvient. Il sursaute, bondit hors de son lit et demeure complètement déboussolé pendant quelques instants. Il tend l'oreille, écoute, sent son ventre se nouer lorsqu'un deuxième cri retentit.
Il se rue vers la fenêtre, l'ouvre dans la précipitation et sort pieds nus sur le balcon.
Est-ce le contact du sol froid ou la vision qui s'offre à lui ? Il ne le sait pas. Toujours est-il que son sang se glace. D'une main tremblante, il resserre les pans de son peignoir et, mortifié, fixe l'ambulance garée quatre étages plus bas.
Les gyrophares projettent des fleurs bleues sur la façade de l'immeuble en face. L'immeuble de Juliette.

Romeo regarde danser les nénuphars, écoute la sirène qui ne hurle que dans sa tête. Dehors, tout est soudain très calme. Trop calme. Comme s'il était arrivé trop tard.

Romeo s'agrippe à la rambarde. Il se sent vaciller. Il pense à la toux de Juliette, qu'il a voulu croire inoffensive. Il guette les mouvements des secouristes dans son salon mais ne perçoit rien. Qui a crié ? Qui l'a réveillé ? Qui l'a alerté ? Un voisin ? Son instinct ?

Le rideau frémit soudain et Romeo s'attend au pire. Un brancard dans le salon. Mais non ; lorsque le rideau s'écarte enfin, c'est Juliette qui apparaît comme le soleil.

En kimono, l'air ahuri. Ses traits sont tirés, terrifiés. Un bref instant, elle paraît au bord de l'évanouissement. Pourtant, au moment où elle aperçoit Romeo, ses épaules s'affaissent et le tourment sur son visage laisse place au soulagement. Elle sourit.

– J'ai eu si peur pour toi, dit-elle d'une toute petite voix.

Romeo respire enfin.

– Moi aussi, *mia cara*. J'ai cru te perdre.

C'est en prononçant ces mots que Romeo en prend conscience : il est tombé amoureux de cette femme et de sa poésie, de sa douceur et de sa joie de vivre, de ses attentions quotidiennes qui embellissent sa vie.

Ils se souviendront longtemps de cet instant. Trois ans plus tard, Romeo sortira un matin et trouvera Juliette en kimono sur le balcon. Il s'approchera dans son dos, l'enlacera et déposera un baiser dans son cou. Elle sourira et, tandis qu'ensemble, depuis leur fenêtre, ils regarderont l'immeuble en face, elle lui demandera :

– Tu te souviens quand tu habitais là ?

L’ombre des hommes

Hugo Abéla

“De la Fenêtre Tesseliforme divergent les avenirs du monde”. Ainsi était la prophétie connue de tous, s’étant répandue à travers les âges. Une menace pèse sur l’humanité, un danger tel que son extinction semble inéluctable. Les Narkren, dirigés par leur chef Ortax, se dressent de leur ombre menaçante sur la Fenêtre dans l’optique d’accomplir leur funeste dessein, qu’ils désignent sous le nom de “l’Entropie”. Pourtant, un espoir brille quelque part sous la forteresse des Infâmes : il est dit que tout être atteignant la Fenêtre Tesseliforme se verra capable d’orienter la divergence des possibles, et ainsi potentiellement sauver l’humanité de sa lugubre destinée.

Une petite fille marche dans les rues en proie à la terreur d’un village dont le nom finira par être oublié. Autour d’elle, les vestiges d’une terrible bataille se dressent comme autant de sombres tombeaux. Les derniers Tisserands ont réussi à repousser l’attaque des Infâmes, mais pour combien de temps ? Ortax reviendra bientôt en personne pour finir ce qu’il a commencé. Ses yeux irrités d’avoir pleuré discernent sans mal le vieux mendiant, riant aux éclats sur la place publique. Avant le chaos, on avait toujours dit à la fille de ne pas s’approcher du mendiant, car la démence l’avait profondément rongé. Cependant, la curiosité naturelle de l’enfant combinée à son errance la pousse désormais à demander au vieil homme :

- Pourquoi riez-vous ? Ne sommes-nous pas tous condamnés ?

Le mendiant, hilare, dévisage un court instant la jeune fille avant de lui répondre en s’agenouillant :

- Désires-tu vraiment le savoir, petite ?

La fillette hoche la tête, et son regard vide finit de décider le vieil homme. Celui-ci se laisse tomber sur la paillasse lui servant de couchette, et invite la fille à s'installer à côté de lui. Après qu’elle se soit exécutée, le mendiant raconte d’une voix profonde :

- Connais-tu l’histoire du Tisserand de légende, Elen Gretall ?

L’enfant hoche de nouveau la tête.

- Dis-moi ce que tu sais de lui, continue le vieillard.

La petite fille ne bouge pas, rassemblant ses pensées. Après un moment, elle entreprend :

- Ma maman me racontait souvent le conte d’Elen le légendaire. C’était un Tisserand de génie du siècle dernier, ayant accompli des exploits innombrables. Durant son fait le plus notoire, il aurait réussi à envahir la Citadelle des infâmes et à tuer le chef Narkren de l’époque, mais aurait succombé de ses blessures avant d’avoir pû entrer dans la Fenêtre Tesseliforme. L’humanité est alors passée très proche de son salut.

Le mendiant avait souri durant son récit. La petite fille regarde le vieil homme, attendant une réaction de sa part. Celui-ci lève les yeux vers le ciel couvert de nuages gris et murmure :

- Cette histoire est inexacte. Elen Gretall est bel et bien entré dans la Fenêtre Tesseliforme.

Remarquant la surprise de la fillette, le vieillard s’éclaircit la voix et conte :

- Je vais te révéler la véritable histoire du légendaire, comme ta maman ne te l’a jamais racontée.

“Je pense qu’il est juste de commencer ce récit alors qu’Elen chassait comme à son habitude des Narkren non loin de son avant-poste. Cela faisait bien deux années que le camp de la vigne vierge avait été installé par ordre du roi au sein des terres grisâtres et sans vie arborant les pourtours de la Fenêtre Tesseliforme, dans l’espoir de proposer une contre-attaque aux Infâmes. Loin de juste survivre, le camp de la vigne vierge réussissait véritablement à tenir tête à l’ancien chef des Narkren, celui précédant l’actuel Ortax, Baramos. Elen faisait ainsi déjà partie d’une élite de Tisserands au sein de son avant-poste, ce qui rendra ses exploits d'autant plus remarquables par la suite. Mais je m’égare… Elen chassait donc des Narkren avec quelques compagnons Tisserands. Pris par surprise, les Infâmes s'élancèrent dans un baroud d’honneur en criant de leurs voix tonitruantes : “Pour l’Entropie !” Leurs paroles étaient difficilement compréhensibles car les Narkren, en plus d’avoir des cordes vocales hypertrophiées, inspirent pour parler, contrairement aux hommes qui expirent plutôt. Mais ces détails n'intéressaient pas les Tisserands, qui utilisèrent leur art du Tissage pour vaincre les Infâmes. Grâce à cette manipulation des liens spirituels, Elen vint à bout du dernier Narkren avec un jet de matière ésotérique dans la poitrine cutinisée du monstre. Le jeune homme regarda un instant la dépouille de la

créature avec mépris. Elle avait dû prendre tant de vies ! Il s'arrêta cependant sur son apparence humanoïde. Les Narkren avaient un épiderme noir nuit comme certains scarabées, d'où dépassait de nombreux appendices crochus et une couche d'excroissances asymétriques. Tout semblait monstrueux et inhumain chez eux. Même leur sang était noir et visqueux lorsqu'il s'écoulait de leurs blessures. Répugnant, pensa Elen, et ils rentrèrent au camp. Sur le chemin, le légendaire ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil au paysage déformé par la fenêtre Tesseliforme. "À l'image des Narkren", pensa-t-il tout haut. La végétation n'était plus qu'un fondu de gris, et le ciel arborait constamment un épais rideau de nuages sombres. Elen maudit les Narkren d'avoir choisi cette ramification de l'avenir.

L'arrivée au camp coupa court à ses réflexions. Il reprit ses esprits et alla faire son rapport au chef Riar, l'homme responsable de l'avant-poste. Le chef le félicita pour sa chasse, mais il n'avait pas l'entrain qui le caractérisait habituellement : le camp avait subi de nombreuses pertes, et son avenir était désormais incertain. Le jeune homme se tourna vers l'horizon. Il attendait le retour d'une camarade très chère à ses yeux, Siname, partie plus tôt dans la journée pour une chasse et qui devait rentrer sous peu. Certains disaient d'elle que c'était son amante, même si lui l'a toujours nié. Il n'empêche que Siname mettait beaucoup de temps à revenir. Son équipe comportait cependant les membres les plus puissants du camp, donc Elen ne s'inquiétait pas outre mesure. Mais les heures passèrent, et bientôt les jours, sans aucune nouvelle d'eux. Puis enfin, leurs chevaux revinrent ; hélas, sans propriétaire. Les selles couvertes de sang séché ne laissaient nulle place à l'espoir. De tous les deuils que portait Elen, ce fut celui de Siname qui l'avait véritablement brisé. On entendit dans le camp qu'il ne se relèverait jamais de cette perte ; c'était très mal connaître le légendaire.

De la mort de Siname naquit une résolution qui le suivra jusqu'après sa "mort" : il allait se débarrasser des noirceurs de l'humanité.

Et c'est ainsi qu'au terme d'un entraînement inhumain, il parvînt après quelques mois à atteindre l'éveil. Officiellement, c'est le premier humain ayant atteint ce stade dans l'art du Tissage.

Par la suite, grâce au seul fait d'Elen, le camp de la vigne vierge connut un essor impressionnant. Celui-ci accomplit une pléthore d'exploits, qui participèrent à forger son personnage dans le temps. C'est à ce moment-là, je crois, qu'il obtint son surnom de légendaire. Je n'irai pas en détail sur ces histoires, la plupart étant déjà de notoriété publique, et globalement juste. Je

vais donc directement parler du moment charnière de la vie du légendaire, son exploit le plus réputé, la prise de la forteresse des infâmes.
Un soir d'orage, l'avant-poste se vida de ses membres. Tous se dirigèrent vers la Fenêtre Tesseliforme, sous-jacente à la citadelle Narkren, dans l'espoir de renverser la tendance et éradiquer pour de bon la menace.
L'expédition progressa aisément jusqu'aux portes de la forteresse. Cependant, les Narkren n'étaient que trop bien préparés à l'arrivée des hommes ; ils formèrent un formidable blocus composé d'une bonne partie de leurs membres. Mais ce qu'ils ignoraient, c'est qu'Elen avait passé les derniers mois à entraîner les Tisserands de la vigne vierge pour leur permettre d'atteindre eux aussi l'éveil ; les monstres affrontèrent alors l'élite de l'humanité. Baramos, le chef Narkren de l'époque, sauta bientôt dans la bataille à son tour. Le choc entre les forces du bien et du mal était sans aucun précédent, et la violence de la bataille résonnait jusqu'au travers de la fenêtre Tesseliforme, faisant trembler chaque pierre de la citadelle. L'histoire raconte que la bataille dura trois jours consécutifs, et je dois dire que ce n'est pas une légende.
Mais à la fin de l'affrontement, un parti prit clairement le dessus. Les Narkren avaient vaincu, l'emportant par le nombre. Seul subsistait Elen, l'unique homme encore vivant, qui croisait le fer avec Baramos. Lorsqu'il assista à la mort de ses compagnons, il enragea comme personne avant lui… Mais cela ne suffit qu'à transpercer le ventre de Baramos, qui tenait toujours debout après cela. Tout était perdu, Elen avait puisé dans ses dernières réserves. Il le savait, l'épuisement métabolique le menaçait, tel une épée de Damoclès au-dessus de son humanité.
Puis soudain, il eut un éclair de lucidité que lui seul pouvait avoir : quitte à mourir, autant se jeter dans la fenêtre Tesseliforme et tenter de changer le destin par lui-même. Il ne savait pas s'il le pouvait, mais ce dont il était sûr, c'est qu'il en avait l'absolue volonté. Ainsi, aidé par un ultime Tissage, il s'engouffra entre les Narkren qui avaient commencé à l'encercler, et s'enfonça au plus profond de la forteresse, prenant tout accès semblant s'enfoncer sous le château. Il continua son chemin jusqu'à rencontrer une immense porte en métal noirâtre. D'un coup d'épaule, il l'enfonça et s'engouffra dans une gargantuesque caverne à l'aura immatérielle. Il était au bon endroit, et devant lui se tenait la Fenêtre Tesseliforme. Comment la décrire ? Ce n'est pas chose facile. Disons simplement qu'elle émet une intense lumière iridescente qui inonde tous les sens, et qu'au sein de cette

lumière se trouve un halo distordu autour duquel gravite l'image déformée d'une myriade d'avenirs probables. C'est à l'intérieur de ce halo que plongea tête baissée notre héros.

Et là… il comprit beaucoup de choses. Il comprit que les Narkren ne criaient pas "pour l'Entropie", non… Dû à leur voix déformée, c'est ce qu'on pensait. Mais en vérité, ils criaient "pour l'Utopie". Il comprit aussi que devenir Narkren n'est en aucun cas une tare infligée contre le gré d'un être humain, mais bien un abandon volontaire de l'humanité d'un homme. La fenêtre Tesseliforme à cette propriété d'absorber la nature humaine, si désirée. Ainsi dépourvus de leurs péchés, les Narkren bâtissent un monde dénudé des horreurs qui tachent celui des hommes. Tu commences à comprendre ? Elen, à l'instar des premiers humains s'étant rendus à la Fenêtre Tesseliforme, a vu l'horrible ensemble des futurs de l'humanité, et pas un seul n'était souhaitable. Pas un seul ! Tous les avenirs montraient d'innombrables guerres, famines, souffrances et inégalités. Cela doit faire partie de la nature humaine… C'est pourquoi les Narkren sont si désireux d'exterminer les hommes. Évidemment, cela cause d'horribles souffrances, mais une fois cela accompli, l'avenir montre que la balance entre le bien et le mal sera de nouveau équilibrée, ce qui ne sera jamais le cas avec l'humanité."

Le vieil homme arrête là son récit, le regard perdu dans le vide. La petite fille, complètement absorbée par l'histoire, demande :

– Mais… qui êtes-vous pour savoir tout ça ?

Le mendiant se contente de dévoiler son ventre balafré, mais la fille n'y prête que peu d'attention : un grondement sourd se fait entendre au loin, accompagné de cris furieux.

– Les Narkren sont de retour, remarque simplement la fillette.

Soudain, le mendiant se lève de sa paillasse, pour conclure son histoire :

– Dis-moi, tu sais ce que "Ortax" signifie en langage Narkren ?

La petite ne comprend pas bien cette question, mais regarde tout de même attentivement le vieil homme. Celui-ci sourit si haut qu'il en dévoile ses dents jaunâtres.

– Cela veut dire "le légendaire".

Survivre

Marie-Anne Zomeno

De la fenêtre je guette leurs ombres. J'attends qu'elles s'éloignent, emmenant avec elles les bruits et les odeurs qui les accompagnent. Qui sont-ils ? Pourquoi me traquent-ils ? Mon existence ne représente aucune menace pour eux. J'ai peur. Déjà deux jours qu'ils me pourchassent sans relâche. Anticiper leurs mouvements, trouver des cachettes, ne faire aucun bruit, voilà ma seule occupation. Je dois être invisible. J'ai trouvé ces ruines pour me réfugier, mais je ne peux pas m'y attarder. En plus, j'ai faim. Les falaises en face de moi rougissent alors que mes ennemis s'éloignent enfin. La nuit tombe accompagnée d'un silence rassurant. J'ose m'étirer et relever légèrement la tête. La lune est pleine et sa lueur éclaire les pans de murs en pierre encore debout. Lierre et rosiers décorent mon abri de fortune. Dans d'autres circonstances le cadre serait apaisant. Je sais que rester au même endroit est risqué. Je dois repartir mais j'hésite quant à la direction à suivre. Quel itinéraire choisir afin de rejoindre le lac ? Je décide de remonter vers la crête. La nuit est claire, les étoiles me guideront.

Au loin une chouette hulule. M'indique-t-elle le chemin ou m'alerte-t-elle d'un danger ? Vigilante, je m'arrête. Aucun autre bruit, aucune odeur étrangère, je reprends ma marche. Heureusement la nuit est fraîche et humide, pas besoin de chercher à boire. Je descends une colline, contourne une ferme, puis pénètre dans un sous-bois. Toujours aucune trace de mes poursuivants. A la sortie du bois, le massif de l'Epine apparaît au loin. Je reprends espoir. Prudente, je m'applique à ne laisser aucune empreinte. J'avance doucement. En lisière du champ face à moi, un goupil traverse, il semble serein. Je reste sur mes gardes. Un son surgit au loin, il grossit et se rapproche. Je devine une route en contrebas. Une collision est si vite arrivée, je dois être attentive. Tapie sous un laurier tin je patiente. Toujours éviter les zones à découvert et rester loin du trafic pour survivre. Une fois la voie libre, je traverse au pas de course et me faufile le long d'une haie. Aie, derrière les

feuilles se cachaient des fils barbelés. Je prends mes distances et progresse en direction d'une butte.
Quatre chauves-souris passent au-dessus de moi. Elles profitent certainement d'un bon festin, les moustiques sont de plus en plus nombreux. Parfois j'aimerais pouvoir voler. Les obstacles doivent être moins nombreux quand on s'extirpe du sol. J'arrive au sommet du talus, impossible de descendre de l'autre côté. De longues clôtures m'empêchent de passer. Après plus d'une heure à longer la voie ferrée, je trouve enfin un moyen de traverser sous un pont. Les nuages ont obscurci le ciel, j'essaie de trouver des points de repères. Je décide de me fier à l'humidité. Je me retrouve à slalomer entre des restes de châtaignes qui jonchent le sol. Il me faut trouver un refuge, j'ai besoin de me reposer. La lueur du lac apparaît soudainement à la sortie de la châtaigneraie. Les nuages se sont dissipés et les reflets de la lune m'hypnotisent. L'eau est si calme, si lisse. Je contemple un moment le paysage. Je marche depuis des heures, je suis épuisée. J'aperçois un peu plus loin une grande structure. J'évolue à pas de loup et découvre une grange abandonnée. Au milieu des innombrables objets entreposés, je trouve une cache parfaite pour m'assoupir et reprendre des forces.
Combien de temps ai-je somnolé ? Les rayons du soleil m'indiquent avoir dormi plus longtemps que souhaité. J'ai soif. Se déplacer en plein jour est plus compliqué, pourtant je dois continuer mon chemin et accéder au lac. Je quitte ma planque, toujours le plus discrètement possible. Au-dessus de moi, des cirrus habillent le ciel, signe que le temps va changer. Plus j'avance et plus l'odeur de vase est forte, je ne suis plus très loin. J'entends brusquement des cris, les rives ont déjà été prises d'assaut. Atteindre les plages est trop risqué, je dois rejoindre une partie plus sauvage. Je repars sur mes pas et après un détour arrive dans une roselière. Une foulque macroule et un grèbe huppé me dévisagent quelques secondes puis s'envolent. Je peux enfin me désaltérer en toute discrétion. Un énorme barouf survient alors. Je me déporte légèrement et découvre deux pédalos et un paddle en pleine agitation. Décidément le lac est trop prisé, je dois m'éloigner. Un groupe de canards colvert atterrit bruyamment sur l'eau, parfaite diversion pour s'éclipser. Dos courbé, tête baissée, je me retire à petits pas.

Après plusieurs manœuvres délicates pour rester imperceptible, des maisons se dessinent face à moi. La proximité d'un village est toujours périlleuse. En contre-haut la voie ferrée, en contrebas le lac et au milieu la route, contrainte

de toutes parts je n'ai pas d'autre choix que de traverser ce hameau. Je dois me fondre dans la végétation pour ne pas être repérée. Tous mes sens sont en éveil, détecter le moindre bruit, la moindre odeur peut me sauver la vie. J'avance doucement en direction d'un jardin. Le gazon y est tondu bien ras, sans aucun arbuste pour se cacher. Je passe mon chemin et me dirige vers les autres maisons. En lisière d'un potager, je découvre finalement une haie diversifiée, parfaite pour progresser en tapinois et y trouver le couvert. L'endroit est paisible, je peux cheminer à l'abri des arbres et des arbustes. Je me détends légèrement. Noisetiers et charmes densifient mon corridor, j'accélère la foulée. Je débouche alors dans un verger, aucune activité à l'horizon. Le lotissement est derrière moi, je l'ai franchi sans encombre. Je respire. La forêt apparaît à l'extrémité du champ face à moi. Je m'approche du but.

Dès mon arrivée dans le sous-bois, l'atmosphère m'apaise. Je prends une minute pour sentir l'odeur de la terre humide et écouter le bruissement des feuilles. Je savoure cet instant de quiétude mais la route est encore longue et je préfère me remettre en marche. Je me hâte en direction du col Saint-Michel. Je connais ces lieux par cœur, les senteurs familières me guident. Un grand bruit me stoppe net dans mon ascension. Je devine quatre quads qui descendent à toute vitesse la voie romaine. Pourquoi un tel tumulte ? Sont-ils à ma recherche ? Cachée derrière une barrière de houx, je les épie. Je me languis des miens, déjà deux jours loin d'eux. J'espère que ces derniers n'ont pas bougé. Le dernier bolide est passé et les oiseaux babillent de nouveau. Je reprends ma course autant déterminée qu'affaiblie. Parvenue à la crête, je poursuis au nord vers le col de l'Epine. Encore un effort, j'y suis presque. Rapidement les effluves de mes petits m'animent et m'encouragent. Devant le terrier de blaireau où je les avais déposés, ils m'attendent sagement. Je suis soulagée même si je reviens bredouille et exténuée. Je les observe avec tendresse. Connaîtront-ils un monde où territoire et ressources sont davantage partagés ? Mes petits lynx sont-ils condamnés à survivre plutôt que vivre ?

Ces autres

Jacqueline Thouement

De la fenêtre de la cuisine je m'approche, mais pas trop. J'observe, caché derrière le seringa. Tout à coup, je ne respire plus, en suspension…
Ça m'a fait tout bizarre en arrivant dans le quartier. Les maisons sont bien là, je veux dire, au même endroit dans la rue mais leur apparence est complètement différente. La plupart d'entre elles ont été rehaussées ou alors, les combles ont été aménagés avec des fenêtres de toit. Celle-ci, en revanche, est en bien triste état. C'est là qu'habitent Tiago et sa mère ; si elle est toujours de ce monde. Et lui alors, qu'a-t-il bien pu devenir ? Le crépi est tombé par endroits ; des volets de bois, déjà en bien triste état à l'époque, ne reste plus que des lambeaux qui tiennent par miracle, menaçant de se décrocher à tout moment. Avec le vent qui s'est levé, les morceaux de bois résiduels claquent contre les murs. La haie de lauriers devant leur fenêtre n'est plus que forêt primaire et je distingue à peine une vague lueur au travers de la lucarne de leur entrée. Il me faisait déjà pitié à l'époque, Tiago, avec son désœuvrement, son errance dans la ville de son pas vacillant et devant le café où il faisait la manche, souvent.
Il est grand temps que j'arrive à la maison ; je suis éreinté par cet interminable voyage. Il se fait tard ; la nuit est tombée ; mais dans le quartier on devine la vie à l'intérieur des maisons. Les lumières sont allumées, surtout celles des étages ou des combles car à cette heure, on se prépare pour la nuit. Des gestes perçus au travers des petites fenêtres carrées des salles de bain au verre structuré ou dépoli. Je suis arrivé. Qui m'attend à cette heure ? La fenêtre de la cuisine est allumée. Un tablier, des bras en mouvements au-dessus de l'évier mais le haut du buste et le visage restent cachés par le volet descendu à mi-hauteur de la fenêtre. Ce n'est pas la silhouette de Maman. Qui est-ce ?
Tout à coup, je ne respire plus, en suspension… Un coup de poing dans le sternum ; je reprends mon souffle et mes esprits. J'ai dû me tromper de maison. Ce n'est pas la mienne. Je me faufile hors du jardin ; je retourne au

début de la rue ; Même si l'écriteau a été remplacé, c'est bien ma rue, la rue du Petit Huernic. Je la remonte de nouveau, jusqu'au n°22. Oui, pas de doute, c'est bien ma maison, même si elle a été transformée avec une surélévation, même si le jardin est métamorphosé. Je distingue sur le côté un portique avec une corde à nœuds, des anneaux et un trapèze. Avec le vent, les agrès s'entrechoquent. Le devant a bien changé. La porte d'entrée ressemble à la façade d'un coffre-fort. Les volets de bois ont disparu pour laisser place à des volets roulants sombres. Une allée de gravillons entoure la maison. Je longe le mur latéral. Avec le vent, on n'entend pas le bruit de mes pas. Dans la rue, tout semble calme. Pas une voiture n'est passée depuis que je suis ici, à observer. Je ne comprends pas. Où est ma famille ? Où sont mes parents ? Ou bien, la silhouette aperçue dans la cuisine serait-elle celle de Candice, ma petite sœur ? bien sûr qu'elle a dû bien grandir. Depuis combien d'années ne l'ai-je vue ! Depuis les événements. Et eux, mes parents, jamais ils ne sont venus me voir.

A l'arrière de la maison, les volets roulants du séjour sont descendus. Je ne peux rien voir. Plus loin, je repère la fenêtre de ma chambre. Le volet est resté ouvert. Je m'approche, accroupi, comme si j'étais un rôdeur alors que je suis chez moi. La pièce est allumée. Je n'ose me redresser. Candice a-t-elle fait sienne ma chambre ? Lorsqu'elle était petite elle m'enviait d'avoir une chambre à moi alors qu'elle-même dormait dans le salon aménagé avec un lit. C'était son espace sans l'être vraiment car la télévision la dérangeait le soir. Seul un rideau moche à gros carreaux rouges et bordeaux séparait les deux espaces. Le père la croyait endormie lorsqu'il regardait la télé mais je savais qu'en douce, elle écartait les rideaux et regardait les matchs de catch dont la violence, même feinte, la terrifiait. Elle m'en parlait le lendemain matin au petit déjeuner, les yeux fatigués, et me décrivait les masques horribles ou cocasses des combattants dont elle emplissait ses cauchemars. De toute façon, avec la nuit, si quelqu'un regarde dans le jardin, il ne doit rien voir, me dis-je ; tout de même, je ne vais pas approcher mon visage de trop près. Je me redresse légèrement. Je ne reconnais plus rien de cette pièce ; mais ce n'est pas ma chambre. Où sont mes affaires ? Où est mon lit mezzanine et mon bureau en dessous ? Où sont mes étagères chargées de livres d'aventures et de BD ? Et ma maquette avec mon train électrique ? Elle est passée où ? J'ai envie de casser la vitre, de hurler : qu'est-ce que vous avez fait de mes affaires ? Tout ce que j'ai sous les yeux, ce n'est plus une chambre ; ni la mienne, ni celle de Candice mais un débarras. Des

cartons empilés les uns sur les autres ; certains scotchés, certains ouverts, certains éventrés ; des canettes de soda et des emballages de paquets de biscuits jonchent le sol. Je reconnais ma vieille moquette mais toute souillée. Du côté de la porte, je vois une console avec un ordinateur posé dessus, un siège de bureau dont l'assise penche d'un côté et dont le dossier laisse entrevoir une sorte de mousse qui s'en échappe. Une silhouette s'engage dans l'embrasure de la porte. Vite, je me baisse ; j'attends quelques instants, le cœur affolé puis, lentement, me redresse. Un garçon, un ado, s'est assis devant un écran. Manettes en mains, il s'excite et fait des bons sur son siège ; il gesticule et crie. Je ne vois pas ce qu'il regarde à l'écran ; je ne distingue que des couleurs vives, violentes qui changent à la vitesse de l'éclair. J'entends une musique criarde étouffée par la fenêtre fermée. Qui est ce garçon ? Qu'est-ce que ces gens font dans ma maison ? Qui sont ces autres ? Je veux rentrer chez moi. Je sonne à la porte.

*

On sonne, chérie, tu peux aller voir, s'te'p', je regarde le match !

A cette heure tardive, je ne vois pas trop qui ça peut bien être. Ou alors c'est encore un camarade de classe de Maxence qui vient en panique lui demander de l'aide pour un exercice de math. Ça ne fera rien que la troisième fois cette semaine ! Agacée, je m'essuie les mains dans mon tablier et sans même regarder le visiophone, j'ouvre la porte. Sidérée. Je veux appeler mon mari mais je reste sans voix. J'ai face à moi un être qui n'en est plus que la moitié. Combien de temps suis-je restée ainsi, pétrifiée dans l'effroi. Nos regards sont rivés l'un à l'autre. L'homme a l'air aussi interdit que moi. Il est dépenaillé, les cheveux hirsutes, les yeux exorbités, le visage sale, noirci de traces de boue, de coups et de sang. Sa veste trois fois trop grande est déchirée ; son pantalon, trop long, traîne par terre ; ce qui fut un ourlet, défait ; des accrocs aux genoux ; il tend sa main décharnée, noircie, aux ongles longs, cassés et sales vers mon visage et par réflexe, je me recule. Je referme la porte à toute vitesse mais l'homme a déjà mis son pied dans l'entrebâillement pour m'en empêcher. J'appelle à l'aide. Mais je n'entends du salon que les tribunes en délire et mon mari qui s'est joint à l'euphorie ; inatteignable. Je hurle « Maxence ! » en même temps que j'appuie de tout mon poids contre la porte. Mais dans cette maison où chacun vit sa vie, personne ne prête attention à l'autre. Nous sommes trois inconnus sous ce toit qui partageons à peine le repas du dimanche midi. « Maxence », je hurle de nouveau. L'homme, malgré sa maigreur et son état de misère absolue est

bien plus fort que moi. Il pousse la porte et me pousse par là-même dans l'entrée. Je cède. Maxence arrive, dégingandé, comme tous les ados du quartier. Il s'arrête et nous observe ; son regard passe de l'un à l'autre, sans rien comprendre de la situation. Puis l'homme s'effondre à mes pieds et se met à pleurer. Mon mari n'a toujours rien entendu, rien remarqué, absolument absorbé par le ballon rond qui n'en finit pas de heurter la barre transversale sans jamais plus rentrer dans la cage. Ça le rend furieux, mon mari, et ça s'entend.

Je suis désarmée, je ne sais que faire devant la misère de cet homme sorti de je ne sais où. Un instant, je suis tentée d'appeler la police. Maxence interprète mon regard mais le sien, implorant, m'en dissuade. Cet homme dévasté n'est pas venu jusqu'ici par hasard. Il a une histoire, forcément. Maxence, à mes côtés, tout gringalet qu'il soit, me rassure ; il a cette nonchalance réconfortante qui fait du bien lorsqu'il n'est pas transformé en Mr Hyde une fois devant son écran. Par réflexe, je ferme toutes les portes donnant accès aux autres pièces. Que mon mari reste dans sa bulle. Maxence s'approche de l'homme pour le relever et mes gestes se joignent aux siens. L'homme ne dit mot mais son visage n'est plus que ruissellement emportant avec la poussière sur sa peau. Nous l'emmenons jusqu'à la buanderie. Une machine est en plein essorage qui couvre nos bruits et les quelques mots que nous échangeons. La misère est trop extrême pour s'en détourner. Nous asseyons l'homme sur la banquette qui sert de lit d'appoint. Sans que je ne dise rien, Maxence retourne en cuisine et revient avec du pain, du fromage, une banane et un coca sur un plateau. Nourrir l'homme, l'hydrater, l'apaiser avant de lui poser des questions. A mon tour, je vais chercher discrètement des vêtements que mon mari ne porte plus, une serviette de bain, du gel douche et du shampoing. Il regarde tout autour de lui, comme à la recherche de détails. Je lui montre la douche d'appoint au fond de la pièce ; lui dis de mettre ses habits dans le sac plastique ; qu'il prenne son temps ; qu'on le laisse se reposer ; qu'on reviendra un peu plus tard, parler avec lui. Au moment de quitter la pièce, sa voix brisée implore « Je veux voir mes parents. »

Lorsque plus tard je retourne dans la buanderie, l'homme est endormi sur la banquette, douché, propre. J'attrape une couverture et l'en recouvre.

*

Ce matin mon mari est parti tôt. Il n'a strictement rien remarqué. Nous déjeunons dans la cuisine. L'homme est affamé et dévore un paquet entier de

céréales sous le regard médusé de Maxence. « C'est ma maison » qu'il dit. « Elle est où Candice ? ». Toute la nuit j'ai réfléchi à ce qu'il convenait de faire. Contacter la police, les services sociaux ? Et en même temps je suis perturbée par son insistance à dire que cette maison est la sienne. Non, c'est la nôtre, depuis sept ans déjà.
On sonne à la porte.
Quatre hommes me font face. Je n'ai aucun doute quant à leurs intentions. Stationné devant la maison, un fourgon blanc.
« Il est ici, n'est-ce pas. » C'est plus une affirmation qu'une question. De la cuisine j'entends les bruits de couverts et le glouglou du percolateur.
« On se doutait bien qu'il tenterait de revenir par ici, mais il faut qu'il rentre à présent. »
Ils pénètrent dans la maison ; se dirigent vers la cuisine ; parlent doucement à l'homme, qui se laisse emmener, docilement.
Je n'ai que le temps de demander son nom. « Martin, Martin Le Gall ».

*

Je ne dors plus ; je cherche à comprendre ; je fouille ; j'interroge les anciens du quartier ; Les vieux se souviennent. Certains ont même conservé des coupures de journaux de l'époque.
Les parents partis en courses avec Martin ; sa petite sœur invitée à l'anniversaire d'une camarade ; l'incendie accidentel du magasin ; Martin enfermé dans les toilettes construites en dur ; seul survivant ; traumatisé à vie ; l'hôpital psychiatrique alors qu'il n'avait que dix ans. La petite placée en famille d'accueil. Plus tard, mariée, partie vivre dans l'Oklahoma.

*

Un matin, Martin a trouvé la porte ouverte ; il est simplement rentré chez lui.

Deux mille coups

Alice Crabières

De la fenêtre, à laquelle on pouvait accéder en escaladant ce qu'elle, la prisonnière, supposait être le mur Nord du sombre et humide pavillon des Exécutions, de cette fenêtre, donc, elle serait sûrement parvenue à contempler le monde extérieur. La lucarne, étroite et poussiéreuse, lui aurait permis de s'extraire des ombres noirâtres et menaçantes, en laissant son esprit s'échapper vers l'avant, bien loin, et le bourreau, lui, deviendrait une simple silhouette, un point indistinct… Le fouet siffla. Yeux clos, elle tentait désespérément de rêver, songeant qu'au-delà de la souffrance, par l'ouverture sous les toits, un paysage existait, qu'en des temps plus cléments elle aurait admiré. Un beau paysage, comme ceux, nichés au creux des montagnes, de son enfance. La captive eut une plainte animale, ses paupières serrées, ses pensées devenant confuses : elle ne connaissait plus que le rythme des coups, la douleur atteignait son paroxysme… *Tenir, tenir.* Se concentrer si l'on en avait encore la force, sur n'importe quoi d'autre que cette flagellation aussi cruelle qu'implacable. Depuis sa cellule, dont elle ne sortait que rarement, il était exclu d'apercevoir des champs, des maisons : on croupissait dans l'obscurité, on distinguait à peine le jour de la nuit. Ainsi, elle avait perdu la mesure des heures passées dans sa geôle, et le temps avait fini par se désagréger, comme il se désagrège immanquablement dans l'esprit de tous les détenus isolés du monde, même lorsqu'ils s'efforcent d'égrener les secondes, les minutes et les heures, dans un ultime sursaut de dignité.

Clac ! Au bord de la syncope, elle parvenait encore à décompter les coups de son supplice, quoiqu'elle fût à bout. Il lui faudrait longtemps, faute de soins, pour se remettre, et ce, jusqu'à la punition suivante : chaque mois dix coups, deux cents fois. Où en était-elle de sa peine, combien de temps encore ? Existait-il un terme pour décrire ce tourment ? Elle glissa dans le noir, ses jambes se dérobant ; cela annonçait la fin, la voyant évanouie le bourreau

abandonnerait son knout. Toujours elle perdait conscience, alors qu'on exécutait ainsi sans états d'âme la sentence à laquelle on l'avait condamnée. Le crime qu'on lui avait reproché ? Avoir poussé son mari par la fenêtre, causant une chute mortelle. Alors les hommes l'avaient arrêtée, malmenée ; tout ce qu'elle avait avoué, elle, c'était d'avoir posé les mains sur le dos large de qui était officiellement son maître, occupé à murer la croisée. Au terme d'une procédure aussi brève que sommaire, elle avait fait l'objet d'un simulacre de procès - de son point de vue à elle, qui n'avait pas été admise à se défendre -, un procès bâclé faute de preuve, faute d'avocat surtout, car puisqu'elle était femme, à quoi bon ? Une femme dans ce pays : autant dire une bête de somme, uniquement bonne à trimer et engendrer, fautive dès la naissance. Deux mille coups. Sous elle, une flaque de sang.

Elle sentit que comme à chaque fois on la traînait vers sa cellule : c'était la fin du supplice, une séance interminable et qui la laissait exsangue, détruite. *Ils* lui avaient fait ça, après l'avoir condamnée. Pourtant *ils* avaient tous les torts, depuis le début. Eux seuls étaient responsables d'avoir brimé ainsi son sexe, d'avoir discriminé le genre féminin si totalement, si absurdement, si impunément. Des mots tournoyaient dans sa tête : *ils* sont forts, *ils* ont pris le pouvoir, *ils* ont mis au goût du jour des mœurs rétrogrades, atteignant un degré de barbarie et de cruauté que nul n'avait osé pratiquer jusque-là. Le pays a régressé, régresse encore, et la moitié de sa population se trouve persécutée comme nulle part ailleurs dans le monde, un monde qui s'en soucie peu...

Qui avait protesté ? Qui avait défendu l'humanité, l'égalité des sexes, les libertés publiques ? Qui avait osé réclamer pour les femmes le droit de s'exprimer, d'étudier, de vivre à visage découvert, d'exercer la profession de leur choix, de se marier ou non, d'enfanter à leur gré ? Personne : après le chaos de la guerre, la terreur régnait, le peuple pliait. Et le nouveau régime s'était affermi grâce à cette docilité générale, à ce consentement, arraché ou complice. Elle-même avait courbé l'échine, elle avait eu peur ; voilée à tous les regards, comme le voulait désormais la norme officielle, elle s'était mariée dans un mélange de répulsion-résignation, avait donné au pays de nombreux enfants. Des enfants non voulus d'un époux non voulu, autoritaire, brutal, qu'elle avait appris à craindre. Elle avait accompli ses tâches agricoles et domestiques, mutique, soumise, dans la tenue informe et

étouffante imposée. Trois des petits avaient vécu, grandi, elle s'y était attachée malgré tout… Le temps avait passé. Il y avait eu de la misère, quelques bonnes années. Ce que le pays avait exigé d'elle, elle s'en était acquittée, sans murmurer, voyant se restreindre, lentement mais sûrement, la chiche part de liberté qu'elle conservait encore. Voilà qu'on l'humiliait de nouveau, avec ce décret tout récent imposant de murer, dans les habitations, les fenêtres par lesquelles les femmes pouvaient être vues, indécence que le régime ne saurait admettre. La population féminine vivrait désormais sans la moindre ouverture vers l'extérieur, sous peine d'être poursuivie. Les femmes niées, reléguées dans une pièce, voilées, cachées, confinées, épargneraient toute tentation lubrique à l'homme du dehors. On les enfermait : là où il y a une femme, il y a Satan.

C'était l'un des derniers ordres du pouvoir. Dès lors, on avait vu les fenêtres condamnées peu à peu, dans la capitale en premier lieu, puis dans les provinces : l'épouse avait bien deviné que le genre masculin, soulagé de ne pas être lui-même la cible des autorités, obéirait avec zèle à ses dirigeants, en privant d'air et de lumière la moitié de la population. Son mari à elle avait traîné un peu, sans qu'elle se soit permis toutefois de l'interroger. S'opposait-il à la mesure gouvernementale ? Cela ne lui aurait nullement ressemblé. Cherchait-il des matériaux pour accomplir sa besogne de maçon ? Finalement il s'était décidé, il avait choisi la baie de cette chambre-là, parce qu'elle comprenait un vis-à-vis, une autre petite maison modeste comme la leur et comme la leur dotée de deux étages, puis d'une terrasse. Le commandement de Dieu voulait que son épouse soit invisible. Soit : la pudeur le requérait. L'Etat était le Très Haut, et le Très-Haut l'exigeait.

Elle n'avait rien dit, naturellement, de ce qui se faisait au détriment de sa dignité et de sa santé. Depuis longtemps, son sexe prenait tant de coups ! D'abord il y avait eu la guerre, une guerre interminable et sanglante engendrant bien des deuils, puis, en plein chaos, la déroute des grandes puissances qui s'étaient mêlées d'intervenir. Depuis lors le pays subissait leur règne à Eux, les Terrifiants, qu'on n'avait pu chasser, et qui, à défaut d'opposition organisée, se trouvaient les maîtres, lançant des oukases répressifs qu'en d'autres temps nul n'aurait toléré. Ils avaient gagné : alors des millions de femmes avaient plié devant l'obscurantisme fait loi, elles avaient admis, dans la trahison des hommes, chaque atteinte à leurs droits, et

on ne les comptait plus ! Alors, dans ce village, impuissante, l'épouse elle aussi regardait son conjoint préparer du ciment, réunir des briques, pour l'emmurer vivante, dans une punition où il n'y avait pas de coupable. Protester était inutile à ses yeux de femme d'expérience. Mais son cœur était en peine, car la fenêtre murée signifiait qu'elle ne pourrait plus saluer ses voisines, compagnes de misère, mais aussi qu'en été, lorsqu'elle étoufferait sous le tissu épais de l'hijab, elle n'aurait plus la joie de sentir la brise vivifiante dont elle avait besoin, et qu'elle goûtait à la fenêtre. Prisonnière. Niée. C'était trop : elle était déjà l'esclave de son époux, écrasée toutes ces années, tenue de se plier à ses fantaisies de mâle, d'obéir sans murmurer à ce compagnon grossier, peu instruit qui multipliait ses devoirs à elle, et qui observait servilement l'ordre du régime… Pas de fenêtre pour la femme ! Que trouveraient-ils, ensuite ? Oui, c'était trop.

Alors elle avait avancé silencieusement jusqu'à se trouver juste derrière l'homme occupé à disposer des briques. Il n'avait pas beaucoup progressé dans sa tâche, peu accoutumé à la besogne, et puis le soleil brûlait. Etait-ce cette chaleur qui l'avait soudain rendue furieuse, elle d'un caractère ordinairement égal ? Elle avait dans une impulsion posé ses deux mains sur le dos tourné et courbé. Puis, que s'était-il produit ? Le mari était mort, le crâne ouvert écrasé sur une caillasse en bas dans la rue, le corps tordu bizarrement, sur le chemin de pierre, et tout de suite reniflé par les chiens errants. Elle n'y avait pas cru immédiatement, paralysée, contemplant en contrebas le cadavre inerte, les oreilles bourdonnantes comme si elle avait agi en songe, mais comprenant bien ce qu'elle risquait. Les femmes du quartier, attroupées, s'étaient résolues à monter, avaient fini par lui saisir les bras pour l'immobiliser avec gaucherie, avant de voir les hommes revenir des champs et prendre l'affaire en main.

Deux mille coups.

La suite n'avait été que brutalité et injustice, et l'épouse-veuve avait eu la douleur de voir les voisines l'accuser, la calomnier comme allaient le faire les juges, tant elles craignaient les dirigeants du pays. Son geste avait été impulsif, nourri de longues années de sujétion, elle qui pourtant avait fait toute jeune encore des études de chimie, qui aurait exercé son métier, si la situation avait été différente. Oui, elle qui, encouragée par sa famille, s'était

montrée brillante autrefois à l'université, puis dans un laboratoire au cœur de la capitale… C'était si vieux ! Elle s'était finalement révoltée, au bout du compte, sans avoir rien vraiment cherché cependant. Mais les magistrats qui statuaient sur son cas n'eurent que faire de l'absence de préméditation, et en fait de débat, seul compta leur bon vouloir : magnanimes, ils lui épargnèrent la lapidation. Elle comprit pourtant, peu à peu, que le verdict allait bien au-delà de deux mille coups : parvenue au bout de cette peine, après tant de fouet et de cachot, la prisonnière qu'elle était, quoique endurante, ne serait plus capable de raisonner. Elle serait détruite : c'était cela, la vraie punition.

Et raisonner c'était résister. Elle l'avait su, enfin, dans l'horreur de son sort. *Peut-être que je ne reverrai jamais mes grands garçons, ni Marjane ma benjamine. S'ils me sont rendus, tous trois, je jure que je tâcherai de leur enseigner cela : à penser. Dans ce pays qui a aboli toute réflexion, je leur transmettrai au moins ça. Il n'est pas trop tard pour eux, non plus que pour moi. Pour réfléchir, il n'est jamais trop tard.*

Avait-elle raison ou tort ? Lorsqu'on la mena de nouveau sur le lieu de son supplice, le mois suivant, elle eut la surprise de voir le bourreau habituel secondé par un individu qui se tenait dans l'ombre, et dont elle ne distingua pas les traits ; il ne lui était pas aisé de l'examiner, pourtant elle essaya, ayant l'intuition vague de quelqu'un de connu dans cette silhouette mince. *Un aide,* songea-t-elle. Ce n'était jamais le même personnel. Et puis on l'attacha, on lut, une fois de plus, les mots qui la condamnaient. Les coups commencèrent. Soudain, au milieu des sifflements de la lanière, ses oreilles perçurent un éclat de gaieté qui résonna dans la pièce nue : un rire, en ce moment ! Mais … Elle écouta, aux aguets, hoquetant, le dos en sang. *Où ai-je déjà entendu ?* Puis elle sut, et se sentit glacée : ce tout jeune homme mystérieux qui était debout, à s'esclaffer quand elle souffrait, c'était…

Oui. C'était son fils aîné.

Elle

Françoise Douxami

De la fenêtre avant, elle voyait la rue et l'animation. Maintenant, ce bout de liberté lui est refusé, comme tout le reste.
Elle aurait pu être ailleurs, entourée de copains. Elle est désormais emmurée par la volonté de fanatiques religieux.
Elle est afghane par son père, française par sa mère. Elle a bientôt 19 ans, l'abîme devant elle.
Quatre ans, six mois, huit jours auparavant, elle était libre comme l'air.
Ils étaient retournés en France en août 2020 pour les vacances : trois semaines délicieuses. Elle avait retrouvé Laurence, une amie française de longue date. Rencontrée lorsqu'ils habitaient Paris, elle avait été tout de suite l'amie de cœur. Même lorsqu'elles n'étaient pas dans les mêmes classes, elles se retrouvaient en récré ou dans les activités extrascolaires qu'elles choisissaient pour être ensemble. Toutes deux filles uniques, les parents avaient facilité cette amitié. Ainsi, Laurence partant en Vendée durant l'été, c'était tout naturellement que ses parents avaient loué au même endroit pour des retrouvailles.
Au début, elles se suffisaient à elles-mêmes. L'adolescence avait élargi leur cercle d'intérêts. Laurence était extravertie, et bien vite une bande de copains s'était constituée autour d'elles. Ils avaient fait les quatre cents coups, construisant au fil des ans des souvenirs parfois inavouables mais toujours précieux.
Ses parents avaient choisi de repartir en Afghanistan. Il ne se sentait pas intégré. Même s'il avait épousé une Française, il se sentait déraciné hors de son pays. Il était transparent en France, tandis qu'il retrouvait de l'importance et du respect quand il revenait à Kaboul. Cependant, il avait accepté de revenir en France chaque été pour maintenir le lien avec Laurence.
Ses dernières vacances en Vendée avaient été particulièrement réussies. Elles grandissaient et jouissaient d'une plus grande liberté. Laurence avait

rencontré Christophe et, lui échappant un peu, elle avait mis son temps libre à bonne contribution. Elle avait découvert son pouvoir sur les garçons. Elle en avait usé et abusé avec délectation. Elle avait ressenti ses premiers vrais émois, et ses premières déceptions aussi.
Elle avait eu un *crush* pour le nouveau de la bande, Marc. Quand elle le regardait, elle sentait son corps vibrer. Elle voulait attirer son regard, mais en même temps s'appliquait à jouer l'indifférente, car elle avait lu dans les magazines que ça fonctionnait bien auprès des garçons. Cela n'avait pas été concluant. Elle avait versé des larmes en s'épanchant auprès de Laurence.
Mais l'été était trop court pour perdre du temps. Elle s'était vengée sur les autres et s'était sentie plusieurs fois comme Scarlett dans *Autant en emporte le vent*. Elle avait alors 14 ans et la vie devant elle.
Et puis la vie avait basculé, brutalement, l'année suivante.
Au début, son père n'avait pas envisagé l'impossibilité de quitter le pays. Pour lui, la nationalité de sa femme les protégeait. De toutes les façons, il était tiraillé.
Il était effrayé à l'idée de revenir définitivement en France. Quand ils demeuraient en France, il se sentait toléré par les amis de sa femme, mais uniquement parce qu'il était son mari. Il n'aimait pas leurs questions tendancieuses, malgré un vernis de bienveillance.
Par ailleurs, les relations avec ses beaux-parents étaient demeurées très tendues, malgré le temps et les efforts qu'il estimait avoir déployés pour les rassurer. Pour eux, les différences culturelles étaient trop importantes. Leur fille s'embarquait dans une relation pleine d'embûches. Ils s'étaient obligés à une neutralité avec l'arrivée du bébé, mais tout cela n'était que surface. Les rapports étaient courtois, mais dénués de chaleur.
Enfin, il lui faudrait trouver un travail. Cette idée le terrifiait. Il avait tout à perdre professionnellement et socialement. Aussi avait-il tergiversé, et depuis, était au désespoir. Le piège s'était refermé. Il leur était maintenant impossible de sortir du pays, de bénéficier d'un traitement différencié pour sa femme et sa fille. Il désapprouvait les nouveaux maîtres du pays, mais il était impuissant : impossible de braver les interdits sans les mettre tous en péril.
Sa mère avait fait preuve de résilience dans les premiers mois, escomptant une intervention pour les exfiltrer. Petit à petit, son optimisme s'était émoussé. Résignée, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.
Pour elle, c'était pire encore.

Elle aurait dû étudier, se balader, rencontrer des amis… mais cela n'était plus possible.
Au début, elle avait cru sombrer. Tout était allé si vite. Ils auraient dû être en France à cette époque de l'année. Mais son père avait des affaires en cours à traiter à la suite du retrait des troupes américaines. Il avait décidé de différer leur voyage et de venir à Paris pour Noël. Ensuite, proche d'Ahmad Massoud, il avait espéré, comme lui, qu'un dialogue puisse s'ouvrir avec les talibans. Pourtant, l'ambassadeur de France en poste avait prévenu la famille de la nécessité d'évacuer très vite à la suite de la prise de Kaboul. Son père s'était décidé trop tard. L'exfiltration était devenue impossible. Le cauchemar avait alors commencé.
Terrée dans sa chambre, elle était sidérée, tétanisée, anéantie. Elle voulait mourir. Elle refusait de parler à son père. Elle lui en voulait terriblement. Il avait beau dire, lui pouvait continuer de vivre, d'aller à l'extérieur, tandis qu'elles étaient condamnées à se terrer. Elle voyait chaque jour sa liberté s'amoindrir.
Son père avait pris leurs vêtements occidentaux par crainte de dénonciation, puis de représailles. Il était devenu leur tuteur, responsable de surveiller leur tenue vestimentaire, sous peine de sanctions. Dorénavant, elle devait revêtir la burqa traditionnelle pour se déplacer à l'extérieur. Alors, elle avait refusé de sortir : hors de question de se plier à cette règle, et par là même, d'accepter de se soumettre.
Pour l'intérieur, son père avait trouvé de longues tuniques amples, portées avec un pantalon large. Il en avait choisi des colorées. Elle avait refusé cette hypocrisie vestimentaire. Elle voulait tout en gris.
Elle dormait beaucoup, mais le sommeil n'était jamais réparateur. Elle se levait fatiguée, désœuvrée, anesthésiée. Elle s'empêchait de penser, de se souvenir, de pleurer. Parfois, tout de même, elle ne pouvait contrôler totalement ses émotions. Alors, un torrent de larmes jaillissait, et ce flot la soulageait temporairement, lui permettant d'extérioriser sa souffrance intérieure.
Cela avait duré des mois, et puis elle était sortie de sa léthargie et avait choisi de continuer à vivre, envers et contre tout.
Un matin comme les autres, elle s'était dit qu'elle aurait dû lire les récits de Soljenitsyne ou Mandela pour comprendre comment ils avaient surmonté l'emprisonnement des années durant. Elle avait ri. Peu portée sur la lecture, elle ne connaissait d'eux que le nom.

Jusqu'alors, étudier n'avait pas de sens pour elle. Elle avait été une élève sérieuse, mais sans conviction. Elle travaillait ce qu'on lui demandait. Elle aimait surtout être avec ses amis.
Elle avait passé des heures avec eux à rire pour un rien. Elle n'en avait pas conscience à l'époque, mais maintenant tout lui revenait : les fous rires avec Laurence, quand elles utilisaient un jargon connu d'elles seules, construit et enrichi au fil des ans.
Alors, dans sa chambre, seule, habillée comme un as de pique avec sa tunique grise informe, elle s'était jurée de ne plus subir, et de mener son combat pour l'altérité.
Elle avait toujours des moments d'abattement. Cela avait été un déchirement quand son père lui avait pris son téléphone, toujours par crainte de représailles. Elle adorait Snapchat et Instagram.
Cependant, chaque jour, elle s'astreignait à respecter un rythme, comme si elle allait en classe. Elle se levait le matin pour suivre les cours en dari sur Radio Begum et les reprenait l'après-midi pour les traduire en français. Elle avait dû se perfectionner en persan et était heureuse de ses progrès.
Le soir, elle écrivait des heures durant, sans musique, simplement en se remémorant les airs entendus autrefois. Chaque jour, inlassablement, elle reprenait le même cadencement. Elle lisait et relisait toutes les lettres que lui avait écrites Laurence et elle en imaginait la suite.
Elle s'inventait toutes sortes d'avenirs différents. Elle pouvait ainsi construire et déconstruire à volonté.
Elle avait retrouvé la photo de cette jeune Afghane aux magnifiques yeux verts. Elle adorait la regarder et imaginer le dialogue intérieur de cette jeune femme.
Petit à petit, elle n'avait même plus besoin de papier. Elle n'était plus seulement afghane ou franco-afghane. Elle était ce qu'elle voulait être.
Ils pouvaient tout lui prendre, penser lui faire tout perdre. Mais ils se trompaient. Elle avait décidé qu'elle ne laisserait à personne le soin de décider à sa place.
Ils la confinaient, mais lui avaient laissé le temps. Et en cela, ils lui avaient offert le bien le plus précieux. Elle disposait d'heures précieuses pour réfléchir, rêver, créer à volonté. La suite lui appartenait.
Le dialogue s'était petit à petit réinstallé avec son père. Elle lui en voulait toujours de leur situation, mais elle avait pris de la distance, et il était le seul à pouvoir lui parler du monde extérieur avec une certaine liberté. Ainsi elle

avait appris que l'ONU, dorénavant, parlait d'**apartheid de genre** pour caractériser leur situation. Elle savait aussi que des militantes comme Fawzia Koofi intervenaient régulièrement dans les médias pour dénoncer la situation des femmes en Afghanistan.
Son père prenait des risques en lui parlant de tout cela, mais elle avait besoin de savoir pour survivre à son enfer.
En décembre 2024, elle avait à nouveau vacillé quand les talibans avaient ordonné d'obstruer l'accès aux fenêtres donnant sur des espaces résidentiels occupés par les Afghanes pour limiter les « actes obscènes ».
Pourquoi se battre contre de tels monstres ? Et puis elle avait décidé de se reprendre, et de ne pas se laisser abattre.
Elle s'accrochait à son dernier espace de liberté : **la radio Begum**.
Mais début février 2025, les talibans avaient une nouvelle fois frappé. Ils avaient décidé de suspendre la chaîne, l'accusant de trahir les valeurs islamiques et d'être soutenue par des médias basés à l'étranger.
C'en était trop pour elle.
Son père lui avait parlé d'une étudiante se déshabillant sur le campus de l'université de Téhéran pour protester pour les droits des femmes, et qui avait été par la suite emprisonnée.
Elle aussi pourrait faire la même chose. Ce ne serait sûrement pas relayé par les médias, mais elle s'en moquait. Elle voulait reprendre le plein contrôle de sa vie. Elle avait écrit ce qu'elle voulait poser sur du papier. Comme Anne Frank, ses écrits seraient peut-être retrouvés un jour, puis publiés.
Elle avait fait son temps et se sentait sereine.
Son père était à l'extérieur, la mère enfermée dans sa chambre. Elle fouilla dans l'appartement à la recherche de dessous colorés. Elle était certaine d'en retrouver. Sa quête ne fut pas vaine. Elle enfila les dessous, revêtit une tunique légère multicolore bien cachée dans la penderie.
D'un pas assuré, elle sortit de l'appartement et courut dans l'escalier. Dehors, il faisait frais, mais elle s'en fichait. Elle se sentait légère, invincible.
Très vite, les regards se firent lourds et menaçants. Elle n'en avait cure. Des soldats talibans commencèrent à l'invectiver. Elle leur sourit et se dévêtit lentement. Elle continua de marcher malgré l'ordre de s'arrêter : des tirs fusèrent.
Touchée au dos, elle s'arrêta un instant, chancela, refit un pas, s'écroula. Elle regardait le ciel. Il était gris : « comme tout ici », se dit-elle.

Une larme coulait sur sa joue. Ses yeux se fermaient.
C'était un petit pas pour moi aujourd'hui, un grand recul pour l'humanité.

Lépin, une photo

Frédérique Brudon

De la fenêtre, à travers les piliers de la balustrade drapés de chèvrefeuille, tu aperçois la prairie et au loin le lac.
Tu quittes la salle à manger où tu rêvasses et sors sur la terrasse. Son vieux plancher grince quand tu te rapproches de la rambarde, pour t'accouder au-dessus du massif d'hortensias roses et bleus.

Ce que tu ressens alors, c'est la chaleur de juillet qui fait vibrer l'air et bourdonner les insectes. Dans le champ, deux petites filles blondes attrapent à la main des sauterelles qui leur chatouillent les paumes, les obligeant à les libérer en riant.
Puis l'odeur du foin t'envahit. Leur grand-père a fauché ce matin. Elles se sont tenues à l'écart prudemment, comme il le leur a demandé, mais maintenant elles se précipitent sur les tas d'herbe coupée pour les transporter vers le hangar derrière la maison.
Ton regard se promène lentement sur cette campagne vallonnée, jusqu'au pied des montagnes sombres. Les champs sont soulignés par des haies de noisetiers. Tu descends dans le pré. En toile de fond, immuables et changeants, tu aperçois les eaux bleues et vertes du lac et le reflet calme de son île bordée de roseaux. Tu contournes le chalet et là, juste devant toi, le grand-père, un homme déjà âgé scie du bois sous un hangar.
La tête légèrement tournée vers elles, il sourit en parlant aux deux petites filles qui le regardent sagement, debout les mains dans le dos.
Tu devines leur joyeuse impatience tandis qu'il leur montre comment couper des rondins sans se blesser, et leur explique ce qu'il va en faire tout à l'heure. Deux rangées de piquets qu'il va scier entre lesquelles elles pourront glisser les tas d'herbe coupée : les futurs murs d'une cabane. Leur cabane ! Juste pour elles ! Elles trépignent d'excitation.

En attendant, elles vont jouer dans le bois derrière le chalet. Il borde le pré de Pierrot le fermier. On entend ronfler le moteur de son nouveau tracteur sur lequel il parade fièrement. Des petites floraisons rose vif à l'odeur épicée tapissent le sous-bois ; elles ne les ramassent plus : à chaque fois, elles se fanent avant même d'arriver à la maison. Elles s'aventurent dans le pré, jusqu'à l'enclos où paissent des vaches nonchalantes. Les ruminants les regardent paresseusement sauf la Marinette, la plus jeune qui se met à meugler violemment à leur approche. Elles sursautent ; c'est peut-être la couleur de leurs bottes de caoutchouc, ce rouge brillant, qui attire les foudres de la jeune vache ! Elle pourrait les charger ! Elles se réfugient rapidement derrière la barrière de fil de fer barbelé. Marinette les toise et dépose une bouse, majestueusement. Il n'y aura pas de combat !

Un peu plus loin, entre le hangar et le chalet, à l'abri d'un grand chêne les silhouettes chétives d'un évier métallique et de son robinet rouillé rappellent que c'est bientôt l'heure d'une « toilette de chat » à l'eau fraîche. Le bain, ce n'est qu'une fois par semaine, dans un grand bac métallique, posé sur le sol, au soleil, qu'on remplit avec des casseroles d'eau chauffée à la cuisine.
La cuisine, c'est leur pièce préférée, à côté de la chambre des grands-parents ; elles aiment y regarder leur grand-mère écraser les pommes de terre encore chaudes dans le presse-purée, les arroser de lait et transformer cet amas compact en un plat onctueux qu'elles adorent.
La salle à manger plus loin, la pièce dont la fenêtre ouvre sur la terrasse, sert de bureau pour les devoirs de vacances ou pour lire le journal de Mickey que l'on récupère le jeudi chez « l'épicier qui a tout ». On y écoute aussi les nouvelles à la radio et surtout le jeu des mille francs qui captive les grands-parents et impose un silence respectueux aux enfants mais pas au coucou suisse ; il se manifeste tous les quarts d'heure et plus intensément toutes les heures. Elles aiment l'entendre la nuit, depuis leur chambre attenante, régulier, rassurant quand elles ne veulent pas dormir ou quand elles croient entendre un loup rôder près de leur porte.
Certains jours, là-bas, derrière le lac, le mont Richard se couvre de noir et se met en colère. L'orage tourne et menace. Les éclairs strient le ciel de brèves cicatrices bleutées, le roulement du tonnerre annonce le déluge ; on compte les secondes entre les deux signes du ciel pour savoir à quelle distance se situe le plus fort de la tempête.

C’est toujours quand les parents viennent les chercher qu’il se met à faire mauvais ; c’en est devenu une plaisanterie familiale : les parents vont venir, le temps se gâte.
Alors ces jours-là, elles aiment guetter leur arrivée, à l’abri sur la terrasse et entendre crépiter son toit, en se demandant si l’eau ne va pas tout envahir. Tu les revois sauter de joie à l’apparition de leur voiture et se précipiter sous la pluie pour les accueillir. Le soleil revient alors qu’elles n’ont même pas fini de leur raconter les aventures de la semaine.

Un samedi de juillet, elles attendaient les parents, il faisait étonnamment beau. Le mont Richard était pimpant sous le soleil. Ce même soleil qui a ébloui le chauffeur du camion qui a percuté la voiture des parents, les rendant orphelines.

Le temps a passé, le chalet a été vendu.
Mais ces sensations, ce bonheur dont tu n’étais pas consciente, te reviennent pleinement vivants pendant que tu regardes cette photo de Papé vous construisant une cabane.

Didyme

Jacques Baume

De la fenêtre, le père Thomas jeta un œil sur son jardin et resta figé de stupeur ! De mon lit, je vis son visage blêmir tant il semblait perturbé. La situation était inquiétante, mais jamais je n'aurais pensé que le vieux puisse à ce point être choqué par ce qu'il voyait. À mon tour, je me levai et allai vers lui pour le soutenir.

Il ne bougeait plus, il était comme ancré sur le sol et quand je lui demandai ce qui l'émouvait tant, sa mâchoire tremblait. Il essaya de parler, mais aucun son ne sortit de sa bouche, lui qui pourtant était si loquace dès l'aube. Sa chemise était moite de sueur et ses rares cheveux collaient sur son front plissé. Mais son regard était plus clair qu'à son habitude, il était comme subjugué par des images qui défilaient devant lui, faisant jaillir des larmes qui inondaient ses joues. Ses mains tavelées tremblaient sur le rebord de la fenêtre.

Pierre se dressa brusquement sur son lit et me demanda :

« Qu'est-ce qu'il y a, Paul ? »

Je dus mentir en lui répondant que Thomas avait probablement un malaise. Je lui demandai de m'aider à l'étendre avant qu'il ne se blesse en tombant.

Aussitôt, il se leva, vint vers nous, passa son bras sous l'aisselle du père Thomas et je fis de même. Lorsque, pour ne pas le brusquer davantage, je tentai de l'éloigner des vitres tout en lui chuchotant que nous allions le conduire jusqu'à sa couche afin qu'il se repose, il agrippa ses mains plus fortement encore au battant de la fenêtre. Les veines gonflées de ses bras dessinaient des monticules pareils à ceux au-dessus des terriers que creusaient les taupes dans notre jardin. Elles étaient sinueuses et une énergie peu commune faisait saillir ses tendons, sculptant l'effort d'une passion souterraine. Je me souviens avoir vu son pouls. Il était comme l'écho de sa vie qui affleurait en battant sous sa peau fine et translucide.

Des larmes ruisselaient, mais il ne hoquetait pas. Son souffle était lent et régulier. À n'en pas douter, l'incrédule père Thomas avait soudainement la

révélation d'une vérité cachée. Alors je me tus pour ne pas interrompre la voix qu'il entendait peut-être, lui aussi...
Je m'approchai doucement près de lui afin de ne pas l'effrayer et je compris que quelque chose le bouleversait. Un sourire que je ne lui avais jamais vu illuminait son visage. Je sentis qu'il était en train de vivre et de comprendre un fait qui était à la fois, en lui et devant lui. Les longs sillons qui barraient son front s'animaient sous son intense réflexion.
À n'en pas douter, un événement perturbait ses idées préconçues et le forçait à reconsidérer sa compréhension du monde, de sa foi et de sa propre identité. Cet événement s'apparentait à une vision et à une profonde remise en question des croyances et des convictions que sa raison avait bâties et consolidées tout au long de sa vie. Ce matin, c'était toutes ses connaissances, toutes ses certitudes et tous ses doutes constituant sa vie d'homme raisonnable et instruit qui s'écroulaient.
Et c'est lorsqu'il s'abandonna, que tous les muscles de son corps se détendirent. Il sourit plus encore, puis, ému d'avoir été vaincu par tant de puissance, il essaya de dire ce qu'il réalisait, mais ce fut sans succès, tant l'éclat d'une lumière l'éblouissait, tant ce feu interne le consumait.
Je pouvais dire cela pour avoir vécu la même expérience sur un chemin proche de Beyrouth. J'avais moi aussi vu resplendir autour de moi une lumière venant du ciel. Elle était si forte que j'étais tombé de mon cheval. Je m'en souviens encore : les amis qui m'accompagnaient s'étaient arrêtés muets. Ils avaient bien entendu une voix, mais eux n'avaient pas vu cet éclair. Ensuite, je m'étais levé de terre, mes yeux étaient ouverts, mais ils ne voyaient rien ; alors ils m'avaient mené par la main jusqu'à Damas. Et pendant trois jours, j'étais resté non voyant, ne mangeant plus, ne buvant plus.
J'avais éprouvé les mêmes secousses et vécu les mêmes souffrances qui, je l'avoue, avaient été terribles. Et c'est très certainement l'absence de doutes qui m'avait transformé et permis de supporter si longtemps ces douleurs. Aussi, je ne m'écartai pas du vieux Thomas. En ces instants, je savais ce qu'il vivait. Je l'entendis marmonner :
« Reste ici, ne m'abandonne pas ! »
Mais je n'eus pas le sentiment que c'est à moi qu'il adressait ses paroles.
Pierre, qui faiblissait sous l'effort du soutien, appela Matthieu, levé tôt lui aussi ce matin. Dès qu'il entra dans la chambre, il comprit la situation, glissa

immédiatement un siège jusqu'à nous, attrapa le père par la taille et l'assit. Exténué, Pierre tremblait sur le bord d'un lit.
Je contournai le père Thomas et vins me placer derrière lui. Je posai mes mains sur ses épaules que je massai délicatement, pour ne pas le heurter. D'ici, je pouvais admirer une couronne de longs cheveux blancs cerclant sa tonsure lisse qu'il parfumait chaque jour. Une odeur de myrrhe exhalait de son crâne humide qui cuisait au-dessus de ce feu intérieur. D'en haut, je voyais aussi sa barbe constellée de rosées de larmes brillantes qui avaient jailli dès qu'il s'était mis devant la fenêtre.
Soudain, Pierre qui n'avait pas regardé au-dehors et qui ne comprenait pas encore ce qu'avait vu le père Thomas, s'impatienta :
« Paul, appelons le médecin du village ! »
Je lui répondis doctement que tout était à sa place dès à présent et que ce n'était que de temps et de silence dont le père avait besoin. Il acquiesça en baissant les yeux. Matthieu soutenait le bras du vieux Thomas et lui aussi était ému aux larmes.
Lorsque Suzanne arriva en souriant, nous nous levâmes pour l'accueillir. Elle déposa une corbeille de nourriture et une outre de vin sur le muret qui jouxte la fenêtre. Des effluves de poissons grillés et de pain chaud glissèrent dans l'air frais de ce petit matin et se répandirent dans le dortoir où nous avions dormi tous les cinq et où nous nous tenions à présent. Elle remit de l'ordre dans ses cheveux, joignit ses mains sur sa poitrine et s'inclina pour nous saluer. Avec compassion, elle s'approcha du père Thomas qui avait le regard perdu en lui-même et donnait l'impression de voir plus loin que l'horizon. Elle dit avec émotion :
« J'ai déjà vu un regard comme le sien. Il est celui de quelqu'un qui cherche et qui n'a eu de cesse de chercher jusqu'à ce qu'il trouve, et maintenant qu'il a trouvé, le voilà bouleversé, et comme il est bouleversé, vous le voyez émerveillé. Regardez-le ! Il règne sur le Tout. »
À cet instant, un épervier traversa le ciel. Son sillage laissa une trace qui ressemblait à une voûte sous laquelle nous nous tenions.
Suzanne avait dit cela avec une sincérité qui laissait penser qu'elle avait probablement, elle aussi, vécu cette expérience. Ses propos pénétrèrent nos oreilles avec une telle subtilité qu'ils résonnèrent jusque dans nos cœurs.
Seul Simon avait commenté la situation. Ses humeurs parfois vives et spontanées l'avaient conduit à dire que le père Thomas n'avait probablement que des visions et qu'il se sentait mal d'avoir trop bu hier soir pendant le

repas. Oui, la passion de Simon était intense, même si l'on savait tous qu'au moment où des gardes du Sanhédrin avaient arrêté notre maître, sa peur l'avait poussé à leur dire : « Je n'en suis pas ». Malgré son reniement, nous le savions profondément dévoué à sa cause et nous ne fîmes pas cas de sa réaction.
Toujours sous l'effet d'une grâce et terrassé par une force plus grande que lui, le père Thomas ne disait rien.
Matthieu, engagé depuis longtemps dans notre communauté, soutenait inlassablement le père Thomas. Il était à lui seul un modèle de miséricorde et sans doute le plus apte à nous inspirer et à nous guider.
Cela faisait sept jours que le maître était mort, trahi par l'un des nôtres. On avait appris que, pris de remords, l'Iscariote avait rendu les trente pièces d'argent qu'il avait reçues et s'était pendu dans le "champ du sang". Sa mort n'avait réjoui personne, car nous nous tenions fermes dans le principe fondamental de notre éthique. Le commandement qui nous avait été donné et qui était notre "règle d'or" me montrait à cette heure du jour que Matthieu, plus que tout autre, aimait son prochain comme lui-même. Au plus près du père qui vivait une transfiguration, Matthieu l'écoutait gémir et regardait sans crainte ses yeux convulsés. Suzanne, qui était entrée dans la chambre où nous nous tenions mes trois frères et moi, s'approcha de notre vieux compagnon et épongea son front trempé.
Maintenant, je pouvais affirmer sans faille que dès l'aube, le père Thomas avait été figé de stupeur. Je l'avais *vu* descendre vers des enfers dans lesquels moi aussi j'étais allé et revenu, je l'avais *entendu* lutter contre des forces démoniaques que moi aussi j'avais terrassées.
Au-dessus de l'horizon, un soleil pourpre se levait. Il teinta d'or la terre et les champs qui s'étendaient à perte vue et, à ce même instant, Thomas écarquilla les yeux avec un sourire éveillé. Il dégagea lentement son bras de celui de Matthieu qui l'avait jusqu'à présent soutenu. Il semblait revenir de ce lieu d'où on ne revient plus tout à fait le même, alors qu'autour de nous, rien n'a vraiment changé. Son regard bienheureux qui avait vu l'indicible brûlait encore des relents d'une fièvre salvatrice. Et c'est avec une infinie tendresse qu'il écarta la main encore fraîche de Suzanne. Il se leva en vacillant et dit en pointant son doigt vers nous :
« À vous tous, mes compagnons que j'aime, j'ai vu et j'ai connu ce que nul homme ne pourra connaître, tant qu'il n'aura pas détruit en lui-même l'ignorance et le doute. »

Je n'entendais plus le ton sceptique que je lui avais connu. Je ne l'entendais plus réclamer inlassablement des preuves tangibles à propos de tout ce qu'il ressentait ou de ce qui l'entourait. L'aplomb avec lequel il témoignait donnait à sa voix une certitude incontestable. Et c'est devant cette fenêtre ouverte sur un monde nouveau qu'il proclama l'élévation de la conscience, cette révélation que peu d'entre nous avaient vécue ou imaginée. Il ajouta :
« C'est la mécompréhension de soi-même qu'il faut détruire... »
Il avait dit cela en pointant son doigt sur sa poitrine. Il dit encore :
« ... Et avec elle, l'identification erronée de soi avec le corps. »
Les mains levées vers le ciel, il louait ce même ciel d'avoir détruit à tout jamais son attachement aux plaisirs et de l'avoir aidé à accepter ce qui est désagréable. Il termina son témoignage :
« À vous, mes amis, entendez ! L'angoisse liée à la mort et l'incertitude de l'existence engendrent un attachement à la vie matérielle et une peur de ce qui est inconnu. »
Ces paroles étaient celles d'un homme qui avait vu cette mort sans la fuir ni en être apeuré. Thomas le sceptique n'avait plus de colère, il n'avait plus d'aversion envers les expériences ni les personnes qui lui avaient provoqué tant de conflits.
Pierre, Simon et Matthieu l'écoutaient avec une attention indéfectible et moi, aux côtés du père Thomas qui s'était rassis et maintenant se recueillait, je regardais couler des larmes d'allégresse sur les joues de Suzanne qui rompait les pains qu'elle posait devant les poissons préparés.
Je le sais, le père Thomas vivait dans une éternité. Cette éternité selon laquelle son âme était déprise du moi, des circonstances et des objets extérieurs. Et cette âme s'en retournait à l'essence divine, se fondait en Dieu et devenait Dieu. Je savais que son âme était remontée jusqu'à son état incréé. Cette âme n'avait pas d'âge, ou plutôt elle était aussi jeune qu'au jour de sa naissance.
Débarrassé de ses oripeaux, son regard était celui d'un nouveau-né. Ses grands yeux brillants voyaient chaque détail du monde qui l'entourait. Il y avait une telle innocence dans son regard, une telle capacité à s'émerveiller devant les choses simples ; lorsqu'un nuage passait, qu'une feuille tombait, qu'un insecte volait... Mais avec une transparence touchante. Le père Thomas explorait pleinement chaque instant et je savais qu'il vivait dès lors dans un éternel présent.

La mangeuse d'âmes

Laetitia Chadenat

De la fenêtre, je vis passer quatre hommes. Ils entouraient de leurs bras une femme. Ils la tiraient violemment vers la sortie du village. Le petit groupe zigzaguait dans la rue entre des motos et les passants qui pressaient le pas les bras chargés de sacs.

La femme, je la reconnus aussitôt. C'était Mattie, notre tatie, la grande amie de maman. Je me suis alors levé pour m'approcher de la fenêtre. Le maître m'a aussitôt regardé d'un air sévère et m'a demandé de me rasseoir. J'ai rejoint ma chaise et toute l'après-midi, j'ai pensé à cette scène étrange.

La fin de l'école venue, j'ai couru jusqu'à la maison avec l'espoir d'en savoir plus. Maman était sur le pas de la porte. Avec un balai, elle débarrassait le sol de la poussière. Aussitôt, je lui ai tout raconté. Nerveusement, j'ai répété les moindres détails. Maman m'observait silencieusement et au moment où j'ai interrompu mon flot de paroles, elle a baissé les yeux tristement.

Mattie était la meilleure amie de maman. Elles s'étaient rencontrées au collège puis elles ne se sont plus quittées. Ma mère et ses cheveux toujours méthodiquement ramassés sous un foulard coloré contrastait avec Mattie et ses cheveux tressés et mêlés à de longues mèches rouges qui tombaient sur ses épaules. Elles avaient l'habitude de répéter en riant qu'elles avaient fait les 400 coups ensemble. Leurs anecdotes nous faisaient toujours beaucoup rire ma sœur et moi. J'adorais quand Mattie nous racontait qu'elles bernaient les professeurs en s'échangeant les copies.

Quand maman n'était pas là et que papa rentrait tard de son emploi de chef militaire, Mattie s'occupait de nous. Elle nous préparait souvent des bananes plantain et du riz bouilli. Mattie avait le temps car elle n'avait pas les horaires de l'hôpital où travaillait maman ni les horaires de chef de papa. Mattie était soigneuse ou plutôt guérisseuse. Dans le village, dès que quelqu'un se sentait mal, elle se rendait dans son foyer. Elle préparait des plantes. Elle chantait des paroles magiques et soudain, le malade allait

mieux. Ça ne fonctionnait pas toujours car pour certains, c'était la fin et on n'y pouvait rien. Mais parfois, Mattie soignait le mal. Mattie nous expliquait qu'elle était particulièrement douée pour soigner un mal qui était très répandu dans le village, celui qui se trouvait dans la tête et qui parfois, entrainait des idées noires. Il fallait les chasser à coups de balais, nous expliquait-elle en riant.

Maman aimait quand Mattie nous gardait car celle-ci cuisinait divinement bien et quand elle rentrait de son travail à l'hôpital, on s'asseyait et on riait beaucoup. Parfois, papa et grand-père se joignaient à nous et là, c'était vraiment la fête.

Mais ce jour-là, du haut de mes 9 ans, je ne parvenais pas à comprendre. Mattie était trainée violemment par des hommes et son visage de loin m'avait paru sombre, très sombre. Ça ne ressemblait pas à Mattie, non vraiment pas.

Maman restait silencieuse. Je savais qu'elle cachait ses émotions pour ne pas m'alerter mais je réclamais une explication. En colère, j'ai commencé à faire les 100 pas autour de la maison. J'ai trouvé une rangée de fourmis. Je leur ai construit un pont avec quelques brindilles puis j'ai écrasé le pont avec mes pieds en tapant encore et encore.

Et alors Fofo, qu'est-ce que tu fais là ? Cette voix, c'était celle de grand-père. Grand-père avait une voix très impressionnante. Ma petite sœur Milly disait qu'il avait une voix faite pour faire fuir les voleurs de bétail. Grand-père était très grand avec une barbe blanche qui contrastait avec ses yeux très noirs. Il portait toujours une chemise rayée rentrée dans un pantalon en lin. Mattie disait que papi était d'une grande élégance.

Grand-père répéta la question. Je levai la tête et le regardai. Grand-père lut tout de suite la colère dans mes yeux. Pourquoi est-ce que tu leur en veux à ces petites fourmis ? Je lui racontais alors tout ce que j'avais vu, le matin même, de la fenêtre de l'école. J'aperçus alors un léger tressautement de sa paupière gauche. Il me proposa de le suivre et de m'asseoir avec lui sur une chaise, un peu en retrait de maman.

Lorsque je fus assis, il posa sa main sur mon épaule et commença son récit. Mattie est une grande amie de la famille tu sais. Elle considère ta mère comme une véritable sœur. Néanmoins dans le village, elle est considérée comme vraiment spéciale. Les guérisseuses ont un rôle très particulier dans la communauté.

En fait, j'avais bien compris qu'elle était à part. Chez elle, elle faisait souvent bouillir dans une grande marmite des plantes qu'elle allait chercher alentour. Quand je venais chez elle, l'odeur était parfois étrange et des fumées de couleur s'évaporaient dans l'air.
Grand-père continuait à m'expliquer en fronçant les yeux. Tu sais, Fofo, Mattie est très admirée mais elle fait aussi un peu peur. Les guérisseuses effraient parfois les cœurs faibles. On les accuse parfois de sorcellerie.
De sorcellerie ? J'écarquillais les yeux. Comment Mattie pouvait-elle être une sorcière ? Elle avait un sourire grand jusqu'aux oreilles et des yeux doux comme ceux des antilopes qui couraient dans la plaine très tôt le matin.
Grand-père hésita un moment puis reprit. Mattie a sauvé des dizaines et des dizaines d'âmes dans le village. Des âmes broyées par le temps, la maladie, dévastées par la guerre ou par des morts. Tu sais, elle a un sacré pouvoir Mattie. Elle guérit les âmes.
Je me souvenais qu'une fois alors que je jouais dehors, j'avais aperçu des habitants entrer dans son foyer. Leurs visages étaient fermés. Une heure plus tard environ, ils sont ressortis les yeux brillants et le sourire aux lèvres. Mattie s'est assise près de moi pour siroter une orangeade. Elle m'a alors confié que la décoction qu'elle leur préparait était une chose mais que le plus important dans ces séances était la parole. Je n'avais pas trop compris ce que cela signifiait mais je n'avais pas eu envie de poser plus de questions.
Grand-père me tira de mes pensées et me saisit par l'épaule. Il me demanda doucement si je me souvenais du petit Samou qui était dans mon école. J'acquiesçais. Samou était d'un enfant plus petit que moi. Je l'avais toujours connu très maigrelet. Il parlait peu et avait toujours d'énormes poches bleues sous les yeux. Dans la cour, il jouait peu avec les autres élèves car il était vite essoufflé, surtout quand on jouait au ballon. Un jour, mon copain Hamdou, le cousin de Samou m'avait expliqué que Samou était très malade et qu'on ne pouvait rien y faire car il était né avec la pluie au fond de lui. Son corps n'avait pas connu assez de soleil et ses racines devenaient de plus en plus petites.
Il y a dix jours, Samou n'était pas apparu à l'école. Personne ne s'était vraiment inquiété car les élèves manquaient parfois quelques jours d'école pour aider leurs parents à travailler dans les champs ou pour les accompagner dans la grande ville. Mais mon copain Hamdou est venu me voir un matin en me disant que Samou était parti pour toujours. C'était fini car son âme s'était envolée. J'avais trouvé ça très difficile à entendre. Ça

m'inquiétait qu'un enfant puisse partir aussi tôt dans sa vie. Je m'étais demandé si ça m'arriverait aussi.
Je levais les yeux vers grand-père. Je ne comprenais pas le lien entre Mattie et Hamdou. Je posai directement la question à grand-père. Il agrippa la chaise près de moi et soupira comme quand il parlait de grand-mère et évoquait sa disparition. Il m'expliqua alors que lorsqu'un enfant meurt dans un village, la faute est souvent attribuée aux mangeuses d'âmes. Je connaissais bien cette légende de mon village. A l'école, on les appelait les mangeuses d'enfants et on en riait car on ne connaissait pas d'enfants qui avaient été croqués par quelqu'un. Enfin, pas avant Samou.
Grand-père m'expliqua que comme Mattie était guérisseuse, elle avait passé un temps considérable à tenter de le guérir. Quand Samou était parti, ses parents ivres de peine avaient montré Mattie du doigt et elle avait été désignée coupable par les autres villageois. Je ne pouvais pas imaginer que Mattie était une croqueuse d'enfants. Ce n'était pas imaginable pour moi. Grand-père ajouta qu'on ne pouvait rien faire, qu'il fallait se résoudre aux décisions de la communauté. Il se leva doucement, me tapota l'épaule et se dirigea vers le potager. C'était tout ?
Je me précipitai vers maman pour lui crier ma révolte et pour qu'elle exprime elle aussi sa colère, sa tristesse. Maman voulut d'abord m'écarter de son chemin puis elle me prit par les épaules et me dit que même si je n'étais qu'un enfant, il fallait que je sache.
Elle m'expliqua que les mangeuses d'âmes étaient bien souvent des femmes qu'on battait puis qu'on emmenait de force hors du village. C'était injuste mais les villageois avaient besoin d'une coupable, la mort d'un enfant ne pouvait pas être dictée par le ciel.
Je lui demandais où ces femmes coupables se rendaient. Maman m'expliqua qu'elles se retrouvaient bien seules et que souvent, elles trouvaient un dispensaire avec des femmes qui avaient été elles aussi exclues de leur village.
Je lui demandais comment aider Mattie mais maman haussa les épaules, les larmes aux yeux et me dit que les anciens du village nous jetteraient un sort si nous nous mettions sur le chemin des malédictions. Je croisais les bras. Je ne comprenais pas que l'on puisse abandonner Mattie. Elle était de notre famille. Mais j'étais aussi fortement inquiet de mes pensées. Et si les anciens savaient lire dans ma tête, est-ce qu'ils me jetteraient un sort ?

Je décidais de me calmer et je respirais pour calmer ma nervosité. Quatre petites expirations et quatre inspirations, comme ce que m'avait appris Mattie.
La semaine d'école se passa. J'avais remisé cette histoire dans ma tête. Et puis un dimanche, ce n'était pas un jour d'école, je courus voir grand-père pour lui annoncer que je voulais retrouver Mattie. Grand-père me dit qu'il ne fallait pas tenter de retrouver une femme chassée par la communauté, que ça pouvait faire du mal à toute la famille. Il me proposa plutôt de lui écrire une lettre et il tenterait de la faire apporter au dispensaire de la ville la plus proche.
Je me mis à écrire une longue lettre pour lui raconter ma douleur. Je lui demandais comment elle allait et cette lettre soulagea mon cœur, essora mes émotions et essuya mes larmes.
Les semaines passèrent. Un matin, Samuel le maraîcher grand ami de grand-père m'apporta une lettre. Je regardais l'enveloppe et j'eus les larmes aux yeux. Mattie m'écrivait. Elle était vivante et pensait toujours à nous.
« Cher Fofo. Ta lettre m'a réchauffé le cœur et presque les murs froids du dispensaire dans lequel j'ai trouvé refuge. Je ne vous oublie pas. Malheureusement, la communauté a écrit pour moi un destin auquel je ne rêvais pas, loin de vous et de mon village chéri. Mais ne t'inquiète pas ici je peux vivre en compagnie d'autres femmes qui ont subi le même traitement que moi. Elles viennent des villages alentours et certaines ont beaucoup perdu, leurs propres enfants, un mari aimant, une vie fastueuse. Pour ma part, je sais me contenter de peu. Je peux aussi demander des nouvelles de vous à Samuel. Vous savoir tous heureux me rend gaie et illumine mon quotidien. Ici pour vivre, nous fabriquons des bracelets en tissu et en perles qui sont vendus ensuite par l'association qui gère le dispensaire. Les femmes ici sont très gentilles les unes avec les autres alors je trouve un peu d'amour fraternel. Peut-être qu'un jour, quand les anciens ne seront plus là et que les croyances auront disparu dans leurs tombes, nous nous reverrons. D'ici là, ne m'attends pas pour être heureux. »

Auprès de son arbre

Sophie Vanhay

De la fenêtre, Basile avait le sourire aux lèvres, ce sourire qui disait « j'avais tellement tort de m'inquiéter… ».
Chaque matin, en ouvrant les volets, Basile, 65 ans, posait son regard sur le grand tilleul du parc du bas de sa résidence. C'était une habitude devenue rituel, une manière de communiquer avec l'extérieur et de jauger l'ambiance de la journée à venir. Cet arbre faisait partie de son quotidien depuis son emménagement, avec sa tendre Rosalie, au début des années 80.
Ce tilleul, le couple l'avait vu sous la neige, ses branches blanchies par le givre les matins d'hiver. Au printemps, ses bourgeons étaient chaque matin de plus en plus nombreux et verts jusqu'à l'explosion annonçant l'été. Ils aimaient s'assoir sur le banc situé à son pied, en profitant de son ombre rafraichissante et du bonheur de retrouver les voisins lors des longues soirées. L'automne, c'est au sol que tout se passait, lorsqu'il suivait la chute lente des feuilles et que le couple savourait le plaisir enfantin de marcher dans le tas de feuilles sèches qui crissent lorsqu'on les écrase.
Cette saisonnalité l'angoissait un peu depuis le décès de son amour, comme une accélération du temps mais paradoxalement l'arbre apaisait sa tristesse et faisait partie de sa vie. Il aimait répéter qu'auprès de son arbre il vivait heureux.
Malheureusement, un matin, c'est une lettre de la mairie qui vint perturber cette quiétude. Il lui fallut deux lectures pour comprendre.
« Monsieur Tipon,
En accord avec votre syndic et au vu des risques encourus par l'ensemble des résidents et passants du hameau des Tilleuls, nous vous informons que les services techniques de la ville procéderont à l'abattage du grand tilleul situé à l'entrée sud de la résidence le lundi 10 février 2025. Veuillez ce jour-là prendre vos dispositions et limiter vos déplacements aux alentours des opérations… »
Le reste de la lettre n'était que détails et courtoisies.

Basile voyait flou, la colère arriva quelques minutes plus tard. Il se dirigea vers la fenêtre, l'arbre était toujours là bien sûr et il en fût presque rassuré. Abattre son arbre, cet arbre si grand, si beau, si puissant, il ne pouvait pas l'imaginer. C'est avec conviction qu'il décida que son combat allait commencer. Basile n'avait jamais été ce genre de personne à vouloir tout révolutionner, il avait ses convictions, ses petits combats du quotidien mais rien ne l'avait jamais mené à manifester sa colère. Ce jour était-il donc arrivé ? A plus de 60 ans, il se sentait pousser des ailes et ferait en sorte que son arbre reste en lieu et place. Il se mit devant son ordinateur et proposa rapidement, grâce à la messagerie du syndic, un rendez-vous aux voisins de la résidence le lendemain soir chez lui. Le combat était lancé !

Ce soir-là, Basile ferma ses volets. Un écureuil passa devant ses fenêtres, comme un signe. L'écureuil ne lui fit pas de clin d'œil bien sûr mais cette vie sur les branches lui donnait de l'espoir. Difficile de trouver le sommeil cette nuit-là. Il repensa aux soirées musicales dès qu'arrivaient les beaux jours, les cris des enfants qui jouaient dans le parc voisin, les nichées d'oiseaux qu'il surveillait. Le lendemain matin, il décida que rien ne changerait. Il ouvrit les volets, salua son arbre, se persuada qu'il allait bien. La journée passa, Basile prépara un petit festin en vue de bien accueillir ses voisins pour la réunion qui se préparait. A 18h, ses voisins et amis les plus proches arrivèrent. Tous étaient d'accord sur le fait qu'il était triste de voir un arbre être abattu mais la plupart estimaient que la mairie avait raison de privilégier la sécurité. Henri et Jeanne, les voisins de palier de Basile voulaient, tout de même, des garanties sur le fait que l'arbre était bien malade et Isabelle, la voisine du dessus, exigeait qu'un arbre soit replanter à la place de leur tilleul.

Tous s'accordèrent sur le fait qu'il fallait rencontrer le maire à ce sujet et que le courrier reçu ne suffisait pas. Basile leur indiqua qu'il prendrait rendez-vous dès le lendemain matin. C'est donc un petit collectif de 6 personnes qui se rendit à la permanence du maire le samedi suivant. Mme Le Maire les reçus, sans doute avec la conviction que cette affaire n'avait pas lieu d'être et que le sujet allait être réglé très rapidement. Elle leur indiqua, d'un ton ferme que c'était son devoir de protéger la population et qu'à la suite d'une étude phytosanitaire, le rapport avait été sans appel. L'arbre était malade et donc dangereux.

Les voisins en prirent acte mais demandèrent à voir ce rapport, Isabelle, fit part de sa demande de reboiser la résidence et Basile se permit de demander

ce que deviendrait le tronc de « son » arbre, en rectifiant aussitôt par L'arbre ! Mme Le Maire, leur indiqua que toutes les réponses leur seraient apportées ultérieurement.
Le collectif ressortit de ce rendez-vous désabusé… L'arbre ne serait sans doute pas sauvé. Les jours passèrent et Basile eut l'idée de rechercher dans ses albums toutes les photos prises en compagnie de l'arbre. Les albums pleins de photos argentiques avaient laissé place à des dossiers bien classés dans son ordinateur. Le tilleul faisait partie de la famille de la résidence avec sur les clichés, bien souvent un bout de tronc, d'écorce ou de branche. Il s'amusa de retrouver tous ces souvenirs, fêtes de quartier, goûters d'anniversaire, vide-greniers, décor pour bonhomme de neige ou encore plus récemment, ce que sa fille appelait une « Baby shower ». Une nouvelle raison de se retrouver surtout, pensait-il !
Basile, décida de rassembler tous ces souvenirs et de les envoyer à l'ensemble des résidents et de mettre Mme Le Maire en copie. Il était important que tout le monde sache et se souvienne de l'importance de ce lieu et de son arbre.
En quelques heures, et les jours qui suivirent, les voisins, y compris ceux qui n'étaient pas présents lors de la réunion de création du collectif, se prirent au jeu d'envoyer leurs photos en mettant toujours Mme Le Maire en copie. Elle devait, en quelques jours avoir reçu des centaines de photos, avec en point commun : L'arbre.
Auprès de leur arbre ils vivaient heureux.
Le 8 février 2025, deux jours avant l'abattage de l'arbre, Mme Le Maire, décida de rassembler l'ensemble des habitants de la résidence. Elle leur indiqua qu'elle avait pris très au sérieux et avec beaucoup de tendresse, les messages reçus les semaines précédentes. Elle leur rappela également ce poème de Maurice Carême, « L'enfant et le tilleul », appris lorsqu'elle était petite, qui parlait de cette enfant, qui croyait quand elle chantait, que personne ne l'écoutait et de ce tilleul qui se croyait seul. Elle annonça qu'un arbre serait replanté à l'automne prochain non loin de l'emplacement actuel et que sur une proposition de Mr Basile Tipon, ébéniste de métier, le tronc du tilleul serait transformé en sculpture et placé en lieu et place de l'arbre abattu.
Basile allait retrouver l'atelier et s'atteler à créer… non sans une certaine fébrilité.

Le grand jour de l'abattage était arrivé. Basile se leva tôt pour prendre le temps de dire au revoir au grand tilleul. Il caressa l'écorce de l'arbre, inspecta chaque recoin, revit ces inscriptions gravées au couteau, ces

F + S = ♥

dont les auteurs pensaient surement avoir inscrit cet amour pour l'éternité.
L'instant était suspendu mais le vacarme des engins qui arrivaient le sortit de ce moment. Il remonta dans son appartement et décida de fermer ses volets. Il ne voulait pas voir ce moment où le grand tilleul allait s'abattre au sol. Seuls les sons des tronçonneuses et les craquements des branches et du bois le faisaient sursauter. Il fallut la journée pour que la mission soit effectuée. Basile décida qu'il n'ouvrirait ses volets que le lendemain matin, comme pour provoquer un nouveau départ.
Cette journée dans l'obscurité passa très lentement. Basile alla se coucher tôt pour se réveiller vers 7h30 le lendemain matin. Il ouvrit la fenêtre puis décrocha les volets et c'est comme un souffle qui vint le happer. En effet, il n'y avait plus son regretté tilleul mais c'est une vue incroyable sur le lac qu'il découvrait désormais. Il se rappela le poème « Le Lac » de Lamartine dans lequel il réfléchit à la nature éphémère de la vie et du bonheur et demande à la nature d'en garder le souvenir. N'était-ce pas là la meilleure des conclusions, Basile conserverait tous ces souvenirs et il allait maintenant s'atteler à en créer d'autres pour les habitants de la résidence. Auprès de leur lac ils vécurent heureux.

De la terre jusqu'au ciel

Marc Awengo

De la fenêtre de ma chambre j'aperçois deux enfants qui ont dessiné à la craie une marelle à même le trottoir et qui semblent indifférents au passage cadencé des voitures sillonnant inlassablement la rue. Un frère et une sœur sans doute. Des cousins peut-être. Ils sont liés. Le bruit assourdissant et continu de la ville couvre en partie le son de leurs voix, mais d'où je suis, je peux déchiffrer les mimiques, les rires, les exclamations et les protestations universelles de l'enfance. Et je suis un peu loin. Deux étages plus haut.

La fille est légèrement plus grande que lui, plus agile aussi. Elle lance son caillou plat avec une précision chirurgicale et donne à chacun de ses sauts une impulsion volontaire pleine d'énergie. Déterminée. C'est l'aînée. Lui est plus petit, plus maigre, plus gauche et sa pierre roule bien souvent loin de la case visée. Elle hoche la tête et donne parfois un petit coup de pied dans le galet pour le glisser à la bonne place. Sans la regarder, il entame sa claudication hésitante jusqu'à ce qu'il puisse rester stable sur ses deux jambes. Il reprend son souffle, ramasse sa pierre et revient d'un bond dans le demi-cercle figurant la Terre. Ô mon amour, comme j'aurais aimé que ces enfants soient les nôtres et qu'ils leur ressemblent !

Avec application, il entame son second parcours. Son pied mord la ligne. Il grimace ; elle prend sa place. Deux nattes sautillent en cadence, virevoltent, effleurent presque le sol quand elle se baisse pour récupérer le palet. Elle se concentre sur son dernier saut la propulsant à son tour dans la stabilité du Monde. Et, considérant le chemin qui lui reste à parcourir, elle comble mentalement les étapes qui la séparent du Paradis. Je n'aurai probablement jamais sa constance et je me sens incapable de franchir les obstacles dressés sur notre route. Je trébuche à tous les pas. Je veux te rejoindre et j'empiète sur les lignes à chacune de mes tentatives maladroites et empotées.

La fille encourage discrètement. Indulgente, elle ferme les yeux sur les petits manquements. Son regard se porte au loin. Plus il avance dans le jeu, plus son lancer doit être précis. Il sait que si son galet vient se nicher dans un

angle éloigné, il lui sera difficile de se maintenir en équilibre pour le saisir sans poser les deux pieds par terre. Il prend des risques, tire la langue, plisse les yeux, s'applique et lance sa pierre. Trop court. Il manque d'ambition ou n'a pas confiance. Ou la somme des interdits et son cortège de restrictions, de contraintes et de résignations, limite sa volonté et l'entrave toujours davantage. Il lui faudrait passer outre et avoir votre pugnacité. Elle semble en éprouver de la peine, mais l'échec est trop manifeste pour être pardonné. La règle demeure et la sanction l'accompagne. C'est son tour. Elle repart à l'assaut de son Ciel, conquérante et sereine. Tu avances mon amour. Pas à pas. Saut après saut. Tu affrontes la vie, alors que je la fuis. Tu as foi en ce que tu construis quand je doute de chaque instant. Tu t'engages, je m'esquive. Tu envisages, je réfrène, je fléchis et me soustrais.

Alors qu'elle a deux ou trois paliers d'avance, elle s'efface pour le laisser jouer et remonter son handicap. Peut-être aimerait-elle qu'il termine le premier ? Elle échange son caillou plat contre celui trop rond du garçon. Le visage du petit s'éclaire quand le galet semble soudain obéir à son nouveau maître et va se poser au centre de la case. Fièrement, il entame son périple sur un seul pied. Il tourne habilement sur lui-même et semble avoir pris de l'assurance. Il quête son regard, y puise de l'énergie et concentre son attention. Mais il se précipite, titube, fait un faux pas et son genou frotte contre terre. Elle ne bouge pas. Chuter n'est rien. Se relever demande une force d'âme qu'il pense ne pas avoir. Il s'interdit tout gémissement et voudrait rester là. Avoir du courage lui semble impossible. Celui dont il aurait besoin ne pourrait naître que d'une nécessité dont il ne perçoit pas l'évidence. Je sombre et me regarde sombrer. Et mon naufrage m'indiffère autant qu'il te blesse. Pardonne-moi mon amour.

Mais plus qu'un genou blessé c'est l'âme de l'enfant qui est touchée. Il reste un temps assis sur le bord du trottoir, serrant ses genoux dans ses bras maigres. Il observe l'égratignure et la vue d'une gouttelette de sang qui perle sur sa peau blanche lui fait monter quelques larmes aux bords des cils. Elle se saisit de son caillou et reprend le cours du jeu sans se soucier de lui. Elle se sent protégée par son incapacité à envisager son échec ; comme je l'étais par celle d'envisager les nôtres.

Le garçon camoufle sa douleur et se désintéresse du jeu en suivant du regard un moineau qui est venu se poser à quelques centimètres de lui. Il tend doucement la main comme s'il voulait le caresser. Mais l'oiseau s'effraie et s'envole. L'enfant frotte son genou et se relève.

Son effort - ou son insouciance - me touche et me renvoie à mes inconstances permanentes. Je suis fatigué de moi, mon amour. Je n'atteindrai jamais ce bout du Ciel que nous nous étions promis. Mais je ne t'ai pas perdue. On ne perd pas quelqu'un comme on perd ses clés. On ne perd jamais personne car on ne s'appartient pas. Et comment peut-on perdre celle qui vous attache ? Je me suis anéanti dans ta sollicitude, mon amour. Fondu dans ta bienveillance et j'ai depuis longtemps jeté mon cœur de pierre dans le petit carré de nos enfers.

La fille ramasse les deux cailloux, appelle son frère et lui prend la main pour traverser. Ensemble, ils pénètrent dans un immeuble voisin de ce côté-ci de la rue, et laissent leur tracé se diluer aux premières gouttes de la pluie.

Je ne viendrai pas dimanche, mon amour. Je ne viendrai plus.

Numéro Vingt-sept

Jordan Olivier

De la fenêtre de mon appartement, je pouvais l'observer. Elle s'étendait sur la ville comme une brume étrange. Invisible et omniprésente. Elle portait une odeur délicate de rhum et de larmes séchées. J'ignorais encore qu'elle portait aussi celle du sang. Elle s'infiltrait patiemment dans les murs, glissait silencieusement sous les portes et envahissait peu à peu les appartements. Puis, elle finissait par transpercer la peau de chacun d'entre eux dans une douleur imperceptible. Elle semblait se délecter de toutes les chairs et se logeait sournoisement dans le plus profond de leur être. Son nom ? Je ne le connaissais pas. Je n'étais même pas sûr qu'elle en portait un. Elle était une sensation. Froide et encombrante. Il suffisait de remarquer sa présence en vous pour qu'elle se métamorphose en une chose bien pire. Une fatalité. La nuit s'enfonçait dans la rue et les lumières artificielles essayaient tant bien que mal de la repousser. De nouvelles ombres prenaient vie chaque soir. Audacieuses, fugaces et dangereuses. En face, un immeuble sensible aux flots de la ville se dressait. Il portait le numéro vingt-sept. Était-ce moi qui l'observais ou était-ce le contraire ? De la peinture s'écaillait des murs et des plantes agonisaient sur les balcons. Chacune des fenêtres poussiéreuses qui ornaient la façade me permettait d'effleurer les vies qui s'y déroulaient.

Au premier étage, assise dans son fauteuil en velours rose, se trouvait Louise. Sa peau était si fine qu'elle en devenait presque translucide. Comme chaque jour, cette vieille femme semblait attendre. Je ne saurais dire si c'était quelque chose ou bien quelqu'un.

Au deuxième étage, James, un jeune homme aux boucles blondes, avait la tête plongée dans un énorme écran d'ordinateur. Absorbé par son jeu vidéo, il ne put remarquer que la nuit avait noyé son appartement dans une obscurité menaçante. La brume en profita pour s'immiscer nonchalamment sous sa porte d'entrée.

Au troisième étage, dînait un ancien premier ministre aussi âgé que l'immeuble. Il vivait depuis plus de cinquante ans avec sa femme. À moins

que ce ne soit elle qui vivait avec lui. Ils partageaient le repas dans le silence. Avait-on encore des choses à se dire après autant de temps passé ensemble ?
Un mouvement attira soudain mon attention. Derrière la fenêtre de la chambre du cinquième et dernier étage, un rideau s'ouvrit lentement. Une jeune adolescente apparut et déposa son visage au teint pâle contre la vitre. Ses épais cheveux bruns et soyeux ne suffisaient pas à cacher sa tristesse. J'imaginais que sa mère lui avait peut-être interdit de sortir samedi soir. Mais son chagrin semblait plus profond. Venait-elle de vivre sa première rupture amoureuse ? Celle qui vous serrait le cœur au point de croire qu'il finirait par éclater. Après de longues minutes, elle referma les rideaux. J'avais longtemps détesté ce geste avant de comprendre qu'il était finalement comme la fin d'un chapitre. Fait d'impatience, de promesses et de mystérieuses possibilités. Ses parents, Laure et Hugo, approchaient la quarantaine avec une sérénité feinte et des injections d'acide hyaluronique régulières. Ayant peur du vide et de l'ennui, ils remplissaient leurs emplois du temps de manière excessive. Pris dans ce tourbillon, il était devenu impossible pour eux de savoir s'ils étaient heureux.
Au quatrième étage se trouvaient Julie et Gaston, un jeune couple d'avocats sans enfants mais non sans ennuis. Partager le même cabinet n'avait pas que des avantages. Ils regardaient un mauvais film sur un téléviseur bien trop grand et étaient installés maladroitement sur un canapé beige bien trop petit.
Alors que la nuit devenait plus profonde, je pris le temps d'admirer toutes ces lumières. Je les aimais tant. Celles blafardes des plafonniers. Celles généreuses des énormes lampes de salons. Celles lugubres des néons des salles de bains. Puis, celles réconfortantes des lampes de chevets. Chacune d'entre elles éclairait le quotidien de ces gens en les montrant sous des angles différents. Dans un concerto nocturne, les lumières disparurent toutes. Le Numéro vingt-sept se coucha tôt ce soir, m'obligeant à en faire de même.
Assise sous un lampadaire d'une autre époque, Louise fixait tristement le fauteuil vide à côté d'elle. Je pouvais aisément voir que sous sa peau aux mille et une veines et histoires, la brume l'avait infectée depuis plusieurs années déjà. Louise pensait avoir appris à vivre avec elle. Mais c'était faux. Elle se contentait de suivre le rythme lent de cette étrange chose. Parfois, elle la paralysait. D'autres fois, elle l'obligeait à vivre des cauchemars lancinants ou, au contraire, l'empêchait de trouver le sommeil. Louise n'avait pas appris à vivre avec. Elle était dans l'obligation de suivre ces tortueuses exigences. Le temps était un étrange cadeau. Éphémère et empoisonné. Il se

transformait du jour au lendemain en un fardeau que beaucoup semblait traîner comme une seconde ombre.
James passait une grande partie de son temps à mater des séries. Il les oublierait aussi vite qu'il les avait regardées. Ces soirées se ponctuaient par une habituelle séance de masturbation. Ses multiples projets d'écritures semblaient disparaître soir après soir sous le sperme et les sous-titres. Il était en train de passer à côté de sa propre vie en ne les réalisant pas. La brume qui avait secrètement trouvé refuge dans son appartement décida ce soir de traverser sa peau. Elle se faufila en lui et alla se cacher dans son cerveau. Elle aimait prendre tout son temps avant de se répandre dans chacune de leurs cellules. Après une douche vaporeuse, James s'endormit dans des draps qui sentaient bon la lessive et l'ignorance.
Monsieur Fontaine, l'ancien premier ministre, et sa femme, allaient prochainement fêter leurs noces de je ne sais plus quoi. Probablement celles de silence et de souvenir. C'est tout ce qui semblait leur rester aujourd'hui. J'étais terriblement fasciné par leur capacité à recevoir amis et famille sans laisser transpirer une seule goutte de vérité. Pourquoi les humains aimaient-ils tant porter ces douloureux masques qui les forçaient à serrer les dents ou à sourire sans le vouloir ? Leurs costumes comprimaient leurs respirations et leurs envies jusqu'à les étouffer.
Julie et Gaston fixaient sans grande conviction l'écran en face d'eux sans pour autant se donner la possibilité de faire autre chose de leur soirée. Le canapé semblait plus grand que la dernière fois, les éloignant physiquement encore un peu plus. Chacun attendait pourtant un geste de la part de l'autre. Un essai maladroit suffirait. Quelques mots conscients pour les extraire de cette gluante routine. Une folle seconde devait suffire pour les éveiller et les décider à mettre un terme à leur participation à cette vie qui n'était finalement pas aussi bien qu'espéré. Était-il trop tard ?
Sans s'en soucier, Laure et Hugo avaient remarqué que, depuis quelques mois, le caractère de leur unique fille avait changé. Elle était devenue taiseuse, souriait moins et n'avait plus envie de les accompagner lors de leurs sorties. Pour eux, l'adolescence en était évidemment la cause. Cela les arrangeait surtout de penser ainsi. Bien qu'elle ait encore des rapports sexuels avec son mari, Laure le trompait actuellement avec un jeune stagiaire. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait plus été regardée comme il le faisait. Un regard sincère et curieux. Une peau qui vous désirait impatiemment. Une langue qui vous découvrait avec une délicate attention.

C'est par ce mélange de nostalgie et d'amertume que Laure trompait son mari, essayant de retrouver des sensations et des émotions connues auparavant. Mais c'est la culpabilité qu'elle avait fini par trouver. Je m'assoupis sur cette triste conclusion.

Le lendemain, sans savoir comment l'expliquer, j'eus comme un mauvais pressentiment. Cela m'arrivait parfois. La femme de l'ancien premier ministre recoiffait ses beaux cheveux blancs devant le miroir arrondi de sa coiffeuse. C'est à cet instant qu'elle prit sa décision. Elle ne se reconnaissait plus et venait de comprendre que la brume avait fait d'elle sa marionnette depuis bien trop longtemps. Refusant de l'être une seconde de plus, elle décida de quitter son mari et claqua la porte avec un grand sourire. C'est la première fois que je voyais ce sourire là sur son visage. La brume, prise au dépourvu, n'eut d'autre choix que de quitter instantanément son corps et de s'évaporer dans les couloirs de l'immeuble.

Louise faisait sans grandes convictions ses ultimes valises. Sa fille unique était venue l'aider. Du moins, c'est ce qu'elle croyait. Elle n'avait aucune compassion pour ce qu'était en train de vivre sa mère. Ses gestes étaient brusques et sa voix cassante. Face à elle, Louise semblait être devenue une enfant. Apeurée et silencieuse, elle referma la porte de son appartement une toute dernière fois avant d'être brutalement attrapée par le bras. Louise fut traînée jusqu'à l'ascenseur de la même façon que ses valises.

Ce soir, l'adolescente ne se contenta pas de regarder par la fenêtre. Elle l'ouvrit. La lumière verte, et surtout agressive, de la pharmacie attira mon attention. Elle indiquait douze degrés. Pourquoi la pharmacie donnait-elle une information n'ayant aucun lien avec son activité ? Des cris m'empêchèrent d'aller plus loin dans mon questionnement. Un petit groupe de personnes s'était formé en bas du numéro vingt-sept. J'imaginais déjà un échange d'insultes entre un piéton et un cycliste. Mais les cris laissèrent place au silence. L'adolescente n'était plus à sa fenêtre. Les rideaux de sa chambre semblaient danser. Dans un mouvement saccadé, la brume quitta son corps. Elle se dissipa dans l'air pollué de la rue, laissant l'adolescente sans vie sur le trottoir. Quelques minutes après, je m'émerveillais des lumières rouges et bleues qui illuminaient la façade de l'immeuble.

Mon maître venait de rentrer à la maison. Il travaillait excessivement et rentrait constamment tard. Souvent, je venais le saluer et lui caresser les jambes pendant qu'il retirait son manteau. Mais pas ce soir. Je le laissais donc venir me saluer. J'étais content de le voir et le lui fis savoir en

ronronnant. Il prépara son thé préféré, celui au jasmin, puis regarda furtivement par la fenêtre. Il ignorait tout des gens qui vivaient en face et autour de lui. Pourtant un fil invisible l'unissait à eux. Ce soir, la brume semblait aussi vouloir s'intéresser à lui.

Bizarre vous avez dit bizarre ?

Genovefa Charpine

De la fenêtre du bar à oxygène, Maïten vit arriver son amie Kali.

«Oh salut Maïten ! Comment vas-tu ? Attends une minute, je viens m'asseoir à ta table. Tu peux me commander un Himalaya, s'il te plaît ? Pas trop de bulles dedans, j'arrive, on pourra bavarder un peu toutes les deux ».

Maïten appuya mentalement sur la puce implantée dans son cerveau et commanda la boisson. Dans les cinq secondes qui suivirent, un robot serveur apporta l'Himalaya désiré et réintégra son poste derrière le bar.

Elle s'assit avec difficulté sur un coussin d'air et poussa un soupir de soulagement.

« Ouf ! on nous colle la pression au boulot, je n'ai plus une minute à moi, alors aujourd'hui c'est décidé, je prends une pause d'au moins un quart d'heure. »

« Je n'ai pas très faim, dit Kali. J'hésite pourtant entre la pilule rose goût saumon et la pilule bleue goût steak. Je vais me contenter d'un verre de splitz, je crois avoir pris du poids. »

Maïten fit une moue de doute. La plastique de Kali était parfaite. Ses parents l'avaient choisie enfant sur catalogue en sosie d'une ancienne mannequin, Adriana Kleu.

Ses parents à elle ayant un sens de l'humour plus développé s'étaient décidé pour le sosie d'une actrice des années 1980, Josy Balko, jeune bien sûr. Elle aurait préféré un physique plus avantageux mais tous les goûts étant dans la

nature, elle avait rencontré un jeune homme une vingtaine d'années plus tôt grâce à un site de rencontres sur internet.

Il faut dire que les parents de ce garçon lui avaient donné le physique d'un J.P. Blondeau, lui-même acteur de ces années-là et donc, années communes de référence ou pas, ils formaient un couple, ce qui bien sûr n'était pas le but ultime pour vivre ensemble au XXIIIème siècle. Ils avaient même depuis dix-sept ans un pseudo-enfant à la maison.

« Comment est ton splitz ?» demanda Maïten.

« Un peu trop coloré goût fraise à mon idée bien que je ne connaisse pas vraiment le goût d'une fraise, au fait c'est un fruit ou un légume ?» interrogea Kali.

« Oh là là, ne m'en demande pas tant, je crois que ça poussait dans les arbres jadis » répondit Maïten, mais dis-moi comment va ta pseudo-fille JolyAnge ?»

« Monstrumidablement bien !»

Maïten tiqua. C'était le nouveau mot valise à la mode chez les jeunes et elle trouvait Kali ridicule de l'utiliser à son âge.
Mais Kali était toujours à la dernière pointe des tendances aussi bien pour les vêtements que pour les coiffures ou le dernier vernis à ongles.

Maïten se trouvait toujours fagotée quand elle se trouvait à côté d'elle. Kali portait un ensemble pantalon en plastique noir d'une seule pièce qui moulait ses formes parfaites. Sa coiffure était ébouriffée très chic et tout en hauteur avec des pailles plastique de toutes les couleurs mêlées à ses cheveux.
Bien sûr, elle portait le visiophone de la marque Grougueule en forme de lunette sur les yeux. Maïten la trouvait comme d'habitude top géniale. Elle se résigna à écouter son amie qui, tout en gardant un œil sur sa messagerie, lui vanta les mérites de sa pseudo-fille.

Maïten enviait Kali d'avoir une famille si normale, sans souci. Kali était chroniqueuse dans un journal féminin et travaillait pour son plaisir et non par besoin.

« Mais je parle, je parle et je n'active pas mon visiolunettophone pour savoir si j'ai des mails. Je suis d'une incorrection ! Imagine que quelqu'un ait quelque chose à me dire d'absolument vital, je ne lui aurai pas répondu dans la seconde !»

Maïten n'arrivait pas à se décider si elle parlerait à Kali des soucis qu'elle avait avec son pseudo-fils.

Elle se décida soudain et se dit que Kali aurait peut-être des solutions à lui suggérer.

« Je t'envie de n'avoir aucun souci avec JolyAnge. Quant à moi, je rencontre quelques difficultés avec Robford, notre pseudo-fils. »

« Oh, je suis désolée. Je peux être de bon conseil, raconte-moi » dit Kali tout en demandant à son esprit d'inscrire l'heure discrètement sur la face interne du verre de ses lunettes.

Kali soupira intérieurement. Elle avait rendez-vous chez sa manucure, un de ses faux-ongles menaçait de lâcher et elle espérait que Maïten ne serait pas trop longue. Heureusement, elle croyait se souvenir qu'elle devait retourner au boulot rapidement. Il est vrai que son amie avait besoin de travailler. Quelle vulgarité !
Son compagnon, J. P. travaillait dans les déchets des centrales nucléaires et avait un salaire plus que moyen. Quant à Maïten, elle officiait dans un bureau de surveillance des rues. Un endroit où elle regardait des écrans implantés dans toute la ville pour anticiper une possible agression ou délit.

Kali prit son mal en patience et se décida enfin à écouter Maïten qui triturait nerveusement une longue mèche de ses cheveux mal coiffés. Elle eut une seconde de compassion en voyant son amie d'enfance aussi mal à l'aise. Kali pensait sincèrement que le choix du physique de l'enfant était primordial

pour l'évolution de celui-ci dans la société. Comme ses parents à elle avaient eu raison ! La preuve en était de son parcours.
Kali se concentra sur la conversation.

« Tu sais, Robford n'est pas un mauvais garçon, je trouve juste qu'il sort pas mal ces temps-ci et qu'il a des copains bizarres ».

Kali essaya de se souvenir du physique de Robford. Il était le sosie d'un ancien acteur américain et elle se souvint que Maïten avait eu le béguin pour lui lors d'une rétrospective du cinéma d'avant la Grande Turbulence.

Il est vrai que, sur les catalogues affichés aux écrans muraux du planning maternel, n'avaient été conservées que les images des individus ayant marqué l'humanité d'une manière ou d'une autre depuis son début.
Bien sûr, il y avait toujours des originaux qui faisaient des choix bizarres.
On pouvait voir parfois des sosies de l'homme de Cro-Magnon ou de Gandhi, voire de Jésus pour les plus illuminés. Mais c'était toujours des choix marginaux et la plupart des parents préféraient que leur progéniture ressemblât à des mannequins ou des acteurs. La mode était donc aux figures du temps jadis et Robford en était un exemple parfait.

« Que veux-tu dire par attitude étrange ?» questionna Kali.

« Eh bien, il ne s'isole pas dans sa chambre, ne joue pas aux jeux de rôle sur internet, communique peu par SMS ou mail, refuse la télépathie téléphonique par puce » répondit Maïten.

« Oh, comme c'est bizarre et qu'est-ce qu'il fait de ses journées ?».

Maïten rougit, hésita à répondre, puis se lança :

« Il discute avec des gens, il étudie, s'interroge, se renseigne sur le sens de la vie, demande comment c'était avant La Grande Turbulence.
Je te demande un peu, pourquoi fait-il ces choses-là ? N'avons-nous pas toujours été là pour lui, à nous sacrifier pour lui offrir tous les outils dont il avait besoin pour se comporter en société ? Le dernier skate à coussin d'air, les tablettes tactiles, le téléphone portable dernier cri, les vêtements à la

mode et tout en néoprène, je te prie. Est-ce que j'ai eu tout ça moi ? Non, Monsieur préfère les fringues comme il les appelle en coton ou en lin qu'il chine dans des boutiques dans le centre d'Internetlis. Il paraîtrait qu'il y a des quartiers où il se vend des choses étranges, comme de l'huile essentielle de fleurs ou des fruits de contrebande, qu'il existerait des poches de végétalisme sur notre planète, qu'il y aurait des gens qui voient le soleil en vrai et non la vidéo projetée sur la coupole de notre ville. Il parle même de quitter Internet Iis pour voyager. Je pense que ce mot veut dire circuler ailleurs.
Je ne le comprends plus, j'avais pourtant bien coché au planning maternel les traits de caractère que je souhaitais, à savoir être conforme en tous points à notre société, et j'y avais même mis le prix. Tu crois que je dois me faire rembourser ?».

Kali resta sous le choc. Elle réfléchit un peu avant de lui suggérer :

« L'as-tu envoyé voir un PPSEL ?»

« Tu veux parler d'un pédopsychosocioexologue ? Pour qu'il me le déclare pathoalternodépendant ou je ne sais quoi ! Pas question, il risquerait de déclencher une enquête de tu sais qui et je pourrais avoir des problèmes.

On dira que nous n'avons pas su l'intégrer dans notre monde moderne qui présente pourtant toutes les facilités, d'autant plus que les pseudo-enfants naissent parfaits, que nous sommes incompétents pour l'éduquer. Bla bla bla bla ! Je vais essayer de me débrouiller autrement. »

Soudain, la puce électronique implantée dans le cerveau de Maïten par l'équipe médicale de son employeur lui rappela, par l'intermédiaire de petites secousses, qu'il était temps de reprendre son travail.
Elle se souleva de son assise sur coussin d'air et faillit tomber tant elle fit vite. Elle aurait toujours du mal à s'y faire. Elle salua Kali en lui touchant l'index, il fallait faire attention à toute forme de contamination, se dirigea vers le vestiaire et remit son manteau soldé de l'année dernière en plastique de schiste, enfila son masque à gaz pour se prémunir de l'air vicié de l'extérieur et se rendit presque au pas de course à son bureau en se repérant avec son GPS tant le brouillard de pollution était épais ce jour-là.

Il ne manquerait plus que de se faire éjecter de son poste de travail. Le peu de nèfles virées automatiquement sur son compte était bien utile au budget familial. C'est pourquoi on vivait souvent à deux, seul, cela aurait été plus compliqué.

Kali finit son verre de splitz jusqu'à la dernière goutte.Eh oui, pensa Kali, il faut bien réfléchir quand on fait des choix et anticiper l'avenir. Elle avait bien conscience de cela et l'attitude de ce jeune Robford lui posait question. Elle ne voyait pas comment aider son amie. Elle l'avait vue si désemparée. Elle réfléchit un instant. Et soudain, elle sut ce qu'il fallait faire.

Sa décision fut vite prise. Elle se connecta mentalement au Bureau d'Accompagnement des Citoyens, ou BAC comme on disait, que tout internetlien se doit de connaître par cœur, dès son plus jeune âge et laissa un message. Ensuite, elle n'y pensa plus….

Deux semaines plus tard, Kali était assise dans le même petit bar à oxygène. Elle avait opté cette fois pour un everest, boisson au colorant KL 2350, et pour une pilule goût bœuf. C'était un peu gras mais tant pis, elle ferait un écart ce jour en ce qui concernait son régime. Elle avait perdu 100 grammes hier en sautant un repas et était toute fière d'elle. Elle attendait Maïten. Son amie lui avait envoyé un mail pour lui donner rendez-vous et lui annoncer une nouvelle.

Maïten arriva enfin, se débarrassa de son manteau et de son masque à gaz, s'assit sur le coussin d'air et appuya mentalement sur la commande «goût salade diverse».
Le robot-serveur arriva immédiatement et lui déposa une assiette dans laquelle se trouvait une pilule verte. Maïten soupira d'aise, elle avait faim.

« Ma chère Kali, comme je suis heureuse de te voir, j'ai quelque chose à te dire. Mon pseudo-fils Robford avait disparu depuis quinze jours et JP et moi avons tout d'abord été inquiets. Nous avions investi tellement d'argent. Nous n'osions pas demander au Bureau d'Accompagnement des Citoyens d'enquêter. Nous avions presque fini par nous faire une raison quand, alors que nous étions confortablement installés sur notre canapé, nous avons reçu un message du BAC sur notre visiophone du salon. Et devine quoi !

Notre pseudo-fils a été recyclé ! Il n'était pas conforme aux normes d'Internetlis. Ils proposent de nous le rembourser. Quelle chance ! Ils ne nous accusent de rien, ils disent que cela arrive parfois, un défaut dans les puces, pas assez de connexion mentale avec internet, etc etc...!

Qu'en penses-tu ? Tu crois que je peux commander un autre pseudo-fils PARFAIT cette fois ?

Kali ne répondit pas. Son regard était fixe, elle était connectée mentalement au BAC et faisait son rapport journalier.

Le déraciné

Céline Rinaudo

De la fenêtre ... j'ai sauté dans le jardin. J'ai fui quand tout a commencé. Je me suis caché. Surtout, ne plus bouger.

Silence. Les armes se sont arrêtées. Il fait presque jour.

Je me suis relevé. Les clôtures détruites avaient laissé fuir les animaux. A terre, le noyer que mon père avait planté pour ma naissance. Le verger en fleur, saccagé.
J'ai tourné le regard vers la maison. Un mur était tombé et avait emmené avec lui le rosier que ma mère soignait, taillait, protégeait depuis la disparition de ma petite sœur.

Je ne sais pas quand j'ai senti la douleur. Mon tee-shirt était couvert de sang.

Plus tard

La rivière, le pont.
No man's land.

Je reviendrai.

Février

Les jambes contre le dossier devant lui, il est assis à la place 82, voiture 5, côté fenêtre. Coincé contre son voisin, il regarde le paysage et devine la vie à l'intérieur des maisons qui défilent. Les fenêtres allumées disent la chaleur de l'intérieur, chacun devant un petit déjeuner, un bol fumant dans les mains. Comme avant, des années avant.

Il fait presque jour. Au loin, un verger attend le printemps.

J'ai envie d'habiter là ?

Avri**l**

Il ne reste que quelques passants que la pluie n'a pas chassés. Toutes les devantures semblent rénovées, leurs couleurs brillent, lavées et éclatantes de soleil.
Comme tous les jours ou presque depuis qu'il est arrivé, il s'arrête à l'angle de la rue, et regarde à l'intérieur d'un atelier un vieil homme qui sculpte.
Et de nouveau, c'est plus fort que lui. Il pousse la porte. L'odeur de bois et de cigarette l'envahit. En guise de bonjour, le vieux lui sourit, désigne un tabouret poussiéreux et se remet au travail, un mégot éteint au coin de la bouche. Alors, simplement, il s'assoit de l'autre côté de l'établi et observe longuement les mains rugueuses, tordues par le travail. Il est emporté par le bruit de l'outil sur le bois.

Je n'oublie pas.

Juillet

Il observe les vieux gréements et les équipages à la manœuvre. La foule des habitués est restée pour les énormes trois-mâts en fin de cortège, ceux qui parcourent les océans du monde, qui sont accueillis partout avec respect. Depuis la veille, les marins ont ramassé les voilures et les bateaux remontent le chenal.
Il s'est toujours rêvé capitaine au long cours, en charge de l'arrivée à bon port de l'équipage, du bâtiment et de la cargaison.

Il revoit la scène. Il a huit ans. Il est à la barre du Santa Maria.
On dirait que je serais Christophe Colomb.
Et toi, tu serais les pirates.
On dirait que le jardin, ce serait l'océan.

Je rêve

Décembre

Bières et chips dans les mains, il attend que la porte s'ouvre. Évidemment, il est en retard et comprend que ses chips ne serviront à rien, les autres déjà tous à table. Personne ne prête attention au nouvel arrivant, tout le monde a fini par s'habituer à son décalage permanent.
Plus tard, il se concentre sur la musique. Il danse, épuisant son corps et ses pensées, le dedans et le dehors accordés.
Le temps le rattrape, la musique s'arrête et le décompte des secondes commence. Il est minuit, les confettis couvrent les têtes et le sol.

Je récupère ma veste et je m'en vais.

Mai

L'intérieur du refuge est chaleureux. La gardienne le regarde se débattre avec ses lacets. L'homme croise, décroise, s'emmêle, recommence, passe à gauche, passe à droite et arrive enfin à faire le nœud puis les boucles.
La météo n'est pas bonne pour les heures qui viennent. La gardienne insiste, elle veut le retenir, c'est son métier. Mais il ne se laisse pas convaincre.
Il part.
Le sentier démarre à gauche au milieu des aulnes, puis après un virage à droite, il passe une clôture. Viennent les alpages et le sentier qui se perd dans tout ce vert. Pas de repères à première vue. Pourtant, ce rocher en forme de croix couchée, puis les cairns qui se devinent à qui sait regarder.
Il monte.
Son regard parcourt les cimes. Il voit les nuages envahir le col. Comme prévu, l'épaisseur grise recouvre la pente. Le sentier se cache.

Là-haut, je lâcherai tout.

La fête est chez André

Gretchen Pascalis

De la fenêtre de la cuisine, André sent la viande grillée au barbecue. L'eau à la bouche, il inspire profondément, laissant une enfilade d'épices de la merguez envahir ses narines : le cumin, le paprika, la coriandre. Il continue à remuer les oignons avec une vieille cuillère en bois jusqu'à ce qu'ils dégagent une odeur sucré-salé caramélisée. Afin de vérifier la cuisson, André goûte une tranche d'oignon fondue qui brûle sa langue. Il prend une gorgée de rosé et fait circuler le vin et un glaçon dans sa bouche pour soulager la douleur, qui cède très vite la place au plaisir grâce aux notes fruitées et équilibrées de framboise, melon et verveine.
André pose son verre, prend un petit saladier et y verse les oignons. Il ouvre la porte, sort dans le jardin et se dirige vers la longue table à l'ombre du tilleul. Des voix s'élèvent, *Dédé ! Papa ! André ! Papi !* Il traverse joyeusement un parcours d'obstacles de bises. Le saladier est soulevé de ses mains et mis sur la table.

On trinque à la famiglia! On trinque à l'été ! Il est où ton verre, Dédé ?
Dédé, toujours en train de laisser ses verres partout ! Son beau-frère, Jules, met un nouveau verre de rosé dans sa main, les glaçons tintant contre les parois produisant un son cristallin.
Les côtelettes de porc grésillent sur le barbecue et André savoure leur odeur fumée et alléchante assaisonnée à l'huile d'olive, au romarin et au thym.

Papa, des chips ? C'est Marco, son fils aîné, toujours si prévenant.
Non merci mon fils, je garde la place pour le repas !
Un petit toast avec de la tapenade alors, Papa ?
Tu me connais mon grand, je ne peux pas résister à la tapenade de Julie ! La fiancée de son fils, Julie, vient de Marseille et sa tapenade chante le soleil.
André entend la voix rieuse et adorable de sa femme derrière lui. Quarante ans en Savoie, et l'accent de Mariella ne cesse pas de fêter son Italie natale.

Quarante ans de vie commune, et dans le cœur d'André, sa voix reste la plus belle musique. Quand les voisins remarquent, *tant d'années en France et ta femme garde son accent ?* il répond *oui, heureusement !*

L'apéro prend son temps. Encore un verre ou deux de rosé frais, quelques rondelles de saucisson poivré, un deuxième toast de tapenade, une tartine chèvre-miel.
Lucas, mon amour, ça suffit avec les chips ! André sourit ; sa fille Sofia est une mère patiente et protectrice.

Lucas, viens voir Papi. Son petit-fils grimpe sur ses genoux et penche en arrière dans ses bras. Mariella arrive derrière et pose délicatement une main sur son épaule. Ses cheveux doux, parfumés à la vanille, couvrent le visage d'André lorsqu'elle se penche pour lui embrasser le front. Il sent le petit corps lourd de fatigue de Lucas contre sa poitrine et se dit silencieusement, *je suis l'homme le plus chanceux du monde.*

Un défilé d'odeurs d'été passe sous son nez : grillades, courgettes farcies au riz et à l'ail, tomates au basilic, poivrons grillés, pain frais. Il prend une bouchée de tomate au basilic et pendant quelques secondes le monde s'arrête ; c'est la première bonne tomate de l'été, sucrée et dodue. Le verre de rosé d'André n'est jamais vide. C'est une journée estivale et le soleil tape, mais ils sont au frais sous l'ombre protectrice du tilleul. *On n'est pas bien, là ?* rit sa sœur Hélène.
Oui, on est bien, là ! répond la famille en chœur, comme à chaque fois que Hélène prononce cette phrase qu'elle répète souvent.
Pour Hélène et André, c'est le verre à moitié plein, et le verre qui déborde d'amour au moment où ils se retrouvent. Soudés dans leur vie d'adultes comme ils étaient soudés comme enfants, ensemble contre les cauchemars violents et réels. Lorsque leur père battait leur mère, Hélène emmenait son petit frère au bout du jardin, loin des cris, où elle inventait des jeux complexes et amusants, des chansons gaies, des mondes imaginaires féériques. Elle devint conteuse, artiste, chanteuse, magicienne, perfectionnant son art avec chaque scène de brutalité, quelques mètres plus loin dans la maison.

Après le départ soudain de leur père, un jour de printemps, Hélène remplaça petit à petit la peur qui s'était infiltrée dans les murs par l'espoir. Avec une chanson joyeuse, un bouquet de jonquilles, un dessin vif aux couleurs de printemps, elle purifia la maison, et la maison respira. André aida sa sœur à cueillir les plus belles fleurs du jardin, copia ses dessins de forêts et montagnes ; il la suivait comme un petit chien obéissant.
Leur maman sursautait, effrayée, à chaque bruit soudain : un klaxon de voiture, un livre tombé par terre, un verre cassé. Elle dormait beaucoup et mangeait peu.
Câlin, avec un regard doux et un toucher d'ange, André recouvrait sa mère de tendresse, caressant ses cheveux, massant ses épaules nouées par des années de tension avec ses petites mains. Il devint l'homme qu'il est aujourd'hui grâce à sa sœur et à sa mère : un homme attentif, doux, fidèle.
Hélène avait dix-huit ans et André treize lorsque leur mère tomba malade d'un cancer. Une fois encore confrontée à la peur, Hélène créa durant cette année de maladie une atmosphère rassurante, marquée par la cuisine de confort : rôti d'agneau au romarin, filet de porc au thym, pâtes au beurre, tarte poire-chocolat, mousse aux framboises, brioche à la fleur d'oranger. Avec André, ils plongèrent dans leurs études, y trouvant chacun un refuge. Une nouvelle routine s'installa : petit-déjeuner, cours, goûter, visite à Maman à l'hôpital, dîner, réviser, dormir, répéter.

Et un jour, il resta de cette famille seulement une sœur et un frère.

Deux mois plus tard, Hélène ouvrit une boulangerie avec un collègue fort et souriant, qui devint rapidement son petit ami puis, plus tard, son mari, Jules. Nourri de pain chaud et croustillant, de viennoiseries luisantes de beurre et d'amour, André vécut avec eux pendant quatre ans avant de commencer sa licence. Il travailla derrière le comptoir de la boulangerie pendant les vacances et s'occupa de la caisse, comptant toujours dans sa tête, aussi vite qu'une calculette.
Avec un diplôme en finance, André trouva un poste de conseiller dans une banque en ville. Il aimait les chiffres, le costume bleu marine ou noir, la cravate, la routine. Cela lui plut de conseiller, de guider, de rassurer ses clients. Hélène et Jules se moquèrent gentiment de son sérieux. La seule folie d'André fut ses chaussettes roses, oranges, violettes.

Le jour de leur première rencontre, Mariella vit ses chaussettes en premier, dans le métro.
Fatiguée d'un week-end de fête en Italie, elle se rendait au centre de formation où elle suivait des cours intensifs de français. La tête penchée devant, les yeux à moitié fermés, elle aperçut du rose vif avec des petits cœurs rouges entre des chaussures cirées et un beau pantalon noir. En levant les yeux, elle croisa le regard du propriétaire de ces joyeuses chaussettes. Rougissante, Mariella se leva pour sortir du métro, laissant son sac à dos sur le siège.

Mademoiselle ! Mademoiselle !

En tournant sa tête, Mariella vit le jeune homme aux yeux bleus et aux chaussettes gaies.

Vous avez oublié votre sac, dit André, *tenez.*
Merci. J'aime votre chaussette rose, répondit Mariella, avec un accent qui faisait craquer André.
Vous voulez un café ? André indiqua le café en face. Mariella hocha la tête.
Ce matin-là, André arriva en retard à la banque, et Mariella arriva en retard à son cours.

Ensemble, Mariella apprit rapidement le français, et André découvrit *la dolce vita*. Leurs corps réunis formaient l'union parfaite, comme le melon et le prosciutto, le yin et le yang, la pluie et un bon livre. Mariella jouait de la guitare, rouvrant à son chéri le chemin de la musique. André ressortit le saxophone qu'il avait eu au lycée, et après un an de cours deux fois par semaine après la banque, le couple put jouer ensemble.
La banque perdit son allure, mais André persista, mettant un peu d'argent de côté tous les mois pour les vacances en Italie avec la mer, du Prosecco, un diamant et une demande en mariage. Les familles se rencontrèrent. Hélène prit André à côté, les larmes dans les yeux. *Petit frère, tu nous as trouvé la famille que nous méritons.*

La maison de Mariella et André était petite mais remplie de bonne humeur, de petits plats savoureux et de la musique. Mariella donnait des cours de

guitare et de chant, et André jouait du sax dans un groupe de jazz Nouvelle-Orléans le week-end.
La famille s'agrandit, avec leur fils Mario, un bébé potelé et souriant, suivi trois années plus tard par Sofia, la petite prématurée avec un regard sage et ancien. André fut un papa et un mari aimant, tendre. Il pensa rarement à son enfance, mais quand des souvenirs noirs frappaient à sa porte, André se mettait au lit et se berçait. Mariella s'occupait de lui comme un enfant, lui caressait le front, lui apportait du chocolat chaud. Hélène resta à côté de lui, racontant des histoires des planètes incroyablement belles où les enfants dormaient sur des nuages, protégés par des fées et des fleurs géantes.

André pense souvent à ces belles histoires dont il n'a plus besoin. Aujourd'hui, il est bien dans sa peau, dans sa tête, dans son jardin, la famille et les amis autour, une douce soirée d'été. *On n'est pas bien, là ?*
Avec le plateau des fromages, un rouge du Bugey aux parfums de fruits rouges et cacao, et un Valpolicella velouté au goût de cerises amères. Les fromages reflètent l'identité des invités et de cette famille franco-italienne : la Dent du Chat, doux et fruité, le chèvre frais, fondant et légèrement salé, le beaufort avec sa texture beurrée, une Fontina noisettée avec un soupçon de miel, et un vieux gorgonzola crémeux et persillé.

Un peu de musique avant le dessert, Papa ? La voix de Marco est grave et soyeuse, la voix d'un homme, la voix d'un chanteur. Le temps passe tellement vite, un clin d'œil. André se souvient de son fils à douze ans avec sa voix d'ado tremblante, oscillant entre les aigus cassants et les graves ronds. Les graves ronds et séduisants marquent sa chanson.

Mariella et Marco à la guitare, Sofia à la clarinette, André au saxophone. C'est si bon de jouer en famille, un acte d'amour. Marco chante en français, en crooner ; Carlo en italien, doux et poétique. La musique est un refuge et un paradis pour André, qui a enlevé son costume et sa cravate il y a longtemps. Il est musicien.

Soudain, l'air refroidit, le vent souffle, une fenêtre claque, la pluie tombe. La famille se précipite à ranger les instruments, les verres, les assiettes, les plats, les nappes.

Les odeurs délicieuses de café et de clafoutis aux cerises parfument la maison. Ses petits-enfants s'amusent à nourrir André, et se tordent de rire quand leur papi fait semblant de manger leurs doigts avec le gâteau.
Bercé par les conversations qui l'enveloppent en français et italien, par les rires et les mains douces de ses petits-enfants, André passe de l'éveil au sommeil, puis du sommeil à l'éveil.

Limoncello, chéri ? La douce voix de Mariella est derrière lui. Il sent le souffle de sa respiration sur sa nuque. Elle met la bouteille fraîche dans ses mains. Il l'ouvre, elle sert.
Les invités trinquent une dernière fois. C'est minuit quand ils commencent à partir.

A la prochaine, Mari et Dédé !
Ciao, papi, murmure Lucas avec une petite voix fatiguée.
Je t'aime, mon frère. J'aime cette famille qu'on mérite ! Hélène lui écrase un bisou pompette.

Il fait chaud dans la maison. André va dans la cuisine et boit un verre d'eau fraîche devant la fenêtre.

Vingt ans plus tôt, à la suite d'un épisode dépressif, en se levant, André vit la chambre floue. Plus tard, il rencontra des difficultés à voir dans la pénombre, et eut la sensation que sa vision se fermait. Une visite chez le médecin confirma ce qu'il redoutait.

André ouvre la fenêtre, sent la fraîcheur de la nuit sur sa peau. Depuis dix ans, il ne voit ni la lune ni les étoiles ; il les sent, comme il sent maintenant la présence de Mariella derrière lui. Il se retourne pour la regarder en face, posant sa main délicatement sur son visage.

Le sauveteur et la sauvée

Sonia Cheniti

De la fenêtre, on perçoit Sidi Bou Saïd, au-dessus de sa roche aux flancs rougeâtres, veinée d'étroits sentiers chers aux chèvres fantasques, quelques pâles oliviers glissent doucement jusqu'à la faille qui les protège. Plus haut, la grisaille à peine teintée de vert tendre d'une terre avare, gagne le sommet de la colline. Là, à peine émergeant au-dessus de la crête, comme tapie derrière elle pour surveiller la mer, une ligne indécise de maisons, la tête nue, se trahit par quelques murailles blanches que l'ombre fond dans le paysage ou que le soleil parfois souligne d'un trait clair. Le soir, ses derniers feux attardent un rayon doré qui lentement devient rose et que happent dans une scintillante parure les murs et les terrasses jointes. Naoufel est en train de somnoler quand un appel au secours le réveille ; il ne peut de prime abord savoir d'où il provient. Mais le cri ne tarde pas à déchirer le silence qui règne. Il provient du dehors, d'en bas de la roche. Naoufel accourt vers la fenêtre, l'ouvre et regarde. Il voit une femme en chemise qui nage dans un torrent d'eau, se cramponnant à une table en bois qui se trouve dans le jardin inondé. Le goyavier ne laisse voir que ses branches supérieures et une partie du tronc, même le lierre vert de la clôture et la vigne stérile sont noyés insensiblement.

La femme approche de la quarantaine. Elle crie en s'efforçant de lutter contre le courant.

- Au secours. Je suis la plus solitaire des femmes. J'ai vu de nombreux hommes pleurer. Voici leurs larmes devenues un déluge qui m'emporte.

Il veut bien la sauver mais pris de curiosité, il préfère écouter la suite de ses paroles, c'est le moment idéal pour écouter les confidences d'une femme. Il regarde par la fenêtre.

- Je n'ai pas choisi la solitude, j'aime cette agréable et douce chose qu'on appelle l'amour. Au secours ! Je me noie.

Il crie :

- A qui la faute, femme ? Est-ce ta faute ? Ou la leur ? Ou bien est-ce ton destin ?

La femme plonge, puis elle tend le cou, ses longs cheveux tombent sur ses yeux et se collent sur son visage :

- Ils disent qu'il n'est pas facile qu'une femme de mon genre soit amoureuse…Est-ce que je dévore la chair des hommes et ne jette que les os ? Me trouvez-vous de ce genre ? Pitié !

Elle absorbe malgré elle quelques gorgées inégales d'eau qui pénètrent dans son nez cramoisi. Il est sur le point de lui tendre le bras mais il se retient.

- Pourquoi te craignent-ils, femme ?

Le pied de la femme se heurte aux branches du goyavier, elle se tient debout sur l'une d'elles et commence à se balancer.

- Croyez-vous que je sois dangereuse parce que je me plais à écouter, pendant des heures, un homme qui parle ? Je prends conscience de ma féminité quand je vois un homme manger avec appétit. Et pourtant ces hommes ne sont pas sortis de ma vie…C'est moi qui suis sortie…C'est moi qui sors toujours.

Des vagues cristallines s'enflent d'une écume qui colore les moules et les mousses vertes dont grouillent les profondeurs de la mer.

- Vous voyez vous-même…

Le vent devient plus fort, le courant plus violent :

- …et pourtant vous ne bougez pas.

Naoufel s'empresse de rentrer. Il ne sait que faire. Il l'entend le supplier.

- Je ne vous demanderai pas quel est votre métier…si vous conduisez…ni quel est le chiffre de votre compte en banque.

Les vagues frappent les murs de la maison.

- Je laverai vos pantalons et coudrai les boutons de vos chemises.

C'est vrai. Elle ne lui demande pas de déplacer les montagnes, ni de lui offrir des bijoux. Elle ne lui demande que le strict nécessaire

- Sauvez-moi seulement, sortez-moi de l'eau.

Ses cris étouffés écorchent ses oreilles. Il ne peut supporter de voir une femme, dans l'embarras.

Naoufel accourt vers la fenêtre. Il grimpe, ferme les yeux et saute. Son pied gauche se heurte à un équilibre. Il tombe dans l'eau, disparaît, reparaît ensuite en surface, commence à gesticuler appelant au secours. Le courant l'emporte du côté de la femme. Elle lui tend la main, ses doigts s'agrippent aux siens, elle l'attire vers elle, l'étreint et lui dit

- Je ne demande pas que celui que j'aime soit un héros. En vérité, je faiblis devant un homme qui pleure.

La branche du goyavier casse sous leurs pieds. Ils tombent dans l'eau. Elle monte sur son épaule. Il se débat, mais en vain. Ce geste le pousse vers le mur de la maison. La femme se cramponne au tuyau, il se cramponne, à son tour, au même tuyau. D'un pas fatigué ils commencent à monter lentement. Chaque fois qu'elle glisse, il reçoit un coup de pied en pleine figure.

- J'ai compris maintenant. Je crois avoir failli en amour parce que les hommes que j'ai rencontrés n'étaient pas dignes d'une femme comme moi…une vraie femme.

Elle désigne de la tête la fenêtre ouverte.

- Est-ce ta chambre ?

Il fait oui de la tête.

Elle tend la main, se cramponne au bord de la fenêtre.

- Est-elle climatisée ?

- Ne l'ai-je pas prévu ?...Tu poseras des questions…

Elle se reprend, maligne, coquette

- Non, non, mon chéri. Je ne te demande pas le chiffre de ton compte en banque, ni la marque de ta voiture ; je te demande seulement si ta chambre est climatisée.

Elle soupire et reprend

- Comme je désire dormir dans une chambre climatisée, et pleurer tout mon soûl, puis avoir sommeil près de toi.

Elle appuie du pied sur sa tête, il glisse au fond.

Elle saute à l'intérieur de la chambre, l'embrasse rapidement du regard, regarde par la fenêtre.

- Y a-t-il des vêtements dans l'armoire ?

Avant qu'il ne réponde, elle s'empresse d'ouvrir l'armoire et crie joyeusement :

- Je mettrai un de tes vêtements…un pyjama…une chemise…n'importe quoi…

Elle reprend en fermant la fenêtre

- Reste là où tu es. Je changerai ces vêtements mouillés. J'ai horreur qu'on me regarde lorsque je me déshabille.

Il balbutie quelque chose, ses doigts se crispent sur le tuyau.

- Ne t'inquiète pas mon chéri. Je ne tarderai pas.

Elle accourt vers l'armoire, l'ouvre, fouille partout, sort tous les vêtements, les jette par terre et choisit une serviette éponge et un pyjama vert rayé. Elle se cache derrière la porte pour se déshabiller et s'essuyer le corps en fredonnant une chanson

- « J'ai fermé les yeux… le déluge m'a paru merveilleux… merveilleux… merveilleux… »

Une foule d'idées envahit sa pensée pendant qu'il est suspendu dans le vide. Les femmes. Les femmes. Ses relations avec les femmes sont toujours très limitées. Après la mort de sa mère, sa sœur, sa grand-mère et deux tantes demeurées vieilles filles. Un milieu hostile, étouffant, où sont-elles passées ? Elles sont parties. La mort bienveillante les a emportées. Mais il est attaché à sa mère. Ses rapports avec sa sœur sont troublés par de fréquentes disputes. Il n'a jamais vu une personne aussi jalouse, aussi rancunière et surtout aussi têtue. Il avait un mal fou à se faire obéir d'elle, car sa mère lui avait enseigné qu'étant le mâle de la famille, elle devait lui obéir aveuglement. Il se souvient encore de ses petits yeux. C'est pourquoi il a toujours gardé une certaine réserve à l'égard de la femme. Quand il en rencontre une, il éprouve le désir de la maltraiter, il éprouve en même temps le désir de l'embrasser.

Lorsqu'il a rencontré Amira, il a pensé qu'il avait tort, s'imaginant avoir connu la plus intelligente des femmes, la plus sérieuse et la plus fidèle. Et voici qu'il voit ses traits au-dessous de lui dans le large. Ça lui donne le vertige : un regard perçant comme le regard de l'aigle, des cheveux tombant sur la nuque et les épaules comme une crinière. Elle se réveillait à huit heures, à neuf heures et demie elle était sur le terrain de tennis, à dix heures et demie elle nageait dans la mer jusqu'à midi, ensuite elle rentrait à la maison pour déjeuner et à midi et demie elle se trouvait au club de chasse pour pratiquer son sport préféré. Quant à lui, il adorait l'émeraude, couleur de ses yeux. Il était tellement épris d'elle qu'il a fait la bêtise de la demander en mariage, mais à sa grande surprise et à sa déception, elle l'a refusé. Elle le trompa avec son meilleur ami.

Mais pourquoi ces souvenirs alors que la mort s'approche ? Naoufel les chasse et concentre ses pensées sur des idées abstraites pendant que sa main continue à se cramponner au tuyau. Il est d'avis que les femmes sont vicieuses de nature. Qu'elles s'intéressent aux objets et non aux personnes. S'il leur arrive de s'intéresser à un homme, c'est qu'elles voient en lui le moyen de réaliser leur existence et leurs caprices. Elles sont incapables

d'honnêteté. C'est pourquoi, quand elles s'attachent à un homme, elles deviennent une entrave à sa liberté.
Il arrête ses pensées abstraites et retourne à la réalité. Il se souvient de la femme qui occupe sa chambre et s'écrie
- L'âme libre ne peut pas vivre avec une femme.
Elle lui répond
- Un instant, que je termine ma toilette. Je roule mes cheveux.
Elle reprend un instant après
- …Tu parlais de liberté ? La liberté, mon petit, c'est de pouvoir choisir son maître.
Il continue à crier tout en cramponnant au tuyau
- Je te romprai le cou, femme.
Elle n'écoute plus ce qu'il dit, n'entend plus les gouttes de pluie, ni le clapotement des vagues. Quand elle aperçoit dans le miroir les rides qui lui sont apparues sur le cou, elle est prise d'un étonnement mêlé de frayeur. Ces rides ajoutent quelques années à son âge. Elle se met à se donner des tapes nerveuses sur le cou allant vers le menton et les cheveux des deux côtés. Elle insiste surtout sur la nuque, continue à tapoter jusqu'à ce qu'elle ait l'impression que cette partie s'est réchauffée, que la circulation s'est animée et que la peau du cou a récupéré sa fraîcheur.
Elle l'entend crier
- Je t'arracherai les oreilles, femme.
Cette fois, la voix est exténuée.
Elle s'occupe à mélanger un jaune d'œuf bien battu avec une quantité d'huile. Elle s'en enduit le cou.
La voix furieuse se fait entendre
- Je t'écorcherai, femme.
Elle lui reproche sa colère
- Vous êtes tous faits de la même pâte, vous ignorez la patience. Vos baisers rapides sont vraiment répugnants. As-tu oublié que je t'ai sauvé la vie quand tu as sauté par la fenêtre ? J'aurai dû te laisser emporter par le courant.
Elle s'assoit à terre, croise les jambes, pose les mains sur les hanches, essaye de tendre le cou, prend la position initiale. Elle baisse la tête du côté droit jusqu'à ce qu'elle touche l'épaule, fait de même vers la gauche, son menton touche l'épaule gauche.
La voix, enrouée lui parvient de l'extérieur.
- Je te casserai la gueule, femme.

Elle reprend le même exercice, dix fois.
La voix vaincue s'élève.
- Femme….
Elle se lève en sursaut, fonce sur la fenêtre en criant
- Quand cesserez-vous de traiter la femme comme des bêtes, hein ?
Il voit son visage coloré. Sa main glisse, son cœur se glace. Il se retient.
- Tout homme aux idées profondes et aux désirs nobles ne doit traiter la femme que suivant la manière des machos.
- Qu'est-ce que tu entends par « manière des machos » ?
- J'entends que la femme est un être qu'on doit considérer comme une chose qu'on possède, un objet qu'on cache… Grand Dieu, qu'est-ce que ces saletés que tu as mises sur le visage, femme. Tu es devenue comme un plat de salade.
Elle se sent profondément contrariée.
- Un plat de salade ? Mon visage à moi ? Je vous connais très bien…Vous ne voyez la femme qu'en tant que bonne à tout faire, cuisinière, prostituée, mais réveillez-vous, espèces de salauds, les temps ont changé, les choses ont changé.
Il continue, révolté.
- Elle n'est faite que pour le ménage, comme le balai par exemple.
Elle ne supporte pas son insolence, s'élance vers la fenêtre pour lui envoyer une vieille chaussure, mais elle ne peut l'atteindre. Ses bras sont fatigués, il glisse, tombe dans l'eau profonde et disparaît. Quand elle le voit quelques mètres plus loin, il est pris dans le courant.
Elle s'écrie
- Salauds… misérables… puissiez-vous tous vous noyer, le monde sera enfin purifié.
Les eaux se retirent doucement. Elle se penche à sa fenêtre pour mieux admirer Sidi Bou Saïd dont la parure évoque la parfaite beauté du paysage d'Athènes.

Capitaine de mon âme

Noa Ebrard

De la fenêtre, je prends mon envol. Je saute le plus loin que je peux pour échapper à cette maison, à cette vie qui ne sera bientôt plus la mienne. Je tombe de plusieurs mètres mais le feuillage de la haie amortit ma chute. L'adrénaline me relève brusquement puis je me mets à courir sous les lampadaires qui luttent contre l'obscurité de la nuit. Je cours. Encore et toujours plus vite jusqu'à ce que mes poumons débordent d'air et que chaque inspiration soit douloureuse. Alors seulement à cet instant, j'ose me retourner.

Personne.

Je suis seul. Mon sac rempli à la hâte sur le dos, quelques billets dans les poches et la détermination logée dans mes yeux : voilà ce qu'il me reste. Mais je n'ai besoin de rien d'autre pour avancer. Avancer. C'est tout ce qui importe. Je ne dois pas revenir en arrière ni regretter. Derrière moi s'étalent 22 ans de jeunesse en Afrique du Sud, une vie sur laquelle je perds peu à peu le contrôle. Après la mort de mon père, mon oncle est devenu mon tuteur. J'ai entamé de grandes études, j'ai suivi nos coutumes et nos traditions. Depuis toujours, je me plie au moule de cette case que l'on a bâtie pour moi. Mais elle me semble rapetisser toujours plus et cette fois je ne peux plus y entrer. Mon oncle régent a décidé de me marier. Hier on me voulait étudiant, aujourd'hui il me faut me fiancer. Et si demain je devais ne plus appartenir à moi-même ? Et si la case ne cessait jamais de rétrécir jusqu'à ce que je ne devienne plus que la poussière de mon être ? Je ne peux pas m'y résoudre. Je suis mon seul maître. Et si pour ça je dois quitter tout ce que j'ai connu, alors déjà je me tourne vers l'Avenir, aussi terrifiant et fascinant soit-il.

Cependant je ne peux pas refouler la pointe de culpabilité qui me serre la gorge lorsque l'image de Corey m’apparaît. Fils de mon régent, il est devenu mon ami, mon frère. Tout comme moi, son père a promis sa main à une femme dont il ne sait rien. Tous deux condamnés au même sort, nous nous sommes jurés d'y faire face ensemble. Mais j'ai failli à ma promesse. Je fuis

sans rien lui dire, je pars sans même un mot, comme un lâche. Je le laisse seul presque certain de ne jamais le revoir. Je ne doute de toute façon pas, qu'après ma fugue, il ne veuille plus jamais de moi. Comment le pourrait-il encore ? Je fais de notre amitié du passé, sans qu'il n'en ait jamais eu le désir ou la possibilité d'en décider autrement. Pourtant si je reste, je me condamne. Mon âme aurait dépéri lentement et je ne serais devenu qu'un piètre reflet de moi-même. J'en serais mort avant l'heure. Il ne m'aurait alors de toute façon plus reconnu.

Ainsi, je longe la route en quête d'un bus qui me mènerait à une grande ville. La soirée est calme et les quartiers déserts. J'en suis rassuré.

Ici, aujourd'hui, un homme noir dans ce monde de blancs fait tache et beaucoup sont ceux qui veulent nettoyer le pays. Les sens en alerte, j'épie alors chaque recoin sombre. Les agressions sont courantes. Elles sont le résultat d'un héritage de haine et de peur du métissage qui a fait bien plus qu'abîmer la justice. Pourtant je crois encore qu'elle peut être réparée mais pas sans en payer le prix, par de lourds efforts. Des efforts non pas humains mais moraux. J'en suis persuadé : c'est dans nos esprits que tout se joue. La première révolution doit se faire en nous, contre nos propres opinions et préjugés.

Soudain, j'entends des pas sur le bitume. Des pas rapides, c'est quelqu'un qui court et qui se rapproche. Je réagis trop tard. On m'agrippe par derrière et une main se pose sur ma bouche pour m'empêcher de crier. Je me débats avec la fureur d'une bête qui refuse de mourir. L'homme est seul, je crois en ma chance. J'enfonce mon coude dans ses côtes, ce qui le fait gémir. Il relâche alors légèrement sa prise. J'en profite pour m'extirper de son emprise et le repousser devant moi. C'est alors que toute rage me quitte. Ce n'est pas un agresseur.

C'est Corey.

Son regard ébène me transperce et je ne peux que baisser les yeux. J'ai honte. Il avance prudemment et je me prépare à la douleur méritée qui m'attend. Corey n'est pas une brute mais les sentiments que j'ai probablement provoqués chez lui ne peuvent mener qu'à la violence. Alors j'attends son premier coup. Pourtant il n'en est rien.

Il me tend la main. C'est tout ce qu'il fait et j'en suis bouleversé. C'est la main de mon ami qui m'enjoint de lui rendre ce geste, pas celle d'un homme en quête de vengeance.

J'ose à peine la toucher pourtant il empoigne fermement la mienne puis s'avance pour me prendre dans ses bras. J'en reste pétrifié. Malgré toutes les questions qui jaillissent dans mon esprit, il n'y a qu'un mot qui franchit mes lèvres :

- Pourquoi ?

Il me sourit. Il ne m'a jamais paru aussi beau, aussi sûr de lui. Il est plus petit que moi pourtant ce soir j'ai l'impression qu'il est le plus grand de nous deux.

- Tu croyais pouvoir te débarrasser de moi aussi facilement ?

Et maintenant il rit. Mon expression de stupeur doit sûrement en être pour quelque chose.

- Comment tu peux ne pas être énervé après ce que j'ai fait ? je lui demande sans comprendre sa réaction.

- Je te pardonne, mon frère, me répond-il soudain placide.

- Mais .... mais je ne t'ai même pas expliqué ce qui m'a poussé à partir. Tu n'as aucune raison de le faire.

- Oh que si. En t'excusant, c'est d'abord moi que je libère. Je me soustrais à tout le mal qu'un homme peut ressentir envers un autre et surtout je nous donne un nouveau départ.

- Tu n'es même pas en colère ?! je m'exclame, sans savoir s'il s'agit d'une affirmation plus que d'une question. C'était égoïste de partir sans toi, sans rien te dire !

Son calme me dépasse. Je ne sens aucune rancoeur en lui, aucun arrière-goût dans ses mots, même lorsqu'il ajoute :

- Je n'oublie pas, tu sais. Te haïr ne servirait à rien. La haine entraîne la haine et c'est un cercle dont on ne sort jamais si personne ne décide de pardonner le premier. Et puis on reste frères. Ce n'est pas une nuit qui va nous séparer alors qu'on en a surmonté des milliers ensemble.

Sa sagesse me frappe. Ses mots m'imprègnent et leurs sens ouvrent des portes dans mon esprit dont j'ignorais même l'existence. Je comprends ce qu'il veut me transmettre. Je comprends le combat qu'il mène, armé de raison contre un ennemi qui n'est autre que ses propres émotions. Je comprends cette lutte et à partir de cet instant-là, je décide de mener la mienne.

C'est si simple de mépriser, d'écarter les gens au moindre défaut. Peut-être qu'on ne fait pas assez l'effort d'aller au-delà des apparences et d'apprendre à apprécier ce qui nous est étranger ou difficile à admettre. Finalement nous

sommes peut-être le premier obstacle à notre propre bonheur, un peu comme si on attendait de voir le soleil mais qu'on se tenait dos à la fenêtre.
Je remarque alors qu'il porte lui aussi un sac sur l'épaule. Mes yeux pétillent d'excitation lorsque je comprends. Je feins le dépit mais mes pommettes me trahissent :
- Me dis pas que tu comptes partir avec moi !
- Bien sûr que je viens ! s'écrie-t-il, levant les bras au ciel comme si c'était une évidence.
- Corey, tu es aussi inconscient et irréfléchi que moi. Et je t'assure que c'est pas un compliment.
- Qu'est-ce que tu ferais sans moi ? me susurre-t-il, espiègle.
Je lui donne une tape amicale sur le dos et je reprends la route. Mais cette fois-ci ce n'est plus une mais deux ombres qui lèchent l'asphalte à travers les rues d'une ville que nous ne reverrons sûrement jamais.
- Tu es sûr de ce qu'on est en train de faire ? je hasarde, en marchant. Enfin je veux dire, peu importe ce qu'il advient je ne ferai pas marche-arrière. Je ne me laisserai déterminer par personne. Mais est ce que ... est-ce que c'était vraiment la seule solution ?
- Tu sais, je crois que la meilleure manière de vivre c'est de parvenir à réaliser ses rêves sans empêcher les autres de réaliser les leurs. Et c'est exactement ce sur quoi on s'engage, mon ami !
Il m'enlève un peu de crainte. Je me sens plus léger, comme si le poids de la décision de partir était plus facile à porter à deux. Même si au fond, je sais que derrière ce corps vaillant aussi sombre que le mien et ses traits enthousiastes, Corey cache un homme rongé par l'appréhension de faire un choix qu'il pourrait regretter. Pourtant rester est aussi un choix, seulement il est plus facile, il ne demande aucun courage. Alors nous osons et déjà nous sommes lancés, emportés par l'inertie de la soif féroce de liberté.

Nous marchons deux bonnes heures avant d'atteindre un arrêt de bus. Nous avons grandi dans une petite ville, c'est pourquoi il nous faut rejoindre la commune voisine, à l'Ouest, qui dessert de grands axes routiers.
Nous posons nos sacs à nos pieds et Corey examine les horaires des lignes affichées sous l'abri.
- On prend lequel ? me demande-t-il.
- Le premier qui arrive.

Un quart d'heure plus tard, les pneus d'un large autocar crissent sur la voie devant nous.
La porte s'ouvre. C'est un homme massif aux joues gourmandes qui nous salue. Les excès de son corps prennent la forme du siège et son tee-shirt aux couleurs vives s'accorde parfaitement avec le grand sourire qu'il affiche.
- Bonjour, où va le bus, s'il vous plaît ? je l'interroge.
- Terminus : Johannesburg.
"Johannesburg". Ce mot fait écho dans ma tête, comme pour mieux s'imprimer en moi. Une ville qui promet un nouveau futur, une nouvelle ère. Une ville qui sonne aux airs d'un voyage qui change une vie. Ou peut-être même tout un pays...
- Hey, Nelson, m'interpelle Corey qui attend impatiemment derrière moi. Tu montes ou quoi ?

L’île de l’âme

Maxime Gilbert

De la fenêtre émanaient les sons lointains de la ville, assez faiblement pour me bercer. Ce soir encore, je peinais à trouver le sommeil. De nouveau, mes tourments me maintenaient éveillé. Au fil de ces perturbations, mes paupières s’alourdissaient. Et c’est tout mon corps qui rejeta cette idée. Un spasme vint rompre le peu de sérénité que j’avais trouvé. « Ce n’est encore pas cette nuit que je dormirais », pensais-je en fixant le plafond.

Le lendemain soir, je me remémorais cette sensation de chute qui me prenait à chaque endormissement. Et si je la laissais m’emporter ? Que trouverais-je au fond de ce gouffre imaginaire ? Alors je laissais passer mes idées, jusqu’à ce que mes yeux se ferment. Difficile pour moi d’évaluer combien de temps il me fallut pour sombrer de nouveau. Malgré la surprise, en dépit des réactions de mon corps, je me laissais happer par le vide. C’est brutalement que je rencontrai une eau froide et noire comme la nuit. Le choc m’éveilla instantanément. La fenêtre laissait entrer les premiers rayons du soleil.

Au troisième soir, j’avais acquis une sérénité qui m’était jusqu’alors inconnue. Une brise accompagnait les sons extérieurs, m’appelant à traverser. Je pris une grande inspiration par le nez, suivie d’une longue expiration par la bouche. D’abord, faire face à mes démons, puis glisser jusqu’au bout. Mes chimères m’assaillirent ce soir-là, si bien que je crus ne jamais pouvoir m’endormir. Je me sentais mal à l'aise, tout en peine et en haine, pour des raisons que je ne comprenais pas. Sans m’en rendre compte, le moment arriva. Ma chute m'entraîna de nouveau vers les limbes oniriques. Tenais-je, là, l’entrée de mon esprit ?

À mon contact avec l’eau froide, je sentis comme mille lames d’acier se planter en moi. J’ouvris les yeux sous l’eau et ne vis que le noir profond. Dans toutes les directions, l’infini. Je nageais vers la surface, suivant le chemin ouvert par les bulles sortant de mon nez. En émergeant, je pus constater que le ciel était aussi sombre et sans fin que l’océan qui m'accueillait. Néanmoins, en face de moi se dressait une île. Faite de deux

falaises de granite de chaque côté. En son centre, un escalier menait à un groupement de cyprès encore plus sombres que le ciel. J'en devinais les formes acérées avec le contraste de la lune derrière les nuages. Les falaises reflétaient les rayons lunaires, laissant apparaître plusieurs ouvertures dans la pierre, trop régulières pour être naturelles. Devant l'escalier se tenait une barque dans laquelle une silhouette blanche m'attendait, droite et immobile.
Alors que je nageais vers la barque, mes orteils rencontrèrent le fond. À mon approche, je constatai que la barque accueillait également deux volatiles, chacun disposé d'un côté de l'entité qui me fixait en silence. A sa droite, un immense corbeau me perçait de son regard accusateur. Je pouvais le voir parcourir son plumage avec son bec par moment. À la gauche de l'entité, le même corbeau, ou plutôt son squelette, semblait lui aussi me regarder de ses orbites vides. Lui était immobile. L'entité était une femme d'une beauté inégalable, je ne pouvais détourner mon regard de son visage. De son dos sortaient deux ailes de papillon, bleues comme une aube d'été.

— N'aie crainte, voyageur, tu es ici chez toi, me dit-elle de sa voix éthérée.
— Qui êtes-vous ?
— Tu ne trouveras ici que ce que tu connais déjà. Prends ceci. C'est à toi qu'il appartient de choisir qu'en sacrifier.
— Psyché ! hurla le corbeau à sa droite.

De ses deux mains, elle me tendit une épée brisée faite d'un métal noir comme l'abysse. Le manche et la garde étaient en bon état, mais la lame était cassée à environ quinze centimètres. Elle se terminait en une extrémité pointue qui paraissait coupante comme un rasoir. Je la pris, et aussitôt l'entité se tourna vers l'île, me désignant les trois cavités creusées dans la roche.

— Tristesse, peur et colère, me montra l'entité.
— Achlys, Phobos, Lyssa ! fit le corbeau avant de fouiller ses plumes.
— Va.

Après un silence de quelques secondes, l'épée en main, je me dirigeais vers l'île. L'entité me suivait du regard alors que je la dépassais. Les quelques marches me permirent d'atteindre un sol poussiéreux. Devant moi, les cyprès s'imposaient tels les gardiens du lieu, à ma gauche un escalier sculpté dans

la roche montait vers le corridor qui donnait sur les ouvertures que j'avais vues plus tôt. Mes pieds nus et trempés laissaient des traces sur le granite froid. L'épée me laissait une sensation étrange dans la main, comme une pulsation. Celle-ci s'intensifiait au fil de mon approche.
C'est alors que je me trouvais devant la première entrée. Elle était sombre au point que je ne pouvais en voir l'intérieur. Au-dessus de celle-ci, gravé à même la roche se trouvait le mot « Alchys ». Il avait été inscrit là par quelqu'un qui voulait aller vite. Peu de détails, peu d'application. En entrant, je fus pris d'un frisson. J'eus l'impression de traverser un voile d'une brume invisible. Dès lors que je fus dedans, je me rendis compte en me retournant que c'était désormais l'extérieur qu'il m'était impossible de voir.
Je me fis soudain surprendre par une mélancolie telle que je n'en avais jamais connu. J'ignorais la source de cette tristesse. Mes doigts tremblaient et peinaient à maintenir l'épée stable. Le granite ocre s'illuminait des quelques torches de chaque côté de la paroi. Tout n'était que roche brute, taillée il y a probablement des millénaires. Une brise arrivait depuis le fond de la cave et venait caresser mes pieds nus, encore humides. C'est à ce moment que je perçus un souffle, une complainte humaine. Je reconnus ma propre voix dans ces gémissements. Prudemment, j'avançais l'épée à hauteur de mon torse. Après un tournant, je découvris un corps décharné. L'homme d'une maigreur ignoble était recourbé sur lui-même, en pleurs. Ses joues creusées laissaient couler les flots d'un sang bleuâtre, alimenté par ses larmes, et ses épaules étaient recouvertes de poussière. Ses mains se refermaient le long de ses pâles côtes, me laissant percevoir de longs ongles jaunis. Alors qu'il se retournait lentement vers moi, nous nous mîmes tous deux à hurler de douleur. Pas une douleur physique, mais celle qui vient du fond de l'âme. Une que l'on ne ferait qu'effleurer à la perte d'un être cher, une qui nous conduirait tout droit à la folie, plus mortelle qu'une balle dans la tête. Son visage était le mien si j'avais été à l'aube de ma propre mort. Avec nos cris qui s'entrechoquaient, je fus pris d'un élan irréel. Mon corps se propulsa vers mon double pour lui introduire la lame noire derrière le menton vers le crâne. J'étais spectateur de mon propre geste. Aussitôt la sensation de peur qui m'avait assailli disparut, et je fus envahi d'une sérénité soudaine. Dans un calme que je n'avais jamais connu, je retournai vers la brume à l'entrée de la cavité. Une fois à l'extérieur, je sus. Je sus que tristesse n'était plus. Quelques gouttes bleues se déversèrent de ma lame sur le sol. À cette occasion, je découvris que ma lame était ressortie plus longue

qu’avant cette confrontation. Comme si elle avait retrouvé une part d'elle-même.
Les pulsations dans mon arme reprenaient à l’approche de la deuxième grotte. L’inscription au sommet de l’entrée avait été tracée à l’aide d’une craie. Le mot qui y trônait était difficile à déchiffrer, mais je reconnus une écriture qui aurait pu être la mienne. L’était-elle ? Je lisais « Phobos ». Le même voile brumeux me cachait le contenu de la cavité. À sa traversée, je ressentis une terreur animale. J’étais au pied du mur, mes choix ne pouvaient mener qu’à deux issues : vivre ou mourir. En panique, je pris la garde de l’épée par les deux mains et m’enfonçai en courant dans l’intestin rocheux. Les torches murales s’enchainaient et, au détour d’un virage, je fus percuté par un jeune homme, lui aussi en pleine course. Alors que nous tombions à la renverse, je remarquais qu’il était équipé d’un lourd bouclier orné d’un visage de femme. La vision de ce visage me fit frissonner lorsque je m'aperçus qu’il s’agissait d’une gorgone, ajoutant encore à mon angoisse. Le jeune homme devant moi partageait mes traits, mais son visage ne semblait plus humain. Il était si déformé par la terreur que sa mâchoire semblait s’être disloquée. Cette vision éveillait un effroi tel que je perdis de nouveau le contrôle de mes actions. Alors qu’il essayait de tenir debout contre la force de mes coups, mon adversaire profita d’un moment de répit pour m’envoyer la tête de gorgone en plein visage. Je fus emporté par l’élan et me retrouvai contre une paroi. C’est alors qu’il fonça sur moi, le bouclier en position horizontale à hauteur de mon cou. Je ne pus que me pencher pour éviter le pire tout en redressant ma lame. La garde contre le mur, la pointe tournée vers mon ennemi. Il vint s'empaler avec une violence inouïe si bien qu’il perdit prise, et on entendit un son métallique lorsque le visage de femme toucha le sol. Il alla rouler au loin et se stabilisa côté face. Le jeune homme s'affaissa contre moi et rendit son dernier souffle. Il partit le visage tordu de terreur.
C’est avec une grande sérénité que je retirai la lame de son corps frêle. Celle-ci avait encore grandi, elle était désormais quasiment à sa taille originelle. L’extraction libéra du cadavre un liquide d’une noirceur pure, si bien que je crus la lame en train de fondre.
En chemin vers la dernière cavité, la nuit me parut éternelle, et du haut de ma position je ne voyais rien d’autre qu’une mer d’huile dans toutes les directions.

Devant la dernière grotte, je distinguais l'absence d'informations à son entrée. Ou plutôt l'absence de nom gravé à l'entrée. On pouvait cependant constater que quelqu'un avait voulu commencer le travail. La roche avait été attaquée, préparée à recevoir un nom et un marteau ainsi qu'un jeu de burins jonchaient le sol.

— Lyssa, murmurais-je.

La colère. Passé le voile de brume à l'entrée, je pouvais entendre un léger rire au fond de la grotte. C'est alors qu'une voix féminine fracassante vint rompre ce calme relatif.

— Mon pauvre ! Quelle audace ! Penser pouvoir te débarrasser de nos existences !
— Qui êtes-vous ?
— Nous sommes tes créations, tes enfants ! Sans nous, tu n'es rien !
— Vous m'avez détruit. J'ai essayé de vous supporter, mais…
— Incapable ! Il n'y a pas de place pour les faibles en ce lieu ! Tes puériles accusations sont vaines !

Au détour d'un boyau rocheux, je sentis un vif souffle derrière moi. Soudainement, une douleur aiguë me perça le flanc gauche. Je vis un aiguillon ressortir de mon abdomen, puis faire chemin arrière. Malgré la douleur intense, je me retournai en assénant un coup d'épée, dans le vide. Face à moi se dressait une femme ailée.

— Tu es coupable ! Que ta culpabilité te ronge !

À ces mots, elle se jeta sur moi. J'en profitai pour lever mon arme et lui trancher l'aile gauche, libérant une gerbe de liquide rouge qui alla se répandre sur la paroi.

— Assume ton abjection, prends ma vie !

Elle s'agenouilla et leva les mains au ciel. Dans un élan de fureur, je brandis l'épée, lame vers le bas, et la plongeai entre son cou et son épaule droite.

Immédiatement, je fus libéré de mon sentiment de colère. Le silence revint, un instant passa.

— Voilà ta tâche enfin accomplie, j'entendis résonner la voix de l'entité de la barque dans tout l'environnement autour de moi. Comme si elle était devenue omniprésente. Je me relevai.
— Et maintenant ?
— Maintenant, réveille-toi.

Après mon départ, l'île retrouva son silence. Les cyprès ne bougeaient que lorsque la brise venait les chatouiller et l'entité et les deux corbeaux restaient immobiles attendant mon impossible retour. Sur la falaise, le vent s'engouffrait dans les caveaux que j'avais explorés un à un, il en faisait siffler la roche. La brise atteignit un quatrième renfoncement duquel une voix féminine fredonnait une mélodie douce et joyeuse. Au-dessus de l'antre était gravé « Euphrosyne ».

Le massacre du vieux frêne

Patricia Forge

De la fenêtre ouverte, elle pouvait voir le frêne. Depuis vingt-cinq ans, il veillait sur sa maison. Et elle veillait sur lui.
Les soirs d'été, assise sous ses branches, elle lui faisait la conversation. Et il répondait doucement par le bruit du vent dans ses branches, par ses feuilles qui ondulaient légèrement. Il avait tant de choses à dire. Et si peu de personnes pour l'écouter conter le murmure de la vie. La vie qu'il abritait au creux de ses ramures.
Pies, tourterelles, mésanges et hirondelles qui, de sa haute cime, s'envolaient dans l'azur.
Elle connaissait la méchanceté du monde, elle s'était éloignée de la violence des hommes, de cette société qui courait après le temps, n'avait de regard que pour l'argent.
Elle s'était fait une bulle hors du temps, un espace de douceur où son ami frêne avait toute la place. Il était son équilibre et lors des canicules ou des sécheresses intenses, avec son arrosoir, elle venait s'assurer qu'il ne manquait de rien pour résister à la dureté du climat engendré par les excès de l'humanité.
A chaque tempête, elle tremblait pour lui et s'assurait, une fois le calme revenu, qu'aucune branche ne menaçait de tomber.
Il avait résisté à tout. A une tornade de grêle violente qui avait brûlé les pins sur pieds et déraciné nombre de ses confrères.
Le printemps était là depuis quelques jours et le frêne offrait une explosion de bourgeons comme autant de promesses de bonheur.
Le couple de tourterelles, les deux habitués, était arrivé le jour même du printemps et offrait son roucoulement matinal en guise de réveil matin, tout en préparant activement leur nid.
Les pies jacassaient à qui mieux mieux sous l'œil et le chant moqueur des merles.

Moineaux, rouges gorges, mésanges charbonnières, rouge queue, troglodytes, verdiers, geai des bois, tous menaient une grande animation dans ses branches majestueuses.
La nuit, parfois, une chouette s'exprimait, et les chauves-souris y avaient même un abri.
De la fenêtre ouverte, elle profitait du spectacle. Nul doute que le printemps serait magnifique et l'été agréable. Qu'importe la chaleur, il serait là pour partager son ombre bienfaisante et sous ses ramures, elle trouverait la fraîcheur nécessaire pour résister à la fournaise de l'été.
Le vingt-cinq mars, elle lui avait fait un petit brin de conversation, le félicitant d'avoir résisté aux violentes bourrasques de l'hiver et le remerciant pour ses innombrables bonheurs. Le soir, elle avait contemplé le frêne. Il avait tellement de choses à montrer. La lune ronde et rousse qui prenait possession des lieux alors que le jour luttait encore pour sa survie et qui éclairait ses branches prêtes à exploser de verdure. La première étoile scintillant dans le ciel si clair, comme une lueur d'espoir de la vie. Le coq si fier, perché sur son clocher. La chouette effraie attendant patiemment que la nuit daigne prendre ses quartiers. Le soir, elle avait caressé son ami frêne. La main droite, lentement, s'était posée sur son tronc, sombre et rugueux. Il avait tant de choses à faire ressentir le frêne. La fraîcheur de la nature, sans cesse renouvelée. Le souffle de la vie qui oscille parfois entre joie et tristesse, entre énergie et mélancolie. Le parcours de l'eau puisée à la source pour abreuver son corps tout entier, jusqu'à la plus petite feuille tout juste née.
Les oisillons allaient bientôt arriver…
Mais l'homme aime saccager la douceur.
Le vingt-six mars, en dépit de tout bon sens, une nacelle s'installa près du frêne solitaire. Et la tronçonneuse entra en action. L'agent municipal avait décidé qu'il était temps d'élaguer l'arbre.
Les cris et protestations de l'amie du vieux frêne ne pouvaient rien contre la bruyante machine de terreur.
« C'est de l'écologie » lui répondit-on en guise de conclusion à sa colère.
La mairie était fermée, les conseillers se fiaient à leur agent. Elle se démena tant et tant mais à la fin de la journée il ne restait qu'un tronc nu.
Les oiseaux exprimaient bruyamment leur désapprobation. Les tourterelles, déboussolées, ne savaient où aller. Le nichoir à chauves-souris était tombé.
Un massacre organisé. Un désastre, un acte délibéré contre la biodiversité.

La mairie contactée le lendemain se disait désolée. Effectivement tout agriculteur coupant un arbre après le 15 mars risquait trois ans de prison, 150 000 euros d'amendes et la suppression de possibles subventions. Ceci en vertu d'une atteinte grave à la faune sauvage menant à un risque majeur pour la biodiversité.
Mais, ironie du sort, le législateur n'appliquait pas cette loi aux collectivités territoriales.
Et l'arbre qui ne menaçait personne avait désormais ses branches coupées, débitées et broyées.
Ceci sans doute pour satisfaire le voisin acariâtre qui ne supportait pas les feuilles tombées le long de la route.
Vivre en pleine campagne et tomber sur un maniaque ne supportant pas la nature, il y avait de quoi être ivre de fureur.
Mais l'amie du frêne n'était pas en fureur. Elle était au comble du malheur, et souffrait dans sa chair de voir son confident ainsi transformé, tel un platane des rues urbaines.
Il y a bien longtemps, le frêne vivait dans ce pré, abritant moutons et vaches qui paissaient tranquillement. Puis l'agriculteur était décédé et la mairie avait proposé un lotissement haut de gamme pour héberger l'élite de la ville. Seule une petite parcelle pour revenus modestes avait trouvé sa place, sous le frêne qui avait dû réduire ses racines pour laisser la place aux dessertes routières.
Il s'était adapté. Il ne prenait pas beaucoup d'espace et ne faisait aucun bruit.
Mais cela n'avait pas suffi.
La mairie se disait marrie. Mais l'acte était irrémédiable.
De sa démarche trotte-menu, l'âme blessée qui s'était réfugiée sous sa protection lui promettait de tout faire pour veiller à son bien-être. Un trou à ses pieds laissait présager que ses appels et ses cris désespérés lui avaient sans doute sauvé la vie. Sans elle, l'élagage aurait été un abattage.
Auprès de son arbre, elle vivait heureuse. Elle parlait aux oiseaux, aux papillons et rêvait sous la lueur du crépuscule. Désormais, les oiseaux étaient des sans domicile arboricole et les lueurs de l'avant jour ou du soir n'auraient plus le même charme.
Mais elle s'acharnerait encore et encore à protéger le frêne comme elle savait qu'il veillerait sur elle.

Le soir, elle alla parler au frêne. Lui seul avait le temps de l'écouter. Elle lui déposa sa peine, son chagrin de voir le temps défiler et du manque de respect des hommes pour ces végétaux vivants et si anciens.
Le vent a chanté un murmure.
Un murmure pour que toujours l'espoir perdure. Un murmure pour que l'homme prenne soin de la nature.
Dans la lueur de la fin d'un jour de printemps, elle enlaça le tronc de l'arbre martyrisé.

A l'inconscience des hommes, l'arbre survivrait –il ?

Songes de verre

Emeline Decoux

De la fenêtre, je voyais sans vraiment comprendre. Tout semblait à la fois familier et hors de portée…
Je n'étais pas une grande lectrice, mais parfois une phrase me heurtait doucement, comme un petit réveil dans le bruit ordinaire. *« Usage de la fenêtre : inviter la beauté à entrer et laisser l'inspiration sortir* », écrivait Sylvain Tesson.
J'aimais cette idée. La fenêtre n'était pas qu'un œil tourné vers le monde — elle était aussi une faille par laquelle le monde s'invitait chez moi. Elle permet et encourage un regard à l'extérieur mais n'est-elle pas aussi celle qui laisse le monde pénétrer notre intimité ?
Tant de choses passent par elle.
C'est le rai de lumière qui entre et me réchauffe le visage lorsque je lis.
C'est le son des cloches de l'église qui me parvient étouffé par son passage dans la vitre et qui me le restitue dans une tonalité différente.
Ce sont les rires des enfants et les klaxons des voitures qui envahissent la pièce à vivre sans prescription.
C'est le voisin qui m'épie en secret ou par inadvertance quand j'investis librement mon appartement
De ma fenêtre, je m'exposais à recevoir la vie « du dehors ». Dans le cocon de mon appartement j'avais des perceptions partielles de ce qui se passait à l'extérieur. Etais-je seulement attentive à cela ?
Je m'en tenais à cette question qui n'appelait pas nécessairement de réponse et je décidais d'aller me coucher. Avant de m'endormir, dans un demi-sommeil brumeux, mon cerveau faisait quelques associations incongrues : une fenêtre est un filtre … l'est-elle vraiment en toute transparence ? Me renvoie-t-elle la juste réalité du monde ? Puis-je lui faire confiance ? Me retient-elle enfermée ou suis-je vraiment libre ? La vitre teintée n'est-elle pas mesquine ? La fenêtre n'est-elle pas fourbe par ses reflets ?
…Et puis, je tombais de fatigue.

La première heure de la nuit me réservait un cauchemar effrayant. J'entendais un grincement venant du salon. Alors que je me levais de mon lit et que je quittais ma chambre, un étrange frisson me parcourut la colonne vertébrale. En m'approchant, il me semblait que la vitre de la fenêtre me regardait. Les reflets de la lune dans le verre renvoyaient mon visage flou et déformé.
Puis, soudain, la fenêtre murmura mon prénom. Je reculai d'un pas, pétrifiée. Le murmure devint un râle, puis un cri discordant, comme le grincement d'un verre fissuré. Les contours de la fenêtre s'étirèrent, les cadres se tordirent, et les vitres éclatèrent en milliers de morceaux suspendus dans l'air comme des éclats de miroir. Les morceaux s'assemblèrent rapidement pour former une créature gigantesque, un monstre aux bras translucides faits de verre, ses mains tranchantes comme des lames. Je sentis mon cœur battre à tout rompre.
Je voulais fuir, mais mes jambes refusaient de bouger. Le monstre se mit à avancer, ses mouvements produisant un son horrible de verre frotté contre du métal.
Terrifiée, je tentai de crier, mais aucun son ne sortit de ma bouche. Je me recroquevillai dans un coin de la pièce, espérant que tout ceci prendrait fin. Juste au moment où le monstre allait m'atteindre, je me réveillais en sursaut, toute en sueur, et haletante.
Je réalisai alors que ce n'était qu'un cauchemar, mais la peur était encore bien réelle.
Tremblante, j'allumais à la hâte ma lampe de chevet et je respirais profondément. Ce n'était qu'un cauchemar, me disais-je, tentant de me rassurer. Les mauvais rêves arrivent à tout un chacun, sans que l'on en comprenne vraiment le sens. Je me rendormis sans tarder.

Le lendemain matin, je me levais et rejoignais le salon. Je regardais la fenêtre et j'étais rassurée de la retrouver intacte. J'en connaissais les moindres détails : sa structure longiligne, ses montants d'une couleur blanche sans imperfection, son vitrage toujours tacheté puisque j'abhorrais son nettoyage, ses battants mobiles qui permettaient un emploi en oscillo-battant, sa poignée ergonomique offrant une manipulation plus aisée, ses joints intérieurs qui permettaient une fermeture hermétique. Je savais la manier habilement. J'aimais les intérieurs aérés, les coups de vent frais, une

maison qui respire. Ainsi, il m'arrivait de l'ouvrir et de la fermer plusieurs fois par heure. Elle avait une vraie place dans l'appartement, comme d'ailleurs tous les objets qui s'y trouvaient. Nous avions une relation fonctionnelle mais complice.
Je repensais à son utilité. J'étais assise près de la grande fenêtre du salon, mon café tiédissant dans ma main. De là, je voyais la rue en contrebas : les façades grises des immeubles, les fenêtres uniformes, quelques silhouettes pressées défilant sur les trottoirs. Rien de remarquable, un tableau familier qui avait toujours sur moi un effet apaisant.
En regardant l'immeuble d'en face, je remarquais un détail étrange. Les balcons du troisième étage semblaient légèrement... décalés. Pas beaucoup, juste assez pour que ça m'interpelle. Ils formaient une ligne légèrement courbée, alors qu'ils avaient toujours été parfaitement alignés. Je m'étais frottée les yeux, pensant à une illusion d'optique. Quand j'ai regardé à nouveau, tout semblait revenu à la normale.
Je n'y avais pas trop réfléchi. Et j'étais partie au travail, pensant que j'étais sans doute mal réveillée.

Le jour suivant, le phénomène s'était accentué. Les trottoirs paraissaient plus étroits, les lampadaires de la rue semblaient pencher légèrement, comme fatigués. Les passants, eux, se déplaçaient avec des mouvements étranges : leurs silhouettes s'allongeaient brièvement, comme des ombres projetées par une lumière vacillante, avant de reprendre une forme normale.
Je commençais à me sentir oppressée. Instinctivement, je cherchais Antoine, mais il était parti en déplacement depuis plusieurs jours.
Mercredi matin, en regardant le bâtiment d'en face, j'ai remarqué que ses murs semblaient s'affaisser, comme si la structure fondait lentement sur elle-même. Les briques glissaient, certaines remontant, d'autres descendant. Une femme, derrière une vitre, semblait me fixer intensément. Je me suis levée brusquement, le cœur battant.
Quand j'ai regardé à nouveau, tout était redevenu normal.
Je ne pouvais plus ignorer ce qui se passait. Souffrais-je d'hallucinations ?
Chaque jour, la déformation s'intensifiait. Les voitures, garées le long de la rue, prenaient des angles impossibles : leurs carrosseries se tordaient, leurs roues s'enfonçaient légèrement dans le bitume comme dans une mer d'asphalte. Les passants aussi changeaient. Leurs visages, quand je les

observais trop longtemps, semblaient glisser : un nez disparaissait, un sourire s'étirait au-delà des joues, des orbites se vidaient.
Je me sentais nauséeuse. Je m'étais mise à éviter la fenêtre. Mais l'obsession était trop forte. Chaque fois que je détournais les yeux, j'avais la sensation oppressante que quelque chose, ou quelqu'un, continuait de m'observer depuis l'extérieur.

En fin de semaine, l'apogée est arrivée. Au matin, je m'étais assise devant la fenêtre, incapable de résister. Le paysage citadin avait changé. Les immeubles étaient pliés à des angles absurdes, défiant toute logique architecturale. Le ciel lui-même semblait déchiré, des plaques de noir et de gris s'entremêlant comme un puzzle cassé.
Et alors, je l'aperçus.
Une silhouette se tenait sur le trottoir en face, immobile sous un lampadaire qui ne projetait aucune lumière. Elle était floue, presque liquide, comme si elle fondait par endroits pour se reformer aussitôt. Son visage était indiscernable, mais je savais qu'elle me regardait.
Je voulais fermer les rideaux, détourner les yeux, mais je n'y arrivais pas. Mon corps était figé, comme cloué à cette chaise. Le verre de la vitre a commencé à vibrer. Non, pas seulement vibrer : il se tordait, se dilatait, comme si la fenêtre elle-même essayait d'aspirer l'air, ou moi. La silhouette s'approchait toujours. Et quand elle a atteint la rue, elle a levé les yeux.
Je ne sais pas comment j'ai réussi à crier. Tout s'arrêta d'un coup. Antoine poussa la porte de l'appartement.
Il me trouva figée, encore tremblante, dans un état de sidération inhabituel. Je lui racontai les derniers jours, les visions, les maux de tête légers et autres symptômes, qui semblaient toujours plus intenses en matinée. Médecin de son état, il pensait à une intoxication. Il réalisa un bref examen clinique pour conforter son hypothèse et il partit la vérifier dans son bureau. Je m'installai dans le canapé, déjà un peu apaisée par sa présence.
- C'est bien une intoxication, m'expliqua-t-il plus tard.
Dans les parois du double vitrage des fenêtres que nous venions de faire installer se trouvait du gaz Kapton, un tout nouveau procédé d'isolation. Il y avait très probablement une fuite. Pendant la nuit, le froid bloquait son dégagement, mais dès les premières lueurs du jour, la chaleur le relâchait progressivement. Chaque matin, assise près de la fenêtre, j'en inhalais sans m'en rendre compte. Là était la cause de tous mes maux récents.

Nous avons fait constater la malfaçon et, depuis la réparation, je me tenais à nouveau sereinement près de la fenêtre. J'observais le monde, je laissais le soleil me caresser, et je lisais d'autres livres à l'envie. Tout est redevenu normal.
Ou presque.
Car parfois, au détour d'un reflet dans la vitre, il me semble encore apercevoir une silhouette…

A15b (passages d'animaux sauvages)

Elodie Jacquemond

De la fenêtre de son laboratoire, le professeur Rive pouvait contempler le lac d'Aiguebelette. Cette lucarne lumineuse lui offrait de courts instants méditatifs. Son esprit dérivait de ses travaux et ses pensées flottaient sur l'onde plate. Quand ses yeux étaient saturés de bleus, il retournait à ses fioles, inlassablement.

Le professeur Edmond Rive était microbiologiste. Comprenez : spécialiste de toutes formes de vie microscopique. Chaque matin, il examinait de nouvelles gouttes d'eau, avec l'espoir trépidant de faire une découverte. Ses après-midi étaient consacrés aux prélèvements d'échantillons variés qu'il glanait en fonction du temps et de l'inspiration sur les berges du lac et de ses îles, en forêt, voire plus loin, le long des bras sauvages du Rhône. Un travail de fourmi ascétique pour lequel il s'était établi dans l'Avant-Pays savoyard deux ans auparavant et dans lequel il s'était jeté corps et âme.

Vingt-quatre mois de recherches assidues et toujours pas de spécimen tant attendu.

Ses mécènes – regroupés au sein de Prolife, un consortium international de la pétrochimie qui tentait d'effacer sa responsabilité dans le désastre historique – avaient espoir qu'il réussisse à prouver que la vie n'avait jamais vraiment disparu des eaux gabellanes. Ce serait un argument de premier choix pour attirer les malades sur les rives d'Aiguebelette, où ils projetaient de construire des dispensaires. Car depuis la Grande Extinction qui frappa le monde un siècle plus tôt, les hommes souffraient dans leur grande majorité de « fébrilite ». Les médecins avaient démontré que la disparition de 80 % des espèces microbiennes portait atteinte aux défenses immunitaires du corps humain, tout en réduisant drastiquement sa capacité à produire son énergie. On avait attribué cette hécatombe à l'effet conjugué de la surexploitation des ressources naturelles et de la pollution des écosystèmes, ajouté à l'abandon progressif du recours à l'intelligence humaine.

Les travaux du professeur Rive offriraient aux souffrants une thérapie et à tous les habitants de l'Avant-Pays la promesse d'un nouvel éden.
Mais pour l'heure, les eaux du lac étaient d'une transparence a-naturelle. Les rochers du fond semblaient avoir été décapés à la javel. Les berges n'avaient rien de semblable avec celles qui figuraient sur les toiles peintes aux temps anciens quand les plages verdoyaient d'herbes, de joncs ou de roseaux luxuriants dans lesquels toutes sortes d'oiseaux proliféraient. L'eau lessivait tout.
On avait tenté de la réensemencer de nombreuses manières : chaque substance diluée disparaissait comme par magie. C'était en tout cas ce que le professeur Rive constatait. Pas une mole de matière autre qu'H_2O ne subsistait après le mélange.
Et c'était pareil pour toutes les sources, toutes les nappes, tous les fleuves et les lacs. Même les mers… L'eau de la planète bleue était morte avec tout le reste, pendant la Grande Extinction. 20 % du vivant, humains compris, tentaient de survivre dans cet environnement aseptisé.
Pourtant, le microbiologiste était intimement convaincu qu'un jour il découvrirait une des dernières formes de vie du lac, lovée dans une de ses gouttelettes. D'expérience, il savait qu'il y avait une explication rationnelle aux envolées d'oiseaux qui subsistaient, aux phénomènes optiques qui teintaient la surface lacustre d'un vert chlorophyllien. Il était objectivement impossible que les quelques arbres, qui poussaient encore aux côtés de la chapelle de la grande île, ne croissent sans trouver d'éléments organiques dans leur breuvage. Edmond Rive était déterminé à consacrer à cette quête ses jours entiers et le restant de sa vie s'il le fallait, tant il aimait cet endroit.
Les années passèrent, les jours furent aussi nombreux à se lever que les brumes à dévaler les pentes de l'Épine.
Le scientifique cherchait toujours.
— Vous n'avez vraiment rien en vue ? questionna Thierry Pillet, l'émissaire de Prolife.
— Non. J'ai toujours été franc avec vous. Cela peut prendre encore des années, répondit Edmond en replaçant le combiné du téléphone contre son oreille et en levant ses lunettes en demi-lune sur son front.
L'autre soupira bruyamment pour accentuer la tension dramatique de ce qu'il allait dire.
— Vous allez devoir me donner quelque chose, professeur. Je vais bientôt être à court d'arguments. Je crains que les vapeurs oniriques dans lesquelles

nous avons drapé vos travaux ne se dissipent sous peu. Vos généreux donateurs voudraient commencer à envisager de manière plus concrète leur dispensaire du lac. Ils aimeraient beaucoup vous rencontrer afin d'en définir l'implantation, les dimensions, et déjà choisir l'identité du produit, poser les bases du positionnement de la marque…

Agacé, Edmond le coupa sans ménagement, lui rappelant que « chercher » ne signifiait pas automatiquement « trouver » et que pour ce qui concerne les « vapeurs oniriques » et les slogans publicitaires, les cerveaux brillants de Prolife pouvaient bien se débrouiller sans lui.

En raccrochant, Edmond dut se rendre à l'évidence : ces menaces parvenaient à leurs fins et le pauvre chercheur sentait poindre non pas le découragement – ce serait un bien grand mot –, mais de l'anxiété, assurément.

Marcher était, selon lui, le remède à tous les maux. Alors, le professeur ferma son laboratoire et entreprit de suivre la route qui longeait le lac.

La cadence de ses pas procurait un cadre rythmé à ses pensées, leur permettant de s'agencer en une structure cohérente. Pour trouver des approches inventives et réellement nouvelles, Edmond Rive avait besoin de ces instants vagabonds. Peu importait la destination, il errait en quelque sorte, jusqu'à découvrir un lieu caché, presque sauvage, au tréfonds de son esprit d'où il ramenait des idées, comme autant de petits cailloux que les enfants cueillent sur le bord du chemin.

Les yeux baissés. Les mains croisées dans le dos. L'air était doux.

Pas de voiture.

Pas de chants d'oiseaux non plus.

Juste des pas qui se succédaient.

Alors qu'il arrivait à hauteur d'un carrefour, un éclair aveuglant jaillit d'un panneau en triangle rouge, avertissant du passage d'animaux sauvages – normé A15b. Quand le professeur retrouva la vue, un cerf immobile, au centre de la route, le fixait sous sa couronne de bois. Deux ailes pailletées et très faiblement scintillantes dépassaient de ses flancs. Il respirait lentement. Edmond sentait l'odeur de son poil, mélangée au relent de chaleur émanant de l'asphalte. Cet effluve de nature sauvage, le vieil homme n'en avait jamais connu l'acidité. Fasciné, le scientifique ne pouvait détacher son regard de l'animal. Il tenta alors une approche. Il fallait qu'il touche ce cerf ailé pour oser y croire. Les yeux dans le regard de la bête, il risqua un nouveau pas en avant. La créature souffla, mais ne bougea pas. Un second

pas. Les sabots frappèrent la route. Plus qu'un mètre avant de pouvoir le caresser.
Le cerf recula légèrement, se tourna de profil et bondit. Sa détente l'envoya bien plus haut que les rameaux des buissons et il s'éleva dans les airs. Il plana quelques instants au-dessus du lac. Edmond contemplait la scène en apnée. Le cervidé amorça une descente au-dessus de l'eau et disparut en plongeant, semant une traînée lumineuse derrière lui.
Bouche bée : le microbiologiste était médusé.
Alors qu'il se pinçait la joue pour être certain de ne pas rêver, Edmond entendit le remous bruyant d'où le cerf réapparut. Il tressaillit quand il vit l'animal fantastique s'envoler dans sa direction, passer au-dessus de sa tête et se poser juste derrière lui. Ses oreilles se mirent à bourdonner et perçurent la voix du cerf dans un écho caverneux, réverbéré par les parois de son crâne.
— Edmond, est-ce que tu penses sérieusement que tu aurais réussi à me trouver en sondant, à toi tout seul, les 166 millions de mètres cubes d'Aiguebelette ? Je conserve l'ultime étincelle de vie depuis que tes congénères l'ont négligée au point qu'elle passe à deux doigts de disparaître. T'es-tu demandé réellement pourquoi tu cherches à percer le mystère de cette eau morte ? Que ferais-tu, Edmond, si je te disais que la vie est ici ? La protégerais-tu ou préférerais-tu la vendre ?
Le cerf ne communiquait pas que des mots : il partageait aussi des émotions et sensations physiques au biologiste. À la stupeur se succédèrent la peur puis la honte, qui s'effacèrent quand pointa la culpabilité, pour enfin ne laisser qu'une immense tristesse dans le cœur de l'homme.
— Peux-tu me croire, Edmond si je te révèle que cette eau n'est pas morte et qu'il suffit d'ouvrir ton âme pour voir la vie qui s'y presse. Je peux t'offrir cette clairvoyance, car je ne suis pas un animal terrestre. Mon essence divine insuffle son équilibre et sa force à la nature depuis la nuit des temps. Je sais percevoir en toi ce qui s'oppose à ta bonté, mais je suis incapable de savoir ce que tu choisiras. Je voudrais que tu plonges avec moi, et alors je saurai qui tu es vraiment, Edmond Rives.
Le cerf ailé était parfaitement immobile et ses yeux ne cillaient pas, intimant à l'homme de répondre.
Edmond aurait voulu partir en courant, se soustraire à cette apparition qui sondait son esprit.
— Suis-je la seule personne à qui tu t'es manifesté ? susurra le scientifique.

— Évidemment si vous étiez plusieurs cela atténuerait un peu ta responsabilité, les babines du cerf s'étaient ourlées en un sourire moqueur. Tu es le seul que j'ai choisi, car je sais que ta conscience est intacte. Hors de question que l'eau vivante soit utilisée pour spéculer. Ceux pour qui tu travailles n'hésiteront pas un seul instant à exploiter le lac jusqu'à saturation, et reproduire les erreurs d'antan. Ces gens-là ne sont pas motivés par la vie, bien au contraire. Face à eux, tu devras être le gardien de l'étincelle comme je l'ai été et défendre l'humanité d'y accéder.

Cette explication avait mis le chercheur très mal à l'aise, car il comprit qu'il ne pouvait se défiler. La tentation de savoir était trop grande. Toute sa vie avait été mue par la soif de connaître et le désir de résoudre chaque énigme qui se mettait sur sa route. Cette créature était sur le point de lui révéler ce que la vie était devenue depuis la Grande Extinction et la peur faisait place à la curiosité. Il serait le seul au monde à connaître la vérité et à pouvoir protéger le vivant ! Un vertige l'aspira. Et s'il n'était pas de taille ?

Le cerf ailé lui envoya la sensation d'une grande impatience et le pressa de choisir.

La confiance que cette créature céleste lui témoignait honorait le biologiste et la joie que cela lui procurait était bien plus grande que l'envie d'être le père d'un futur remède contre la fébrilite.

Qu'est-ce qui guérirait davantage ses congénères ? Un énième comprimé dans le pilulier Prolife ? Ou est-ce qu'un âge cruel et difficile, rongé par la maladie, ne permettrait pas d'engendrer de nouveaux hommes forts et prompts au respect de leur environnement ? L'animal fantastique avait vu juste en pesant l'âme du scientifique. Rive savait que le choix le plus juste était aussi le plus exigeant.

Edmond contempla un instant la splendeur d'Aiguebelette et décida qu'il ne pouvait mettre en péril l'héritage du cerf ailé. Au lieu de satisfaire Prolife, il œuvrerait consciencieusement à motiver les humains pour qu'ils relèvent les défis posés par l'eau morte. Alors seulement, l'étincelle pourra faire mûrir les cœurs et l'eau renaître.

Le biologiste fit un pas en avant et posa la main sur le cerf qu'il pouvait enfin toucher. Il s'installa sur le dos de l'animal et ils décollèrent immédiatement. La créature décrivit un large virage en piqué sur le lac. Quand ils se posèrent, Edmond sentit que l'eau était douce. De la surface, il apercevait la fenêtre de son laboratoire. Ce fut la dernière image qu'il vit

avant de s’immerger totalement dans un tourbillon de paillettes et de lumière.

Une nuit de Noël

Jean-Philippe Dudziak

De la fenêtre, Vladimir jeta un coup d'œil sur la plage de sable blanc qui s'étalait à une centaine de mètres de là. Depuis plusieurs jours, elle restait complètement déserte. Un très fort vent glacial soufflait sans interruption sur cette côte désolée, soulevant des nuages de sable dont les innombrables grains crépitaient contre tous les objets qui se trouvaient sur leur passage.
Vladimir était très fatigué. Cela faisait trois jours et trois nuits qu'il surveillait cette côte presque sans dormir. Ses maigres réserves de nourriture étaient maintenant quasiment épuisées. Très épuisé, affaibli même, il avait faim et froid, très froid. Il n'avait pas de gants et les extrémités de ses doigts commençaient à geler.
Il n'avait même pas l'occasion de faire un petit feu pour se réchauffer. De toute façon, comme il ne fumait pas, il ne possédait ni briquet, ni allumettes pour essayer d'en allumer un avec les restes de bois et de tissus de l'endroit où il se terrait. En attendant, il s'était emmitouflé dans une vieille couverture mitée dénichée dans la maison à moitié en ruine qui surplombait cette plage mais c'était nettement insuffisant. Il serrait contre sa poitrine le vieux fusil qu'on lui avait attribué comme un dérisoire rempart qui ne pouvait guère le rassurer.
C'était la nuit de Noël, une triste nuit de solitude cette année pour Vladimir qui venait juste d'avoir seize ans le mois dernier. Aujourd'hui, il était plongé au milieu d'un conflit qui ne le concernait pas directement. Pourtant, il avait bien fallu se défendre quand l'ennemi avait bombardé son petit village. Maintenant, en tant que civil attaché à la protection du village par le maire, son père à qui il avait fait cette promesse, il avait reçu la consigne de surveiller cette zone pour alerter les forces armées au cas où un débarquement possible des troupes ennemies aurait lieu dans cette zone. D'ailleurs, il se demande maintenant comment il aurait fait pour les prévenir, il n'avait pas de walkie-talkie et son téléphone portable ne pouvait contacter aucun réseau, les antennes locales ayant été détruites lors du bombardement.

Par chance, si on peut appeler cette situation comme cela, il n'avait aperçu aucune présence humaine depuis qu'il était aux aguets.
Dehors, il n'y avait que le bruit du vent et des vagues qui troublait le silence. Même les mouettes avaient déserté la région. Depuis la fin de la journée, dans les environs, il n'avait entendu aucun tir de fusil ni d'une quelconque autre arme. Peut-être une trêve de Noël, pensait-il. Ou alors les grosses têtes du quartier général étaient en train de discuter pour trouver un moyen de mettre fin à cette foutue guerre ? En tout cas, il l'espérait de tout cœur car cette solitude face à un danger potentiel le minait. Il pensait même à fuir, à s'éloigner de ce lieu sordide et rejoindre sa mère et ses jeunes sœurs et frère qui s'étaient réfugiés dans la grande ville voisine mais il devait se battre et rester en vie en attendant que cette saloperie d'affrontement entre peuples voisins, jadis amis, se termine.
Un peu vaseux, ressentant quelques étourdissements certainement dus au manque de nourriture associé à la fatigue et au stress, Vladimir se releva péniblement pour regarder par la fenêtre. Elle n'avait plus de vitres depuis longtemps et laissait entrer le baiser glacial du vent. Le ciel noir était parsemé de millions d'étoiles qui scintillaient comme pour lui faire signe. Il se remémora alors les temps heureux, quand, tout jeune enfant, chaque nuit de Noël, il passait des heures à la fenêtre de sa chambre. Il espérait toujours voir arriver le traîneau du Père Noël mais, à chaque fois, il s'endormait avant son passage.
Alors qu'il allait quitter son site d'observation pour se tapir dans un coin et essayer de se réchauffer du mieux qu'il pouvait, il aperçut ce qu'il prit d'abord pour une étoile filante mais elle grossissait à vue d'œil et n'était pas aussi éphémère. Il se dit alors qu'il venait enfin de réaliser son rêve d'enfant. Au loin, dans son délire, il voyait la traînée lumineuse du traîneau du père noël se détacher dans le ciel noir. Puis il remarqua que celui-ci se dirigeait vers lui. Il sourit, il était heureux. Il allait peut-être recevoir un cadeau de la main même du père Noël. Il fit un vœu, celui de voir cette guerre se terminer rapidement afin qu'il puisse retrouver sa famille et retourner dans son village qu'il faudrait alors reconstruire.
À minuit exactement, le missile explosa. Pour Vladimir, la guerre était enfin finie.

Elle s'appelait Sarah

Elsa Grindel

De la fenêtre de ce train, je me souviens de sa couleur marron. Enfin, si l'on pouvait appeler cela une fenêtre, car en réalité, il s'agissait plutôt d'une sorte de finestrou par lequel je pouvais très difficilement m'immiscer.

Ce fameux 27 mars 1942, les autorités françaises et allemandes affrétèrent une série de wagons de marchandises. Ils ouvrirent les portes latérales et y parquèrent bon nombre de prisonniers. Parmi eux, une fillette de sept ans environ. Cette fillette, c'était Sarah.

Sarah. Avec dans ses bras, un petit bébé tout emmailloté. Vous la voyez ? Elle porte une robe blanche tachée de noir et de marron avec une odeur de putréfaction qui n'a pas de nom.
Les officiers SS viennent de crier son identité. Elle fait partie de la liste pour embarquer dans le premier convoi à destination d'Auschwitz. D'un pas lent, elle suit la foule, résignée.
Observez-là de plus près. Elle a le regard vide de ceux qui rencontrent la mort au fond des yeux.

Il y a trois jours de ça, la milice allemande a pénétré dans une grande résidence située avenue Simon Bolivar. C'est là-bas qu'elle vivait, avec ses parents, son frère aîné et son petit frère à peine né. Les nazis étaient nombreux, en force, et armés. Ces brutes avaient passé l'après-midi à chasser les juifs de leurs appartements. Celle de Sarah s'était retrouvée dans la cour centrale sans aucune valise, avec pour simples habits les vêtements mis le matin dans le hasard de ce jour-là.
L'attente était interminable. Je me souviens des bruits, des hurlements, de la violence qui régnait là-bas depuis des heures. Au début de la soirée, les nazis avaient sélectionné une famille de façon totalement arbitraire. Ils avaient extrait le père, la mère et le frère aîné de la foule compacte, repoussant la

fillette parmi les gens du peuple. Par réflexe, la femme déposa son dernier-né dans les bras de l'enfant, le temps que les brutes s'adressent à l'ensemble de la cohue éreintée. Ils ont alors aligné les trois membres de cette famille contre le mur, devant tous les autres, et l'officier nazi prononça un discours.
« À partir d'aujourd'hui, vous êtes chassés de chez vous. Vous n'avez plus rien à faire dans ces immeubles, vos biens resteront dans les appartements. Nous allons vous déporter vers le ghetto. Puisque vous avez refusé de vous y rendre de votre propre gré, vous irez dans un instant, sur notre commandement. Si vous manifestez la moindre opposition, le moindre geste ou la moindre tentative de résistance, il va vous arriver ce qu'il va arriver là, ici et maintenant. »
Aussitôt ces mots prononcés, le père, la mère et le fils aîné alors âgé de dix-sept ans furent fusillés sur le champ. Comme ça. Froidement. Devant l'assemblée de gens. Dans les yeux de la petite Sarah qui tenait son frère de deux mois au creux de ses bras. Elle venait d'assister à l'assassinat de sa propre famille. Les autres étaient si apeurés que personne ne faisait attention à elle.
Je me suis glissé à ses côtés. Ah ! Si vous saviez ce qu'elle ressentait. Je crois qu'il n'y a pas de mots pour ça. Essayez, et vous verrez, vous déchirerez tous vos papiers, vous froisserez toutes vos tentatives échouées.

J'ai donc suivi Sarah jusqu'au camp de transit, à Drancy. Il y avait ces bâtiments inachevés de la Cité de la Muette où les personnes en voie de déshumanisation étaient parquées comme des bêtes. Ici, des hommes traitaient d'autres hommes en les concentrant dans des cellules ou des dortoirs avec très peu de nourriture et dans des conditions d'hygiène déplorables. Ces bâtisses réquisitionnées étaient ouvertes à tous les vents. Sarah avait trouvé refuge dans une pièce insalubre. La peur la hantait, elle ne savait pas pourquoi elle était là ni ce qu'elle devait faire ou surtout ne pas faire. Au fond, peu lui importait du moment qu'elle pouvait trouver de quoi alimenter son petit frère, d'ordinaire allaité. Par réflexe, elle se mit à arpenter le camp à la recherche de mères accompagnées de nouveau-nés. Peut-être qu'elles accepteraient de partager. Mais les quatre ou cinq qu'elle sollicita la rejetèrent sans vergogne. Elles devaient d'abord sauver leurs propres enfants, et physiquement, leur faiblesse ne leur permettait pas de produire davantage. Heureusement, il restait le lait en poudre dilué dans de l'eau, distribué de façon aléatoire au ravitaillement. La fillette faisait des pieds et des mains

pour obtenir le plus de rations possible. Du haut de ses sept ans, elle tenait ce petit bout de rien contre son corps déjà trop frêle et lui donnait à manger. Il en voulait le gosse, il tétait comme un vorace, peu importe le liquide ingurgité.
Je les ai vus, vous savez, ils sont restés internés à Drancy pendant quatre jours. Quatre jours d'effroi, de faim, de soif, de fatigue accumulés.

Et puis deux jours plus tard, il y a eu cet homme, Theodor Dannecker qui ordonna aux troupes SS de faire monter le plus grand nombre de détenus dans le convoi n°1. C'est à ce moment-là qu'ils ont appelé Sarah. Elle tenait toujours dans ses bras son petit frère emmailloté. Elle n'avait pas pu le changer correctement, alors les langes étaient souillés. Mais elle s'en moquait, il était contre elle, et c'est tout ce qui comptait.
À la regarder de loin, on aurait pu croire qu'elle portait une poupée. Elle monta de force dans l'un des wagons avec beaucoup d'autres prisonniers. Ils devaient être une bonne centaine agglutinés là-dedans comme du bétail. Je les ai vus par ce fameux finestrou ; ils étaient obligés de se tenir debout, il n'y avait rien pour s'asseoir et surtout pas de place. Les gens criaient, hurlaient, se poussaient, certains sont même morts piétinés.
Au fil du trajet, les survivants entassaient les cadavres dans un coin du wagon, afin de dégager de l'espace.
C'était horrible à voir. Ils s'urinaient dessus et la plupart d'entre eux avaient le pantalon taché d'excréments. À l'odeur de ces déjections s'ajoutaient celles de la suffocation, de la transpiration et de la décomposition. Certains prisonniers devenaient fous. Ils voulaient sortir. Mais ce n'était évidemment pas possible.
Le frère de Sarah braillait tout le temps. Elle ne le lâchait pas des bras et lui chantait des comptines, encore et encore. Elle ne s'arrêtait pas. L'enfant pleurait sans relâche. Puis au bout de deux jours, il s'est tu. Je la voyais d'en haut, je savais que le petit était mort. Les autres aussi autour savaient. Ils voulaient le prendre pour le mettre sur le tas qui était déjà dans le coin. Mais Sarah refusait de le lâcher. Elle ne cessait de répéter : *« Il dort, il dort, il n'est pas mort ! »* et elle continuait à lui chanter des comptines.

Trois jours plus tard, le 30 mars 1942. Le convoi n° 1 arriva au camp. Les prisonniers descendirent des wagons. Les plus lents en furent extorqués par des coups. Sarah tenait encore ce petit mort dans ses bras. Je le sais, j'ai tout

vu par cette fente de l'horreur. Elle s'accrochait à lui comme à une bouée, rien ni personne n'aurait pu le lui arracher. Et elle chantait, Sarah. Elle chantait et le berçait toujours, en lui faisant la promesse de ne jamais le quitter.
La fillette regarda au loin les hommes décharnés en pyjamas rayés. Elle afficha un visage d'épouvante. Des nazis en costume avec des matraques les positionnèrent alignés en rang d'oignon sur une rampe de tri. Les messieurs d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre. Puis des officiers SS et des médecins passèrent dans les rangs pour examiner les prisonniers. Apparence physique, âge, profession.
À droite : direction les camps de travail aux conditions de vie abominables où bon nombre mouraient d'épuisement, de maladie ou de mauvais traitements.
À gauche : les hommes jugés inaptes au travail. Femmes, enfants, personnes âgées ou malades. Tous envoyés à la chambre à gaz pour y être exterminés.

J'étais derrière Sarah. J'aurais fait n'importe quoi pour l'emmener loin de là. Je voulais apaiser son âme qui tremblait, mais je n'avais pas assez d'envergure. Sarah arriva devant le soldat d'élite. Elle refusa d'ouvrir ses bras. Le SS la violenta. Il lui fouetta les fesses avec des lanières de cuir, jusqu'à ce qu'elle lâche le petit corps tout froid. Puis il envoya la fillette sur le chemin de la fin, séparée de ce qu'il restait. Il jeta sa carcasse avec négligence dans une brouette affrétée pour les prisonniers ayant succombé durant le trajet.

J'ai suivi Sarah jusque sur les marches de la mort. Vous la voyez ? Elle porte une robe blanche tachée de noir et de marron avec une odeur de putréfaction qui n'a pas de nom. Dans quelques secondes, je sais que je la tuerai. Depuis le plafond, les nazis ouvriront les vannes à gaz. Un gaz qui pénètrera chacune de mes particules. Je n'aurai ensuite d'autre choix que de m'immiscer dans son corps décharné, et ce que je transporterai en moi, malgré moi, la tuera.

Regardez-là, pour ne jamais l'oublier. Elle s'appelait Sarah, elle n'avait pas huit ans, elle est entrée par cette porte sombre et puis elle est sortie par la cheminée, gazée au Zyclo B.

J’aurais voulu l’aider. Sarah. Alors, pourquoi ne l’ai-je pas fait ? me direz-vous. Parce que je n’étais que de l’air. Je suis encore de l’air. Je serai toujours de l’air. Insaisissable. Impalpable. Transparent. Invisible. Inodore et incolore. Je peux transmettre le son et la lumière. Je peux transporter les odeurs. Les toxines des tueurs.
Je suis comme un témoin présent depuis la nuit des temps. J’ai de mystères, mille secrets. Parfois, je viens de loin, pour raconter, j’essaie d’envoyer des signes, des appels de phare…

Que se passe-t-il à l’ouest ? À l’ouest, rien de nouveau, vous êtes sûr ? Il suffit de regarder par la fenêtre, les finestrous, les fentes, pour oser voir l’épouvante qui se dessine comme une attente.

Le grand anéantissement

Gérard Pascalis

De la fenêtre du monorail qui se propulsait silencieusement sur les crêtes de la montagne de l'Epine, le regard de Lilas se perdait vers l'Ouest, dans la vallée profonde et le canyon creusé par le Rhône durant ses crues hebdomadaires.
On devinait au loin les montagnes du Bugey, entourées d'eau, comme un chapelet d'îles au milieu d'un relief tourmenté. Le ciel était encore chargé de nuages noirs. A coup sûr le déluge ne tarderait pas à s'abattre sur la région. Comme d'habitude. Comme pratiquement chaque jour lors du cycle des Tempêtes qui s'étalait entre septembre et mai chaque année, pour faire place ensuite à la saison Ardente pendant les trois mois restants.
Les saisons de l'ère chrétienne avaient disparu depuis le début du siècle dernier, et à l'aube de cette année 2164 elles n'étaient pas prêtes à revenir un jour. Au passage de l'an 2000, les générations X, Y et Z avaient bien tenté d'informer et de bousculer le monde sur le dérèglement climatique qui accélérait de manière importante. Mais sans succès. 2025 fut l'année de trop. Les gouvernements de toutes les grandes puissances de la planète basculèrent dans des régimes populistes et totalitaires, aveuglés par le pouvoir, l'argent, et une peur grandissante d'une démographie sur le point d'exploser. Mais ils en oublièrent l'essentiel. Alors que chacun pensait que l'humanité allait sombrer dans une troisième guerre mondiale, Mère Nature se déchaîna et ouvrit en grand les vannes de sa fureur décuplée par sa souffrance bafouée pendant des décennies. Durant l'été, des températures extrêmes provoquèrent de gigantesques incendies partout sur la planète, dans une bande comprise entre les 45 ème parallèles et l'Equateur. Pendant des mois la terre brûla. Les fumées de ces brasiers assombrirent le ciel. Des populations entières furent déplacées, des milliers de gens périrent. Un feu démarra à Noel à côté du centre spatial de Kourou en Guyane, fit exploser le stockage de carburant des lanceurs de fusées. En deux jours la forêt guyanaise fut en flammes. Un an après, il ne resta de l'Amazonie qu'un

désert de cendres. Au Moyen Orient, aux Etats Unis, en Russie, les champs de pétrole prirent feu entraînant une désastreuse crise financière sur toutes les places boursières de la planète.
Dans la même période, des pluies torrentielles s'abattirent sur tous les continents au-delà de ces parallèles qui constituaient des frontières climatiques entre le feu et l'eau. Des glissements de terrain entraînèrent des pans entiers de montagne, tous les barrages cédèrent dans les Alpes durant l'automne. Les vallées de la Tarentaise et de la Maurienne furent dévastées. Chambéry et Grenoble disparurent sous les eaux. Le lac Léman dépassa sa cote d'alerte à l'aube du 1er janvier 2026. Un Rhône monstrueux et bestial déboula entre Genève et Port St Louis, et balaya tout sur son passage. Les écluses de Chanaz cédèrent sous la puissance du colosse alpin, Yenne et Belley furent anéantis en une nuit. Le Rhône suivit les plaines industrialisées durant des années, oublia son lit originel et traça une route directe entre le Bugey et la plaine de la Bièvre pour se jeter en flots tumultueux à Vienne par-dessus son théâtre Antique qui se transforma en cataracte bruyante et horrifiante. Au nord d'Avignon, le lit du fleuve était désormais délimité par les Cévennes d'un côté et les dentelles de Montmirail et le Mont Ventoux de l'autre. De Mazan à Uzès, de Montélimar aux Saintes Maries de la Mer, tout était sous l'eau. Puis les volcans assoupis se réveillèrent. La terre gronda et trembla comme la peau d'un tambour rythmant une marche funèbre, annonciatrice de tsunamis qui roulèrent vers l'intérieur des terres des pays comme des galets sur une plage.
Partout dans le monde l'accélération de ces évènements climatiques provoqua des scènes de panique.
Aucun gouvernement n'avait prévu une telle « bascule » en si peu de temps. Le tiers de la surface du globe habitable se retrouva sous l'eau en quelques mois. Un autre tiers de la planète fut ravagé par les incendies, les éruptions volcaniques et par des températures qui rendirent impossible toute vie humaine. L'humanité restante ne trouva son salut que sur les hauteurs, dans les montagnes. Un semblant de vie resta encore possible au nord du 70ème parallèle ou au-dessus de 1000 mètres d'altitude. Dans l'hémisphère sud, certains tentèrent de vivre en Antarctique. Mais la Nature en décida autrement.
Au printemps 2026, plusieurs pays mirent en place une énorme expédition pour permettre la création d'une zone sécurisée avec force argent et progrès techniques. Tous n'eurent pas les moyens de suivre. Des nations avaient

même été rayées de la carte du monde, sous des tonnes de cendres ou des millions de m³ d'eau.
Cinq mille personnes furent envoyées sur le sixième continent, sur ce qui restait de Gondwana. Parmi elles, la totalité des milliardaires de la planète, persuadés que leur immense fortune allait leur permettre de recréer leur nouveau petit paradis, que leur argent sauverait le monde. Ou du moins, et surtout, les sauverait eux. L'hiver se jeta sur eux avec une brutalité féroce. Trois semaines après, une tempête monstrueuse qui prit la forme d'une multitude de tornades faites de glace arrachée à la banquise se déclencha sur l'ensemble de l'Antarctique.
Des vents supérieurs à 500 km/h projetèrent des millions de morceaux de glace acérés comme des lames de rasoirs sur toutes les infrastructures mises en place, pulvérisant tout ce qui n'avait pas une épaisseur d'au moins cinq centimètres d'acier. En une heure, la base internationale perdit électricité, communications intérieures et extérieures, eau, chauffage...
La température descendit à – 120° sur le pôle, températures minima jamais atteintes. Trois jours après le début de la tempête, il ne resta plus un seul survivant de l'expédition sur toute la surface du continent. Parmi eux, les hommes et femmes les plus riches de la terre, leurs héritiers, leurs fortunes matérielles, mais aussi les puissants personnages d'états tous corrompus, gavés de pouvoir et leurs substituts, mais également des chercheurs, ingénieurs, hommes et femmes de sciences persuadés de devoir s'installer dans cette arche de Noé pour secourir la planète.
A l'issue de cette tragédie faite d'or et de sang, de dollars et d'os, l'humanité se résigna. Mais le déchainement des éléments ne s'arrêta pas à la surface du globe. Sous les mers les plus importantes plaques tectoniques s'écartèrent en même temps provoquant dans les profondeurs des océans, des éboulements et des éruptions sous-marines causant la perte définitive des câbles permettant au réseau Internet de relier les hommes de tout pays. L'espace ne fut pas épargné par la colère du temps. N'étant plus connectés, les satellites perdirent le contrôle de leur trajectoire et, tel le syndrome de Kessler, se percutèrent en chaîne et se détruisirent mutuellement. Ceux qui demeurèrent intacts devinrent de vulgaires boîtes de conserve qui partirent en dérive dans l'immensité de la galaxie.
En moins de deux ans, cette crise paroxystique climatique anéantit cinq milliards d'individus. Trois ans plus tard, le nombre de survivants sur la

planète tomba à 500 millions d'âmes, le même nombre d'habitants qu'au moyen-âge avant la révolution industrielle.
Alors que l'homme semblait aborder une ère nouvelle grâce à l'intelligence artificielle, il dut retrouver le mode d'emploi du boulier, d'une boussole, d'un crayon, d'un fil à plomb, d'une corde à treize nœuds. Ceux qui échappèrent à la révolte du climat, durent apprendre à se servir de leurs mains pour survivre. Ils furent confrontés aux virus, aux famines. D'avoir échappé à une troisième guerre mondiale, ne fut même pas, pour les survivants, une consolation, tant leur situation fut désespérée. Ils nommèrent cette succession de calamités, le Grand Anéantissement.
Tout cela, Lilas l'apprit de la bouche de sa grand-mère Wallaby, qui l'apprit elle-même de sa grand-mère et qui le reçut à son tour de son aïeule, unique descendante directe de la famille de Gélild. Lui et les siens avaient été sauvés des premières inondations de ce que l'on appelait alors l'Avant-pays Savoyard, en se réfugiant sur la montagne de l'Epine.
Ils partirent ensuite dans le massif de la Chartreuse, où lui et d'autres survivants fondèrent une fraternité et créèrent le phalanstère de Sorrope.
Dans cette communauté, ils apprirent la survie, tant bien que mal, ballotés par les éléments qui ne les épargnèrent pas. Mais la montagne les protégea. A la saison Ardente, les températures pouvaient atteindre 45 degrés mais avec un taux d'humidité de près de 80% l'eau pure était abondante, et ils développèrent des cultures de patates douces, ignames, bananes et champignons dans les nombreuses grottes du massif. Ils conservèrent également la seule énergie disponible pour faciliter leurs vies quotidiennes, l'énergie solaire, même si durant la saison des Tempêtes, la quantité stockée restait très faible et ne leur apportait qu'un peu de lumière dans la pénombre de leurs vies.
Ils parvinrent à créer des contacts avec d'autres communautés sur les massifs environnants en traversant les vallées inondées durant certains jours pendant les saisons Ardentes. Des petits groupes d'hommes et de femmes, choisis pour leur intrépidité et leur courage descendaient jusqu'en dessous du Fort de Saint-Eynard et sur des embarcations de fortune se disséminaient vers le massif de la Chartreuse et celui de Belledonne, après plusieurs heures de navigation rendues dangereuses par les remous et les flots boueux et denses. Beaucoup d'équipages ne revinrent jamais, surpris par des orages dantesques qui les engloutissaient sans jamais leur laisser une chance.

Trois générations se succédèrent au Phalanstère de Sorrope. Les petits-enfants de Gelild apprirent à mieux appréhender leur environnement. Désormais des messagers circulaient régulièrement de l'ancien Jura jusqu'à la Vésubie. Et partout dans le monde un maillage entre les communautés d'altitude s'établit. Mais les communications s'interrompaient malgré tout durant les huit mois de la saison des Tempêtes. Alors les survivants de ce 21eme siècle cataclysmique prirent des mesures drastiques et écrivirent une Charte de Pénitence envers leur Mère Nature. Avec des Devoirs. L'un de ceux-ci, le Devoir de Réflexion, fut d'imposer un confinement à toutes les communautés durant les périodes de tempête, confinement qui devait permettre à la planète de reprendre vie et souffle, aux hommes et aux femmes de méditer, d'apprendre et de reconstruire une civilisation à l'écoute des éléments et de la Nature. Chaque année le confinement serait réduit d'une semaine. Durant trente ans les « résipiscents » rescapés rebâtirent une civilisation apaisée mais craintive et respectueuse dans le vacarme assourdissant des orages cataclysmiques, des pluies diluviennes et des canicules mortifères.

En cette année 2164, alors que sa petite capsule propulsée par l'énergie solaire l'amenait sur la terre de ses ancêtres, Lilas repensait à toute cette histoire, transmise par les siens. La sixième génération de survivants composait désormais leur existence au jour le jour, sans défier ni le temps, ni les éléments. Lilas allait retrouver sa fille ainée Fauvette et sa compagne Abricot, son fils Miel, sa femme Rainette et leur petite-fille qui venait de naître. Il fallait la désigner, lui donner un nom, qui lui révélerait son chemin lorsqu'elle deviendra adulte. Lilas, en tant que grand-mère et gardienne des traditions et des lois de la famille, en était chargée.

Cette désignation devait respecter un des autres devoirs de la Charte de Pénitence : le Devoir de Mémoire. Depuis 60 ans maintenant chaque enfant à naître devait porter le nom d'une espèce animale ou végétale disparue. Comme ce fut le cas pour elle, et les générations suivantes.

Perdue dans ses pensées, un rayon de soleil vint l'aveugler brièvement. Et elle sut.

- Elle s'appellera Scarabée, symbole du renouveau et de la renaissance.

Mur du son

Marie-Pierre Valke

De la fenêtre ne me parvenaient que des sons. Des sons, oui. Ceux du dehors. Des odeurs parfois. Si elles étaient agréables, je m'en emplissais les poumons. Mais de la lumière, si peu. Les vitres ternes – ont-elles un jour été lavées ? -, les barreaux, le caillebotis, la maintenaient hors d'ici, prisonnière de l'extérieur. Bien sûr, je distinguais le rythme des jours et des nuits. Mais l'obscurité n'existait pas non plus. Les projecteurs sur les façades l'empêchaient de se déployer. Pas de vraie nuit, pas de vrai jour, un entre-deux maussade.

Les sons du dehors m'étaient précieux. Ils me maintenaient, m'empêchaient de tout lâcher. C'est pourquoi, tôt, je me levais. Avant l'aube. A l'heure où ici, enfin, le silence s'installait. Pour une heure, deux heures, un peu plus parfois. C'était mon moment. Mon temps, à l'affût de la vie de l'autre côté. Un chant d'oiseau, les routines des travailleurs du petit matin, le vent parfois ou la pluie, un moteur, une voix – ô joie. C'était mon temps de reliance, mon temps de relance. Chaque son m'ouvrait un horizon, me remplissait. Et je me saisissais de ces opportunités comme à des bouées de sauvetage.

Parfois évocateur d'un souvenir, je prenais le temps, avec grand soin, de le revivre. Souvenir d'une douceur, d'une tendresse, d'une joie même… Je m'en délectais. Revivais chaque seconde beaucoup plus intensément que je ne les avais sans doute réellement vécues. Certains souvenirs ne faisaient que passer, je les ignorais sciemment. Mais dès que l'un d'eux butinait, miroitait, promesse de lumière, tel un chasseur de papillons, ces petits êtres fragiles et beaux, je dégainais mon grand filet, le capturais en légèreté, pour le contempler longuement. Je m'en repaissais. Je me vautrais. Je savourais. Je vivais.

Parfois c'est vers l'imaginaire que les sons m'embarquaient. Les jours des poubelles, j'inventais une vie à chaque ripeur. Je reprenais le feuilleton à mesure du temps qui coulait. Je m'emparais de leur humanité d'hommes libres. Je n'étais plus là. J'étais l'un d'eux. Je me concentrais au point de

sentir l'odeur envoûtante du premier café, le contact de la bouche embrassant un front endormi, la fraîcheur de l'eau qui réveille le visage, le glissement des tenues de travail un peu raides, enfilées hors de la chambre, porte fermée, pour ne pas réveiller. Je m'appropriais chaque banalité de la vie. Je m'en faisais un trésor. Chaque son me menait vers un instant de la vie d'un humain. Grâce à eux, je restais un humain. J'entretenais la vie en moi pour ne pas sombrer et je trouvais parfois presque une joie d'être au monde, un joyau.

Un jour d'automne, un son nouveau s'invita. Un rythme. Toc tap tap, toc tap tap. Lent. Il arrivait que le toc et le tap se superposent. Ou que la mélodie s'interrompe avant de reprendre. Un son nouveau ! Quelle aubaine !... Je séchais… Aucune image ne me venait. Point d'évocation. Cet obstacle dans mes habitudes m'intrigua. Comment savoir ?

La fenêtre se situait tout en haut du mur, près du plafond. Tenter de risquer un regard m'obsédait. Chaque jour j'attendais. J'avais affûté mon ouïe et je parvenais parfois à surprendre ce son plus tard dans la journée malgré le brouhaha incessant et habituel de la vie ici. Toc tap tap, toc tap tap… Presque chaque jour. Au début, juste avant la fin du silence du petit matin. Un peu avant sept heures. Toc tap tap, toc tap tap… Et puis après, ça dépendait. A chaque fois, ce son m'emportait à l'extérieur. Il me réjouissait, m'interrogeait. Peut-être me réjouissait-il parce qu'il m'interrogeait. Je ne le comprenais pas, contrairement aux autres qu'il me semblait comprendre. Il faisait surgir au-dessus de ma tête un gros point d'interrogation. Et dans mon cœur quelque chose de l'ordre d'un petit plaisir, d'une joie. Il me faisait sortir d'ici. Mon esprit n'était plus là mais dans un inconnu qui m'appelait à m'y aventurer.

Un soir, allongé sur le lit, les yeux aux plafonds, une idée me vint. Aussitôt je fis un essai. A cette heure, la porte ne devrait plus être ouverte avant le lendemain sept heures. Mon lit était collé au mur du son, sous la fenêtre. Je pris la petite table en bois, la soulevai et la posai dessus. L'équilibre était instable bien que le matelas ne soit pas des plus moelleux. Je tentai d'escalader sans me casser la figure. Mains plaquées sur le mur, lentement, mes deux pieds sur le lit, puis un genou sur la table, ça tangue, je ralentis, le deuxième, et plus lentement encore je me redressai. Mes mains cherchaient la stabilité. L'équilibre… La quête de l'équilibre… Ma quête dans la vie… Je devrais y arriver… Et je parvins à me dérouler complètement. Me voilà debout, sur la petite table, sur le matelas. Cela ne suffisait pas. Il me

manquait au moins la hauteur d'une tête… La chaise, voilà la solution. C'était une chaise en métal, froide et raide. La voici sur la table, dossier posé contre le mur. Je repris mon escalade improbable tout en lenteur, attentif, concentré, et en moi je jubilais de ce petit projet, ce défi presque enfantin. Tu sais quoi ? J'y suis parvenu du premier coup. Je restais dans l'attention à chaque geste, à chaque indice annonciateur d'une possible dégringolade. Mais la fenêtre était là, contre mon visage. Je respirai amplement. Peux-tu le comprendre ? Ce moment était un petit événement dans la longueur de mes journées. Je le vivais de tous mes sens et de tout mon cœur. Le dehors s'engouffra dans mon regard. Le mur d'enceinte à trois, quatre mètres, avec sa couronne de concertina rutilant, quelques arbres - ô merveille ! , et la rue un peu plus loin, ma source sonore, mon lien précieux, mon fil d'or, ma nourriture secrète, ma vie. Je voyais. Je pouvais voir. J'allais enfin comprendre ce toc tap tap. Ce n'était pas l'heure encore. L'heure était de m'emplir de ces réalités, si lointaines, si proches. Immobile. Je m'emplissais pour me souvenir. Les arbres surtout me happaient. Ils entraient en moi. C'était mon butin. Je savais que je pourrais désormais les convoquer à loisir. Je savais que le lendemain, avant 7 heures, je reconstruirais ce mirador improbable.

Les heures, miracle, s'étaient écoulées. C'était le temps du silence et bientôt l'heure du son. Mon échafaudage était prêt. Je le gravis. Ravi, curieux, concentré, discret comme un chat. J'étais à mon poste et j'attendais, contemplant cette vie banale et magique. Mes mains restaient plaquées au mur pour consolider l'équilibre fragile. Toc tap tap, toc tap tap… Je plissais mes yeux qui ne connaissaient plus que les espaces restreints. Porter le regard au loin les reposait. Il fallait juste un temps d'accoutumance. Toc tap tap…

C'était une marche lente, un adagio. Je la voyais. C'était une silhouette un peu voûtée, et c'était sa canne qui toquait le trottoir. C'étaient ses pas qui scandaient ce tempo, ce rythme ternaire. Un instant, elle s'arrêta. Elle se redressa un peu, regarda autour d'elle, m'a semblé sourire, puis toc, le son reprit. Elle cheminait, seule, un pas, puis l'autre. Il allait être sept heures, le contrôle des présents, le comptage des vivants. Je me hâtais dans ma descente. Je m'étonnais de mon agilité en remettant tout en place.

- Bonjour surveillant.

Je faisais mine que tout était habituel alors qu'au fond de moi une vie intense bouillonnait. Mille questions, mille émotions. La porte refermée, je

plongeais en moi, dans ce tumulte joyeux, dans cette vie. J'avais vu. J'avais identifié le son. Celui d'une femme, seule, les cheveux blancs de ses années, petite, canne à la main. J'avais la conscience qu'elle entrait en moi comme une nouvelle richesse. Je savais qu'elle allait m'accompagner à sa façon, à son insu, nourrir la monotonie des jours. Déjà, figure-toi, je l'aimais. Elle m'inspirait de la tendresse, elle nourrissait mon besoin d'aimer.

…

C'est mon heure, si je ne veux pas me presser ! Où sont mes chaussures ? Ben oui, là, évidemment… J'ai encore ma tête, j'ai cette chance… Ah ! ma canne, ma compagne. Ma carte vitale, je vérifie, oui, elle est bien là. Et ma boîte d'allumettes, je crois que je l'ai remplie hier soir, oui, parfait. Allez, go ! Quel butin vais-je faire aujourd'hui ? J'aimerais bien battre mon record de la semaine dernière… Allez, j'y crois. Tiens, l'ascenseur est en panne. Heureusement que je n'ai que quelques marches, je peux encore me débrouiller. Hmm, voyons le ciel… Que c'est beau, cette lumière du petit matin… Ça me réjouit… Toc tap tap, toc tap tap… Voilà la boulangerie. Allez, je rentre. Je vais prendre une douceur pour ce midi, ça fera une première opportunité. Je la réserve et je m'arrêterai au retour comme ça je double la mise. Yes ! réussi ! Trois d'un coup. La vendeuse, c'était pas gagné, mais ce matin, direct, incroyable. Le petit garçon du boulanger qui a passé la tête encore tout plein de sommeil. Et mon voisin du 2ème qui venait cherchait des croissants. Je me demande s'il n'a pas fait une rencontre… Il a changé, il n'était pas si lumineux avant. Bon faut quand même pas que je traîne si je veux faire ma mission tranquille… La fille qui fait son footing… Alors elle, j'ai pas encore réussi… Elle est bardée de technologie, elle court avec un casque, je sais pas encore bien comment procéder mais j'ai pas dit mon dernier mot. Bon. Je fais une petite pause, juste le temps d'une bonne respiration. Voilà. Tranquille. Où j'ai mis ma boîte d'allumettes, ma boîte à coup de mou ? Allez, trois amandes. Et je repars ! Je marmonne, je marmonne, je viens de rater le camion-poubelle ! Pas eu le temps de dégainer… Allez voyons, concentration ! Le petit groupe des lycéens. Eux, j'y arrive à chaque fois. Ils sont cinq ce matin. Et hop, dans la poche ! carton plein ! Huit, ça rattrape ! J'arrive devant la prison, faut que je prenne par là. Si je pouvais leur partager mon butin à tous ceux qui croupissent là-dedans… Chouette, le chihuahua promène le malabar tatoué. Un de plus ! Il a un air à faire peur celui-là mais dès que je dégaine c'est du miel. Et voilà Grande Foulée et Petite Foulée. Ceux-là, ils me font toujours rire. Ils courent

côte à côte, ils font tous les deux un effort pour s'accorder à l'autre. Grande foulée se freine un poil, Petite Foulée donne tout…Et de onze ! Je vais bientôt arriver au labo, pile poil pour l'heure d'ouverture. Rien que sur ce trajet, je n'ai jamais fait aussi bien… C'est mon petit bonheur à moi de collectionner les sourires. Ma contribution à la marche du monde, mon tout petit possible.

…

J'ai eu cette idée de la sarbacane. Je me suis entraîné. J'ai développé mon souffle et ma technique. D'abord en papier, puis avec un stylo. Avec les moyens du bord ! La contrainte rend créatif, c'est bien connu ! Et après mille essais, un très beau jour, j'ai fini par réussir.

…

Tiens mais qu'est-ce que c'est ? Un petit bruit sur le tronc, ça m'est passé à ça ! Ouh quand même, ça m'a surprise ! Oh, une fléchette en papier ? Un jeu de gamin ma parole. Voyons… C'est bien fait quand même. Qu'est-ce qui est écrit ? Rhhooo, j'ai l'impression d'avoir trouvé un trésor sans le chercher cette fois ! « MERCI 😊 »

…

Elle se retourne vers mon mur ! Je crois qu'elle a compris ! Elle sourit ! Elle rit je crois !

…

Leurs deux solitudes s'étreignirent.

Question de chance

Pascale Nicaise

De la fenêtre, j'ai jeté un coup d'œil sur les blocs d'immeubles qui enferment l'horizon. C'était à prévoir, dans ce quartier. Mais je ne vais pas faire le difficile. Ce studio représente le passeport vers la liberté. Mon indépendance, enfin ! Je vais mener une autre vie, une vie à moi tout seul. Dès lors, peu m'importent la vue, la déco et l'absence de machine à laver.
Mon unique regret est d'avoir attendu si longtemps, coincé dans la routine. Il aurait fallu que je parte bien plus tôt de la maison. Pour tout dire, il aurait fallu que je naisse dans une autre famille ou, au moins, que je naisse différent. Pourquoi ne peut-on pas recommencer depuis le début ? Il s'est trompé, le soi-disant Dieu de là-haut. Il aurait dû le reconnaître et rebattre les cartes. Il aurait dû me créer intelligent, mignon et adorable. Mais c'est mon frère Ludo qui a reçu tous les atouts.

***

- Hubert, laisse ton petit frère tranquille !

Je maugrée. Pourquoi est-il né, celui-là ? Maman n'a déjà pas beaucoup de temps pour s'occuper de moi, et voilà que toute son attention se focalise sur ce morveux. Que n'ai-je pas moi aussi cette tignasse blonde devant laquelle tout le monde s'extasie ? Hélas, j'ai hérité des cheveux noirs du paternel banni des lieux et devenu distributeur de pension alimentaire. Mais je le dis et le redis, plus tard, j'aurai ma revanche.
Ma mère continue :

— Arrête de bouder ! Tu sais bien que je n'aime pas ça !

Et pire encore :

- Regarde ton petit frère, comme il est sage !

Ludo m'adresse un grand sourire, du style angelot de pacotille.
Odieux.

***

Lui, il étudie à l'Université. Il faut se sacrifier pour Monsieur, les études coûtent cher, sans compter cette chambre que le paternel lui offre. Ne

pouvait-il pas faire la navette, comme tout le monde ? Je parie qu'il en profite pour festoyer jusqu'au bout de la nuit, à moins que, fidèle à son image de fils parfait, il ne potasse son syllabus de chimie organique.
Et moi, eh bien, je trime. Je veux bien croire que je ne suis pas très futé. C'est sûr, investir pour mes études l'aurait été à fonds perdus. En attendant, je sue dans un boulot répétitif. L'usine, on n'a jamais rien fait de pire. Bon, ça m'a permis quand même de prendre le large.

***

Le mariage s'est fêté dans un grand hôtel. Ludo a l'argent pour. Et elle, elle est friquée, elle aussi, resplendissante dans une robe taillée sur mesure. Moi, à l'étroit dans mon costume, je me suis tenu à distance des jacasseries mondaines. Maman rayonne et n'a d'yeux que pour son fiston. Le paternel est absent. Rien de bien nouveau sous le soleil de mars.
De loin, elle m'a souri. C'est surprenant. Elle n'aurait pas dû. Elle m'a bouleversé jusqu'aux os. J'ai souri aussi, en baissant la tête comme un ado complexé. Une fièvre rouge m'a submergé.
Je me suis éclipsé.
J'ai retrouvé mon refuge et la vaisselle sale à côté de l'évier. De la fenêtre, j'observe le paysage figé dans la grisaille. Le soleil s'est caché. Les nuages bas écrasent les buildings.

***

Quelques années ont passé.
De la fenêtre, je vois une étendue de béton hérissée d'immeubles sociaux, quelques arbres maigrichons, une plaine de jeux pour enfants pauvres. Je me souviens que j'ai atterri dans cet endroit il y a un siècle, mû par un désir pressant d'autonomie. À ce moment-là, peu m'importaient la laideur du lieu et la vue que pouvaient m'offrir les fenêtres. Je n'ai pas imaginé que cet environnement allait devenir le filtre à travers lequel j'allais appréhender le monde, un monde terne et carré comme des mâchoires crispées.

***

Noël. Le traditionnel dîner en famille. Pourquoi l'usage s'est-il maintenu ? Et pire, pourquoi y vais-je ? De toute façon, Papa ne sera pas là. J'irai juste pour la forme et puis je partirai. Comme d'habitude.
Ludo s'est mué en parent attentif, aussi présent que son propre père était défaillant. Elle, elle ne m'a pas souri. Toute son énergie se centre sur le bébé minuscule qu'elle tient contre sa poitrine. J'ai refusé de le prendre dans mes bras. Il est trop fragile encore, avec sa tête qu'il faut soutenir. Peur de le

briser, de le laisser tomber. Pas l'habitude. Mon père avait-il éprouvé ces mêmes craintes me concernant ? Elle donne le sein. Je détourne le regard. Je suis troublé. Le petit s'endort, elle le dépose sur le sol, allongé sur une couverture en coton.

Comment étais-je, moi bébé ? Comment était Maman avec moi ? Mon enfance rapplique en trombe, mais je n'arrive pas à saisir les souvenirs d'avant mes trois ou quatre ans. Ludo, lui, se comporte comme une nounou, il chantonne, il change les couches, il n'en revient pas d'avoir engendré une telle merveille. Ils l'ont baptisé Victor. Vainqueur, en latin. Un prénom qui ne supporte pas la défaite. Ce môme-là, il aura l'ambition de gagner à tout prix dans la compétition du monde. Ludo le sait-il ? Les parents savent-ils à quel point un prénom est important ? Les miens m'ont appelé Hubert, ce qui m'affublait d'un vernis aristocrate. Peut-être voulaient-ils d'un fiston qui se hisse au-dessus de leur rang ? Au fil du temps, avec l'apparition des taxis Uber, mon prénom a perdu son aura prétentieuse en même temps que ses lettres muettes h et t. Il a donné lieu à une multitude de jeux de mots à mes dépens. Synonyme d'exploitation et de gains misérables, il a fini par refléter mon quotidien à l'usine et mes heures innombrables à bosser.

Quant à Ludo, en latin « je joue », il va considérer la vie comme une aventure plaisante. Peut-être un Monopoly où il entassera les billets de 10 000, une fois raflé le jackpot de la banque.

Victor repu s'est endormi. Brusquement, elle me voit. Ses yeux ont pris les miens de court, les ont saisis dans un contact laser. Ou bien est-ce moi qui rêve ?

— Tu habites toujours au même endroit ? me demande Ludo, interrompant mon vagabondage mental.

Comme s'il ne pouvait pas nommer précisément mon quartier gangrené de HLM. Il n'attend pas ma réponse :

— Tu devrais déménager.

Pour aller où ? Vers une banlieue chic comme la tienne ? Inutile cependant de lui exprimer ma rancœur. J'imagine qu'il a raison, que je pourrais trouver un logement dans un environnement moins maussade, mais le lieu m'a vidé d'énergie. L'atmosphère s'est incrustée en moi. Oui, j'aurais dû changer, vite, quand cela pouvait encore être facile, mais je ne savais pas. Je ne savais pas que la morosité de ce décor allait décolorer peu à peu tous les pans de ma vie.

Le petit continue à dormir. Je vais partir avant le réveil et les pleurs. En guise d'au revoir, elle m'a tendu sa joue. En y déposant un baiser, j'ai senti l'odeur citronnée de ses cheveux.

***

J'ai encore rêvé d'elle. N'est-ce pas le titre d'une chanson d'il y a bien longtemps ? Car les années défilent. L'usine reste ; le studio, aussi. La zone de béton a grignoté les petits bouts de nature qui survivaient. Mon visage a expérimenté ses premières rides. Les Noëls familiaux se sont succédés. Victor grandit, sans frère ni sœur, et sans se rendre compte de cette chance d'être le roi absolu. Ludo résiste au temps qui passe. Aurait-il vendu son âme au Diable ou au chirurgien esthétique ? Toujours beau, blond, riche et heureux. Elle, je ne sais pas, elle ne se laisse pas cerner. Une fois, nos doigts se sont effleurés. Ce n'était pas volontaire.

Ludo me taquine :

- Alors, frangin, pas encore de petite amie, à ton âge ?

Il a conscience pourtant que je n'apprécie pas ce genre de question. Cela le réjouit de me mettre mal à l'aise. Même si j'avais une copine, ce n'est pas à lui que je le dirais, ni à Maman.

Ai-je une vie en dehors de ces Noëls ? Dans ce rendez-vous familial, au moins, il se passe quelque chose, une rencontre, un malaise, une émotion. Pour le reste de l'année, la routine, les gestes mécaniques, les œufs miroirs le matin et un café fort. Une amie, de temps en temps. Un camarade, au boulot. Des échanges superficiels. Il n'y a rien à raconter.

***

De la fenêtre, mon regard cherche en vain le petit parterre de graminées sauvages, l'ultime refuge de vie végétale après que le dernier arbre a été abattu. Hélas, les herbes folles ont disparu hier, recouvertes d'une chape de béton pendant que je travaillais à l'usine. Je suis en prison, dans un univers d'objets inertes.

***

Le téléphone a sonné et Maman me l'a annoncé. Je ne l'ai pas cru. Pourtant, Maman n'aurait jamais pu blaguer avec cette chose-là, cette chose que j'espérais depuis que je suis tout petit. J'aurais dû être fou de joie. J'ai été atterré. Je n'ai pas compris. Je ne comprendrai jamais.

À la réunion au crématorium, il y avait peu de monde, à croire qu'il n'avait pas d'amis. Ou peut-être ses amis n'en étaient-ils pas vraiment. Maman a l'air voûtée, rapetissée. Papa n'est pas là. Victor pleure bruyamment. Elle,

elle a les yeux cernés, fatigués. Je suis resté dans un coin, comme d'habitude. Elle a confié Victor à ma mère, m'a rejoint :

- Tiens, c'est pour toi, a-t-elle dit en me glissant discrètement une enveloppe jaune pâle.

***

L'enveloppe était fermée. Une main que je devinais nerveuse avait écrit mon prénom dans le coin supérieur droit. Quand je suis rentré chez moi, j'ai pris une paire de ciseaux. Je voulais procéder avec soin. Quelques mots sur un papier arraché d'un carnet sont apparus en tremblant :
Au revoir, mon frère. Profite de ta chance.
Ludo

***

La nuit suivante, j'ai peu dormi.
De quelle « chance » veut-il parler ? Se moquerait-il de moi jusqu'au dernier moment ? J'étais furieux en même temps que déconcerté.
Alors, je l'ai appelée, elle, pour en savoir plus. Elle a proposé de nous voir au café Le Royal, près de chez moi.

***

Je me suis installé dans le fond de la salle et j'ai commandé un café.
Elle est arrivée et elle a commencé à parler. Les paroles ont coulé doucement, à petits flots maîtrisés.

— Il n'en pouvait plus, tu sais, il n'en pouvait plus de cette obligation d'être parfait. Tout ça à cause de ton père, pour plaire à ton père, pour répondre à ses exigences. Aux exigences de ta mère, aussi. Une pression depuis qu'il est bébé. Pourquoi lui ? Toi, tu semblais n'avoir de comptes à rendre à personne. Pourquoi ? Quelle injustice ! Comme il t'enviait !
J'entendais ses mots, ses phrases dont je n'arrivais pas à saisir le sens, si ce n'est que j'ai commencé à me sentir mal, affreusement mal.
Je lui ai tendu un mouchoir.
Après un silence, elle a continué :

— Ludo a toujours cru que c'était de sa faute si son père était parti. J'ai essayé de le raisonner. Sans résultat. C'est alors qu'entre deux périodes d'euphorie, il a commencé à plonger dans des bas vertigineux. Lors de sa dernière descente aux enfers, je n'ai rien pu faire. J'assistais impuissante à une espèce d'autodestruction, jusqu'au geste final, celui qui ne pardonne pas. Victor n'a pas pu le retenir. J'aurais dû t'en parler. Je n'ai pas osé. Ludo aurait tellement voulu être à ta place ! Pas d'examen à passer, pas de famille

modèle à construire, pas d'échelons à gravir ni de poste de direction à garder. Un jour seul à la maison, trop seul, sans doute, un coup de feu et voilà, c'est fini.
Ludo désespéré à ce point ? C'est difficile à croire. J'ai ajouté, pour adoucir un peu le drame :

— Il semblait heureux. Et à force de paraître heureux, peut-être l'était-il quand même un peu, parfois.

Ses yeux m'ont fait savoir que je n'avais rien compris.

***

Depuis lors, quand il m'arrive de rencontrer des gens souriants, je me demande quel secret se cache derrière ce bonheur de façade.
Il aurait voulu être à ma place.
Tout d'un coup, cette chance que j'ai de pouvoir être vraiment moi, avec toutes mes failles, m'est apparue comme un boomerang.
Et j'ai pris une décision, une grande décision : j'ai quitté mon studio.

***

De la fenêtre de mon appartement, je contemple un parc aux arbres vigoureux, et quand c'est le printemps, je m'émerveille de tout un univers bourgeonnant. J'ai rencontré Élise. Je me suis marié.
Tous les Noëls, lors de la visite familiale, je la revois, elle, de plus en plus menue au fil des ans. Quand je m'en vais et que je l'embrasse, je sens l'odeur citronnée de ses cheveux.

Et l'odeur de la cigarette

Pauline Pin

De la fenêtre, s'échappaient les longs râles de la maison endormie.
Si Marie avait invité ses parents ce soir-là, dans sa cuisine, c'était pour leur présenter son nouveau copain. Rencontré un matin, lors de son trajet habituel à la boulangerie. Il l'avait invitée au café, elle l'avait suivi, avait bu un chocolat chaud. Tard, la nuit, elle repensait à lui. La semaine suivante, elle le trouvait là, devant la boulangerie, de nouveau, elle se laissait inviter au café, buvait son chocolat et attendait le samedi suivant. Chaque samedi, dès lors, on pouvait les voir au café : « Un expresso pour Monsieur, un chocolat pour Mademoiselle ? » « Oui ». Alors la conversation débutait. Ils parlaient de la semaine passée, de celle à venir, une heure durant, jusqu'au revoir.
Rendez-vous après rendez-vous, ils construisaient leur lien. Il était plus âgé qu'elle, mais elle voyait en lui l'ami qu'elle avait toujours cherché. Ses parents lui avaient toujours dit de s'éloigner des gens comme lui. Pourtant, l'on pouvait parfois rencontrer de bons « inconnus », comme lui, Robert. Robert était grand, avenant (lorsqu'il tenait la porte à Marie) et souriait souvent avec ses dents noircies par les cigarettes. Des fois, à la sortie du café, il en allumait une en regardant Marie s'éloigner, puis au bout de quelques minutes, il l'écrasait, quand elle tournait au carrefour, après la place de la Bergère-d'Ivry. Parfois même, il la raccompagnait chez elle, lui portait ses baguettes, mais la laissait au coin de la rue, car elle ne l'invitait pas à entrer.
Pourtant, après plusieurs mois, elle lui faisait de plus en plus confiance, et l'invitait chez elle, dans sa petite maison, en le faisant discrètement passer par l'arrière du jardin. Elle lui préparait à manger et mettait le couvert sur la petite table. Souvent, étourdie, elle en oubliait que ses parents, qui étaient non loin, l'appelaient chaque samedi pour le repas elle aussi. Alors elle devait mettre Robert à la porte, rangeait sa cuisinette et rejoignait ses parents.

Robert, lassé de cet habituel au revoir, se présentait alors régulièrement à Marie quand il la voyait s'amuser dans le jardin les après-midi ensoleillés. Aussi lui servait-elle le thé à l'heure du goûter. Mais Robert venait de plus en plus souvent et s'imposait à elle de plus en plus longtemps.
Ainsi, le soir, lorsque ses parents répondirent à son invitation, ils la trouvaient déshabillée et étranglée au milieu de sa dînette, dans sa maisonnette en plastique au fond du jardin : où le vent râle encore à travers la fenêtre, emportant avec lui l'odeur de cigarette.

Les Murmures de la Lune

Aurélie Tassy

De la fenêtre de ma chambre, chaque nuit, j'observais la Lune scintiller d'un éclat intemporel. Parfois rousse, parfois pleine, parfois semblable à une pâtisserie géante en lévitation dans la galaxie, je l'aimais sous toutes ses formes, en toutes saisons. Je suivais avec délectation ses humeurs changeantes et son évolution, telle une poétesse en mal d'amour cherchant un refuge où puiser l'inspiration dans l'obscurité nocturne. Depuis ma plus tendre enfance, les rondeurs pâles et généreuses m'appelaient et, sans en comprendre la raison, je passais plus de temps à la dévorer des yeux qu'à dormir, au grand désespoir de mes parents. La pleine lune m'intriguait au plus haut point, j'étais en proie à quelque chose d'animal, de primitif, et souvent, l'envie me prenait de sortir dans la confusion nébuleuse des nuits et d'y laisser s'échapper mes hurlements de peine. Cette dévotion grandissante me coûtait puisque je ne dormais quasiment plus la nuit, mon corps de jeune fille s'amenuisait inexorablement, mes joues se creusaient et mes côtes saillantes semblaient vouloir perforer ma peau juvénile. Du point de vue de mes parents, quelque chose ne tournait pas rond, mais malgré un nombre incalculable de médecins appelés sur mon cas, rien ne semblait détectable. Je restais alors ainsi, figée dans mon obsession, fascinée par les courbes savoureuses de cette dame blanche.

La vie dans mon petit village de campagne ne donnait guère d'activités passionnantes pour une adolescente. L'ennui mortifère m'avait bercée tout au long de ma vie et, le soir de mes dix-huit ans, les choses allaient considérablement changer. J'avais fêté mon anniversaire comme toutes les jeunes filles de mon âge et la nuit venue, comme à mon habitude, je me postai à la fenêtre de ma chambre pour contempler la lune qui, de son piédestal, inondait la terre d'un halo de clarté plus puissant qu'à l'accoutumée. J'avais un goût de sang dans la bouche et le crâne vrillé par une douleur lancinante. L'astre brillant semblait se moquer de moi,

m’appelant de plus en plus, chuchotant des mots délicats. Au fond, je savais que tout cela n’était qu’illusion, mais j’étais une jeune fille en manque d’aventures, et mon imagination fertile prenait souvent le dessus, parfois même à mon insu. Le mal fulgurant palpitait graduellement sous ma boîte crânienne à l’instar des voix doucereuses qui sifflaient de plus en plus intensément à mesure que les secondes s’écoulaient, pour finir dans un brouhaha insupportable. Je dus mettre mes deux mains sur mes oreilles pour faire taire ce charabia incessant, alors que la peine me faisait tomber à genoux. Je suppliais, presque malgré moi, ma divinité blanche comme de la craie de me laisser en paix. Quelque chose se passait dans mon corps et la panique gagnait peu à peu du terrain, bouleversant mes repères de jeune fille que je croyais immuables. Le lit, les tableaux accrochés au mur et toutes mes affaires se mirent à tourner encore et encore, jusqu’à ce que je perde totalement la notion de l’espace qui m’entourait. Le sol se déroba sous mes pieds, me laissant finir ma course infernale sur le plancher froid et dur de la pièce.

Mes parents frappèrent timidement à la porte de ma chambre. Mon père s’approcha à pas feutrés de mon lit, dans lequel j’étais allongée avec un linge humide sur le front, et s’assit sur le rebord du matelas en me fixant intensément, sans un mot. Ma mère, quant à elle, se tenait toujours dans l’embrasure de la porte, comme si le fait de poser un pied dans la pièce allait déclencher un chaos innommable. Je percevais parfaitement les non-dits qui semblaient onduler autour de nous, comme autant de fantômes presque palpables. La veille avait été source de tension, et je voyais la peur se refléter dans leur regard. Ma mère s’avança prudemment, désireuse de m’avouer une vérité qui la brûlait depuis dix-huit ans, et après avoir échangé un bref coup d'œil inquiet avec mon père, elle commença les révélations. Puis soudainement, le ciel me tomba sur la tête. La morsure douloureuse de ces aveux me laissait un goût amer en bouche, et à mesure que j’entendais mes parents lever le voile jeté sur mon existence, le venin du secret s'immisçait en moi. Depuis tout ce temps, ma génétique n’était pas celle que je croyais, je n’étais pas celle que je pensais être. Une formidable transformation s’opéra alors en moi : celle d’une jeune fille heureuse à une jeune fille perdue, abandonnée par les repères d’une vie entière.

Qui étais-je ? Accoudée à la fenêtre de ma chambre, je parlais à l'astre blanc. Les choses s'étaient apaisées depuis ma perte de connaissance, mais je ne comprenais toujours pas la tournure que prenaient les choses. Avais-je vraiment entendu la Lune murmurer ? Pourquoi cette douleur lancinante m'avait-elle frappée après avoir perçu ces chuchotements ? Pourquoi mes parents avaient attendu si longtemps pour faire preuve d'honnêteté ? Tous ces éléments pouvaient-ils être liés les uns aux autres ? Sans réfléchir une seconde de plus, j'attrapai un petit sac à dos dans lequel je jetai des affaires que je jugeais utiles pour mon prochain périple. Une fois équipée, je passai par la fenêtre de ma chambre pour rejoindre l'extérieur, ainsi que la quête nouvelle qui s'offrait à moi. Il était temps de découvrir qui j'étais, et quelque chose me poussait inlassablement vers les bois sombres. Dehors, la nuit semblait s'être déversée comme un goudron opaque et dense, insatiable d'espace, tandis que quelques nuages voilaient le ciel habituellement parsemé d'étoiles. Je me hasardai entre les broussailles, évoluant à tâtons pendant que mes yeux s'habituaient peu à peu à la pénombre, lorsqu'un bruissement de feuilles derrière moi me fit sursauter. L'impétuosité silencieuse de la forêt me donnait des frissons et faisait tressaillir mon corps d'adolescente, mais j'avançais malgré tout, tandis que les réminiscences de ma dernière discussion avec mes parents adoptifs me revenaient sporadiquement en mémoire, comme des flashs brouillant mon esprit et chamboulant mon cœur. À quelques pas, je m'arrêtai au pied d'un arbre séculaire pour m'y asseoir et enfouir mon visage dans mes mains, avant de pleurer à chaudes larmes. Tout mon corps était parcouru de soubresauts et, lorsque je relevai enfin les yeux, j'aperçus progressivement deux grosses billes rouges se dessiner à travers le brouillard d'eau troublant ma vue. Je me relevai alors promptement, titubant sous la surprise et, en reculant, m'accrochai le pied dans une racine apparente qui me fit basculer en arrière. Ma tête heurta le sol, me plongeant dans un doux sommeil éphémère.

À mon réveil, je devinais l'aube pointant le bout de son nez à l'horizon, qui peu troublée par la droiture des arbres, perçait en fins filets de lumière chaude à travers l'enchevêtrement de branches et de feuillage. L'air était doux. Je revenais lentement à moi, cherchant dans mes songes la raison de ce sommeil inopiné. Je me dressai sur mes pieds d'un bond, me remémorant le rouge profond des deux yeux sanguinaires qui s'étaient braqués sur moi un peu plus tôt. Ils étaient toujours là, quelque part, à m'observer sans que je

puisse les voir et je le sentais : quelque chose se tapissait dans la pénombre des bois. Je balayai les environs du regard, sur le qui-vive, prête à voir surgir une créature terrifiante devant moi. J'avançais malgré ma crainte sourde, latente, sur la terre humide qui sifflait étrangement sous mes pieds, quand un creux dans le sol me donna la sensation de perdre l'équilibre. Je baissai les yeux et découvris une empreinte de patte gigantesque, dans laquelle ma chaussure posée paraissait insignifiante. J'eus un hoquet de terreur. Il faisait tout à fait jour désormais, et les bois, encore engourdis par la nuit et la fraîcheur de la rosée, s'éveillaient mollement. Les battements erratiques de mon cœur tambourinaient à mes tempes et, afin de me calmer, j'entrepris d'ouvrir mon baluchon pour trouver de quoi me sustenter, espérant ainsi apaiser mon esprit angoissé. Je levai le nez au ciel pour prendre une grande bouffée d'oxygène à la pureté imparfaite, quand un drôle de courant circula dans mon corps en apercevant le fantôme de la Lune toujours là-haut. Ce soir, je le pressentais, elle serait parfaite, à son apogée. Ce soir, elle serait ronde et généreuse, couvant mes espoirs de jeune fille quelque part sous son teint de lait.

Après avoir déambulé au hasard toute la journée, j'entamais sereinement ma deuxième soirée et nuit à l'extérieur. Je n'avais croisé personne, ni humains ni créatures, ce qui me laissait un doute amer sur les prétendues recherches que mes parents effectuaient depuis la révélation de mon départ. Le ciel changeait doucement de teinte, passant d'un ton bleuté à un pourpre intense à mesure que le crépuscule mordant gagnait du terrain. J'étais fascinée devant un tel spectacle mais la quiétude fut de courte durée. Un chuchotement parvint à mes oreilles, suivi d'un léger grognement qu'on semblait vouloir étouffer. Je me levai d'un bond, si vite que ma tête se mit à tourner violemment et qu'une fois encore, un étau se resserrait sur ma boîte crânienne en m'infligeant une douleur ignoble. Je tombai à genoux, soudainement prise de convulsions brutales. Les murmures se firent plus intenses, semblables à un essaim de guêpes en colère, et bientôt, je n'entendais plus rien d'autre que ce charabia entêtant. Je levai le nez vers la magnificence de l'astre crayeux qui, comme je l'avais pressenti, affichait la rondeur chatoyante des pleines lunes. La beauté du ciel me coupa le souffle. J'en oubliai ma douleur l'espace d'un instant, saisie d'une envie irrépressible de chanter, de hurler. Soudain, la peau de mes mains se mit à craquer étrangement sous la pression de mes os, tandis qu'une rage viscérale me

parcourait l'échine. Mes pensées s'emmêlaient dans un chaos total, et j'avais l'impression de ne plus être maîtresse de moi-même. Mes dents s'entrechoquaient, ma mâchoire semblait sur le point de céder sous la force qu'elle exerçait sur elle-même. Sur mes bras, de longs poils drus poussaient anarchiquement à travers mon enveloppe juvénile, perçant çà et là ma peau tendre. Un son guttural effroyable s'échappa de ma gorge. Ma colonne vertébrale semblait s'épaissir, occupant soudainement plus d'espace que mon corps ne pouvait en contenir. Mon être tout entier était pris de tremblements frénétiques et brutaux, et je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Je fermai les yeux. J'agonisais, j'en étais certaine. Mon esprit était brouillé. J'avais la sensation de devenir de plus en plus massive, péniblement, secouée de spasmes, torturée, jusqu'à ce que tout s'arrête après un tourbillon de violence. Je pus souffler quelques secondes, toujours consciente quoique comme en dehors de mon enveloppe charnelle. J'avais maintenant l'impression de penser différemment, d'être quelqu'un d'autre. Je me sentais puissante, nouvelle, j'étais là, solide, sur quatre pattes. J'ouvris lentement les yeux, mes avant-bras étaient maintenant velus, recouverts d'un manteau blanc aussi pur que celui de la Lune, débarrassés de leur peau d'humain qui jonchait le sol en lambeaux. Je levai doucement la tête. Devant moi, se tenait un imposant loup au pelage roux, teinté de rouge presque chatoyant, comme l'était son regard pénétrant qui m'observait précédemment. Un seul mot me vint à l'esprit : Alpha. La bête me toisait. Devinant mon incrédulité farouche, le loup géant s'approcha de moi jusqu'à frôler mon pelage de son haleine, puis plongea son regard mordoré dans le mien. Un puissant fil de mon existence se déroula en accéléré dans ma tête : les loups élevés par des humains ne prennent leur véritable apparence qu'aux alentours de leur majorité, appelés sans cesse par la Lune impatiente, tout au long de leur vie. Tout s'éclaira, tandis que l'astre dans le ciel vomissait son éclat blanc sur nos deux fourrures.

Je n'étais pas humaine. J'étais loup-garou, et je l'avais toujours été.

La passagère

Dominique Calafat

De la fenêtre, je voyais les vagues se fracasser sur le phare. Des gerbes d'écume virevoltaient couvrant les quais d'une écume blanchâtre. Attisée par un orage, la Manche se déchaînait. Un éclair jaillit des nuages noirs et frappa la mer. Je me sentis baigner dans une atmosphère de mystère.

Le cri jaillit, inattendu, et me glaça, tel un souffle polaire venu du ciel.

— Papaaa !! Viens ! Viiiiiiiite !!!

Je sursautai puis me précipitai anxieux vers l'escalier dérobé. Il conduisait au grenier de notre vieille maison familiale de Saint-Malo qui jouxtait les remparts. La pluie drue et bourrue n'en finissait pas de tomber depuis plusieurs heures et nous confinait à l'intérieur. Tandis que je classais une nouvelle fois ma collection de cartes marines, ma fille de douze ans batifolait au milieu des trésors qui s'accumulaient depuis plusieurs générations dans les combles.

Venait-elle de se blesser ? De rencontrer un revenant ? Ou de faire une découverte extraordinaire ?

Je gravis les marches, le cœur battant, en ayant l'impression d'être tiré par une main invisible. Arrivé sur le palier, je trébuchai et faillis m'étaler mais habitué au roulis et au tangage, je parvins à rétablir mon équilibre.

Ce lieu évoquait le poème « Inventaire » de Jacques Prévert : une pierre, des fleurs séchées, un grand lit, une chaise, un fauteuil Louis XVI, un tiroir dépareillé, une pelote de ficelle, un siphon d'eau de Seltz, une échelle de corde. Et contenait aussi : des armoires délabrées, un coffre de corsaire délavé, des cartons à chapeaux affaissés, une combinaison de scaphandrier oxydée, des caisses en bois bariolées, et tout un fatras qui ferait le bonheur d'un brocanteur.

L'averse tambourinait sur les ardoises. Le vent sifflait dans les chéneaux et les lucarnes poussiéreuses vibraient sous le bruit du ressac.

Je sentis une odeur de renfermé et de moisi qu'adoucissaient des effluves iodés venues de la mer.

Gaëlle tenait dans sa main droite un papier qu'elle agitait, les yeux écarquillés, les lèvres pincées, dodelinant de la tête. De son index gauche elle montrait un vieux carton ouvert posé sur la table bancale, tout en sautillant sur place. Elle exhalait un mélange de fébrilité, de joie et de surprise.
— Regarde ! Regarde ! Ce que j'ai trouvé sous une trappe du plancher ! Youpi !! Youpi !!
— Bon, calme-toi ! C'est ce vieux papier qui te met dans un tel état ? Et qu'est-ce qu'il y a dans cette boite ?
J'en tirai ce qui ressemblait à une moitié de bouteille.
— Qu'est-ce-que c'est que cette épave ? dis-je perplexe.
Des lithothamnes desséchés y adhéraient, agrémentés de quelques balanes et autres petits crustacés fossilisés. Une écriture cursive ornait le verre et je pus lire « *Coca-Cola* ». Mais ce n'était pas la bouteille classique, en forme de cabosse. Celle-ci, purement cylindrique, devait donc être très ancienne. Le goulot, obturé par un cachet en cire, gisait au fond du carton. A côté de lui, dormaient un rouleau en papier jauni ainsi que deux billets de banque anciens.
— Lis d'abord ceci, me dit Gaëlle en me tendant le feuillet qu'elle tenait en main, tout en continuant à gambader.
Je la regardai, en haussant les sourcils d'un air interrogateur.
— Tu vas voir ! C'est trop top ! J'y crois pas ! déclara-t-elle au comble de l'excitation.

Je commençai la lecture : « Un mois déjà est passé depuis cette mémorable promenade très matinale sur la grande plage de Bon Secours. Drôle d'ambiance ce jour-là : une légère brume dansait sur l'eau, des goélands affamés criaient, le soleil levant dardait sur moi son œil rouge inquisiteur.
Je marchais en songeant à tous ces malheurs qui nous accablent actuellement et à l'issue que l'on peut espérer. Lorsque, soudain, mon pied heurta un objet à moitié enfoui dans le sable. Je reconnus la forme d'une bouteille et je songeai : ''*Comme les gens sont sales et manquent de civisme !*''. Je me baissai pour la ramasser afin de la porter dans une poubelle, lorsque je m'aperçus qu'elle avait dû séjourner longtemps en mer, comme l'attestait son manteau d'algues brunes et de mollusques. Un bouchon de cire rouge craquelée la fermait hermétiquement. Je la secouai machinalement et entendis un bruit à l'intérieur. Une bouteille à la mer ! Avec un message !

— Non, ce n'est pas possible ! C'est dans les romans ça ! me dis-je en riant.
Intrigué, je décidai de ramener chez moi ma trouvaille.
Je cassai le goulot pour explorer l'intérieur où je découvris un message enroulé ainsi que deux billets de banque, l'un français et l'autre américain.
La lecture du texte m'attrista profondément et me laissa perplexe. En voyant la date, je calculai que trois années venaient de s'écouler depuis que cette bouteille avait été lancée.
Je n'exauçai point la demande qui était formulée, pensant le faire plus tard, mais envoyai une copie du message à divers journaux nationaux, en expliquant les circonstances de ma découverte. Je conclus ma lettre d'accompagnement par ces mots : ''*Le naufrage pourrait-il avoir un lien avec ce fait divers ?''*.
Je pensais susciter l'étonnement, la curiosité, voire l'enthousiasme. Les réponses que je reçus furent négatives et décevantes. La plus brutale disait : ''*Vous trouvez amusant de monter un canular alors que nos compatriotes meurent par milliers chaque jour sur le front* ?''.
Alors, pris de doute, de colère et d'amertume mais ne voulant pas détruire ces objets, j'ai mis le tout dans ce carton avec ce mot explicatif, et l'ai caché. Je me dis que quelqu'un le trouvera peut-être un jour, et me croira. »

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? dis-je en regardant ma fille. Je n'y comprends rien du tout !
— C'est qui ce Victor-Léon Le Meur qui a signé ce papier ? me répondit-elle.
— C'est mon arrière-grand-père maternel, ton arrière-arrière-grand-père.
— Et pourquoi il n'a pas écrit au fiancé ?
— Quel fiancé ?
— Ah, c'est vrai, lis-vite le rouleau !

Alors je déroulai lentement l'autre papier me demandant où il allait me conduire. Le texte était rédigé en deux versions, l'une en français, l'autre en anglais :
« Mon fiancé, mon ami d'enfance, m'a trahie ! Je n'arrive même plus à prononcer son prénom. Nous échangions depuis toujours nos joies, nos peines, nos espoirs. Aussi loin que remonte ma mémoire, je revois ses yeux bleu pâle se poser sur mon visage avec une infinie tendresse. Nous

partagions les mêmes convictions, les mêmes croyances et les mêmes projets.
Début mars, il a commencé à me traiter de folle, lorsque je lui ai révélé que j'entendais des voix évoquer une guerre imminente avec des millions de morts. Pourtant, enfants nous jouions avec nos compagnons invisibles, nos amis de l'au-delà qui nous parlaient. Puis il m'a crucifiée :
— C'est fini tout cela, ces enfantillages. Finalement tu manques de maturité ! Tu n'es pas comme Dorothy.
Cette sale petite minaudeuse américaine venait de briser vingt et un ans d'amour. Qu'avait-elle eu besoin de s'expatrier pour venir étudier la littérature française à la Sorbonne ?
Je ne peux pas vivre sans lui et je ne supporterai pas que cette petite grue porte un jour ses enfants.
Alors, j'ai pris une grave décision. J'ai rejoint l'Angleterre, acheté un billet de première classe et me suis embarquée à Southampton.
Et ma résolution n'a fait que croître depuis quatre jours que nous avons quitté le port.
Le commandant vient de passer. Il m'impressionne avec son bel uniforme et sa barbe blanche. Voyant que j'écrivais ce document, il m'a dit : ''*Vous paraissez bien songeuse et bien studieuse ce soir, Miss Laurence. Aucun galant homme ne vous invite donc à danser ?* ''.
S'il savait… Je suis désolée, je vais lui gâcher la fête à l'arrivée.
Vers 23h30 mon destin sera scellé !
J'aime à imaginer la scène : l'accostage, les affaires dans la cabine mais la passagère introuvable. Mon nom apparaîtra dans les journaux, en Amérique, en Angleterre, en France. Et mon fiancé apprendra la nouvelle. Mais il ne saura pas si j'ai péri en mer ou bien si j'ai fugué incognito à New-York. Le doute le taraudera éternellement. A moins que cette bouteille survive à l'étrave des navires, aux écueils rocheux des côtes atlantiques et que vous répondiez à ma demande.
Car j'ai décidé de mourir. Avec panache. En un lieu prestigieux. Tout à l'heure je me jetterai dans l'océan, depuis la poupe de ce beau navire, lorsque plus aucun passager ne pourra me voir. Je serrerai cette bouteille contre moi, je l'emmitouflerai dans mon châle brodé, celui qu'il m'avait offert pour mes dix-huit ans, afin qu'elle ne se casse pas. Je ne sais pas nager, l'eau est glaciale. J'espère que ma mort sera rapide et douce. Vous lirez ce message, si la Providence le permet.

Veuillez alors avoir la bonté de le transmettre tel quel à mon ancien fiancé. Ce sera finalement mon ultime acte de charité, afin qu'il sache. Et qu'il reçoive aussi mon pardon.
Voici son adresse :
Edouard-Jean Lefranc
5 boulevard Raspail
Paris 7ème arrondissement
France
Ci joint deux billets, un de 100 francs et un autre de 100 dollars, pour vos menus frais et pour vous remercier.
Que Dieu vous protège et qu'il ait pitié de moi.
Laurence Chatterly
Le 14 avril 1912
A bord du Titanic »

Gaëlle me tira de ma rêverie :
— Papa, tu devrais écrire une nouvelle à partir de ces documents. Peut-être que cette histoire sera publiée cette fois-ci...

L’âme des bambous

Ba Tong Gang Wang

De la fenêtre, je voyais une vaste forêt de bambous qui appartenait à ma mère.
Elle vivait seule dans un petit village niché au cœur des montagnes dans le sud de la province de l’Anhui, en Chine. Sa maison, aux murs blanchis et aux tuiles grises, se dressait devant un étang miroitant où poussaient des lotus. Un petit chemin de pierres serpentait jusqu’à sa porte.
Chez elle, presque tout semblait être fait de bambou : des baguettes, bien sûr, mais aussi des paniers, des chaises, des tables et des lits... Autrefois, mon père coupait chaque année une partie des bambous pour les vendre. Mais après sa mort, survenue deux ans plus tôt à la suite d’une morsure de serpent, ma mère n’en avait jamais abattu un seul, ni même déterré une pousse. Pourtant, cette forêt, riche de plusieurs milliers de bambous, valait près de dix mille euros.
Par curiosité, je lui avais demandé pourquoi elle refusait d’y toucher.
- Je ne sais pas comment te l’expliquer, m’avait-elle répondu. Mais les anciens disent que la forêt de bambous a une âme.
Son ton était ferme, et je n’avais pas insisté.
Je ne croyais pas à cette idée d'âme des bambous. Certes, ces plantes sont dotées d’une croissance fulgurante : dans des conditions idéales, un jeune bambou peut gagner près de deux mètres en vingt-quatre heures, et même en périodes défavorables, il peut croître de vingt centimètres. Je supposais que cette vitalité avait pu inspirer aux anciens une croyance en une âme végétale. Mais à mes yeux, cela ne constituait pas un obstacle à leur exploitation. Après tout, s’ils étaient coupés, d’autres repousseraient.
Fasciné par les objets en bambou, je trouvais vraiment dommage de laisser cette forêt à l’abandon. Je pensais que ma mère refusait simplement de dépenser de l’argent pour embaucher des ouvriers. Alors, sans la prévenir, je pris les devants et en recrutai pour abattre une partie des bambous.

Le jour de l'intervention, à peine les ouvriers avaient-ils commencé que ma mère apparut.
- Arrêtez immédiatement !
Son cri résonna dans la vallée. Jamais je ne l'avais vue dans un tel état.
- Je te l'ai déjà dit, tu ne couperas jamais ces bambous.
Je vis ses yeux se remplir de larmes et tentai de la raisonner.
- Mais maman, ces bambous repousseront...
- Non, c'est non !
Je voulais lui rappeler que, du vivant de mon père, ils en coupaient chaque année. Mais je pris une autre approche :
- Et si tu gardais tout l'argent de la vente, accepterais-tu ?
- Ce n'est pas une question d'argent, répondit-elle. Même avec tout l'or du monde, je ne le ferai pas.
À contrecœur, je renvoyai les ouvriers et m'enfonçai seul dans la forêt. Je ne comprenais pas pourquoi ma mère s'accrochait autant à cette idée d'une âme des bambous. Était-ce une simple superstition ? Ou bien quelque chose m'échappait-il ?
Je m'assis contre un tronc de bambou. Le bruissement des feuilles dans le vent emportait mes pensées vers un ailleurs inconnu. L'odeur fraîche de la forêt emplissait mes narines. Lentement, mes paupières se refermèrent. Je sombrai dans un demi-sommeil.
Soudain, une sensation légère à la cheville me réveilla. J'ouvris les yeux. Tout près de moi, un serpent vert ondulait lentement entre les tiges. Mon cœur s'emballa. Instinctivement, je portai toute mon attention sur mes jambes, à la recherche du moindre signe de douleur. Rien.
Un bref soulagement me parcourut, vite remplacé par une inquiétude plus sourde : et si la morsure avait engourdi la zone au point de la rendre insensible ?
Pris de panique, je remontai mon pantalon à la hâte. Aucune trace de morsure. J'étais sain et sauf.
Un souvenir enfoui ressurgit alors. Quand j'étais enfant, j'avais accompagné mon père pour déterrer des pousses de bambou. À un moment, j'avais aperçu un serpent non loin de nous et lui avais crié de le tuer. Mais mon père avait secoué la tête :
- Un serpent venimeux n'attaque jamais sans se sentir menacé.
Puis il avait ajouté :
- Il faut respecter toute forme de vie.

Mon père était un adepte du taoïsme. Il croyait profondément en l'harmonie entre l'homme et la nature — ce que les taoïstes appellent le Dao. Il répétait souvent cette phrase de Laozi :

L'homme suit la Terre,

la Terre suit le Ciel,

le Ciel suit le Dao,

et le Dao suit la Nature.

En quittant la forêt, un détail me frappa : bien que ces bambous n'aient pas été coupés depuis longtemps, ils ne poussaient pas de manière anarchique. Leur densité semblait obéir à une logique invisible. Je repensai aux mots de ma mère. Était-ce cela l'âme dont elle parlait ?

Le lendemain matin, lorsque je descendis, je trouvai ma mère assise sur le seuil, une flûte de bambou contre la poitrine. Son regard se perdait dans le ciel. Je reconnus aussitôt l'instrument : c'était celui que mon père avait façonné de ses propres mains, un instrument simple, mais chargé d'une histoire.

Un jour, un jeune homme avait joué de la flûte au bord de la rivière aux saules. Sa mélodie avait arrêté le pas d'une jeune fille qui passait par là. Envoûtée, elle s'était mise à chanter. Sa voix avait épousé les notes qui dansaient dans l'air, et ainsi, ils s'étaient rencontrés et étaient devenus mes parents.

Depuis leur mariage, mon père jouait souvent de la flûte pendant que ma mère chantait. Ce doux rituel était devenu leur manière d'entrelacer leurs âmes, un lien invisible qui les unissait jusqu'au dernier souffle de mon père.

Au petit-déjeuner, ma mère m'avait préparé des raviolis aux crevettes à la vapeur, accompagnés d'une bouillie de riz. Assise face à moi, elle me regardait savourer chaque bouchée en silence. Un sentiment indescriptible me traversa. Je ressentais toute la tendresse qu'elle me portait, et tout le poids de sa solitude. Je voulus lui dire combien je l'aimais, mais aucun mot ne franchit mes lèvres.

Dans l'avion du retour vers la France, je contemplais le ciel par le hublot. Alors que les nuages défilaient sous mes yeux, une mélodie flottait dans mon esprit et me transportait dans un autre temps... Un temps où l'amour était simple, où une flûte et une voix suffisaient à créer une grande histoire d'amour.

À ce moment précis, je crus enfin comprendre ce qu'était l'âme des bambous.

Les amoureux

Philippe Botella

De la fenêtre de la chambre de ma voisine, on peut voir celle de la mienne. C'est bien pratique pour nous car nous sommes de grands timides. Quand nous nous croisons, dans la rue, nous baissons les yeux. Impossible de nous parler.

Dans la chambre de ma voisine, je vois, outre ma voisine qui, quand elle se penche à sa fenêtre, me sourit, mais aussi sa grande glace, légèrement décalée, sur le mur d'en face. Ce qui fait que du même coup d'œil, je la vois recto-verso. Et elle est aussi jolie de dos que de face. Un jour, il faudrait que je le lui dise.

En attendant, je me contente de la regarder. Attention, pas comme un voyeur, non, comme un admirateur. On se sourit mutuellement de loin.

Ce qui nous rapproche le plus, c'est qu'elle est aide-soignante. Comme moi, et qu'elle s'occupe d'une dame invalide chez qui elle loge, comme le patient dont je m'occupe, et chez qui j'habite aussi.

C'est un travail à plein temps, mais nous pouvons, de temps en temps, nous adresser, de fenêtre à fenêtre, ces sourires qui nous font, il faut le reconnaître, tant de bien.

Il me plaît de la voir déambuler, avec sa démarche bien droite. Ce n'est pas demain qu'elle aura le dos voûté. Elle est même presque raide. Sèche. Pas de place pour la fantaisie. Je suppose que pour elle, c'est pareil. Nous sommes faits, si je peux m'exprimer ainsi, du même bois.

Parfois, il me semble qu'elle faiblit. C'est curieux parce qu'il m'arrive également, certains jours, de me sentir fatigué, las, usé, au bout du rouleau.

Ces fenêtres, tant la sienne que la mienne sont nos échappatoires. Plus j'y réfléchis, et plus je pense que nous sommes privés de toute liberté, que nous vivons dans un monde où tout a été pensé pour nous. En tout cas, sinon à notre bénéfice, du moins à notre place. On ne choisit pas notre vie. On nous choisit.

Évidemment, je ne sais pas comment elle s'appelle et je suppose qu'elle non plus ignore mon nom... Nous sommes deux inconnus qui se connaissent. C'est amusant.
Je ne sais pas ce qui m'arrive, depuis quelque temps, mais quand je l'aperçois, je me sens tout bizarre. Je suis envahi de sensations agréables, mais qui me désolent tout autant car, malgré tous mes efforts, je n'arrive pas à aller plus loin. À franchir le pas. Et d'ailleurs, comment le pourrais-je ?
De la fenêtre de la chambre de mon voisin, on peut voir celle de la mienne. C'est bien pratique pour nous, car nous sommes de grands timides. Quand nous nous croisons, dans la rue, nous baissons les yeux. Impossible de nous parler.
Dans la chambre de mon voisin, je vois, outre mon voisin, qui, quand il se penche à sa fenêtre, me sourit, mais aussi sa grande glace, légèrement décalée, sur le mur d'en face. Ce qui fait que du même coup d'œil, je le vois recto-verso. Et il est aussi ridicule de dos que de face. Un jour, il faudrait que je le lui dise.
Mais se parler, nous ne le pouvons pas. C'est tant mieux car si j'entendais le son de sa voix, je ne pourrais m'empêcher d'éclater de rire. Non seulement il est moche, mais il a l'air si benêt quand il répond à mes grimaces ! Pourtant, je fais tout pour m'enlaidir. On dirait, en plus, que ça lui plaît. Sûr que benêt est un euphémisme.
Mais il m'amuse. Il faut dire que nous sommes un peu unis par nos propres conditions. Il s'occupe de son légume, moi, de ma salade, il n'a rien d'autre à faire, et moi non plus. Alors, ces fenêtres sont du pain béni.
Je n'ose penser ce qu'auraient été nos vies si ces ouvertures s'étaient trouvées décalées ne serait-ce que de quelques mètres. Jamais nos regards ne se seraient croisés et sans nul doute, il manquerait quelque chose dans nos si tristes vies. Mais comment percevoir un manque sans avoir fait l'expérience de son contraire ?
Il est raide comme un passe-lacet et quand il me fait un signe de sa main, j'ai l'impression qu'il va se casser le bras.
- Allô, Marcel, dis-moi, ton aide-soignant, tu ne le trouves pas étrange ces temps-ci ?
- Si. J'allais justement t'appeler aussi. Tu m'as précédée. À chaque fois que je n'ai pas besoin de lui, il reste planté à la fenêtre de la chambre. Il bade ton aide-soignante, qui, il me semble, le bade aussi.
- Pas normal ça.

- Non, pas normal. Tu ne crois tout de même pas qu'ils soient tombés amoureux ?
- Ben non, tu sais bien que cela ne se peut pas. Tu as téléphoné au fournisseur ?
- Ben oui, tu penses bien. Ils m'ont assuré que ce n'était pas possible.
- C'est louche. Ou ils t'ont menti, ou ils ont été dépassés.
- T'as regardé la notice ?
- N'en parle pas !
- Et impossible de les questionner, vu qu'ils sont tous les deux muets, comme une tombe.
- Parle-pas de malheur !
- Faut pas être aussi superstitieux...
- Je sais bien, mais à nos âges, et dans nos états...
- Et si on murait les fenêtres ?
- C'est dur ça... Après tout, ils ne font rien de mal...
- Ah ? Tu trouves ? Des androïdes qui commencent à se comporter comme des humains, ça ne t'inquiète pas ? Je suis sûr que c'est cela qui vide leurs accus. Et tu sais qu'ils ne nous sont remboursés qu'à soixante pour cent.

Le temps passe et m'embarrasse comme une menace qui laisse des traces

Magali Dupré

De la fenêtre du cockpit, je les vois s'impatienter alors que je peine à les rejoindre. Dans ma combinaison de cosmonaute, la chaleur est insoutenable. J'ai du mal à respirer. En espérant que la connexion ne soit pas hors service, je crie « mayday ! mayday ! »
- Tenez bon capitaine, vous y êtes presque ! me répond le pilote dans le casque.

Une bourrasque soulève la poussière rouge et je ne vois plus rien. La dune de sable devant moi me paraît infranchissable. Je n'arrive plus à avancer. Pourtant le vaisseau n'est plus qu'à quelques mètres. Tout l'équipage à l'intérieur m'attend. Nous avons tous hâte de retourner sur terre. Même si Mars est une jolie planète, le moindre déplacement requiert un effort surhumain. Ils ont mis les gaz : les flammes virevoltent au pied du vaisseau. Tout ce qui se trouve au sol s'envole dans un tourbillon de confettis cuivrés. La chaleur ondule le paysage et le ciel cramoisi semble ne faire qu'un avec la terre ocre.
Je rassemble mes dernières forces, je dois rejoindre les autres, coûte que coûte. Malgré la douleur qui lacère mon corps tout entier, j'avance petit à petit…
- Petits pois ou purée ?
- ….
- Que veux-tu avec ton steak : petits pois ou purée ?
Sans réponse, ma femme Claire se penche sur moi et caresse mon front, doucement, avec le dos de sa main.
- Mon pauvre chéri, tu as encore de la fièvre, tu es tout en sueur. J'espère que tu n'as pas trop mal : il te reste encore quelques semaines à tenir ensuite tu pourras te lever… Soit patient ! Tu as de la chance qu'on habite ici, face à ce superbe paysage ! Tu as vu le magnifique coucher de soleil au-dessus de la Crusille ?

Je cligne des yeux pour me réveiller. Parti dans un voyage interstellaire, me voilà brusquement revenu à la réalité.

De la fenêtre, au bout du canapé où je suis étendu, j'aperçois le soleil écarlate qui disparaît derrière la colline. Un sapin grandissime se dresse, majestueux, au-dessus d'une herbe jaunie. Partout des feuilles mortes tournicotent dans le vent. La haie

échancrée bordant la terrasse se pare de couleurs chatoyantes. La fenêtre laisse entrer les rayons de soleil qui chauffent mon corps. Je les ai oubliés, l'espace d'un instant, mais ce sont bien des brûlures que je ressens au niveau de mes cicatrices. Cloué ici après mon opération, je souffre. Encore en arrêt maladie… Quand je vais retourner au travail, vont-ils se rappeler de moi ? Aurais-je toujours ma place dans l'équipe ? Vont-ils m'attendre avant de se lancer dans de nouveaux projets ?

Le temps passe et m'embarrasse comme une menace qui laisse des traces...

Il fait très froid en cette année 1755. La neige a recouvert la campagne depuis des semaines et le soleil a disparu. Le vent souffle et siffle à travers le toit de la grange en ruine et les volets claquent. Les bâtiments noircis par l'humidité constante contrastent avec le voile glacé qui entoure le domaine. Une atmosphère d'enfer blanc envahit le décor. Là d'où je suis, je ne peux pas les manquer, les prochains voyageurs, mes futures victimes. S'ils se rendent à Saint-Genix, ils sont obligés de passer ici. Comme la nuit est déjà entamée, ils vont devoir s'arrêter dans mon auberge pour dormir car les dangers sont nombreux quand vient l'obscurité. Loups, Mandrin ou moi...Qui est le pire ? C'est moi ! Mais ça, ils ne le savent pas encore…
- Bienvenue dans ma modeste demeure, gentes dames et noble damoiseau.
Devançant sa femme et serrant fort sa fille contre lui, le mari hésite en descendant du phaéton : Des murs hauts et étroits, des toutes petites fenêtres, au milieu de nulle part, c'est vraiment lugubre. Mais à cette heure tardive, il n'a pas le choix.
- Que pouvez-vous nous servir, tavernier ?
- Oh, vous savez, je suis très pauvre et l'hiver est rude ici. Je peux vous proposer une bonne soupe aux champignons. Est-ce que cela vous sied ?
Le père de famille acquiesce et tous les trois s'installent autour de la table unique devant le feu qui crépite. J'extrais quelques louches du chaudron bouillant suspendu au-dessus de la cheminée et je sers une grande écuelle à chacun. Je sors une racine séchée du bocal et, avec mon opinel, je racle quelques copeaux pour compléter le plat.
- C'est mon ingrédient secret. Vous serez vite rassasiés et vous dormirez comme des bébés !
Et ils engloutissent tout, sans se douter que leur destin est scellé. Le mari paie le repas avec quelques écus et ils montent dans la chambre à l'étage, soudain très fatigués. J'attends encore quelques instants, histoire d'être sûr qu'ils soient morts.
Et oui, le vrai nom de ma racine secrète est aconit tue-loup ! Comme les autres, je vais les faire disparaître dans le four à pain derrière l'auberge. Ensuite, je vendrai leurs affaires au marché du bourg de Novalaise. Encore quelques bourses à dérober et je pourrai partir dans le sud trouver de la chaleur et quitter cet endroit maudit.
- On est bien là, hein ? Dehors, il fait vraiment très froid. Ici, au moins, tu es au chaud. Allez, décolle du canapé et viens manger !

- …
- Tu veux du parmesan rappé sur ton velouté aux cèpes ?
Je frotte mes yeux, ébloui par la lumière, quittant mon rôle d'aubergiste-assassin. Décidément, mes médicaments anti-douleurs sont très forts et me font délirer. Avec mon déambulateur, j'arrive péniblement jusqu'à la table de la salle à manger et je m'installe devant la baie vitrée. Sur la colline d'en face, un ensemble de bâtiments isolés trône au milieu de la campagne. Il se dresse au bord de la route, fendant horizontalement la colline. Il est abandonné depuis des années. De ma fenêtre, je ne vois que les façades austères situées au nord. Elles sont toujours sombres. Aujourd'hui, la neige a recouvert le paysage et cette verrue noire m'attire et me fait fantasmer. J'y mets ma haine des traitements médicaux interminables et de mon corps qui me torture. Moi aussi, je suis comme un prisonnier qui ne peut pas partir, condamné pendant des mois à tourner en rond dans ma maison. Je suis jaloux de ceux qui voyagent. J'aimerais sortir, partir à l'abordage, n'importe où.

Le temps passe et m'embarrasse comme une menace qui laisse des traces…

- Claire, ton jus d'oranges pressées est prêt !
Je rince le presse-agrume dans l'évier, je prends les verres pleins et je m'installe debout devant la baie vitrée. J'ai toujours pensé que pour savourer un instant mémorable, il fallait une bonne boisson et une belle vue. J'appelle ça la fabrique à souvenirs ! C'est comme la cérémonie du thé dans les pays d'orient, il faut prendre son temps pour savourer. Une première gorgée et le jus s'écoule dans ma gorge comme une coulée de miel. Des yeux, je traque les quelques traces de neige restantes sur le Mont Grêle. Une seconde gorgée et Claire me rejoint en saisissant son verre en silence. On se sourit et on pivote ensemble vers la vue. C'est un moment sacré, suspendu dans le temps. Le soleil est déjà haut et il va faire chaud aujourd'hui. La fin de l'hiver est arrivée. Sans le voir, j'imagine le lac d'Aiguebelette niché au pied de l'Epine, caché derrière la colline de Novalaise. Le clocher d'Ayn, avec son ventre rebondi, pointe sa flèche vers le ciel au-dessus d'une mer de nuages. Une troisième gorgée et la pulpe d'orange stagne sur la langue, prolongeant dans ma bouche le nectar avalé. Au loin, les crocs blancs des monts de chartreuse découpent le ciel bleu et invitent le rêveur que je suis à m'embarquer bientôt vers d'autres aventures.
Et lorsque arrive la dernière gorgée, j'en suis conscient. Je m'en délecte d'autant plus. Je cligne des yeux tel un déclencheur d'appareil photo. J'immortalise ce paysage incroyablement beau pour le garder en tête.

J'ai repris le travail. Je le sais, je vais avoir mal puisque je vais conduire, marcher et solliciter mon corps. A midi, je commencerai à boiter. Ce soir, je serai comme paralysé. Je ne dirai rien, comme d'habitude, pour que mes proches ne s'inquiètent pas. Ils pensent que le pire est passé, lorsqu'ils ont tous donné pendant ma

convalescence. Moi, je sais que le supplice n'est pas terminé. Ma bouée de sauvetage, c'est ce que je viens de faire devant la fenêtre. Au moindre coup dur, je repense à Ma Vue. Ainsi mon esprit s'évade et je vais bien. Ici, à la croisée des mondes, entre réalité et fiction, entre passé et futur, je suis présent et vivant.

Le Voile des Ténèbres

Roxanne-Lou Aminian

De la fenêtre du donjon, par-dessus les remparts, à l'aube, j'ai longtemps guetté son retour, scrutant fiévreuse le chemin qui mène au château. Le soleil s'est enfin levé et il est entré joyeusement dans la chambre. Espiègle, il a d'abord joué sur les couleurs du vitrail pour ensuite ricocher sur le miroir du coin. A cela, soulagée, j'ai su qu'une fois encore mon Seigneur revenait victorieux.

J'ai entendu le pas de son cheval résonner dans la cour. Il passera bientôt le porche et je verrai mon ange, mon amour. Oui, il m'aperçoit, il me sourit. On lui tient l'étrier, il descend, un peu raide, et disparaît à l'intérieur. Qu'importe, je sais ce qu'il fait : il marche vers la salle d'eau, en chemin on le débarrasse déjà de ses armes, de ses gants et de sa cuirasse car il a hâte de se laver du sang de la bataille, de la sueur de ses peurs et de la poussière du vent. Apaisé, il monte ensuite vers ma chambre où il sait que je l'attends... je l'attends... La porte s'ouvre, il est là, presque nu comme à son habitude et moi, comme toujours aussi, inquiète, je cherche avant de le désirer les traces douloureuses dans mon cœur de blessures sur son corps. Non, il n'a rien. Je me jette dans ses bras, il m'emporte vers le lit et j'entends au loin en écho aux siens les rires de ses hommes qui fêtent la victoire. Je l'aime. Je l'aime pour ce qu'il est et pour son corps souple et musclé. Il est pour moi une drogue, sans lui je m'étiole et je meurs, de cela je suis sûre. Sa bouche m'influe la vie, ses mains me façonnent et quand il m'enlace, nous ne formons plus qu'un. Je suis lui, ce grand guerrier aux yeux de ciel, il est moi, la terre humide et chaude qui l'accueille et le protège de ses souvenirs...

Depuis quelques jours la lumière décroît, c'est maintenant visible. Le jeune maître, maussade, sait qu'il va devoir bientôt repartir. J'en suis triste mais je fais tout pour le lui cacher. Hier le temps était gris. Il arrivera à la frontière entre chien et loup et quand il vaincra de nouveau, la lumière abondante se

déversera partout. En attendant, je reste seule avec mon ennui et la Dame Blanche qui tente vainement de me distraire. Je ne l'écoute pas et me recroqueville au fond du lit en espérant qu'elle parte. Oh mon aimé, reviens vite !

Je me suis réveillée ce matin en plein bonheur, éclaboussée de chaleur et de lumière bourdonnante ; mon ange sera bientôt là. Je l'attends impatiente. Le pas lent de son cheval résonne dans la cour. Je le vois, il a l'air las. Lourdement il abandonne sa monture et se dirige à l'intérieur...La porte s'ouvre. Mon Dieu, son bras ! Il est blessé et son visage, au-dessus de l'œil aussi. Timidement il me sourit, crispé, et me tend un bras. Mon amour, mon amour, que t'ont-ils fait ? Il ne veut pas me répondre mais dans ses yeux je lis l'incertitude. Non, il faut qu'il se repose, qu'il se soigne et tout ira bien.

La lumière diminue, plus vite encore que les autres fois. Mon beau Seigneur n'est pas complètement remis de ses blessures et nombre de nos hommes sont morts ou blessés. Le désespoir nous a tous envahis. Courageusement pourtant le maître a décidé de repartir. Après son départ, j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. La Dame Blanche est venue me réconforter... Nous savons que maintenant depuis longtemps déjà il a dû atteindre la frontière. Pourtant l'obscurité gagne. L'angoisse douloureuse étreint mon cœur, je crains le pire, je n'y survivrais pas. Mon Dieu, faite qu'il revienne, j'ai besoin de lui, ayez pitié !

C'est fini, la nuit est là, partout, insidieuse. Je sais qu'il ne reviendra plus. J'ai décidé de le rejoindre mais la Dame Blanche m'a enfermée dans la chambre et y a soustrait tout ce qui pourrait m'aider dans cette tâche. Idiote ! J'ai arraché les tapisseries des murs, derrière il y a une bonne pierre. En prenant mon élan du bout je devrais réussir. La Dame Blanche a jailli brusquement dans la chambre. Comment sait-elle toujours ce que je fais ? J'ai refusé de prendre ce qu'elle voulait et je l'ai même griffée en hurlant mon désespoir. Elle a appelé sa garde. Deux hommes portant ses couleurs sont venus me violenter, ils m'ont attachée sur le lit et m'ont entrouvert la bouche pour y glisser leur poison. Oh mon amour, j'ai lutté de toutes mes forces contre eux, comme tu le fais aussi. Pourtant, humiliée, je m'abandonne...une sorte de sommeil...peut-être la mort, si douce... Serait-il possible que je te rejoigne, je ne demande rien de plus…

… Ce matin le soleil est entré joyeusement dans la chambre. Espiègle, il a joué sur la couverture du lit pour ensuite ricocher sur le miroir du coin. A cela j'ai su qu'une fois encore mon Seigneur revenait victorieux. Je me suis levée et, impatiente, j'ai guetté son retour, debout à la fenêtre, longtemps...

Intra-muros

Marc Arpin

De la fenêtre de son logement au septième étage, James regardait les mouvements de la vie, en bas, dans la rue. Les voitures, s'arrêtant et redémarrant aux feux de circulation. Les gens qui vont et viennent, un sac d'épicerie ou une mallette à la main. Des passants promenant leur chien. Une journée pareille aux précédentes, comme les milliers d'autres que James avait vécues depuis qu'il était cloué à cette chaise roulante. Observer la banalité du brouhaha quotidien lui procurait une forme d'évasion, comme lorsque l'on regarde un documentaire sur un lieu exotique que l'on ne visitera jamais. Ces choses simples que les humains accomplissent sans même y penser : marcher, se gratter la tête, lever un bras, se pencher, le fascinaient.

Devenu quadraplégique à l'âge de trois ans et demi après une chute du balcon de la maison de ses parents, James n'avait conservé aucune réminiscence de la période précoce de sa vie durant laquelle il avait eu l'usage de tous ses membres. Aussi loin qu'il ait pu se rappeler, il était assis dans un fauteuil roulant. Dans ses souvenirs d'enfance et d'adolescence, il se voyait assis, toujours assis, dans des fauteuils de plus en plus grands, de plus en plus sophistiqués, dotés de technologie chaque fois plus avancée...mais assis. James n'avait jamais éprouvé un sentiment de révolte d'être privé de la capacité de se mouvoir. Tout au plus, à l'adolescence, sombrait-il dans une rage passagère lorsqu'apparaissait une jolie fille dans son entourage, sachant qu'il ne pouvait rien en espérer. Cette rage se changeait ensuite en un état de profonde mélancolie qui pouvait durer des jours mais qu'il apprit peu à peu à maîtriser au fil des années. Ses parents n'avaient ménagé aucun effort pour que leur fils unique mène la vie la plus normale possible. Ainsi, James avait pu terminer l'école secondaire dans une école spécialisée avant d'entreprendre des études universitaires en psychologie. Il avait choisi cette discipline parce que, disait-il, sa situation

et son vécu l'avaient doté d'une empathie que très peu de psychologues praticiens possédaient. Durant toutes ses années à l'université, ses parents le transportèrent aller-retour quotidiennement à bord du véhicule spécialement aménagé qu'ils avaient acheté à grands frais lorsqu'il était encore enfant.

Aujourd'hui âgé de vingt-quatre ans, il débutait sa vingt-et-unième année depuis son accident. Il recevait ses patients dans son appartement spécialement aménagé où une infirmière ainsi qu'un préposé venaient trois fois par jour pour assurer ses besoins de base. James vivait sa vie intra-muros. Confiné à l'intérieur des murs de son logement mais, surtout, prisonnier des remparts imposés par son corps. Sa vie se serait sans doute poursuivie de cette manière, sans soubresauts ou états d'âme quand un événement inattendu vint brusquement en modifier le cours. Il y a de cela six mois, James se réveilla au milieu de la nuit, en proie à une crise d'anxiété aiguë. Une sensation qu'il n'avait jamais connue auparavant. Tentant de se calmer, il se rendit compte que son éveil brusque était survenu au moment d'un rêve. Il rêvait qu'il avait deux ans et qu'il marchait. Pour la première fois de sa vie, il s'était vu petit ayant le plein usage de ses membres. Bien qu'il sût qu'il avait marché dans son enfance, James n'avait jamais vu de photos de lui entre douze mois et trois ans et demi, ses parents ayant jugé cela préférable pour l'aider à mieux accepter sa condition. Cette vision le bouleversa. Il appela ses parents sans attendre le matin. Ce fut sa mère qui répondit.

- James, pour l'amour du ciel, qu'est-ce qui t'arrive ! répondit-elle d'une voix étonnamment alerte pour une personne qui dormait profondément à peine quelques secondes auparavant.
- Maman. J'ai rêvé que je marchais. Je me suis vu, petit, en train de marcher. Comme avant mon accident.

Il y eut un silence au bout du fil.

- Maman ! Est-ce que tu as entendu ?
- Oui, oui, j'ai entendu. Mais ce n'était qu'un rêve mon chou.
- Non, non. Tu ne comprends pas. C'était moi à deux ans. Je vous voyais tous les deux, papa et toi. Je courais et vous m'attrapiez dans vos bras. C'était comme si j'étais retourné dans le passé.
- On peut en parler demain si tu veux, reprit-elle sur un ton hésitant, ne sachant que dire face à l'agitation de son fils.
- Oui on va en parler. Il raccrocha.

James ne parvint pas à se rendormir. Il demeura longtemps à revisualiser le contenu de son rêve. Plus de trois heures après son réveil, les images demeuraient d'une très grande netteté et James n'avait qu'un souhait : retourner à ce moment. À peine le préposé eut-il franchi le seuil de la porte après sa visite matinale, James communiqua avec l'un de ses amis psychologue.

- Salut Charles. Comment vas-tu ? J'ai besoin de ton aide, lui dit-il de but en blanc.

- Ah mais dis-donc James, ça fait un bail. Oui je vais bien...mais qu'est-ce que je peux faire pour toi ? répondit Charles Cooper étonné tout autant de l'appel que de la hâte de James à lui exposer ce dont il voulait discuter.

- J'ai besoin que tu me guides dans une régression hypnotique. Je viens de retourner en rêve à une époque dont je ne gardais aucun souvenir. Quand je pouvais marcher.

- Euh, oui c'est possible de faire la régression mais ça ne changera rien à ton état. Tu le sais. Es-tu sûr que c'est une bonne idée ? Même si tu réussis à retourner dans ton enfance sous hypnose, tu te réveilleras toujours quadraplégique après la session, lui rétorqua-t-il, regrettant aussitôt d'avoir employé le mot « quadraplégique ». Tu vas être encore plus déprimé après.

- Non, tu ne comprends pas. Si je peux retrouver la faculté de marcher, de bouger, quand je le souhaite, même si ce n'est que dans ma vie subconsciente, alors tout change pour moi.

Charles Cooper ne répondit pas, se contentant de faire sentir à James qu'il avait toute son attention tout en s'efforçant de dissimuler son scepticisme.

- S'il-te-plaît, trouve quelqu'un qui peut m'aider. Je te rappelle.

James demeura de longues minutes plongé dans ses pensées. Son anxiété de la nuit s'était maintenant muée en fébrilité, alimentée par les perspectives inédites que lui avait ouvertes ce rêve, ce voyage dans son propre passé. Ses réflexions furent interrompues par la sonnerie du téléphone.

- Tu m'as fait peur cette nuit mon chou. Tu n'as pas l'habitude d'appeler à des heures pareilles ? Tu vas bien ?

- Oui maman, je vais bien. Je voudrais que tu me montres des photos de moi avant mon accident.

Sa mère ne répondit pas, attendant que son fils lui explique les motivations de cette requête inattendue. Elle n'eut pas à attendre longtemps.

- Vous ne m'avez jamais montré de photos de moi à cet âge. Je vous l'ai pourtant demandé maintes fois mais vous avez toujours refusé. Maintenant je veux les voir. Je veux voir si ce que j'ai rêvé la nuit passée est une création de mon subconscient ou bien un souvenir, qui refait surface. Vous ne pouvez plus me refuser cela, termina-t-il en réprimant un sanglot.
- Tu sais, ce n'était pas pour te faire du mal. Ton père et moi nous avons voulu t'éviter des souffrances inutiles.
James pleurait maintenant à chaudes larmes.
- Je comprends quelles étaient vos intentions. Mais aujourd'hui ma mémoire veut me dire quelque chose. Ce quelque chose c'est ce que vous ne m'avez pas montré, qui existe pourtant, et qui est gravé quelque part dans mes souvenirs, réussit-il à balbutier malgré les lourds spasmes de sanglots qui entravaient son élocution.

Les pleurs de son fils ébranlèrent la mère de James. Elle se revit, son mari et elle, arrivant à l'hôpital plus de vingt ans plus tôt, leur unique enfant brisé en morceaux. Toutes ces années à expier cette négligence momentanée, cet instant de distraction dont le prix allait s'avérer si élevé, prix qu'ils continuaient de payer leur fils et eux aujourd'hui encore, comme une hypothèque jamais amortie. Maintenant James voulait retourner à ces moments de son enfance, quand tout était possible. Ces moments qu'eux avaient tenté d'oblitérer de leur propre passé, pour leur propre survie tout autant que pour celui de leur enfant. Le jour même ils lui apportèrent l'enveloppe avec les photos mais le laissèrent les regarder seul. Ces images, qu'il vit pour la première fois de sa vie, le plongèrent dans un état de désolation mentale. Certaines des photos étaient des représentations quasi-identiques à ce que son rêve lui avait révélé. Son cerveau conservait le souvenir de cette période de sa vie et avait décidé aujourd'hui de le lui montrer. Sa sérénité, patiemment construite pendant vingt années, s'était évanouie. Les fondations de sa vie, qu'il avait crues solides, s'effondrèrent en voyant ce qu'il avait été, et en imaginant ce qu'il aurait pu devenir.

Le surlendemain, Charles Cooper rappela James.
- J'ai un collègue qui est disposé à t'aider. L'hypnose est sa spécialité et il a fait plusieurs sessions de régression avec de bons résultats pour ses patients. Tu veux vraiment tenter cela ?
- Oui, quand est-ce qu'on peut le faire ? Le plus tôt possible s'il-te-plaît.

- On fait ça chez toi bien sûr, répondant lui-même à la question qu'il posait. Demain si tu veux.
Le lendemain vers dix heures du matin, Charles Cooper se présenta chez James accompagné de Paul Brown. Ils s'installèrent au salon où, une fois les présentations faites, Brown expliqua sa méthode et donna ses instructions sur la procédure.
- James m'a expliqué que vous voulez retourner à une période précise de votre enfance. Je vais vous accompagner dans ce périple intérieur. Lorsque vous serez sous hypnose, vous serez conscient de mes paroles mais étanche à tout autre signal qui ne viendrait pas de moi. Vous devrez être à mon écoute et m'abandonner toute votre volonté. Quand je déciderai que ce sera terminé vous reprendrez votre état normal de conscience et retrouverez le contrôle sur vous-même. C'est compris ?
- C'est compris, répondit James en hochant doucement la tête tout en esquissant un sourire triste.
Le thérapeute débuta la procédure et James sombra immédiatement dans un état de semi-conscience. Paul Brown expliquait à James qu'il était maintenant dans la maison de ses parents à l'âge de deux ans et demi, qu'il jouait avec son père dans la cour, qu'il courait, sautait dans les feuilles mortes. Tout se déroulait normalement. Le sourire sur le visage de James s'épanouit comme s'il eut atteint un état de grande béatitude. Brown se tut pendant de longues minutes afin de laisser James jouir pleinement de ce qu'il ressentait. Il entreprit ensuite le retour vers le présent et prononça les paroles visant à ramener son patient à la conscience. Mais rien ne se produisit. James souriait toujours mais ne se réveillait pas. Après plusieurs essais infructueux, il saisit celui-ci par les épaules et le secoua doucement mais là aussi ce fut sans succès. Brown et Charles Cooper se regardèrent. Ils le remuèrent tous les deux, vigoureusement.

Trois jours plus tard, Leonor et Patrick, les parents de James, reçurent une lettre de leur fils.

Chers maman et papa,
Quand vous lirez cette lettre, si tout se déroule comme je le souhaite j'aurai retrouvé, et pour toujours, l'usage de mes membres. Je marcherai, courrai et bougerai comme lorsque j'étais votre petit enfant.

Pardonnez-moi de vous quitter comme cela, sans avertissement et de vous mettre devant le fait, sans vous laisser la possibilité de me dire adieu. Ces derniers jours j'ai pris conscience que je ne pourrai plus continuer ma vie comme je l'avais connue jusqu'à présent. Ce n'est plus possible. Je veux jeter mon dernier regard sur le monde en me tenant sur mes deux pieds.
Merci pour l'amour que vous m'avez donné. Je l'emporterai et le garderai précieusement avec moi.

James.

James demeura dans un état pseudo-comateux-hypnotique pendant près de trois mois avant de s'éteindre doucement en présence de ses parents et amis. Durant tout ce temps, il ne perdit jamais le sourire qui avait illuminé son visage les premiers jours.

L’échappée belle

Charly Fougnon

De la Fenêtre… CLAIRE ?

Quelle ouverture sur mes langueurs et mes joies adolescentes depuis si longtemps théoriquement recyclées !...

A l’instant, je me rends compte qu’en fait (Chut ! c’est un secret, ne le dis à personne), malgré toutes ces années, Claire ne m’a jamais quitté.

Pauvre CLAIRE…

Quel héritage. Te rends-tu compte ?

Elle avait de quoi en vouloir à la terre entière et surtout à sa famille de lui avoir légué un nom pareil.

Imagine, « De la Fenêtre », ce n’est tout de même pas facile à porter chaque jour, en toute circonstance : en terrain officiel pour les formulaires administratifs comme en pays d’oralité, par exemple lors du premier appel des élèves d’une classe, les personnes présentes, surprises, hésitaient un instant entre surréalisme débonnaire et provocation gratuite.

Nous percevions le monde avec les mêmes clés, les mêmes valeurs et nos Sourires complices pendant les silences d’incompréhension nous ont beaucoup rapproché… loin des moqueries bavardes et autres absurdités sans issue qui ne manquaient pas de fuser.

Comment vivre en toute sérénité dans un Présent susceptible de te ridiculiser à tout moment ? (Décidément un Présent n’est pas toujours un Cadeau !)

Comment se projeter dans ce vide, dans cette transparence ?

Comment s’identifier dans les rebonds incertains d’un saut à l’élastique ?

Par dérision, le cœur léger à notre point de ralliement, la journée commençait parfois ainsi : que vais-je découvrir ce matin « De la Fenêtre » ?

Beau Temps

la montagne s'étire

en rêvant Tes balades

la Brume au loin

alternativement se prélasse

et s'estompe

redécouvrant des horizons

de plénitude

et berçant ton visage

de Douceurs en plein ciel

Chouette !! une belle journée s'annonce.

Tant que la Vie est belle, profitons-en… une évidence limpide avec Claire.

(mais souvent, le message était plus flou ou plus sombre)

Certains soirs d'échanges simples et de délires sincères, blottis l'un contre l'autre à scruter les étoiles hésitantes sur fond d'incertitude, nous refaisions le monde aux couleurs d'Utopies humanistes (non-violence, tolérance, droit de vivre décemment quelques soient les circonstances).

Malheureusement, comme Tu le sais, nos Rêves n'ont pas suffisamment convaincu et essaimé…

Ses yeux luciole guidaient nos pas et le Temps s'écoulait au rythme insouciant de notre amitié et de notre jeunesse.

Partager les instants et partager les mots

aux reflets verts changeant

de son regard passerelle

Cueillir les émotions sur les copeaux du Vent

échanges d'impression

ourlées du fil de l'eau

Rechercher un écho, ni amer, ni docile,

ressource d'ouverture

pour dialogue plaisir

S'offrir de vrais moments aux couleurs essentielles,

garantie de mieux-être

et sincères évasions

à ressentir sans modération

N'ayant ni les mêmes rouages (génétiques, physiques, psychiques), ni les mêmes vécus, évidemment, pour notre plus grand Plaisir, nous n'étions pas toujours d'accord sur tout… ce qui donnait l'occasion d'argumenter, de défendre âprement ses positions, de négocier, d'approfondir et d'enrichir notre relation.

Un grand éclat de rire saluait notre réconciliation en nous offrant un regard nouveau sur des potentiels insoupçonnés quelques virgules auparavant.

Au grand partage de l'énergie universelle, les oiseaux du Possible, par milliers, ont envahi l'espace de leur diversité.

Nous avons dû nous éloigner en plein vol, aux confins d'infini, sans même nous en apercevoir, sans nous quitter vraiment, en équilibre vibratoire avec la dynamique de l'instant,

dans la lumière tendre,

sensible, Sensuelle,

hors d'atteinte de la Raison

Merci d'avoir réveillé ces lointaines sensations.

A Bientôt, CLAIRE.

Soirée concert

Marie-Hélène Marcon

De la fenêtre me parviennent leurs voix feutrées dans la douceur de juin. Il est tard et je ne trouve pas le sommeil dans mon nouvel appartement. Je me penche légèrement contre le garde-corps. Cinq musiciens marchent vers la place, chargés des housses ventrues des instruments. Sous le parfum des tilleuls, il est question de contraintes horaires, d'un passage fortissimo et d'une prochaine représentation ; puis ils disparaissent entre les arbres fleuris à l'entrée du parking. Rompue de fatigue par le déménagement, je vais me coucher... Le lendemain, je repère une affiche annonçant un concert : l'orchestre Philya jouera prochainement dans l'auditorium de l'école de musique. J'en repère le portail dans la petite rue perpendiculaire à la mienne. Je note cette date, belle promesse d'une soirée de détente.

Le temps qui me sépare de la représentation chemine en raccourcis entre le nouveau travail, l'emménagement et la découverte progressive de cette nouvelle ville. Le parc, à quelques centaines de mètres accueille mes heures de liberté. Un vrai bonheur ! Il borde le lac sur plusieurs hectares avec, au sud, les restaurants dont les terrasses avancent vers l'eau. Ce bijou d'émeraude dont les roseaux filtrent les lumières m'a décidée à changer de vie. Il le fallait. Marc ne m'avait pas laissé le choix en niant notre histoire. Je n'ai toujours pas compris son départ. J'ai d'abord cherché à retenir les souvenirs, mais ils s'effilochaient dans la douleur de l'absence. J'ai sombré sur une trame fragile : l'image de son visage dans la glace de la salle de bain, son parfum dans le dressing, le livre qu'il avait oublié sur l'étagère du salon… J'ai tenté de confondre le manque dans le travail, pour finalement m'épuiser ; et le couperet est tombé deux mois plus tard, avec un arrêt m'enfermant entre le canapé et mes tasses de thé. La famille s'en est mêlée, puis les amis, qui m'ont lentement fait retrouver le monde. Comme ce jour où nous sommes parties à trois, « en filles », au bord du lac. Avec elles, je me suis laissée porter. Est-ce l'amitié, la transparence de l'eau, la fraîcheur

des ombres, le bruissement des feuilles ? Dans ce bain de verdure, l'appétit de vivre a repris sa place. Le premier fou-rire avec les copines m'a surprise alors qu'on tentait d'enserrer des troncs de hêtres pour ressentir leur énergie, sans trop y croire. Je me tenais les côtes d'une main sans lâcher l'écorce de mon géant de l'autre. J'ai un tendre souvenir pour lui lorsque j'y pense. Ces jours-là, une dépendance au végétal, à la terre, à la lumière et à l'eau s'est installée, salvatrice : le meilleur m'était dû désormais ! « Je vais vivre ici » décidais-je.
Le faire ne m'a demandé que trois mois : préavis divers, recherche d'un travail, d'un toit, et enfin le départ. Les amis ont suivi mon enthousiasme et mon installation… puis sont repartis.

Lorsqu'on ne connaît personne, on se surprend à être spectateur des autres. Et on prête mille vies à des visages, des attitudes, pour peu qu'on entende quelques mots échangés... Devant les portes de l'auditorium pour la soirée de Phylia, la foule bourdonne ainsi des bribes de quotidiens emmêlés. Je les traverse et m'installe assez prêt de la scène. Je vois très bien les musiciens. L'œuvre se prépare entre raclements de chaises et accordages croisés ; puis, le chef d'orchestre salue l'assemblée. Il lève sa baguette. Le public passe dans l'ombre et les cuivres dans la lumière. La musique surgit, issue de tous. Les regards arpentent les partitions ; les visages concentrés se tendent vers la précision. Portée par les éclats des cors, je flâne entre les pointillés des flûtes et le swing des saxophones, observant les virtuoses en action. Le bourdon des altos ramène mon regard sur l'avant de la scène, vers les violonistes : deux visages de femme s'imposent alors sous la lumière. Leurs regards sillonnent les portées. Je me demande alors quel quotidien elles laissent entre parenthèses en venant ici offrir leur temps aux notes. Portée par un pianissimo envoûtant je ne résiste pas à entrer dans l'univers qu'elles m'inspirent.

L'une, très pâle sous sa lourde frange brune peut avoir trente-cinq ans. Personne ne l'attend à l'appartement. Isadora doit s'y faire : Léonce ne veut pas d'enfant. Il a parlé d'autre chose lorsqu'elle lui a redit ce désir. Plusieurs fois. Alors, ils ont rompu. Elle tranche toujours lorsque l'existence emmêle la douleur aux espoirs. Ce soir, son visage blanc est impassible derrière les notes.

Quand un allégro soulève la mélodie, mon regard se porte sur sa voisine de droite : d'une énergie contenue, Monica se penche rapidement pour tourner un feuillet. Ses boucles châtain ombrent de petits yeux noirs cintrés par les rides du sourire. Elle aborde une quarantaine bien occupée, mais ici, l'archet et le pupitre la happent. Les mouvements effacent tout le reste ; jusqu'à ce que la main du chef suspende la mélodie des premiers violons. Dans le silence des cordes, elle s'appuie alors légèrement au dossier et souffle imperceptiblement. La partie la plus soutenue est passée. Monica se permet de laisser courir sa pensée tout en suivant les portées : espère qu'Armelle et Jade seront au lit lorsqu'elle rentrera, croise les doigts pour que le contrôle de maths de la grande se passe bien, réalise qu'elle n'a pas mis le bonnet de bain dans le sac de sport de la petite. Après son travail, il a fallu concilier les habitudes du soir avec la préparation du lendemain, du repas, et celle du concert. Pourtant à 19h, elle était prête et les filles accueillaient Sonia, la jeune fille au pair. Si seulement leur père avait été disponible ! Mais c'est si rare. Monica s'empêche d'y croire depuis que Théo a eu sa promotion. Ils en sont heureux mais tout s'accélère...
Tiens ! La jeune fille assise à la gauche d'Isadora échange un clin d'œil avec Monica en saisissant sa clarinette. Alice, la vingtaine, repousse souvent ses longs cheveux bruns et lisses d'un mouvement d'épaules. Elle a travaillé sérieusement sa partition entre deux séries d'évaluations de fin d'année au cabinet. L'alternance en tant que secrétaire médicale est si prenante qu'elle a d'abord cru devoir abandonner l'orchestre pour sa formation. Finalement, tout se passe dans l'urgence, mais bien. Je la vois se retourner brièvement lorsque les choristes apparaissent sur le fond de scène tandis qu'un soliste s'avance. Il semble avoir son âge. Le connaît-elle ?...
Le final m'emporte, et les contours de mes portraits imaginaires s'y perdent. J'applaudis cette échappée musicale.

Le temps d'échanger quelques mots avec une collègue de travail, et je savoure un thé glacé en ouvrant à la fraîcheur du soir les volets de l'appartement tiède. La foule disparaît. Deux musiciennes s'attardent en faisant un signe de la main à une troisième, laquelle n'est autre qu'Isadora ...
Puis j'entends :
- C'est dommage qu'elle ne reste pas.
- Tu sais bien qu'elle n'a pas trop le moral en ce moment.

- Parler un peu lui ferait peut-être du bien ?
- On ne peut pas la forcer.
Elles s'installent sur le banc en contrebas de ma fenêtre. Je les reconnais alors : Monica et Alice ? Je m'adosse au montant de bois, surprise de retrouver les deux violonistes que j'avais remarquées.
Leur conversation résonne le long du bâtiment :
- Alors, c'était quoi ce petit clin d'œil juste avant le final ?» demande Monica
- Oh rien.
Après un silence, Alice reprend :
- Et toi, tu ne rentres pas retrouver tes enfants ?
- Cinq minutes de printemps pour moi ne seront pas de trop. Il y a quelqu'un avec eux.
Médusée, je guette la suite.
- Allez raconte !» lance Monica
La plus jeune se tait quelques instants :
- Tu promets de ne pas te moquer ?
- Pourquoi le ferais-je ? s'étonne son amie.
- Voilà. Cet après-midi, je suis arrivée en retard pour la générale. Je courais, et à l'entrée j'ai bousculé quelqu'un, un garçon de mon âge. Nous avons échangé quelques mots. Il m'a dit faire partie du chœur. J'ai parlé de ma place de clarinettiste. C'était…étrange. Tu connais cette impression d'être hors du temps quand, tout naturellement, on ne se quitte pas des yeux ? Ce qu'on échangeait n'avait pas plus d'intérêt que : Vous chantez ? J'en suis fort aise., ou presque ! »
Elles rient. Alice continue :
- Et tu aimerais que ça ne s'arrête pas. C'est tranquille, ça coule de source ; c'est comme si on se connaissait déjà. Ça n'a duré que quelques minutes, le temps de ramasser mon sac. Nous étions en retard tous les deux ! Alors bien-sûr, je me suis retournée pour tenter de voir la chorale avant le final ; il était prêt pour son solo. Et voilà, c'est tout !
Avec un soupir rageur, elle ajoute :
- Tout l'univers, j'ai parcouru tout l'univers en une minute dans son regard !
Un crissement de sauterelle résonne.
- Et ? dit Monica
J'entends un claquement de main.

- Et bien ... rien ! La fin, le salut au public, la cohue dans les loges, et pfft ! Lorsque je suis sortie, le car des choristes partait. Je ne l'ai même pas aperçu à travers les vitres. Je ne sais rien de lui. C'est trop bête !
- Cette chorale ne vient pas de loin, tu peux tenter quelque chose.
- Jouer à Sherlock Holmes, non merci !
- C'est toi qui vois, mais c'était un joli début. »
Un murmure s'est fermé sur la nuit et elles sont parties.

Une heure plus tard, je finis mon verre accoudée à la rambarde lorsque le ronronnement d'un vélo électrique suit le rayon de son phare jusqu'à la grille fermée de l'école de musique, puis revient vers le banc. Le cycliste y cale le guidon, s'assoit, et ôte son casque : c'est le soliste d'Alice ! Il soupire en renversant la tête en arrière. Nos regards se croisent.
J'hésite. Je ne sais rien de la jeune fille, en réalité. Mais je suis la seule à voir qu'il est revenu, et à pouvoir lui dire qu'Alice l'a cherché. La fraîcheur de ces hasards me délivre de ma réserve. Je le hèle en lui demandant de m'attendre. En chaussons, je prends l'escalier de court et me retrouve face à lui, essoufflée, et ne me sentant pas tout à fait légitime ; plutôt entremetteuse malgré moi !
Après un bonsoir circonspect, il m'interroge du regard. Incertaine, je le félicite d'abord pour sa prestation chantée durant le concert. Il me remercie, presqu'un peu inquiet, en remettant son sac à dos. Alors, d'une traite, je lui raconte, non pas mes inventions, mais mon thé glacé, de la première à la dernière goulée… Saisi par mon récit, il sourit, les deux mains sous le menton, clipsant songeusement son casque :
- Vous les connaissez ? dit-il
- Non. Je peux seulement vous dire quand ont lieu les répétitions, car j'entends les musiciens sortir.
Il fouille ses poches, et me donne un papier plié sur lequel il vient d'écrire deux lignes.
- Je ne peux pas revenir ici avant fin juin. Seriez-vous d'accord pour donner ce papier à la jeune fille, si vous la voyez ? Je tends la main en lui répondant que oui bien sûr, je saurai jouer ce petit coup de théâtre avec plaisir…
Ce que je fais le mardi suivant, au grand étonnement d'« Alice » … qui s'appelle Lydia.

Ensuite, la fin du mois de juin rend son silence à la rue tous les mardis soir. L'été s'écoule, entre le lac et la forêt, me comblant de retrouvailles avec mes amis, et j'oublie les faiseurs de notes. Septembre les retrouve, fidèles à leurs instruments. De mon côté je commence une spécialisation professionnelle, et les stages à distance s'enchaînent.

C'est bien plus tard, un soir du printemps suivant, alors que je suis plongée dans des récits de voyages, que cet épisode insolite résonne : deux coups de sonnettes me surprennent à dos de chameau en Abyssinie. Je lève un sourcil, retenue par les aventures de mon héros dans le désert. A nouveau, un coup de sonnette. Le marque-page décide pour moi. J'entrouvre la porte et je les reconnais ! Main dans la main, les deux tourtereaux me sourient, tenant un bouquet et une enveloppe…

Une fenêtre sur le temps

Chloé Magniez

De la fenêtre, je vois un carré de ciel que chatouille la cime d'un grand arbre. La lumière se reflète dans ses feuilles dont les mouvements et ombres mus par le souffle d'une brise plus ou moins vive vibrent de rayons colorés. Parfois le gris contamine l'ensemble du paysage, cela dépend des heures, cela dépend des jours. Quand j'étais enfant, on m'avait raconté que la couleur des feuilles des arbres permettait de connaître la saison dans laquelle nous étions. C'est devenu impossiblement repérable tant d'un jour à l'autre les détails changent. À quelle saison appartient le blanc coton ? À quelle saison appartient le gris orage ? Et le bleu violacé ? C'est si déroutant que j'ai inventé une nouvelle règle : chaque couleur donne le ton à l'un de mes états d'être. Quand il fait rose, je suis ensommeillée. Quand il fait jaune, je transpire et je rêve d'ombre et de fruits bien juteux. Quand il fait noir, je m'endors. Ça ne fonctionne pas toujours, parfois, le ciel a des couleurs qui n'existent pas, alors j'invente, je compose et je démultiplie chaque feuille pour lui donner un écho. Et, quand elles sont trop nombreuses, je les laisse à l'extérieur de moi et j'observe leur ballet de virevoltes colorées.

J'observe ce carré de ciel depuis une éternité me semble-t-il. De l'autre côté de la fenêtre, là où je me tiens, c'est mon chez moi. Ou quelque chose qui lui ressemble. Ce n'est pas très grand, ça peut paraître froid mais il y a mes affaires, mes meubles, mes souvenirs préservés dans cet écrin de peinture blanche : un bouquet de fleurs séchées qu'on m'avait offert à la fête des mères il y a bientôt quelques décennies, des photos dans des cadres accrochés au mur, des cartes postales, une pile de journaux avec celui d'hier et celui d'aujourd'hui. J'ai reconstitué au mieux l'ensemble de mon cocon quand j'ai emménagé là. Je ne m'y sens pas toujours chez moi, parce que *chez moi*, c'était avant et c'était ailleurs, mais au fur et à mesure, j'y ai pris mes marques, ce bout de ciel devenu mon morceau de pensée, et ce grand arbre dont je ne vois que le sommet un toit voisin.

Il y en a d'autres bien sûr, des voisins. Ils sont moins bavards, ou parfois parlent des langues que je ne comprends pas. Souvent ils déambulent, toquent à ma porte et passent une tête puis poursuivent leur routine interminable. Certains s'arrêtent, tentent de discuter avec moi du beau temps, des nouvelles qui vont vite mais qui me parviennent mal ou des souvenirs de *l'avant*. Je ne sais jamais vraiment que dire à ces existants qui traversent le chambranle de mon entrée. Alors je regarde l'heure et ils repartent aussi vite qu'ils sont venus. Ça ne fait rien, je n'ai jamais été très douée avec d'autres humains. Je préfère une compagnie plus discrète. D'aucuns ont bien compris, comme le chat du quartier qui vient me rendre visite assez régulièrement. Il se frotte dans mes jambes, parfois me fait presque tomber et joue avec mes chaussettes. J'en laisse toujours traîner car je sais à quel point cela l'amuse. Pourtant, je me méfie de ce petit être fourbe : un matin, le chat est entré dans ma chambre, il a fouillé dans mes affaires, mis le bazar et pissé dans mon sac de vêtements, heureusement sale. La voisine qui est passée plus tard a marmonné lorsque je lui ai raconté mon aventure. Elle ne semblait pas croire un seul des mots qui sortaient de ma bouche. Qu'est-ce qu'elle croyait, que je m'étais amusée à faire moi-même ?

Les oiseaux sont plus sages. Lorsqu'ils chantonnent sur la branche de l'arbre la plus proche de ma fenêtre, je leur envoie quelques miettes que je garde bien précieusement de mes repas dans une serviette pliée dans un tiroir. Alors ils gazouillent gaiement et cela donne d'autres couleurs sonores à mon paysage bien peu monotone. C'est fou le temps qu'on peut passer à regarder par la fenêtre. À les chercher dans les frondaisons, à observer en catimini leurs parades, à écouter leurs ramages comme leur remue-ménage. Avant, je connaissais toutes les espèces, je me souviens de mes encyclopédies imagées, que j'adorais feuilleter à longueur de journée. Je sais qu'elles sont dans la bibliothèque là-bas au coin. Et quand je m'apprête à ouvrir la porte, je me rends compte qu'elles sont *là-bas* et pas *ici*. Dans l'autre chez moi, celui d'avant.

Je pense souvent à *avant* et pourtant cela s'imprime de moins en moins bien sur mes pensées. J'ai l'impression d'avoir tant fait tourner les pellicules qu'elles s'effacent. J'adore regarder mon enfance, mes frères et sœurs plus âgés qui courent. Ils ressemblent comme deux gouttes d'eau à mes enfants. Je ne m'en lasse pas, je regarde toujours les mêmes époques. Il y a d'autres pellicules qui quant à elles ont sombré dans quelque coin noir, je ne peux remettre la main sur ces films. Ça me tracasse, souvent, de perdre mes

affaires. Pourtant je suis certaine de les avoir là, à portée de main… Ou c'était peut-être dans l'autre *chez moi* ? Oui, ils doivent eux aussi être bien rangés dans la bibliothèque. Quand j'y retournerai, je les retrouverai et je pourrai les visionner encore et encore. Pour le moment, je me répète les images encore présentes que j'aime. Mes enfants qui courent, dont le chahut me manque. Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'ils m'ont oubliée. Je ne leur en veux pas, qui voudrait passer du temps auprès d'une grand-mère ronchon alors qu'ils ont la vie devant eux ? Je pense à leurs aventures, parfois je recompose les pellicules de collages entre leurs vies et la mienne. Et je raconte mes histoires au chat farceur et aux oiseaux chanteurs. Parfois aux voisins qui passent en coup de vent. Je lis sur leurs visages des airs qui ne me semblent pas inconnus sans pour autant pouvoir les décrypter précisément et qui disparaissent bien vite dans leurs traits comprimés par la gêne. Ça me coupe les mots et je me tais, même si ma phrase n'est pas terminée. C'est bouleversant et ça fait mal à l'intérieur, au niveau du cœur. Mais je ne blâme personne, personne d'autre que le temps.

Mon corps aussi me fait mal. Je sens de plus en plus qu'il faiblit. A mesure que mon cerveau retourne en arrière, je sens mon corps dévaler la pente vers l'avant. Et ça me met en colère ! Autant je peux revenir au présent d'un cerveau qui déraille, autant les sables engourdissants qui gagnent chaque jour un peu plus mes articulations ne me disent rien qui vaille. On m'a proposé des médicaments en ribambelle mais je ne veux pas les prendre. Je veux continuer de me battre, comme je l'ai toujours fait, moi contre le reste du monde. Je perds courage parfois mais jamais espoir, je sais que ce n'est qu'un entre-deux. Comme cette fenêtre et comme cet endroit. Bientôt je retournerai là d'où je viens. Les oiseaux me manqueront mais d'autres viendront chanter leurs ritournelles à mes oreilles.

Ces temps-ci, les cris à l'intérieur de moi sont devenus vraiment bruyants. J'ai essayé de rentrer à l'intérieur encore plus profond pour les faire taire mais je craque. J'ai accepté de prendre les comprimés qu'on m'a proposés pour *aller mieux*. Ils ont des couleurs qui me rappellent mes oiseaux chanteurs et les feuilles de l'arbre. Étonnamment, je sens qu'ils ont raison, mon corps est plus calme mon esprit moins agité. Je vais m'étendre un peu pour profiter de ce calme qui m'envahit. Demain sera un autre jour, nous verrons.

*

À la fenêtre de ta chambre, je te vois qui regarde le ciel. Le ciel ou l'arbre, je ne sais pas trop mais tu as l'air absorbé. Absorbé par le mouvement, par les ombres, par les couleurs. J'aimerais savoir ce que tu te racontes à l'intérieur. Ta chambre est trop haute dans l'immeuble pour voir le ballet des voitures de visiteurs qui traversent le parc. Ce que tu vois de là-haut doit être mille fois plus poétique que le manège des carcasses pétrolantes.
Je suis reconnaissante que ta fenêtre donne sur cette vue. Ça doit te permettre de t'évader de ce vase clos et stérilisé de blancheur. Tu es entrée dans cet établissement il y a deux ans et cinq mois. Enfin on t'y a mise, un peu de force parce qu'il n'y avait plus de solution d'après tes enfants. Je n'ai jamais assisté à la discussion qu'ils ont eu avec toi. En revanche, je me souviens que tu l'as fait à contrecœur. Je crois que tu ne voulais pas voir. Je me souviens de tes larmes les premières fois, des sanglots déchirants lorsque tu comprenais. On avait pourtant fait le maximum pour aménager un cocon qui ressemble à l'ancien *chez toi*. Mais ce n'était pas *là-bas*. Devant moi, peut-être plus facilement que devant tes enfants, tu pouvais lâcher ce qui te bouleversait. Tu pouvais confier que tu avais du mal à t'adapter.
J'ai été un peu inquiète au début. J'avais peur que les autres, tes *voisins* comme tu les appelles, te tirent vers le bas au lieu de te pousser à tenir bon. Mais ils n'ont pas l'air de te déranger. Tu parles souvent du chat et des oiseaux. Le premier n'existe pas et les seconds, je ne les vois jamais. Je me demande alors à quoi ressemblent tes journées. Que fais-tu ? Tu observes cet arbre et les animaux de ton imagination ? Tu attends ? Le médecin a dit ce matin qu'il te trouvait en forme. Apparemment vous parlez beaucoup tous les deux. Il dit que ton monde intérieur est très riche. J'aime me dire que tu te racontes des histoires qui t'occupent l'esprit à longueur de temps. Est-ce suffisant ? Quels repères gardes-tu du temps qui passe ? Cette monotonie linéaire, ça doit être ça de ressentir l'éternité traverser son corps.
Quand je viens te voir, je te trouve souvent perdue dans tes pensées. Je ne sais pas vraiment si tu me reconnais, tu sembles percevoir dans mon visage des traits familiers mais tu restes sur la réserve. J'essaie de creuser, tu contournes, tu évites et tu réponds à côté. Mécanisme de protection ? Pure manifestation de ce syndrome amnésique ? Je me demande souvent. La décision de t'amener ici avait été prise pour ton âge bien plus que pour ta maladie dans un premier temps. Et puis tu as continué de vieillir. Et tout s'est aggravé. Lorsque tu n'as plus reconnu mon visage, ça m'a fait bizarre. J'ai cru que tu m'avais abandonnée, je me suis tournée vers la fenêtre, ta

fenêtre, et j'ai versé quelques larmes. Je ne pouvais pas te perdre. J'ai continué à venir, à prendre des nouvelles. Avec moi, j'ai de la chance, tu n'es pas particulièrement virulente. Tu réponds, tu es passive mais très gentille, comme à une petite fille qui viendrait demander des sucreries pour carnaval. Ce n'est pas le cas pour tout le monde : parfois tu es très pinçante, comme si on te dérangeait, ou lointaine et la communication s'arrête aléatoirement. Cela effraie certains, qui décident d'espacer leurs visites. Ce n'est pas le cas de tes enfants. Ce n'est pas mon cas non plus.

L'immobilité s'est prise au jeu de l'inaction et peu à peu tu es devenue de plus en plus faible. Je ne sais pas trop dissocier ta vieillesse de ton mal. Les deux arrivent conjointement et te submergent. Je me pose la question de la vieillesse du corps. Des limites qui s'accumulent et de ton regard. Quand tu m'appelles et qu'il faut t'aider à te lever, qu'il faut t'aider à manger. Je me dis que tu dois en souffrir. Mais toi que penses-tu ? Est-ce que demander de l'aide est moins pire que d'accepter le traitement ? Comme une forme de lutte pour garder le contrôle, garder ta dignité.

Aujourd'hui je te sens plus apaisée, plus calme. Quand je suis arrivée, tu étais étendue, tu faisais la sieste. Je ne te dérange pas, je sais que tu ne me reconnais plus depuis plusieurs semaines. Les médecins m'indiquent que tu as accepté de prendre tes comprimés. Ça doit te soulager. Je reste quelques instants, assise sur la chaise à côté de ton lit. Il est bientôt 17h, il faut que je reparte. Je caresse le plat de ta main de mon pouce. Je reviendrai demain. Je referme la fenêtre pour que tu n'aies pas froid et je vois un oiseau, pour la première fois, siffler sur la branche en face. Demain est un autre jour.

Marguerite au printemps

Florence Marga

De la fenêtre, le chat scrute les imperceptibles mouvements de la rue. C'est une grosse chatte rousse qui se gorge des premiers rayons de mars. Elle reste des heures, assise ainsi. Seuls de discrets mouvements des paupières, qui laissent apparaitre, dans une fente, des billes d'agate verte, rappellent qu'elle est encore en vie. Parfois une mésange, ou un bourdon, passant un peu trop près, la fait se tapir comme un fauve, prête à l'attaque. Mais placide, elle reprend sa pause, et les heures s'étirent dans la ruelle de ce petit village des Cévennes.

David, comme chaque fois qu'il repart après sa pause de midi, lève la tête vers l'image familière. Il sait que Marguerite est là, dans son fauteuil sous la fenêtre, elle aussi profitant de la chaleur des premiers soleils printaniers. Elle somnole, la tête dodelinant sur la têtière du fauteuil recouverte d'un napperon en crochet. La télé est allumée, un peu trop fort, qui égrène le bulletin d'informations de 13h de la chaîne publique. Il sait qu'elle restera là jusqu'à 16h où elle se fera réchauffer un petit café. Puis elle descendra dans la ruelle, faire quelques pas, échanger quelques banalités avec les autres veuves, qui, comme elle, tentent de rester « autonomes » comme on leur dit, le plus longtemps possible. Le chat la suivra, fera des huit dans les jambes des vieilles, sautera sur un muret pour courser un lézard. Parfois des randonneurs passent ici parce qu'un sentier de grande randonnée traverse le village. Le chat vient à leur rencontre et aime à se faire caresser. Marguerite est fière de son chat et leur lance, de son accent chantant : « *Vous la trouvez belle ma Minouchette ?* » Elle est contente quand son chat permet d'entamer une petite conversation, quand les étrangers ne la prennent pas de haut, quand ils ont envie d'en savoir plus sur la région, sur les guerres de religion, sur les huguenots. Marguerite n'est pas très instruite de l'histoire ancienne mais elle sait qu'ici est terre de résistance. Ce dont elle se souvient, elle, c'est que pendant l'occupation, le pasteur et sa femme ont caché des juifs ici,

des enfants surtout. Ils disaient que c'était une colonie, mais tout le monde savait bien que c'étaient des enfants juifs que des parents désespérés leur avaient confiés. Marguerite, elle était toute gamine, la maison de ses parents n'était pas loin du presbytère. Elle se souvient que les adultes en parlaient à voix basse. Certains même, en hébergeaient chez eux, en attendant qu'ils puissent partir ailleurs. « *On est pas des héros ici,* dit-elle dans un large sourire*, juste qu'il fallait le faire, alors ils l'ont fait !* »

David ça le rassure de sentir que Marguerite est là, toujours à la même place ou presque. Ici était son refuge quand ça criait trop à la maison, lui le petit môme solitaire né d'une union abîmée. Elle n'avait pas besoin de lui poser de questions, elle devinait que Roland avait encore trop bu, que dans ces moments-là, il humiliait Nicole devant son fils. Et Nicole pleurait en préparant fissa le dîner pour que son homme « éponge » un peu plus vite et qu'il aille se mettre au lit pour qu'on en soit débarrassé.

Marguerite préparait à David un bol d'un bon cacao, et le couvant de son doux regard, elle le réconfortait comme Nicole ne savait plus le faire. Elle le berçait d'histoires de son enfance, ou de l'enfance de sa mère, ou même de sa grand-mère. Elle lui caressait les cheveux en lui disant : « *Arrête de pleurer David, ou tes yeux vont finir par perdre leur couleur à force de tremper dans les larmes !* » Elle savait qu'alors il retrouvait son sourire. Marguerite a été le radeau pour traverser le fleuve tumultueux de son enfance. Et aujourd'hui encore, il lui faut sentir que le radeau est là. Il veille à ce qu'elle ne manque de rien, l'emmène à la permanence de l'assistante sociale pour son dossier d'A.P.A, et tous les six mois chez le toubib pour renouveler son traitement. Pour le reste, elle se débrouille avec le commerçant ambulant qui s'arrête au village une fois par semaine, et l'aide-ménagère.

David n'a pas fait comme ceux de sa génération qui sont descendus dans les gorges, ou même sont allés travailler à Nîmes ou Montpellier. Il a appris la menuiserie et lui, il répare, il consolide, il protège les maisons d'ici. Les artisans ne sont plus très nombreux. Et quand on aime le bel ouvrage, on se fait vite une réputation. David a des chantiers pour plusieurs mois, il n'est pas inquiet. Les Cévennes sont devenues « tendance » comme on dit à la télévision : les nouveaux venus, ceux qui sont arrivés pour restaurer une maison, le pressent de faire vite, et de faire à leur manière. David résiste, il sait que les maisons ici, ne sont pas des pavillons de banlieue, il sait combien le climat est rude, il tient une partie de son savoir des anciens. Une maison

ici, on ne la brusque pas, on l'observe, on la ressent avant d'envisager de la transformer. On passe un hiver là pour savoir à quoi elle est soumise. On apprivoise les gens du coin pour qu'ils osent dire ce qu'elle a traversé. Une maison en Cévennes, une belle maison à la pierre couleur châtaigne, on ne la soumet pas.

David n'aime rien tant que prendre la route de la corniche au petit matin et s'arrêter là-haut, sur la crête, à contempler les collines aux couleurs bleutées, qui s'étendent aussi loin que peut porter le regard.

Il aurait pu passer sa vie tout seul, mais Hélène a élu domicile ici, il y a 10 ans maintenant. Ils avaient 40 ans tous les deux, elle était venue passer quelques jours dans le coin, fuyant un époux violent. Chienne maltraitée, il l'a recueillie, il a pris soin d'elle et elle n'est plus repartie. Vive et lumineuse, elle s'est fondue au milieu des habitants du village comme une enfant du pays, prenant même l'accent méridional. Elle s'est fait embaucher par une association de services à domicile, qui était bien heureuse de cette aubaine : trouver une femme encore jeune, énergique et motivée, ça ne court pas les rues !

Le corps et le cœur d'Hélène étaient trop meurtris pour qu'ait pu s'y nicher un enfant. Et ils se sont sentis trop vieux tous les deux pour cette aventure-là. Ils prennent soin l'un de l'autre, ils se soucient des aînés du village mieux que de leurs propres parents, ils vieilliront là et ça ne leur fait pas peur.

Marguerite non plus n'a pas eu d'enfant. David n'a jamais osé lui demander, ni à elle ni à Jean avec qui elle a passé 60 ans de sa vie. Parfois des neveux venaient l'été avec la marmaille. Mais une fois la marmaille grandie, on ne les a plus beaucoup vus au village : bourg trop perdu pour passer des vacances avec des adolescents. David se dit que c'est du gâchis : elle avait pourtant tout pour être une bonne mère. Mieux que sa propre mère c'est sûr, trop centrée sur sa mauvaise vie, ses mauvais choix, son mariage raté, boule d'amertume qui s'est transformée en cancer et l'a emportée, à même pas 50 ans.

Il se dit qu'il faudra qu'il lui pose la question un jour où ils seront tous les deux. C'est vrai, personne n'ose poser ce genre de questions de peur d'embarrasser. Mais peut-être que Marguerite aura envie de lui parler d'elle ? Ou peut-être qu'elle en a déjà parlé avec Hélène ?

Ce matin, on était lundi, quand David est parti, les volets chez Marguerite n'étaient pas encore ouverts. « *Tiens, il s'est dit en souriant, Marguerite s'offre une grasse matinée* ! » Il a repensé à la fête qui avait eu lieu ce week-

end, au repas de banquet bien arrosé d'hier, qui s'était prolongé jusqu'en soirée par une soupe à l'oignon. On avait dansé aussi. Il avait même réussi à inviter Marguerite pour un petit *paso doble*. Elle s'était plainte de ses jambes fatiguées, mais elle avait ri en s'appuyant au bras de David.
C'est quand il est rentré à midi et que, voyant les volets toujours clos, il s'est inquiété. Il a appelé Hélène qui était partie pour sa tournée : non, Hélène n'a rien vu ce matin en partant. Alors David est monté et il a entendu la chatte qui miaulait derrière la porte. Il a appelé mais Marguerite n'a pas répondu. Il s'en est voulu de ne jamais lui avoir demandé sa clef. Il lui a fallu courir chez Christian qui est pompier volontaire. Ils sont passés chercher le maire. Et ensemble ils sont retournés devant la porte de Marguerite que Christian a forcée. Le chat s'est faufilé dans ses jambes en miaulant et David s'est penché pour lui offrir une caresse. Puis tout seul, il est allé doucement jusque dans la chambre de Marguerite et il l'a vue, allongée, les yeux clos, les mains jointes reposant sur la couverture en boutis. Il lui a semblé qu'elle souriait encore.
Il est ressorti pour rejoindre les autres. Ils n'ont pas eu besoin de parler : tout le monde avait compris.
Il a embrassé du regard la pièce si familière plongée dans la pénombre, pressentant qu'il la regardait pour la dernière fois. Il a revu tous les objets tels qu'il les avait toujours vus à leur place. Et sur le rebord de la cheminée, il a remarqué une photo dans un cadre, une photo très ancienne avec une petite fille blonde. Elle tient la main d'un garçon du même âge, avec des boucles foncées. David s'est penché pour lire l'inscription en bas de la photo : « *Marguerite et David, été 1943* ». Pourquoi n'a-t-il jamais vu cette photo ?
David a chaud, il se dirige vers la fenêtre et ouvre les volets.
Par la fenêtre, le chat s'est enfui.

Le village caché

Benoît Cormier

De la fenêtre de sa chambre, au dernier étage du dôme familial, Charlotte observait les rues de Nova City, petite bourgade nichée au cœur des montagnes dans le centre de la Nouvelle Europe. Enfin ! se dit-elle, l'été approchait de son terme et les températures descendaient sous les 50°C, autorisant les sorties qu'elle affectionnait tant. Alors qu'elle hésitait à passer sa combinaison filtrante pour explorer les contreforts de l'ancien lac d'Aiguebelette, un mouvement suspect attira son attention. Là, en bas du dôme voisin, une ombre traversa la rue en courant dans sa direction. Charlotte eut juste le temps de reconnaître la silhouette de Mallory, son ami d'enfance, de deux ans son aîné. Sous son air taciturne, il ne manquait pas de charme. Grand, athlétique, à dix-huit ans, il n'avait qu'une idée en tête : suivre les traces de son défunt père au sein de l'ARC, l'Agence de Régulation et de Contrôle, pour devenir Patrouilleur. Charlotte dévala les escaliers, s'équipa en hâte et appela Furtif, son compagnon de toujours. Ce petit animal, proche des anciens renards, faisait partie des espèces créées par l'ARC au début des années 2200 afin de s'adapter au climat de la Nouvelle Europe. Corps recouvert d'écailles gris bleuté, museau pourvu de narines absorbant l'humidité ambiante, yeux cerclés de noir, et splendide queue faite d'un entrelac de plumes foncées. Taillé pour l'exploration nocturne, les scientifiques n'avaient toutefois pas prévu que Furtif raffolerait des framboises, au grand désespoir de Charlotte qui devait arpenter la forêt interdite pour assouvir la gourmandise de son ami. Fin prêts, les deux compères sortirent du sas de leur habitation et tombèrent nez-à-nez avec Mallory.

- Que faites-vous dehors ? s'écria-t-il d'un ton autoritaire.

- Je t'ai aperçu fureter entre les dômes. Je me suis dit qu'un peu d'aide te serait utile, non ? expliqua Charlotte en commençant à rougir… saletés d'émotions incontrôlables ! Elle les détestait, toujours à se jouer d'elle au pire moment.

- Le jour où un Patrouilleur aura besoin d'aide n'est pas encore arrivé, et quand bien même, qu'est-ce qu'une petite curieuse dans ton genre pourrait bien faire ! s'esclaffa-t-il.

Non mais quel idiot ce Mallory. Depuis la mort de son père, elle ne le reconnaissait plus. Toujours à se moquer d'elle, à la rabaisser, mais d'un autre côté, il apparaissait constamment auprès d'elle. Comment avait-elle pu espérer, ne serait-ce qu'un instant, se rapprocher de lui ? Flamme, elle se maudissait déjà et ne sachant pas quoi répondre, elle s'enfuit en courant vers la forêt, Furtif sur ses talons. Si Mallory lui cria quelque chose, elle ne l'entendit pas, et se concentra sur sa course.

Arrivés sur leur lieu de prédilection (là où les framboises étaient les plus sucrées), Charlotte recouvra peu à peu le contrôle de ses émotions et commença à ramasser les friandises pour son ami à quatre pattes. Fait étrange, Furtif se désintéressa rapidement des petits fruits et se mit en alerte, immobile, le museau relevé en humant l'air avec acuité. Quelque chose n'était pas normal. Charlotte n'avait jamais compris pourquoi les seuls arbres aux alentours étaient maudits et pourquoi personne ne s'en approchait. Malgré la programmation génétique des éphémères (la nouvelle terminologie de l'ARC pour qualifier les humains), elle conservait un côté rebelle lui permettant de transgresser les règles. Furtif, quant à lui, détala en un instant, rapide et silencieux. Charlotte tenta de le suivre maladroitement et manqua tout juste d'écraser les plumes de sa queue au détour d'un gros chêne. À leurs pieds gisait un jeune homme, visiblement inconscient et surtout… sans aucune protection respiratoire ! Rien d'étonnant à ce qu'il fût évanoui. L'air de la Nouvelle Europe était saturé en dioxyde de carbone, infâme héritage des XX^{e} et XXI^{e} siècles. Charlotte sortit son masque de secours de sa poche latérale et le plaça délicatement sur le visage de l'étranger. À peine deux minutes plus tard, celui-ci ouvrit grand ses yeux – qu'il avait d'un vert profond – et pris de panique se releva en arrachant le masque. Dans son élan, il bouscula Charlotte, tituba sur plusieurs mètres en marmonnant, puis se mit à courir tant bien que mal.

- Attends ! lui cria Charlotte. Ce n'est pas la bonne direction. La ville est de l'autre côté.

Pas de réponse. Un regard suffit à Charlotte et Furtif pour se comprendre et s'élancer à leur tour sur les traces de ce mystérieux inconnu.

- Comment fait-il pour aller si vite ? se questionna Charlotte à haute voix. Je ne peux pas le suivre. Furtif, attends-moi ! S'engagea alors un jeu de piste où

chaque empreinte repérée, chaque brindille cassée, chaque toile d'araignée brisée devenait un indice validant la propre trace suivie par Furtif grâce à son odorat hyper développé. Au bout de ce qui lui sembla une heure, Charlotte commença à douter de la pertinence de cette traque. Est-il dangereux ? Vais-je retrouver mon chemin ? Même s'ils sont coutumiers de mes escapades, mes parents finiront par s'inquiéter, non ? Sans compter qu'elle ne connaissait pas cette partie de la forêt. Tout devenait plus dense, plus oppressant et elle n'arrivait pas à se défaire de ce sentiment d'être elle-même suivie… mais mis à part elle, qui serait assez fou ou désespéré pour défier les lois de l'ARC et s'aventurer dans la forêt interdite ? Tant pis, se dit-elle, je suis déjà trop loin pour opérer un demi-tour. Autant foncer et découvrir la vérité. Le chemin continuait inlassablement sa descente sur le versant opposé de Nova City. La luminosité faiblissait de minute en minute. Sa vision se brouillait. Elle peinait à faire la mise au point… Pourtant, elle se sentait bien, certes un peu fatiguée, mais pas de quoi s'évanouir.

- Arrête-toi, Furtif ! Il y a un problème dans le paysage, dit Charlotte en fouillant dans la végétation étonnamment luxuriante de ce côté de la montagne. Caché entre des rochers et parfaitement invisible depuis le chemin, un laser de dernière génération projetait une lumière holographique. Comment cela était-il possible ? Pourquoi créer une illusion à cet endroit ? Qui en était à l'origine ? Trop de questions en si peu de temps et sans la moindre réponse à se mettre sous la dent.

- Flamme, ça commence à m'énerver, foi d'éphémère, je vais découvrir ce qui se trame ici ! En route, Furtif, accélérons le pas.

Plus Charlotte s'enfonçait au cœur de la forêt, plus le paysage lui paraissait absurde. Les arbres étaient tellement imposants. Elle reconnaissait sans peine les chênes, quelques frênes et autres érables, mais c'était bien la première fois qu'elle voyait un saule pleureur ! Il est magnifique, se dit-elle en passant à travers ses longues branches-lianes. Rien à voir avec les hologrammes vus en cours d'histoire. Celui-ci devait bien faire dans les vingt mètres de hauteur. Et cette impression de fraîcheur… était-ce la régulation de sa combinaison qui était déréglée ? Puis, au détour d'un virage, elle l'aperçut. Splendide. Lumineux. Simplement irréel, et pourtant là, devant ses yeux. Des dômes accrochés le long des arbres, des rues faiblement éclairées, une place pavée avec, en son centre, une fontaine. Devant ce panorama, un comité d'une dizaine de personnes semblait l'attendre. Plus de doute possible, il s'agissait d'un village… un village caché !

Charlotte hésita mais elle savait pertinemment qu'il était trop tard pour reculer. Elle s'avança timidement, tête légèrement baissée. Son cerveau était en ébullition, il n'arrivait tout simplement pas à intégrer ce qui se passait. Alors que ses jambes étaient sur le point de lâcher, le jeune homme qu'elle poursuivait depuis des heures s'approcha et lui dit d'une voix claire et posée :

- Bienvenue au Village Rebelle d'Aiguebelette. Je m'appelle Orso. Je te remercie de m'avoir secouru tout à l'heure.

- De rien. Je m'appelle Charlotte, répondit-elle sans trop savoir comment réagir face à ces personnes. Où sommes-nous ? Et pourquoi ne portez-vous pas de combinaisons ?

- Tu es dans un village appartenant à la Rébellion, lui annonça un homme plus âgé. Nous nous cachons de l'ARC dans ce lieu préservé. Comme tu peux le constater, l'ancien lac n'est pas complètement asséché et cela nous permet d'entretenir une flore et une faune comme aux siècles derniers, ou quelque chose s'en approchant tout du moins. Nous avons ici des pommiers, des poiriers, des noisetiers, sans oublier les fraisiers, mûriers, et framboisiers que ton compagnon a l'air de bien apprécier !

Effectivement, Furtif se remettait de sa longue escapade en arpentant l'endroit dévolu aux framboises tout en grappillant des fruits par dizaines.

- Oh, désolé, s'écria Charlotte. Il ne sait vraiment pas se tenir en présence de framboises.

- Ne t'inquiète pas, chère enfant, lui répondit une femme avec un nourrisson au creux des bras. Nous ne recevons jamais de visiteurs et nous sommes tout aussi surpris et curieux que toi. Ton ami ne posera pas de problème. Si tu le souhaites, tu peux ôter ta combinaison, l'air est sain dans le village.

Charlotte n'en revenait pas. De toute sa vie, elle n'avait jamais respiré l'air extérieur… directement. Cela lui semblait si étrange mais une fois encore, sa curiosité l'emporta. Après tout, si ces gens pouvaient vivre sans masque, pourquoi pas elle ? Elle dégrafa les attaches et le retira d'un coup sec tout en maintenant sa respiration, question de réflexe. Elle rougit. À la fois par le manque d'air mais aussi parce que tout le monde s'amusait en l'observant. Ne tenant plus, elle expira bruyamment puis prit une longue et lente inspiration. Quelle sensation ! De multiples parfums agressèrent ses narines, mais Charlotte ne comptait pas remettre son masque. L'expérience était grisante. Elle avait presque l'impression de renaître.

- Viens avec moi, je vais te montrer le reste du village, dit Orso avec un enthousiasme manifeste. Je peux, l'Ancien ? questionna-t-il à l'homme en retrait.

- Allez-y, mais ce soir, nous devrons discuter de sujets sérieux Charlotte. Nous devons comprendre comment tu as pu traverser la barrière holographique qui dissimule le village aux étrangers et surtout, quelles sont tes intentions vis-à-vis de nous. Tu es la bienvenue ici, mais ne pense pas un seul instant à partir sans notre autorisation où tu le regretteras. Sans un mot de plus, Charlotte se laissa guider par Orso aux abords du village, à travers les champs de fleurs et de légumes.

- Ne t'inquiète pas, il n'a pas l'air commode comme ça l'Ancien, mais il est plutôt gentil. Il est juste très concerné par la cause des Rebelles, expliqua Orso. Nous nous battons contre la tyrannie de l'ARC depuis des décennies. Et leurs foutus Patrouilleurs ont causé beaucoup de torts parmi les miens, vois-tu. Charlotte acquiesça, un peu déroutée par ces informations. Tant de perspectives nouvelles s'offraient à elle. Orso lui prit délicatement les mains, leurs regards se croisèrent. Ce n'était pas désagréable comme sensation, bien au contraire.

- J'ai paniqué quand tu m'as réveillé, je n'aurais pas dû m'enfuir. Reste pour la nuit, s'il te plaît. Il est trop tard pour retourner chez toi, même pour nous, qui connaissons bien la montagne. Promets-moi simplement de ne jamais parler du village et de ses habitants, d'accord ?

- Promis, lui dit-elle sérieusement. Je le jure sur les plumes des fesses de Furtif ! Orso et elle rirent de bon cœur. Un peu de légèreté leur faisait le plus grand bien après toutes ses péripéties.

- Allez, retournons auprès des autres maintenant. Une longue nuit nous attend. Orso s'était déjà éloigné quand elle entendit un bruit tout proche, dans la végétation. Cela ne dura qu'un instant, mais cette silhouette, Charlotte l'aurait reconnue entre mille. Et cela la terrifia !

Mallory courait comme un fou, refoulant des larmes de rage à travers la nuit noire. Il se jura que sa vengeance n'aurait aucune limite contre les Rebelles. Ni contre celle qu'il pensait aimer, son amie d'enfance, cette traîtresse de Charlotte.

La Fenêtre de tes Yeux

Jean-Pascal Hetes Lopez Anes

"De la fenêtre de tes yeux, je vois ton âme qui essaye de dire la vérité." Voilà ce que me disait mon grand-père de son vivant quand je refusais de lui avouer une de mes bêtises d'enfant. Sa voix rauque et très stricte me revient en tête alors que je regarde dehors. Une petite fille est en pleurs tandis qu'un garçon essaye de la consoler. J'ai bien vu qu'il l'avait poussée pendant qu'ils faisaient la course sur le trottoir. Il montre du doigt les pavés comme pour accuser l'irrégularité du sol. Après lui avoir tendu un mouchoir pour essuyer le sang qui coulait sur son genou, il l'enlace pour la consoler. Cela me remémore mon enfance : très bête et très amoureux, j'avais fait pareil pour me rapprocher d'elle. Celle qui deviendra ma femme des années plus tard. (Je ne peux donc rien reprocher à ce petit garçon ; il vient peut-être de sceller son avenir avec l'amour de sa vie !) A l'époque, mon grand-père m'avait sermonné. Il lisait en moi comme dans un livre ouvert. Une fois le bobo désinfecté, il nous avait raccompagnés dans la maison du bout de la rue où habitait mon amoureuse puis arriva le sermon *"Mentir c'est mal ! Tu sais très bien que je sais toujours quand tu mens. Je regarde dans tes yeux et je le vois tout de suite ! Autre chose de très important : quand tu aimes quelqu'un, jamais - j'insiste bien sur le « jamais » - tu ne dois lui faire du mal"*. Le jour qui avait suivi, je m'étais empressé d'aller m'excuser, un bouquet de marguerites cueillies le long de la route en main. Elle refusa de me parler pendant des années après cela.

Mon fauteuil est tellement confortable que rien ne me donnerait envie d'en sortir. Je jette un œil dans le jardin d'à côté. J'y aperçois deux adolescents qui semblent chahuter. Elle l'asperge avec le tuyau d'arrosage tandis qu'il utilise un vieux pistolet à eau. Ils rient aux éclats. Le monde des adultes est si loin d'eux. Ils se rapprochent doucement l'un de l'autre et commencent à s'embrasser. Je détourne le regard par pudeur : leur intimité leur appartient. Les souvenirs surgissent alors dans ma tête. Mon premier baiser avait eu lieu

un jeudi pendant les vacances d'été. Elle m'avait brisé le cœur peu de temps après, préférant un autre qui embrassait soi-disant mieux. Cela m'avait fait perdre toute confiance en moi. Comme beaucoup d'adolescents trop dramatiques, j'annonçai à mon grand-père que je resterais seul toute ma vie. Il se mit alors à me parler très posément : *« Tu sais, gamin, embrasser c'est une chose mais ce n'est qu'une infime partie d'une relation. Un jour, tu trouveras quelqu'un avec qui tu voudras tout partager, pas seulement des bisous dans le jardin ! Et si le baiser est mauvais, donne-toi une chance de recommencer. Demande à l'autre comment t'améliorer ! J'en apprends encore tous les jours avec ta grand-mère. Il faut juste écouter et se dire les choses comme elles sont. Derrière la fenêtre de tes yeux je vois bien que tu as plein d'amour à offrir ! »*

De retour au présent je constate que les adolescents ne sont plus là. Mon attention est maintenant sur une cour goudronnée face à un vieux bâtiment mal entretenu. Deux jeunes gens d'une vingtaine d'années se croisent. Ils semblent se connaître mais ne s'accostent pas. Leur petit manège dure depuis plusieurs jours. A chaque fois, ils plongent un peu plus longtemps dans le regard de l'autre. Ils décident enfin de discuter. Ils s'enlacent longuement, comme pour raviver un souvenir lointain. Lorsque j'ai rencontré celle qui allait devenir ma femme, nous nous croisions quotidiennement devant l'université avant de réaliser que nous jouions ensemble presque tous les jours pendant nos jeunes années. Nous avons beaucoup rigolé de nos bêtises de mômes. Notre premier rendez-vous avait eu lieu dans un café du centre-ville. Je lui avais amené un bouquet de marguerites cueillies dans le parc voisin en hommage à notre dernier souvenir d'enfance commun. Je lui tendis les fleurs tout en m'excusant de l'avoir fait tomber onze ans plus tôt. Après un éclat de rire de sa part nous nous installâmes dans un coin tranquille du fond de la salle. Tous les instants qui suivirent furent exquis. Notre discussion était des plus agréables dans les mots comme dans les silences. Après l'avoir raccompagnée chez elle, nous nous sommes embrassés sur le pas de sa porte. Tout était simplement fantastique. Le goût de ses lèvres m'a transporté dans un monde meilleur. J'ai su immédiatement que je ne la quitterais jamais. Terrorisé à l'idée de la perdre, mon grand-père m'avait alors conseillé : *« Sois toi-même, laisse-la être elle-même, dites-vous les choses, profitez de chaque instant ensemble comme si c'était le dernier mais profitez aussi de chaque moment que vous*

passez seuls. Respecte-la et respecte-toi, écoute-la et écoute-toi. Si vous êtes faits pour vous aimer, cela se passera bien. » Les conseils les plus simples sont parfois les plus efficaces !

Le temps semble se couvrir dehors. L'ambiance semble pesante : un corbillard passe dans la rue. Il est suivi de nombreuses personnes vêtues de noir. Juste derrière le véhicule, un homme très âgé avance d'un pas assuré malgré ses yeux rouges et humides. Lorsque ma grand-mère est décédée, j'avais demandé à mon grand-père pourquoi il ne pleurait pas, et pourquoi il ne semblait pas anéanti alors que je faisais tout pour retenir mes larmes, je refusais de lui faire plus de peine. *« Ne cache jamais ta tristesse ! Je vois bien qu'au travers de la fenêtre de tes yeux : tu es dévasté, pourquoi le cacher ? Car tu es un homme ? Car tu ne veux pas paraître plus triste que moi ? Arrête tes bêtises ! Je ne pleure pas car je n'ai plus une larme ! Je me tiens droit et fort derrière ce cercueil car je suis fier d'avoir passé ma vie avec cette femme merveilleuse. Je suis fier de chaque seconde que j'ai pu partager avec elle. Je la pleurerai encore longtemps. Tu as, toi aussi, tout le droit de pleurer. Moi je ne peux plus pour le moment, c'est tout. »* Après cette phrase, il m'a enlacé de toutes ses forces déclenchant ainsi mes larmes pour toute la journée. Par la suite, je l'ai vu pleurer plusieurs fois, dans son quotidien, dans ses visites au cimetière, il ne s'en est jamais caché. Si on lui demandait ce qu'il avait, il répondait toujours une main sur le cœur : *« Ça va, Ça va ! Mon amour est toujours présente à mes côtés. A chaque instant. »*

Au travers de la vitre je vois dans un autre jardin un grand barnum. Une réception va sûrement avoir lieu très bientôt. Une voiture dépose un couple, une femme porte une grande robe blanche, un bouquet de marguerites à la main. Elle me rappelle cette époque, où rien n'était clair dans notre quotidien avec ma fiancée. Nous ne savions pas vraiment quoi faire de nos vies ni comment nous y épanouir. La seule évidence était dans le « oui » que l'on allait s'accorder. Son sourire attendrissant pouvait chasser chacune de mes éventuelles idées noires. Lors de la réception, mon grand-père très affaibli par son grand âge et la tristesse qui le hantait fit un discours. *« Certains diraient que maintenant que tu es marié il ne faudrait plus que je t'appelle "Gamin", mais je te souhaite de rester enfant encore longtemps. Garde cette magie teintée d'innocence avec ton épouse ! Laisse-la voir derrière la*

fenêtre de tes yeux et elle verra comme je le vois dans tes yeux aujourd'hui : tu es l'homme le plus heureux du monde ! N'oublie jamais ce sentiment. »

Après cette énième divagation dans mes souvenirs, je constate que la pluie a fait son apparition. Des gouttes telles des larmes coulent le long de la vitre. Me rappelant l'un des pires jours de ma vie. L'averse était très forte, on distinguait à peine l'extérieur au travers de la fenêtre de ce vieux bâtiment. L'hôpital où mon épouse avait perdu notre enfant. Errant entre l'envie de la consoler et ma propre tristesse, je ne savais pas comment réagir. Suivirent les pires moments de notre couple. Nous ne nous parlions presque plus. Le coup de grâce fut l'annonce du médecin quelques semaines après. Il nous avait confirmé qu'à la suite de cette fausse couche, elle ne pourrait plus porter la vie. Anéantis, nous ne savions plus comment agir l'un face à l'autre. J'avais l'impression de ne jamais la soutenir assez, elle pensait que j'avais de la pitié pour elle. Je ne souhaitais qu'une chose : lui arracher sa tristesse et revoir son sourire. Mon grand-père trop fatigué pour se déplacer m'appelait très souvent. Après plusieurs semaines où il ne ressentait aucune amélioration de notre état d'esprit et sentant que je ne supportais plus ma vie, il me convia à passer un moment avec lui. *« Derrière la fenêtre de tes yeux, je vois bien que tu es anéanti. Mais je vois aussi que tu n'es plus toi-même. Tu n'es plus ce garçon plein d'amour et d'optimisme qui profite de la vie quoi qu'il arrive. Ta femme a besoin de toi, vous subissez le même drame. Ensemble vous pourrez dépasser cette épreuve. Le temps vous aidera. Profitez ensemble de la vie, passez le plus de bons moments possibles ! Faites comprendre à votre destinée que rien ne peut vous atteindre ! Et surtout n'oubliez jamais que vous vous aimez ! Même si vous n'êtes que deux, votre famille est belle, il faut la préserver. »* Après cela je retournai auprès de mon épouse, sans oublier de lui cueillir des marguerites le long de la route. Je lui offris avec le plus honnête des sourires : l'idée de partager ma vie avec elle était toujours le plus grand des bonheurs. Elle s'autorisa elle aussi un léger sourire du coin des lèvres. Cela a pris du temps, beaucoup de thérapie et énormément de bons moments, mais nous en sortîmes grandis et plus proches encore.

Je réalise que la nuit est tombée. Presque aucune lumière n'est allumée, il doit se faire tard. La dernière fois que je n'étais pas au lit à une heure si avancée de la nuit, c'était encore une histoire d'hôpital. Il avait fait un

malaise dans la nuit. Il avait réussi à m'appeler juste avant de perdre connaissance. Dans cette chambre aseptisée, il était revenu à lui. *« Gamin, je sais que c'est la fin, bientôt derrière la fenêtre de mes yeux il n'y aura plus personne. Je sais que tu vas être triste, mais je suis si heureux et fier d'avoir pu te rencontrer, t'aider, t'accompagner dans ta vie. Je t'aime, et n'oublie pas de profiter de la vie et d'aider les autres à profiter de la leur ! »* Ce furent les derniers mots intelligibles qu'il prononça. Ils étaient simples mais m'avaient aidé à faire mon deuil. Même lors de sa mort il m'aidait à avancer.

Une décharge électrique me ramène à moi, toujours dans mon fauteuil, sûrement la conséquence d'un cauchemar. Au travers de la vitre je vois le monde à l'envers. Je réalise que j'ai la tête en bas. J'aperçois dans le rétroviseur une voiture en travers de la route. Ses phares à pleine puissance m'aveuglent. Je ne distingue ni le modèle ni la couleur du véhicule mais je vois bien que le capot est complètement tordu. Un homme court vers la fenêtre face à moi. Il semble paniqué. Il me fait des signes. Je n'arrive pas à réagir. Alors que les sons que j'entends sont étouffés par un bourdonnement constant, je me sens si lourd que j'ai l'impression d'être écrasé dans mon siège. Une autre décharge électrique me lance dans tout le corps. Une froideur intense m'envahit alors. Je me concentre sur le souvenir réconfortant du sourire de ma chère et tendre. Rempli de nostalgie, les larmes me montent aux yeux. Alors que le temps ralentit tout autour de moi, de la fenêtre je ne vois qu'un rideau opaque et mystérieux qui commence à se baisser. Ma respiration est de plus en plus lente, je me sens de plus en plus léger. Alors qu'une autre décharge surgit en moi, la voix de mon grand-père résonne dans la pièce : *« Il est beaucoup trop tôt gamin ! Reviens à toi et retourne profiter de ta vie, ne ferme pas encore la fenêtre de tes yeux, tu as encore tellement à voir ! »*

Une fois de plus, je ne peux qu'appliquer son bon conseil.

Le champ du signe

Dominique Folliet

De la fenêtre de mon salon, songeur, je regarde machinalement le décor qui m'entoure.
Après ces longs jours de soleil, de chaleur, une belle pluie fine et rafraîchissante arrose les prés et les bois.
La journée pourrait être grise et morose, mais elle est colorée de nuances de verts qui reprennent de l'éclat, de la profondeur.
Un peu plus loin, la terre des champs fraîchement labourés prend une couleur brune plus prononcée. Elle perd de sa fadeur.
Depuis ma fenêtre, je regarde la campagne soulagée, capter cette eau bénéfique qui l'apaise et la nourrit.
Je regarde les oiseaux, surpris de ce changement mais satisfaits de ses bienfaits. Sous ce ciel gris, la nature reprend ses couleurs et sa vivacité.
Un merle tournoie au-dessus de ma terrasse. Il perd une plume, je la ramasse.
Je la prends en main, comme la plume de l'écriture. De ce geste, peut-être banal, renaît en moi l'envie d'écrire, l'envie de transmettre.
Je m'assieds à mon bureau devant une feuille blanche, une feuille vierge, ouverte à toute aventure, assoiffée de mots, à l'écoute d'une nouvelle histoire.
Cette feuille m'offre tous les possibles de l'évasion sans contraintes, un espace sans cadre ni lignes. Il n'impose ni forme, ni taille de caractères, aucune architecture ni structure. Tout est à construire, sans tabou ni jugement.
Le champ du signe s'ouvre à moi, ce champ qui ne demande qu'à être travaillé, où la liberté de la forme et du fond semble totale. Un champ où toutes les lettres, tous les symboles, peuvent se côtoyer, se tutoyer.
Comme le paysan doit anticiper sa récolte en préparant la terre, il me faut creuser les sillons dans lesquels les signes vont se retrouver pour construire

des mots, des phrases, pour exprimer des idées, des sentiments à partager, en tirant le meilleur du terroir.
Face à cette feuille vierge, je ne sais par où commencer. Il n'y a pas de questions auxquelles répondre, qui me permettraient d'amorcer mon texte, d'organiser mes pensées, de guider ma plume.
Alors, je trempe cette plume dans l'encrier pour la charger de signes, de lettres et de ponctuations qui s'évaderont sur le papier, se regrouperont par affinité.
D'abord sur la réserve, je ne sais comment l'aborder. Ma pudeur me bloque. Je veux la séduire pour qu'elle m'inspire, ne pas la brusquer pour ne pas la froisser.
Mes mots seront-ils pertinents, comment les orienter ?
Après quelques préliminaires plus ou moins adroits, je me lance, en lui confiant un peu de mon intimité. Ma plume glisse en souplesse sur le grain satiné du papier, déposant subtilement son encre sur sa blancheur immaculée, dans une suite de courbes, de droites, de pleins et de déliés.
Autant de symboles qui se suivent, se croisent, construisant des mots et des phrases.
Les mots s'improvisent lentement, se cherchent, se contrarient, se complètent, s'enrichissent.
Timidement je griffonne quelques verbes que je libère en vrac, puis j'essaie de les réunir par famille, par sens.
Quelques phrases se forment un peu confuses, prémices d'une trame, d'une ossature.
Ces premiers mots motivent mes réflexions, évadées dans un courant aléatoire sans logique apparente.
Je découvre le plaisir du mot, le plaisir du sens, la profondeur des sens.

Il y a autant de sujets à aborder que d'harmonies à élaborer.
Dans ce brouillon désorganisé, les mots s'enchaînent, se pressent. Le rythme devient plus soutenu, le texte se construit, se range en paragraphes à développer.
L'amorce est réalisée. Le flux s'organise. Les idées se bousculent, s'étoffent dans toutes leurs directions, dans toutes leurs dimensions.
Je puise d'abord dans mon passé, dans mon vécu. Puis j'évoque ensuite mes états d'âme, mes réflexions, mes projections.

La feuille me répond, accueillant ma prose avec cette complicité qui motive les confidences, et alimente l'inspiration dans l'écho des échanges. Sans doute ai-je trouvé mon destinataire, ma Muse ?
Une série de lignes agencées, je dépose la plume, sans la rendre à l'oiseau qui me l'a confiée. J'ai besoin de recul pour tout organiser.
C'était un premier jet, le dégorgement pour libérer la pression de la passion, de la pensée, avant une écriture plus rationnelle, plus subtile.
Je pose un point, témoin de la fin du premier épisode, extase d'un désir inavoué.
Je pose un point provisoire qui annonce la pause, la nécessité de se ressourcer.
J'inscris, un soupir, une suspension du temps avant de reprendre la partition.
Comme le paysan recouvre sa semence pour la laisser germer, permettre aux premières pousses de sortir de la terre fertile, je laisse déposer mes idées sur le papier pour qu'elles décantent dans mon esprit.

Je me lève et retourne à ma fenêtre. Je réalise que la pluie s'est arrêtée, je ne sais depuis combien de temps.

Je sors marcher un peu, m'aérer, m'évader. Je reviendrai, plus tard, à mes écrits.
Inconsciemment, mes pas me dirigent vers la place, sous le platane au cœur du village. Je m'assieds à la terrasse du café, à l'abri de la marquise de verre et de fer, typique de ces bistrots de vieux bourgs.
Ce lieu chargé d'histoire à conter, à raconter, me parle et m'inspire. La façade de l'établissement est restée dans son jus, telle qu'elle a été construite dans un passé d'une autre époque, pas si lointaine. Elle est dans son état d'origine, usée par le temps qui y a déposé sa patine dans un charme nostalgique.
Pour encore plus d'authenticité, une glycine s'épanouit généreusement sur la tonnelle abritant un kiosque, où les musiciens de jazz et de blues viennent partager l'accord lors des soirées d'été.
Il fait doux après ce passage pluvieux, mais il n'y a que peu de monde qui se promène en extérieur. Je me retrouve, seul avec moi-même dans cet écrin idéal pour le voyage des idées.
D'autres clients sont venus. Ils ont choisi de se retrouver en salle, une salle tout aussi riche de son passé, de son histoire. Sur la gauche en entrant, un

comptoir majestueux en bois s'étend sur la longueur du mur. Les vieilles tireuses à bières et la machine à café traditionnelle complètent le cachet, sous le regard d'anciennes affiches, et de photographies dédicacées d'artistes, venus le temps de soirées musicales. Les serveurs glissent comme dans un ballet sur le parquet ciré, gravé de mille empreintes. Ils dansent de clients en clients, plateaux en main, dans une chorégraphie souple et maîtrisée. Les lustres s'harmonisent parfaitement avec les tables et les chaises d'un autre temps. Dans cette salle règne une ambiance qui inspire le calme et le respect.
Chacun parle à voix basse. Dans un coin de la salle, un groupe d'habitués d'un certain âge, sirotent leurs verres autour de la partie de cartes qu'ils partagent. Ceux-là lisent le journal quand d'autres discutent de faits de société.
Le cafetier m'ayant vu m'installer, me sert mon Armagnac. Je sors mes cigarillos et m'évade sur les sentiers de l'imagination guidé par l'ambiance de l'instant.
Errant dans les méandres de mes pensées, je me plonge dans les sillons du champ des signes, je revois ces symboles rangés sur leur ligne.
Une cacophonie me déchire les oreilles. La superposition de trop de mots les rend illisibles. Trop de cultures, mêlées simultanément dans le même terrain, ne peuvent s'épanouir et donner le meilleur d'elles-mêmes.
Il y a des saisons pour les plantations comme il y a des paragraphes, ou des ouvrages différents, pour les lettres ou les romans. Il me faut séparer les champs pour envisager différentes cultures.
Entre une bouffée de mon cigarillo et une gorgée d'Armagnac, je réfléchis calmement à mes écrits. Le brouillon se fait textes cohérents et intéressants, tout au moins je le ressens.
Dois-je édulcorer mes propos pour les adoucir ?
Je ne pense pas. Je n'ai rien écrit de grave, ou de blessant. Je ne veux pas reprendre mes mots au risque de les aliéner, de les trahir. Les thèmes correspondent à mes idées. Je dois seulement les organiser, peut-être les étoffer.

Fort de cette mise au point, je quitte la terrasse en saluant le cafetier, et me dirige vers mon domicile.
Sur le chemin, je croise un paysan sur son tracteur, peut-être va-t-il retourner la terre fraîchement arrosée ?

J’observe la campagne d’un autre regard, sous un autre angle. Elle m’apparait différente, porteuse d’autres messages. Les couleurs, vives et intenses, offrent un décor contrasté au bal des oiseaux.

A peine ai-je fermé la porte derrière moi que je m’assieds à mon bureau pour mettre en œuvre les enseignements de cet instant d’évasion.
L'ivresse du récit nourrit l'inspiration. Les mots se succèdent à tel point que je crains de lasser ma feuille, de trop la charger. Mais elle n’a pas de limites. Elle semble grandir et s’épanouir au fil de mon écriture, pour ne refuser aucune nouvelle idée, aucun nouveau mot.
Je vais devoir cesser là mon ouvrage, pour ne pas mélanger les thèmes, et perdre le lecteur. Je garde en mémoire les autres sujets pour une nouvelle feuille, sauf si celle-ci en demande encore.

Je dépose le point final. Celui-ci est bien le point final de cette nouvelle.
Si je range ce texte dans un classeur, dans un tiroir, à quoi sert-il ? Pourquoi l’ai-je écrit ?
Il est né de notre complicité entre la feuille et moi, mais il ne doit pas rester cloîtré dans son isolement. Pour vivre, pour exister, il doit être lu.
Une lettre est écrite à destination d’une personne, sinon elle en perd son sens. Elle doit être partagée, reçue et accueillie pour son contenu et ce qu’il évoque chez le lecteur.
Je vais offrir ma nouvelle à la lecture de ceux qui y trouveront de la résonnance ou un instant d’évasion.

Dans un élan d’origami, je plie la feuille en forme d’avion, un bel avion aux larges ailes pour voler au loin, à la recherche du plus grand nombre de lecteurs.
Je me lève, je retourne à la fenêtre et ouvre en grand les deux battants.
Le bras bien en arrière, je prends un maximum d’élan. Je lance mon avion avec énergie pour qu’il s’envole, naviguer sur les courants porteurs, vers ceux qui aimeront lire ma prose.

« Amor vincit omnia »

Juliette Oumansky

De la fenêtre, je la voyais toujours fumer. Adossée au rebord rouillé du balcon, ses Dr. Martens posées sur la rambarde, elle tirait sur sa clope comme si c'était une dernière prière. Cheveux longs noirs, une mèche décolorée lui tombant dans les yeux, elle ressemblait à ces filles qu'on croisait dans les clubs sombres où la sueur collait aux murs et où les basses technos transperçaient les tripes. Une héroïne sortie d'un morceau de Sonic Youth, paumée, magnifique, intouchable. Je ne savais pas son nom. Elle habitait l'appartement en face, celui avec les rideaux noirs et une affiche déchirée des Sex Pistols collée sur la fenêtre. Je la voyais là tous les soirs, à la même heure. Elle portait en elle un refrain que le monde entier avait oublié.

Et moi ? J'étais une ombre derrière mon rideau, le genre de fille qui écoutait Patti Smith en boucle mais qui n'avait jamais osé foutre les pieds dans un vrai concert. Mon monde était un peu gris, un peu terne, coincé entre des murs tapissés d'affiches de vieux groupes que personne ne connaissait plus. Une vie en sourdine, jusqu'à ce qu'elle arrive.

Un soir, alors que je regardais à travers ma fenêtre, elle tourna brusquement la tête et son regard croisa le mien. Juste une seconde. Suffisamment pour que je sente mon cœur exploser comme un solo de guitare de Jimi Hendrix. Elle esquissa un sourire. Le lendemain, j'osai sortir. Pas loin, juste en bas de chez moi, histoire de me donner un prétexte pour la croiser. Je passai devant son immeuble quand je l'entendis : une voix rauque, un peu cassée, qui chantait. Elle jouait de la guitare sur son balcon. Un morceau brut, comme du Nirvana avant la gloire, un truc qui sentait l'alcool et les cendres. Je restai plantée là, à écouter, à la regarder. Et puis, d'un coup, elle s'arrêta.

- Tu vas rester là combien de temps à mater ?

Je bafouillai quelque chose d'incompréhensible, mais elle rit. Un rire franc, qui déchirait le silence comme une note fausse dans une ballade.

- Moi, c'est Louise. Tu veux monter ? Au lieu de rester plantée là.

- Oui, pourquoi pas. Charlotte.

C'est comme ça que tout commença. Une histoire bancale, pleine de maladresse et de silences trop lourds.

Lou vivait comme elle jouait de la musique : sans plan, sans filet. Une fille qui pouvait citer des paroles de Hole comme d'autres récitaient des poèmes, et qui ne voyait pas l'intérêt de se lever avant midi. Chez elle, tout sentait le cuir, l'encens et la bière tiède. Une playlist infinie de vieux vinyles tournait en boucle : Bowie, Iggy Pop, Joan Jett. Elle me racontait ses nuits dans des squats, ses amours éclatées, ses rêves avortés. Elle me fascinait. Lou n'avait rien à voir avec le reste du monde. Elle vivait dans une sorte de chaos volontaire, un bordel soigneusement cultivé qui donnait l'impression qu'elle avait toujours un pied dans la fuite. Un soir, elle m'entraîna dans un club underground de la ville, un endroit où les murs étaient couverts de graffitis et où l'air sentait la sueur et la bière éventée. Sur la scène, un groupe inconnu crachait des sons qui arrachaient l'âme, le genre de musique qui donnait envie de tout casser juste pour se sentir vivant.

- Tu sens ça ? cria-t-elle au-dessus du vacarme.

- Quoi ? répondis-je, même si je n'étais pas sûre d'entendre sa réponse.

- La rage ! C'est tout ce qu'il nous reste, Cha. Tout le reste, c'est des conneries.

Elle rit, mais ce n'était pas un rire joyeux. Elle attrapa ma main et me tira dans la foule. Les corps se heurtaient, dansaient, hurlaient. Après le concert, nous sortîmes dans la nuit glaciale. Lou s'alluma une cigarette, son souffle formant des nuages blancs dans l'air gelé.

- Pourquoi tu m'as suivie ? demanda-t-elle, en me lançant un regard qui semblait chercher quelque chose au-delà de ma réponse.

- Parce que tu es fascinante, répondis-je, presque malgré moi.

Elle sourit, mais ses yeux restaient sombres.

- Tu sais, t'es trop douce pour ce genre de vie. T'auras jamais les coudes assez solides pour encaisser.

C'était une provocation, mais pas seulement. C'était aussi un avertissement. Lou portait ses cicatrices comme des médailles, et elle savait que je n'en avais pas encore. Pourtant, je restai. Ce soir-là, je la regardai et compris qu'elle ne serait jamais à moi, pas vraiment. Moi, je n'étais qu'une spectatrice dans son monde, une parenthèse entre deux tempêtes. Mais je l'aimai. Je l'aimai pour tout son être et de toute mon âme. Mais elle se

montra si douce, parfois. Elle posait sa tête sur mon épaule, et dans ces moments, elle semblait presque calme, presque à sa place.
Un soir, elle me raconta d'où venait cette rage. Une famille éclatée, une adolescence à traîner entre foyers et squats, des amours qui l'avaient laissée plus vide que pleine. « Je suis une chanson triste », dit-elle en riant, mais ce n'était pas drôle. Elle portait en elle le poids d'un monde qui l'avait toujours rejetée.
Dans son appartement faiblement éclairé, elle changea de vinyle : *Horses*. La voix rauque de Patti Smith murmura des incantations. Le monde entier se réduisit à cette pièce, à cette chaleur entre elle et moi, à cette tension qui vibrait dans l'air. Lou s'approcha lentement, ses doigts glissant sur le bord effiloché de mon t-shirt. Ses yeux sombres, profonds, me fixèrent avec une intensité qui brûlait. J'étais tétanisée.
- Pourquoi es-tu encore là ? murmura Lou.
- Parce que je ne veux être nulle part ailleurs.
Je ne bougeai pas. J'étais là, debout, le souffle court, sentant l'électricité dans la pièce monter comme un orage prêt à éclater. Lou s'approcha jusqu'à ce que je sente ses bras nus, son odeur : un mélange de tabac, de sueur et de quelque chose de plus doux, presque floral. Le premier baiser fut brutal, désordonné, comme une bataille. Les lèvres de Lou cherchèrent les miennes avec urgence, comme si elle voulait me dévorer, me posséder. J'y répondis, hésitante mais avec la même ardeur, mes mains glissant pour m'accrocher à ses épaules, l'attirer plus près. Lou recula d'un pas, le regard brûlant.
- Tu sais à quoi tu joues ?
Je hochai la tête, incapable de parler, mes yeux fixant la mâchoire tendue de Lou, la façon dont sa mèche décolorée tombait en désordre sur son front.
- Alors viens.
Lou m'entraîna jusqu'au canapé. Elle retira son t-shirt, le jetant sur le sol, puis attrapa le mien pour le soulever. Sa peau contre la mienne fut une révélation : chaude, douce, mais vibrante d'un désir contenu trop longtemps. Je frissonnai quand Lou passa ses mains sur mes hanches, me regardant comme si j'étais une œuvre d'art, quelque chose qu'elle ne méritait pas vraiment mais qu'elle refusait de laisser filer. Je posai mes mains sur son visage avant de l'embrasser à nouveau. Ce baiser-là fut différent, plus lent, plus profond. Le genre de baiser qui te donne l'impression de tomber et de flotter en même temps.

Nous nous effondrâmes sur le canapé, nos corps trouvant une harmonie instinctive. Chaque contact, chaque caresse, sembla voler un instant au temps. Lou explora chaque centimètre de ma peau comme si elle cherchait à la graver dans sa mémoire. Ses lèvres tracèrent des chemins sur mon cou, mes épaules, mes côtes, et chacun de mes souffles résonna dans l'espace comme une confession. Nos vêtements s'éparpillèrent sur le sol, oubliés, tandis que nous nous perdions l'une dans l'autre. C'était intense, sans retenue, mais aussi incroyablement fragile. Je sentis chaque fibre de mon être vibrer sous ses mains ; je découvris pour la première fois ce que c'était que d'être vraiment vivante. Nous fîmes l'amour comme si c'était la fin du monde, ou peut-être le début d'un nouveau. Chaque geste, chaque soupire, portait une vérité brute, un besoin de se fondre l'une dans l'autre, d'échapper à la réalité, ne serait-ce que pour quelques instants. Nous restâmes là, emmêlées sur le canapé, la musique continuant de tourner en arrière-plan.

- J'ai peur, murmura-t-elle finalement.

Je relevai la tête, mes yeux encore brillants.

- De quoi ?

Lou haussa les épaules, le regard ailleurs.

- De toi. De ça. Ça me fait sentir vivante, et je déteste ça.

Je souris doucement, posai un baiser sur sa clavicule.

- Alors on est deux.

Dans ce silence chargé, comme si le monde entier n'existait plus, je tombai amoureuse.

Les jours et les nuits se succédèrent, l'amour, le partage et le désir. Puis vint le moment où je compris qu'elle allait partir. À ma fenêtre, je l'observai fuyante. Pas un regard. Comme une étrangère. Mon cœur se brisa. Lou n'était pas faite pour rester. Elle ne le disait pas, mais je voyais la manière dont elle regardait la ville : comme une cage. Je débarquai chez elle pour chercher une explication. Nous nous aimions, mais ce n'était pas suffisant. Une nuit, après une dispute stupide, elle éclata de rire quand je lui parlai d'avenir, d'un futur où nous serions peut-être heureuses. Elle me dit, entre deux gorgées de whisky :

- Tu es trop bien pour ce monde, Charlotte. Trop bien pour moi. Tu devrais trouver quelqu'un qui peut te donner ce que tu veux. Moi, tout ce que je sais faire, c'est détruire.

Je voulus protester, lui dire qu'elle avait tort, que je voulais seulement elle, avec ses failles et ses tempêtes. Mais au fond, je savais qu'elle avait raison.

Lou appartenait à ce chaos, et moi, j'étais juste une parenthèse dans sa fuite. Quelques jours plus tard, elle disparut. Pas un mot, pas un au revoir. Juste une lettre dans ma boîte aux lettres, griffonnée à la hâte. « Je reviens peut-être. Ou pas. Je t'aime, pour toujours. Sois libre, Charlotte. »

De ma fenêtre, je regardai son balcon vide. Le vide qu'elle laissait derrière elle était écrasant. Je tentai de continuer à vivre, de remplir ce vide avec des choses ordinaires, mais chaque rue, chaque chanson, chaque instant portait son empreinte. Parfois, un morceau de Bowie ou de Nirvana passait à la radio, et c'était comme si elle était encore là, avec moi, à murmurer ses vérités cruelles et magnifiques.

Puis un jour, une enveloppe arriva. Froissée, sans adresse de retour, mon nom écrit au dos avec son écriture désordonnée. Je l'ouvris en tremblant. À l'intérieur, une photo. Une photo de nous deux, prise un soir où elle avait insisté pour qu'on joue avec un vieux Polaroid trouvé dans un squat. Nous riions, nos visages collés l'un contre l'autre, comme si rien ne pourrait jamais nous briser. Derrière la photo, quelques mots : « Je t'ai aimée comme on aime une chanson triste. Toujours un peu trop fort, toujours un peu trop tard. »

C'était tout. Pas d'explication. Pas de promesse de revenir. Juste un vide immense, et cette photo, ce souvenir. Je la gardai dans ma poche, incapable de m'en séparer. Quelques semaines plus tard, un appel d'un numéro masqué retentit. Je ne répondis pas. Messagerie. La voix qui me parla était grave, posée, mais chargée d'une tristesse froide :

- Bonjour, Charlotte. Je ne sais pas comment dire ça sur un répondeur. Louise est décédée. C'était trop pour elle, tout ça. Elle n'a jamais choisi sa vie, mais elle aura décidé de sa mort. Il y avait ton numéro et ton prénom dans son sac. Voilà… Je suis désolé. Au revoir.

Je réécoutai ce message encore et encore, espérant que les mots changeraient, que j'avais mal compris. Mais c'était toujours la même vérité implacable. Lou était partie. Définitivement. Une tempête éclata en moi. Je sortis en courant, sans savoir où j'allais, jusqu'à ce que mes jambes cèdent. Je m'effondrai sur un trottoir, le visage caché dans mes mains, incapable de respirer. Elle m'avait laissée avec une photo, des souvenirs, et un vide que rien ne semblait pouvoir combler. Elle m'avait aimée, oui, mais elle avait toujours appartenu à son propre chaos, à cette rage qu'elle portait en elle et qui l'avait finalement consumée. Ce soir-là, je mis un vinyle de Bowie. Je fermai les yeux, et dans la pénombre de mon appartement, je l'imaginai là,

sa tête sur mon épaule, comme avant. Pendant un instant, juste un instant, j'eus l'impression d'entendre sa voix rauque me murmurer :

- Sois libre, Charlotte.

Les bonnes idées du colonel

Mello Von Mobius

‘’De la fenêtre, j’apercevais les corps de ceux qui étaient vaillamment tombés au combat. Quelque part au milieu de ces membres enlacés dans la mort, mon tendre époux gisait dans la boue lui aussi. Quelques larmes glissèrent sur mes joues. À quoi bon rester encore en vie ? Je…’’

— C’est super joyeux ton truc ! Tu voudrais pas me passer les patates pour m’aider un peu ?

Un grognement lui répondit, et Magalie leva les yeux au ciel. Être reléguée à cette mission ne l’enchantait pas, mais devoir la mener avec sa sœur ressemblait à une punition ! Dans son dos, Sonia avait déjà repris sa lecture à haute voix, et la cuisinière mécontente se sécha les mains dans un torchon avant de partir elle-même à la recherche des pommes de terre. Dans leurs filets, les tubercules avaient commencé à germer. Les longs rhizomes emmêlés dans les mailles en plastique rendirent l’extraction difficile, et elle ne tarda pas à tout arracher sans aucune délicatesse.

— Saleté de patates ! Et arrête avec ton bouquin déprimant, je t’ai dit. À chaque mission tu me fais le même coup, et je ne comprends pas pourquoi l’état-major me colle systématiquement en duo avec toi. J’avais pourtant bien précisé au colonel que je voulais rejoindre mon ancienne équipe… fais chier ! Ow, tu m’écoutes ?
— Mouais, bof, pas trop en fait…
— Tu me saoules, Sonia.
— T’es trop stressée, lieutenant. C’est pas bon pour le cœur de s’énerver pour rien. Pose-toi et écoute-moi, ce bouquin est génial !
— Me pousser à bout, c’est pas bon pour ta carrière non plus, 1ère classe. Continue à ce rythme et ton dossier va pas tarder à crouler sous les sanctions !

— Quelles sanctions ? J'ai rien fait.
— C'est bien ça le problème, on est en pleine mission et tu ne fais strictement rien ! Sérieux Sonia, ça t'embêterait de te bouger les fesses ?!

Excédée, Mag' saisit son couteau pour trancher dans le vif, et les patates amputées rejoignirent la planche à découper. À côté d'elle, Sonia ramassa un long rhizome, puis l'observa… avant d'éclater de rire !

— Félicitations lieutenant, t'as réussi à invoquer Cthulhu à force de râler ! Le tubercule à tentacules, ça claque quand même !

Dépitée, la cuistot en laissa tomber le filet qui ne contenait plus que des déchets bons pour la poubelle, puis elle fixa sa binôme, prenant sur elle pour ne pas lui hurler dessus. Cette blague, elle l'entendait à chaque fois qu'elle sortait des pommes de terre. À chaque fois. De toute façon, quand Sonia ne s'esclaffait pas avec ses histoires plus navrantes que drôles, elle se sentait obligée de lire à haute voix, une vraie plaie !

— Bon zut Sonia, là tu m'agaces ! T'es pas contente de te retrouver coincée ici ? Et ben on est deux ! Sauf que moi, je ne m'amuse pas à t'enquiquiner au maximum ! Alors maintenant, tu la boucles ou je te balance en dehors du QG !
— Food-truck.
— QUOI ?!
— Euh rien… j'ai juste dit ''food-truck''… parce que le colonel l'a baptisée ''opération food-truck'' alors… euh oui... je crois que je vais me taire.

Enfin, le silence revint, si décalé qu'il en semblait étrange. Seul le bruit du vent dans les arbres troublait ce calme. Le bruit du vent et quelques gémissements que leurs oreilles pouvaient déjà capter au loin. *Ils* allaient bientôt arriver, mieux valait ne plus perdre de temps.

— Ça y est, voilà les autres qui débarquent… tant pis pour les frites, on mangera plus tard. Et non, je ne veux aucune remarque ! Si tu m'avais aidée à la place de bouquiner, on aurait déjà bouffé.
— Allez c'est bon, Mag', râle pas. Je vais t'aider à tout préparer et en prime, je m'occuperai du repas de ce soir, est-ce que ça te va ?

Affairée à appuyer sur plusieurs boutons, la lieutenant ne répondit pas tout de suite. Se hissant sur le plan de travail pour compenser son modeste mètre soixante-trois, elle vérifia que les barrières s'étaient dépliées correctement, séparant l'espace devant elles en quatre parties. Soucieuse de se rattraper, Sonia abandonna son livre pour ouvrir un énorme frigo duquel elle sortit plusieurs dizaines de fioles, réparties en quatre couleurs.

— Vingt de chaque, est-ce que ça te va ?
— Oui. Tu as bien tout étiqueté ?
— Ouep t'inquiète, c'est tout bon ! Allez le food-truck est officiellement ouvert, venez découvrir nos sodas maison ! Ils sont frais, ils sont bons, ils sont colorés et 100 % chimiques ! Demandez nos sodas maison !

Les grondements des clients couvrirent une partie du discours commercial bien rodé. Face à elles, séparé par une grille en acier trempé, un flot de silhouettes hagardes se pressa, et Magalie referma les barrières mobiles afin de capturer vingt personnes dans chaque zone. Les autres furent repoussées à coup de mini-lance-flammes intégrés. De son côté, Sonia distribuait ses boissons à toute allure, et lorsque le plan de travail fut vide, elles s'arrêtèrent et attendirent.

Les clients présents dans les première et troisième cellules commencèrent à s'agiter presque en même temps. Dans la deuxième, des têtes se tournèrent de-ci de-là comme pour comprendre ce qui était en train de se passer. Dans la quatrième, les gens se tordaient, allongés sur le sol.

Rapidement, ceux de la première zone convulsèrent, là où ceux de la troisième se contentèrent de tituber avant de tomber, leurs jambes et leurs bras remuant comme s'ils étaient trop confus pour se relever. Quelques minutes plus tard, tout le monde gisait à terre, à l'exception des sujets tests de la deuxième zone. Têtes désormais basculées en arrière, bras ballants le long du corps, ils ne bougeaient plus. Jusqu'à ce que l'un deux se désagrégeât subitement ! Puis un deuxième et un troisième ! Telle une traînée de poudre, les vingt tombèrent en poussière en un clin d'œil, sous les regards vitreux de leurs congénères.

— Bon ben… je pense qu'on peut considérer que le deuxième produit donne de très bons résultats.
— Comme tu dis…
— Ça va ? T'as l'air un peu choquée.
— Je dois bien avouer que je m'attendais pas à ce qu'ils se… 'fin tu vois quoi… C'est pas un peu trash quand même ?
— Un peu mais bon, c'est les ordres, tu sais.

Concentrée sur son écran, Magalie avait répondu d'une voix lointaine tandis qu'elle libérait quatre sondes qui recueillirent des échantillons de chair et de poussière. Dans un bruit léger, les barrières se rétractèrent à l'intérieur du bloc de duracier renforcé, tandis que des centaines de zombies se pressaient contre les parois.

— Food-truck 22 à base opérationnelle, demandons extraction de la zone. Résultat très concluant pour le 0584-JU-48.
— Reçu 22.

Pensive, Sonia ramassa son livre tombé dans l'agitation et l'épousseta. Pour la première fois depuis leur arrivée, elle prit également le temps d'apprécier le paysage qui se dessinait devant elles.

— Alors ça y est, tu crois qu'on a trouvé une façon de vaincre les zombies ? On va vraiment récupérer la terre ?
— Je dirais que c'est un premier pas, oui. Tu vois, que notre mission n'était pas inutile.
— C'est vrai, je dois bien reconnaître que tu avais raison ! Et puis qui sait, quand tout ça sera fini, on pourra peut-être revenir ici pour faire du tourisme toutes les deux, comme quand on était gosses, avec les parents. Tu te souviens des randonnées en montagne ? Et des pic-nique au bord du lac ?
— Bien sûr que je m'en souviens, même si ça me paraît tellement long. Ou tellement prêt maintenant qu'on est en passe de trouver une solution !

Pour la première fois, Mag' esquissa un sourire, et sa sœur lui sourit en retour. Dix minutes plus tard, une navette déplia ses crochets pour récupérer le bloc et rapatrier tout le monde à la base.

Sasha

Emma Salada

De la fenêtre de la cuisine il était plus facile pour moi de l'observer rentrer chez elle le soir. Elle finissait à 17h30 : à 17h42 précises j'étais à mon poste d'observation, assis au bord de l'évier, le genou côté fenêtre qui maintenait mon menton et l'autre jambe qui pendait en se balançant au-dessus du carrelage gris. C'est vrai que tout était gris dans cet appartement, à mon image finalement. Depuis que j'avais démissionné, j'errais comme un fantôme dans ce lieu vide de tout. Ni couleur, ni chaleur, ni âme qui vive (si vous êtes d'accord afin de considérer ma présence ici comme bien éloignée de toute forme de vie). J'occupais le poste d'agent d'accueil dans un cinéma, jusqu'au jour où j'en ai eu assez d'entendre des gens commander du popcorn salé à la place du sucré et à jouer aux critiques de cinéma à la sortie des séances. J'exagère bien évidemment, les raisons de ma soudaine prise de conscience sont bien moins superficielles. Mais vous avez tout à fait raison, les circonstances qui m'amènent ici ne devraient pas être le théâtre de mes mauvaises plaisanteries, je m'en excuse. En fait, quand j'étais petit j'avais un rêve qui m'a poursuivi durant toute mon adolescence et qui, je crois, ne m'a jamais vraiment quitté. Cela fait déjà un bon moment que nous discutons ensemble donc je ne pense pas vous surprendre en vous annonçant que ce rêve était de raconter des histoires, d'en faire mon métier. L'imagination est l'essence de l'être humain, c'est ce qui lui permet d'évoluer et d'affronter n'importe quelle épreuve. Donnez un caillou en forme de bonhomme à un enfant, il lui trouvera un nom, une fonction, un passé, il le peindra, le déguisera à sa volonté, si bien que ce caillou deviendra unique : l'enfant vient de le créer par la pensée. L'imagination est suffisamment puissante pour qu'un Homme puisse se permettre de se prendre pour Dieu. Évidemment je tiens à éclaircir ce point immédiatement, ce n'est absolument pas mon cas. J'aime les histoires comme le commun des mortels les aime, pour la simple et bonne raison qu'elles sont des échappatoires à la réalité, une source intarissable de possibilités. Mon autre

passion, c'est le cinéma. J'aime les émotions qu'un écran me procure, la façon dont la lumière capturée dans un objectif parvient à manipuler les cerveaux et les cœurs. La plus grande invention conçue à ce jour à mes yeux : un monde dans lequel un simple mouvement d'appareil recèle une puissance significative doit relever de la sorcellerie vous ne croyez pas ? Enfin, devenir scénariste était la combinaison parfaite de ma personnalité, pouvoir raconter mes histoires au monde entier, qu'enfin elles ne vivent plus seulement à l'intérieur de mon être mais qu'elles deviennent universelles. Je voulais semer le terreau de nouvelles perspectives narratives, inspirer à mon tour d'autres conteurs.

J'aspirais à la liberté dans sa forme la plus pure, celle de penser et de s'exprimer. Mais la réalité enterre vite les rêves dans ce monde capitaliste.

Je ne connaissais personne dans le milieu et sans contacts ni argent, mes histoires se contentaient de moisir sous mon lit enfermées dans un carton qui prenait tristement la poussière. Il fallait bien que je trouve "un vrai métier" afin de payer mon loyer dans ce nouvel appartement déprimant, alors j'ai fait en sorte d'être embauché dans le cinéma le plus proche. Cela me permettait de terminer le mois mais ne me laissait pas le temps de me consacrer à l'écriture. Je m'ennuyais comme un rat mort et l'odeur des sucreries avait fini par me donner des nausées, alors j'ai tout abandonné. Le soir de mon dernier jour de travail je me sentis libéré d'un poids immense malgré toutes les difficultés annexes que cela impliquait. Car oui, que vous le croyez ou non, l'argent devenait à cet instant précis une préoccupation secondaire à mes yeux et la façon dont j'allais parvenir à payer le taudis qui me servait d'habitation était le cadet de mes soucis. Ce soir-là donc, j'observai le monde sous un tout nouvel angle car pour la première fois de mon existence j'étais optimiste. Tout autour de moi devenait une éventuelle opportunité de recommencer à zéro et de construire l'avenir que je méritais. J'ai enfin pris le temps de respirer, de regarder, les passants, les couples de jeunes amoureux, les moins jeunes. Mon regard a fini par se perdre sur l'enseigne du café en face de moi. Pourtant situé sur le trottoir opposé à l'entrée du cinéma, je n'y avais jamais prêté attention, malgré le rouge vif des lettres qui écrivaient comme une évidence, "Café du cinéma". Le sourire aux lèvres, j'entrepris de traverser la rue, enthousiaste à l'idée du chocolat viennois qui allait bientôt me régaler. Le tintement joyeux d'une clochette accompagna mon entrée dans ce lieu convivial qui sentait bon le café moulu. Les conversations de quelques clients apportaient une ambiance à la fois paisible

et chaleureuse, et j'imaginai facilement cet endroit noir de monde aux heures plus tardives. En cherchant du regard la table à laquelle j'allais confortablement m'installer, mes yeux se sont perdus sur une vision que je ne pourrai plus jamais oublier : elle. Habillée en noir des pieds à la tête, j'eus à peine le temps de comprendre ce qui m'arrivait qu'elle s'est approchée de moi, m'a souri et m'a demandé ce que je désirais, un carnet et un stylo à la main. "Vous" aurait été la réponse la plus sincère mais ma soudaine perte de témérité m'obligea à ne répondre rien d'autre que "une formule déjeuner s'il-vous-plaît" (en bafouillant comme un enfant par-dessus le marché).
Elle griffonna rapidement sur son calepin, son poignet était si fin que je craignais qu'il ne se brise au moindre mouvement brusque. Lorsqu'elle se retourna pour passer derrière le comptoir, ses cheveux blonds attachés en queue de cheval se mirent à danser en libérant une odeur sucrée, pas comme celle du pop-corn collant, plutôt comme celle d'un souvenir de vacances d'été. Oh... Je sais ce que vous vous dites, que j'abuse du romantisme. Vous avez peut-être raison mais je vous prie de ne pas me juger trop négativement car c'est de cette façon dont je me rappelle cette première rencontre, et c'est de cette façon que j'ai envie de vous la raconter. A partir de ce jour-là, je me suis rendu chaque midi déjeuner au Café du Cinéma. Chaque fois, je me donnais comme objectif d'obtenir une nouvelle information à propos d'elle, de ce qu'elle faisait et aimait dans la vie. Certains jours ma timidité prenait le dessus et je repartais comme j'étais venu, perdu et dubitatif, mais amoureux. Elle s'appelait Sasha et travaillait comme serveuse ici depuis deux ans bientôt, un job qui lui permettait de payer son loyer. Elle étudiait les langues étrangères afin de devenir traductrice, plus précisément les langues asiatiques. Lorsque j'appris cette information je maudis le moi du lycée d'avoir voulu apprendre l'allemand, qui en plus d'être une langue qu'elle n'étudiait pas, était probablement aussi la moins efficace pour draguer une femme. J'appris au bout de trois semaines environ que son appartement se trouvait à cinq minutes à pied du mien. Comme je connaissais à présent ses horaires, j'entrepris d'acheter une unique rose rouge et de la suivre discrètement après le travail. Même sans son uniforme de serveuse elle s'habillait toujours entièrement en noir et je me disais souvent que ça lui donnait l'air d'un ange un peu triste. Pour lui faire la surprise, je l'ai donc suivi : le chemin qu'elle prenait pour rentrer passait juste devant mon immeuble puis continuait tout droit jusqu'à la prochaine intersection. Là, elle tournait à droite, longeait la rue sur une vingtaine de

mètres puis traversait jusqu'au trottoir d'en face, en trottinant avec de rapides enjambées jusqu'à l'entrée de sa résidence. Je me dépêchai de la rattraper, mon cœur s'emballait et les épines de la rose s'enfonçaient dans mes doigts crispés à cause du stress. J'ai crié son nom comme un fou désespéré, comme un fou amoureux. Elle s'est retournée et... et quand elle m'a vu elle s'est précipitée à l'intérieur de chez elle en refermant brusquement la porte. Désemparé, je me suis mis à hurler son prénom pendant des heures, la suppliant de m'écouter, d'accepter ma rose, que j'avais acheté la plus belle rien que pour elle, car elle était la plus belle femme à mes yeux, que je l'aimais comme un dingue, que j'étais prêt à tout pour elle même si on n'était pas encore amis, même si elle ne connaissait pas mon nom !

Mais elle ne répondit jamais à ma détresse et ses voisins commençaient à s'agacer et à menacer d'appeler la police alors j'ai déposé la rose sur le palier et je suis rentré. Arrivé chez moi, une crise de folie, car oui j'étais totalement fou, s'est emparée de moi. Mon appartement si terne me dégoûtait tant que je me mis à balancer au travers du salon chaque objet qui me passait sous la main, à donner des coups de poing dans les murs. Je crois que je pleurai aussi, de rage et de tristesse. Épuisé par la quantité surhumaine d'énergie que j'avais déployée afin de tout saccager, j'ai fini par m'écrouler sur le lit et une idée m'est venue : j'étais écrivain, j'allais écrire. J'allais écrire à Sasha les plus beaux poèmes, les déclarations d'amour les plus enflammées qu'elle aurait pu lire. Elle tomberait amoureuse de moi après ça car après tout, qui ne succomberait pas à des mots d'amour venant tout droit d'une âme tourmentée et passionnée ? Alors j'ai écrit, toute la nuit puis toute la journée puis encore toute une nuit. J'ai écrit des dizaines de poèmes que je n'avais pas besoin de signer maintenant qu'elle connaissait mes sentiments envers elle. J'en déposai un chaque jour dans sa boîte aux lettres et cela pendant deux mois. Personne d'autre n'aurait pu faire ça pour elle et j'insiste sur ce point : personne ne pouvait l'aimer comme je le faisais. Depuis mon échec de la rose, je ne sortais de chez moi plus que pour déposer mes enveloppes et me contentais de vivre sur mes provisions. Le propriétaire me relançait pour le loyer et commençait à perdre patience mais je trouvai chaque fois une excuse pour repousser mon devoir. Elle seule occupait mes pensées et était mon unique préoccupation au sein de cette vie pathétique que j'avais menée durant tant d'années. Je ne pouvais me permettre de la perdre. Le seul lien qui la reliait à moi était les secondes fugaces pendant

lesquelles elle marchait sur le trottoir sous la fenêtre de ma cuisine. Je guettais ce moment chaque soir avec impatience, comme un enfant qui attendrait l'heure de regarder son dessin-animé préféré. Cette activité quotidienne si envoûtante a duré, comme je le disais précédemment, pendant deux mois. J'attendais le moment opportun afin de retenter ma chance en face à face, de lui offrir à nouveau cette rose qui cette fois ne fanerait pas sur son palier mais s'épanouirait dans un vase au milieu de son salon. Puis est venu le 2 avril. Posté à ma fenêtre, j'attendais que l'ange passe. Comme toujours, mon cœur battait si fort que je pensais qu'il allait exploser. Mais elle est passée ce soir-là avec un homme. Ils se sont arrêtés sous ma fenêtre et il l'a prise dans ses bras en la serrant et en l'embrassant. C'était dégoûtant, c'était l'exact opposé de tout le romantisme que je lui donnais chaque jour dans sa boîte aux lettres.

Alors quand la lame de mon couteau s'est mise à transpercer leur chair sans pouvoir s'arrêter, j'espère que vous comprenez, Monsieur le Juge, qu'il s'agissait simplement d'un acte d'amour désespéré.

Nuit de solstice

Lya Vaillant

De la fenêtre, la Tisserande, adossée contre un arbre, pouvait voir Hazel s'affairant dans la cuisine. Les longues boucles brunes de la femme étaient attachées en une simple queue de cheval, lui permettant de cuisiner sans avoir à remettre en permanence une mèche en place. La Tisserande devina sans difficulté que l'humaine devait préparer ses offrandes pour le solstice afin de les offrir aux fées locales qui étaient, à l'instant même, en train de l'observer. La Tisserande sentait leurs regards posés sur elle, mais savait parfaitement qu'aucune d'entre elles n'oserait s'en prendre à elle. La fée intruse était trop puissante pour prendre le risque, surtout un soir de solstice.

Près d'Hazel, un mouvement permit à la Tisserande d'apercevoir un des humains qui vivaient avec elle dans la maison. L'envie enserra le cœur de la fée. Elle aussi aurait voulu pouvoir vivre avec Hazel à chaque instant. Que la mortelle ne soit qu'à elle. Mais la descendante de sorcières avait été claire, elle lui offrait une nuit par an et pas une de plus. Alors, la Tisserande attendait que le soleil se couche pour laisser place à la nuit la plus courte de l'année afin qu'Hazel la rejoigne enfin pour quelques précieuses heures.

La Tisserande dut prendre son mal en patience, les dernières lumières du jour semblant vouloir s'étirer pour n'en jamais finir. Mais le soleil finit enfin par se coucher, ses dernières lueurs illuminant le ciel de multiples nuances de rose. Le rideau de la chambre d'Hazel était fermé, mais la fée pouvait tout de même deviner les mouvements de la sorcière en train de se changer. La Tisserande savait parfaitement à quoi la tenue allait ressembler puisqu'elle l'avait tissée elle-même. Elle se souvenait des heures passées à aller récupérer les toiles d'araignée à l'aube. Chaque matin, elle n'avait qu'un court instant pour les récupérer avant que la rosée ne s'évapore. Elle avait conservé chacune de ces toiles précieusement jusqu'à

une nuit sans lune. Là, sous le ciel rempli d'étoiles, la Tisserande avait délicatement déposé chaque toile puis avait veillé toute la nuit à leur côté. Juste avant l'aube, au moment où à l'est le ciel commençait tout juste à changer de couleur, la Tisserande avait ramassé chaque toile, les rangeant à l'abri de la lumière. Désormais teintées par la nuit, elle avait transformé le fil d'araignée en une soie arachnéenne. Puis la fée avait passé plusieurs semaines à créer la robe parfaite. Le vêtement donnait l'impression d'être un morceau de nuit qu'on aurait arraché du ciel, le tout entremêlé de sorts protecteurs que la Tisserande avait chantés. La fée considérait la robe comme une de ses plus belles créations. Un simple regard d'Hazel lors de leur première rencontre lui avait fait savoir que cette tenue lui était destinée. Et à chaque fois qu'elle la voyait porter la robe, elle ne regrettait pas les heures passées à son ouvrage.

Au moment exact où la nuit tomba, la Tisserande se laissa glisser de son arbre. Le solstice d'été commençait et dans quelques instants, Hazel sortirait la rejoindre. La fée entreprit de remettre/reformer correctement les plis de sa tenue. Le fil qui avait servi à la confection de sa robe lui venait de créatures nordiques et avait été créé à partir d'une aurore boréale. À chaque pas qu'elle faisait, la robe ondulait autour de son corps, faisant danser des lueurs émeraudes sur le tissu. Sa servante lui avait remonté les cheveux en une coiffure complexe, remplie de volute et rehaussée d'éclats de saphir. Ses yeux de renard avaient simplement été souligné d'un trait noir, rendant son regard plus perçant (encore) qu'il ne l'était habituellement. Il n'y avait que pour Hazel que la Tisserande faisait autant d'effort, cherchant à chacune de leur rencontre à l'impressionner un peu plus.

La porte de la maison se décida enfin à s'ouvrir, laissant place à la mortelle. Comme la fée s'y attendait, Hazel portait la robe d'une nuit sans lune. La jupe tombait jusqu'au sol, épousant/soulignant à la perfection ses hanches avant de s'évaser vers le sol. La femme avait laissé ses cheveux libres et portait un bijou de tête en perles comme seul accessoire. Comme toujours, la Tisserande la trouva sublime, plus encore quand sa compagne pour la nuit lui offrit un sourire en l'apercevant. Refermant doucement la porte derrière elle, Hazel vint à sa rencontre. Le seul bruit qu'elle produisait en avançant était le bruissement du tissu de sa jupe, dansant autour de ses jambes.

La Tisserande attrapa la main d'Hazel pour la guider à travers les pays des Fées. Sans elle, la mortelle aurait du mal à y accéder et se serait sans doute perdue. Prenant des chemins connus d'elle seule, la fée leur fit traverser les différents royaumes. Elles y passèrent telles des ombres que personne ne remarqua. La Tisserande leur fit quitter les sentiers secrets une fois qu'elles entrèrent dans une forêt où les racines tordues donnaient l'impression d'un chaos rocheux tant les arbres y étaient anciens. Hazel ouvrit de grands yeux étonnés et lui fit remarquer qu'elle n'avait jamais les pieds ici.

« Je sais, mais je n'ai aucun doute que tu vas adorer cet endroit, fais-moi confiance sorcière.

- Confiance et fée… Je suis à peu près certaine que ça n'allait jamais ensemble dans les histoires de ma grand-mère. »

Le ton de la femme était clairement moqueur et la Tisserande eut un léger sourire. Elle prit la main de sa compagne qu'elle porta à sa bouche pour l'effleurer simplement de ses lèvres et murmura suavement :

« Pourtant, tu es là, avec moi... »

Hazel lui accorda un sourire amusé et ne prit pas la peine de lui répondre. Au lieu de ça, elle lui reprit sa main et l'incita à la guider jusqu'au bout du chemin. La Tisserande se plia à sa demande et entraina la mortelle à travers les racines tortueuses. Sans prévenir, les arbres s'ouvrirent sur un étang. Flottant en son milieu, un immense feu éclairait les alentours, faisant danser sur les créatures se trouvant autour du plan d'eau un jeu d'ombre et de lumière. Hazel nota la présence des Haute-Fées, qu'on disait si belles qu'un seul regard sur elles suffisait à rendre n'importe quel humain fou. Il y avait aussi des fées sauvages que l'on pouvait différencier grâce aux différentes appendices animales que les Haute-Fées ne présentaient pas. Et tellement d'autres fées de différentes espèces. Hazel aperçut d'ailleurs un groupe de gobelins dont elle se promit qu'elle éviterait de les approcher si elle le pouvait.

« Bienvenue à la cour des Saules, Tisserande ! »

Une fée aux cornes de chevreuils dans lesquelles il avait enroulé des guirlandes de fleurs s'approcha d'elles, un sourire chaleureux aux lèvres. La Tisserande lui répondit par un simple signe de tête et présenta rapidement sa compagne avant de d'entraîner Hazel vers les danseurs qui se mouvaient avec grâce au milieu des lucioles. La seule chose qu'elle attendait de cette

nuit était de profiter de la présence de la mortelle à ses côtés et ne surtout pas se retrouver dans les jeux politiques dont son peuple avait le secret. Et Cornes de chevreuils était particulièrement doué pour ce jeu-là, elle préférait donc couper court à toutes les interactions possibles avec lui. Ce fut donc sous le regard agacé de ce dernier qu'elle entraîna Hazel dans une danse vive et aérienne.

Il ne fallut que quelques secondes à la mortelle pour se glisser dans le rythme de la musique. Hazel avait toujours adoré danser, mais jamais seule. Ce qu'elle aimait, c'était se mouvoir en chœur avec d'autres personnes, ressentir l'énergie partagée et perdre la tête entourée de créatures dans le même état qu'elle. Sa robe tournait autour d'elle, la multitude d'étoile s'y trouvant formait un halo autour d'elle. Cette discrète lumière mettait en valeur sa silhouette ainsi que son teint hâlé. Hazel sentait le regard admiratif de la Tisserande sur elle. Elle savait pertinemment que la fée était sous son charme, mais refusait de lier sa vie à une immortelle sans autre promesse que sa beauté lui faisait tourner la tête. Elle n'était pas inconsciente et sa grand-mère qui avait été gardienne d'une Table de fées lui avait trop raconté d'histoires d'humains croyant les belles paroles de créatures magiques et qui n'avait trouvé que le malheur à la fin du conte. Hazel tenait à sa liberté et ne souhaitait pas la confier au bon vouloir d'une fée qui jouait avec les mots bien trop facilement, comme toutes les autres.

Sans avoir conscience des pensées qui traversaient l’esprit de sa compagne, la Tisserande s'était légèrement écartée du cercle des danseurs pour admirer Hazel tournoyer avec les autres fées. La tête rejetée en arrière dans un rire joyeux, la femme changeait de partenaire d'une simple virevolte, ne restant que quelque seconde au bras de quelqu'un avant qu'une autre main ne se tende vers elle, l'entraînant dans une énième arabesque. Sa robe donnait l'impression qu'elle était une jolie flamme et qu'autour d'elle, les danseurs n'étaient que des papillons de nuit attirés par la chaleur et la lumière qu'elle dégageait la faisait ressembler à une belle flamme, et les danseurs autour d’elle semblaient des papillons de nuit attirés par la chaleur et la lumière qu’elle dégageait. La fée sentait une part d'elle se tordre de jalousie en voyant leurs mains effleurer la mortelle pour l’entraîner encore plus dans la danse et l'autre part ne pouvait s'empêcher d'admirer le visage d'Hazel, où se dessinait une véritable joie. Et tout ce qui rendait l'humaine heureuse faisait le bonheur de la Tisserande, alors d'une simple chiquenaude mentale, elle repoussa toute idée de jalousie. Après tout, la mortelle lui avait bien fait

comprendre qu'elle n'appartenait à personne et qu'elle n'approuverait aucun signe de possessivité. La fée sentait même que c'était le moyen le plus sûr si on voulait faire fuir Hazel. Et la Tisserande n'avait aucune envie de perdre la seule nuit que lui accordait la sorcière.

Le feu sur l'étang brûla fort et longtemps, mais alors que la fin de la nuit approchait, sa lueur faiblit doucement. La fête du solstice se finirait bientôt et il était temps, pour les créatures présentes, de commencer à faire leurs adieux. Les musiciens rangeaient leurs instruments, quelques fées dormaient à même le sol, trop ivres pour rentrer chez elles seules. La Tisserande enjamba l'une d'entre elles pour rejoindre Hazel qui observait les braises du feu de joie. La fée lui apportait de quoi se rafraîchir après avoir dansé toute la nuit. L'humaine semblait fatiguée de sa nuit mais lorsqu'elle tourna la tête vers sa compagne, elle lui offrit un grand sourire.

« Comment te sens-tu ?

- C'est toujours la même chose… J'ai l'impression que mes pieds ne peuvent plus me porter mais qu'est-ce que j'aime ces nuits.

- Elles pourraient être plus nombreuses… »

Hazel ignora la remarque de la Tisserande, mais accepta la main qu'elle lui tendait. La fée soupira, elle sentait que la fin de la nuit approchait et que le temps que lui accordait Hazel se terminerait bientôt. Les deux femmes reprirent le chemin du retour. La fée marchait doucement, à la fois pour gagner quelques minutes avec l'humaine, mais aussi car elle savait sa compagne fatiguée par la nuit qu'elles venaient de passer. La maison d'Hazel se dessina au loin, la Tisserande sentit leurs mains se détacher. Elle se retourna brusquement, ne murmurant qu'un seul mot.

« Reste… »

Hazel eu un léger soupir et pour toute réponse se mit sur la pointe de pieds pour déposer un baiser au coin de la bouche de la fée. Puis elle passa à côté de la Tisserande sans ajouter un mot. Au loin, les premiers rayons du soleil faisaient leurs apparitions.

Page consciente

Léonie Broux Speziari – 12 ans

De la fenêtre de la bibliothèque, j'avais une superbe vue sur les toits de la ville. Ah, j'en ai vu, des fenêtres, avant celle-là. Certaines donnaient sur d'étroites ruelles malfamées, d'autres sur d'interminables balcons, ou encore sur un parc où s'épanouissaient de petites têtes blondes innocentes. Derrière ces fenêtres, j'ai rencontré des enfants comme des octogénaires. J'ai trainé dans des recoins poussiéreux des jours durant, mais parfois j'ai été traité comme un roi. J'ai croisé des semblables, parfois je les ai appréciés, d'autres fois haïes. Mais à ce moment-là, j'étais confortablement installé sur une étagère, encadré d'un roman policier et d'un recueil de nouvelles. Le premier était quelque peu ténébreux et il m'arrivait de frissonner quand il me chuchotait l'histoire qu'il contenait. Le deuxième était beaucoup plus allègre, bien qu'il me semble qu'il fut parfois légèrement cynique. J'appréciais toutefois la présence des deux ouvrages. À quelques mètres se tenait l'étalage des magazines. Je dois bien avouer que la plupart m'insupportait. Leurs uniques sujets de conversation étaient les réseaux sociaux, les écrans, le collège ou bien –et il fallait avoir de la chance pour les entendre aborder cela- la littérature, bien que légère, et souvent, ils éludaient bien vite la question, revenant aux groupes de K-pop (en ai-je déjà parlé ?). Le seul que j'appréciais était *Virgule.* Au moins, lui était sérieux. Il m'arrivait de discuter avec un numéro durant des heures, causant Zola, Hugo, Baudelaire, pour ne citer qu'eux ! Mais voilà, c'était définitivement le seul qui n'était pas dénué d'intérêt à mes yeux. A cet étalage je préférais donc celui de physique. Là au moins, les discussions intéressantes ne manquaient pas ! La compréhension de certains termes et propriétés savantes m'échappait parfois, mais il me suffisait de signifier aux traités avec qui je m'entretenais que je ne suivais plus, et ils me réexpliquaient calmement. J'étais aussi plus ou moins voisin avec les rayons consacrés aux médias, au droit et au développement personnel. Il m'arrivait régulièrement de parloter avec eux, mais avec les médias, le tour était vite fait, le droit, bien trop conventionnel pour moi, et le développement personnel, trop kitch.

Bref, je menais mon train de vie quotidien. Mais si je faisais le compte-rendu de ma situation, c'était que les distractions venaient à manquer. Le roman policier somnolait et les nouvelles avaient été empruntées, laissant un trou béant entre moi et un livre du nom de *Cœur chocolat*, dont j'avais vite compris que je ne tirerai rien. Soit. Mais comme je vous le disais, je m'ennuyais. Il me vint donc l'idée de vous raconter, dans une nouvelle, mon histoire, et de vous faire découvrir la culture des livres.

Mon histoire, « Arsinoé », a été éditée en 1984. Je suis moi-même âgé de 35 ans. J'ai de la chance : le titre étant un prénom, j'ai pu prendre la liberté de déclarer que je m'appelais moi-même Arsinoé, bien que, vous l'aurez compris, en vérité, seules les lignes que je contiens peuvent se vanter d'être nommées ainsi. D'ailleurs, voici le résumé inscrit sur ma quatrième de couverture : « Arsinoé Alzac est destiné à une vie de riche mécène londonien. Il n'en est pas peu fier, et ne manque pas de le signifier à tous ceux qui pourraient ignorer cette information capitale. Mais pendant qu'Arsinoé crie sur tous les toits qu'il est riche, un personnage mystérieux vouant une rancœur terrible à la famille Alzac répand une rumeur fâcheuse dans tout Londres. Quelles conséquences cela pourrait-il avoir sur le destin d'Arsinoé ? »

Entre nous, je connais mon histoire par cœur, et je ne vous la conseille pas. C'est certes relativement bien écrit, mais rien d'exceptionnel, et l'histoire est pour le moins soporifique. A tel point que parfois, elle déteint sur moi, et je me trouve ennuyeux. Il m'arrive souvent d'envier certains livres, dont les histoires semblent palpitantes. Enfin, je ne suis pas non plus le moins chanceux. Mais vous devez vous demander quel est notre rapport à l'histoire que nous contenons. Eh bien, cela varie d'un livre à l'autre. C'est l'équivalent de la culture chez les humains : certains y sont plus attachés que d'autres, quelques-uns la rejettent, mais dans tous les cas, elle déteint sur notre personnalité. Moi, par exemple, je n'y suis pas particulièrement attaché, mais j'en garde un petit côté aristocratique, ainsi qu'un goût prononcé pour les arts, la littérature et les sciences. Pour ce qui est des auteurs, nous n'avons aucun lien avec eux. Nous en gardons seulement le nom de famille, ce qui fait que mon nom complet est Arsinoé Engelart.

Quant au titre de l'histoire, s'il comporte un prénom, le livre en hérite, cela va de soi. Sinon, si le titre comporte un nom, le livre en est bien sûr baptisé. Je m'explique. Le mystère de blueberry : le prénom de ce livre pourra être Mystère, ou bien Blueberry. Enfin, je m'éternise sur des détails, alors que je

vous ai promis des histoires ! Vous m'en voyez confus. Vite, commençons ! Mais, à force de vous expliquer le fonctionnement des livres, la limite les 9000 caractères qui me sont accordés approchent à grands pas. Je ne vous raconterai donc qu'une histoire, mais avec soin, et sachez qu'elle fait partie de mes préférées.

Un jour de décembre, alors que j'étais sur mon étagère et que je regardais par la fenêtre, comme souvent, une femme me tira de mon perchoir. Enregistrement, petite discussion avec la bibliothécaire, portes de la bibliothèque qui s'ouvrent et se referment, j'avais l'habitude. Ensuite, nous nous dirigeâmes dans une partie de la ville que je connaissais mal, bien que j'y sois allé -enfin, que j'y aie été porté- quelques fois. Au vu du bâtiment qui trônait à quelques dizaines de mètres de nous, je compris que nous faisions face à une école (maternelle, car des coccinelles mal coloriées tapissaient le grillage). J'entendis une sonnerie, puis un troupeau d'enfançons sortit précipitamment du bâtiment. Deux blondinets de 5 ans environ, un garçon et une fille, se dirigèrent vers nous. Ils portaient des vestes bleu marine très mignonnes, ainsi que des écharpes et des bonnets blancs. Ils étaient si ressemblants que je compris qu'ils étaient jumeaux. La femme les prit dans ses bras, les embrassa, puis discuta avec eux, ce qui me permit de comprendre que la fille s'appelait Léonore et le garçon Elios. Puis nous partîmes de l'école et nous enfonçâmes dans les ruelles de la ville. Nous nous arrêtâmes dans une boulangerie. Les enfants voulurent tous deux des pains au chocolat. Ils mangèrent leurs viennoiseries avec gourmandise, et leur mère eut l'air de se régaler tout autant de leur plaisir. Mais à mon grand dam, elle se rendit compte qu'il n'était pas pratique de me garder dans ses mains et me rangea dans son sac, m'arrachant à cette charmante scène. J'entendis peu après le bruit d'une porte d'immeuble qui s'ouvre, puis des pas dans une cage d'escalier. Les cris joyeux des enfants résonnèrent. Leur mère leur intima de baisser la voix, sans toutefois s'énerver. Nous montâmes à pied –à sac pour moi- et nous arrivâmes dans un appartement. La mère me déposa sur la table de la salle à manger. J'observais la pièce. Un frigo parsemé de magnets, des meubles de cuisine esthétiques, principalement en bois, un îlot servant de plan de travail et de bar, la table, placée à côté. Pour mon plus grand bonheur, une fenêtre inondait la pièce d'une lumière hivernale. Avant que j'aie pu observer tout cela plus longtemps, la mère me prit et s'installa dans le salon, où trônait un magnifique sapin de noël. Les enfants jouaient sur le tapis, et je pus les observer pendant que la mère me

lisait, car non, un livre ne fait absolument rien quand on le lit, il attend juste. Je ne pensais même pas à vérifier s'il y avait une fenêtre ici aussi. Je me sentais bien dans cette famille.

Le père arriva quelques minutes plus tard. Les enfants lui sautèrent au cou en le couvrant de bisous. Il leur en fit plus encore en retour, puis s'installa sur le canapé avec la mère. C'est là que le miracle opéra. La petite Léonore me prit en catimini et m'ouvrit en plein milieu de mes pages. Elios la rejoignit et tous deux observèrent les étranges symboles que je contenais. Puis, très lentement, la fille ânonna « L… Le… » Les parents cessèrent de parler et regardèrent leur fille, vite suivie pas leur garçon, lire ses premiers mots. Les premiers félicitèrent les seconds, les prirent dans leurs bras… Quant à moi, j'étais transi de joie. J'étais la première lecture de ces enfants ! J'aurais voulu rester pour toujours avec cette famille.

Je restais deux semaines chez eux. Puis la mère me rapporta à la bibliothèque. Au début, j'étais très triste, mais, par chance, elle adorait mon histoire et m'emprunta plusieurs fois pour me relire, à mon plus grand bonheur !

Mais voilà que les 9000 caractères sont atteints. Je vous dis donc à la prochaine, je vous raconterai comment j'ai failli être mis en lambeaux par des marmots !

TABLE DES MATIERES

Fuites *Jean-François Drut* *3*
Pianiste *Françoise Terrone* *9*
Les cercles de l'eau *Maxime Klein* *16*
Continuer sans crainte *Maureen Charlet* *22*
Les mots qu'il reste *Naima Guermah* *27*
Appoline *Catherine Vasseur* *31*
Mady et le grand dadais *Chloé Bernadon* *37*
L'inconnu de la boîte à livres *Marie-Claude Saby* *42*
Fenêtre sur four *Jean-Michel Gaudron* *48*
Mama Batok *Josquin Ciutad* *53*
Arlette à sa fenêtre *Valérie Berthet-Boyer* *60*
Ce que voient les fenêtres *René Faure* *65*
Une soirée véronaise *Aiden Arrhioui* *71*
Le dernier souffle *Janine Malaval* *76*
Le petit théâtre de Madame Clémence *Jacques Mariat* *81*
Continuer *Elisabeth Duisit* *86*
Les Terres Creuses *Jean-François Broux* *91*
Intérieur Extérieur *Corinne Boras* *96*
Le vieux phare *Pierre Michel* *101*
L'inconnue d'en face *Yves Feltrin* *106*
Double-vitrage *Audrey Debuysscher* *111*
Enfance *Lazare Leroux* *113*
Quatre jours… *Jean-Pierre Mercier* *119*
Le rideau *Véronique Viala* *125*
Brûler dehors *Abdellah Bouhend* *130*
Romeo et Juliette *Floriane Sommer* *134*
L'ombre des hommes *Hugo Abéla* *140*
Survivre *Marie-Anne Zomeno* *145*
Ces autres *Jacqueline Thouement* *148*
Deux mille coups *Alice Crabières* *153*
Elle *Françoise Douxami* *158*
Lépin, une photo *Frédérique Brudon* *164*
Didyme *Jacques Baume* *167*
La mangeuse d'âmes *Laetitia Chadenat* *172*
Auprès de son arbre *Sophie Vanhay* *177*
De la terre jusqu'au ciel *Marc Awengo* *181*

Numéro Vingt-sept *Jordan Olivier* *184*
Bizarre vous avez dit bizarre ? *Genovefa Charpine* *189*
Le déraciné *Céline Rinaudo* *196*
La fête est chez André *Gretchen Pascalis* *199*
Le sauveteur et la sauvée *Sonia Cheniti* *205*
Capitaine de mon âme *Noa Ebrard* *211*
L'île de l'âme *Maxime Gilbert* *216*
Le massacre du vieux frêne *Patricia Forge* *222*
Songes de verre *Emeline Decoux* *226*
A15b (passages d'animaux sauvages) *Elodie Jacquemond* *231*
Une nuit de Noël *Jean-Philippe Dudziak* *237*
Elle s'appelait Sarah *Elsa Grindel* *239*
Le grand anéantissement *Gérard Pascalis* *244*
Mur du son *Marie-Pierre Valke* *249*
Question de chance *Pascale Nicaise* *254*
Et l'odeur de la cigarette *Pauline Pin* *260*
Les Murmures de la Lune *Aurélie Tassy* *262*
La passagère *Dominique Calafat* *267*
L'âme des bambous *Ba Tong Gang Wang* *272*
Les amoureux *Philippe Botella* *276*
Le temps passe et m'embarrasse *Magali Dupré* *279*
Le Voile des Ténèbres *Roxanne-Lou Aminian* *283*
Intra-muros *Marc Arpin* *286*
L'échappée belle *Charly Fougnon* *292*
Soirée concert *Marie-Hélène Marcon* *296*
Une fenêtre sur le temps *Chloé Magniez* *302*
Marguerite au printemps *Florence Marga* *307*
Le village caché *Benoît Cormier* *311*
La Fenêtre de tes Yeux *Jean-Pascal Hetes Lopez Anes* *316*
Le champ du signe *Dominique Folliet* *321*
« Amor vincit omnia » *Juliette Oumansky* *326*
Les bonnes idées du colonel *Mello Von Mobius* *332*
Sasha *Emma Salada* *336*
Nuit de solstice *Lya Vaillant* *341*
Page consciente *Léonie Broux Speziari* *346*